

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Le Cygne Noir

Fisher, Catherine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CATHERINE FISHER

INCARCERON

Livre II

LE CYGNE NOIR



CATHERINE FISHER

INCARCERON

Livre II

LE CYGNE NOIR

Traduit de l'anglais par Cécile Chartres



Pocket Jeunesse

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
Sapphique

Publié pour la première fois en 2008 par Hodder Children's books,
département de Hachette Children's books, Londres.

Loi n°49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2010.

Text copyright © 2008 by Catherine Fisher.
© 2010, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction et la présente édition.

ISBN : 978-2-266-19384-9

L'amor che muove il sole e l'altre stelle

DANTE

L'art de la magie

1

*Sapphique n'était plus le même après sa chute.
Il avait l'esprit troublé.
Il sombra dans le désespoir, au plus profond de la Prison ;
il erra dans les couloirs de la folie,
en quête de lieux sombres et d'hommes dangereux.*

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

L'allée était tellement étroite qu'Attia pouvait s'adosser contre l'un des murs et toucher l'autre du pied.

Elle patienta dans la pénombre, à l'écoute. Sa respiration se condensait sur les briques luisantes. Une étincelle au loin entraîna la formation d'une vague rouge qui courut sur la paroi.

Les cris devenaient plus intenses à présent. Le rugissement caractéristique d'une foule en liesse. Elle perçut des hurlements de joie, des éclats de rire. Des sifflets, des trépignements. Des applaudissements.

Elle passa sa langue sur sa lèvre supérieure pour essuyer une gouttelette de sueur salée. Elle savait qu'elle devait les affronter. Elle avait parcouru tant de chemin, cherché pendant si longtemps. Elle ne pouvait plus reculer désormais. L'heure n'était plus à la peur ni à ta faiblesse. Du moins, pas si elle comptait s'évader un jour. Elle se redressa, s'avança jusqu'au bout de l'allée et jeta un oeil.

Des centaines de personnes s'amassaient sur une petite place mal éclairée et lui tournaient le dos. Les corps serrés les uns contre les autres exhalaient une odeur de transpiration qui la prit à la gorge. À l'écart de la foule, quelques vieilles femmes tendaient le cou pour mieux voir. Des hybrides se tenaient accroupis dans l'ombre. Des garçons montaient sur les épaules de leurs camarades ou bien grimpaient sur les toits de huttes sordides. Derrière des étals en toile branlants, on vendait de la nourriture chaude. L'odeur des oignons et

de la graisse brûlante lui mit l'eau à la bouche.

La Prison aussi semblait intriguée. Fixé sur un auvent tapissé de paille crottée, un Œil surveillait la scène.

Un hurlement de joie en provenance de la foule fit sursauter Attia. Soudain, elle s'avança et contourna des chiens qui se battaient pour des restes ; elle passa devant une porte cachée dans la pénombre. Quelqu'un se glissa derrière elle ; elle se retourna, un couteau à la main.

— N'essaie même pas.

Le pickpocket sourit, recula et tendit les bras dans un geste d'apaisement. Il était maigre, sale. Il lui manquait des dents.

— Pas de problème, chérie. Au temps pour moi.

Elle le vit disparaître dans la masse.

— Sage décision, murmura-t-elle.

Rangeant son couteau, elle s'élança après lui.

Se frayer un chemin s'avéra difficile. Les gens, collés les uns aux autres, cherchaient à voir ce qui se passait devant eux. À l'unisson, ils grognaient, riaient, soupiraient de surprise. Des enfants vêtus de haillons rampaient par terre, au milieu de dizaines de pieds qui les bouscullaient et leur marchaient dessus. Attia jura, insista, se glissa entre les interstices, bras, épaules, coudes. De l'avantage d'être petite... Il fallait qu'elle parvienne près de la scène. Il fallait qu'elle le voie.

Ignorant ses membres endoloris, elle se faufila entre deux gros hommes. Elle avait besoin de reprendre son souffle.

L'air était saturé de fumée âcre. Des pétards explosèrent tout autour ; devant elle se dressait une estrade.

Un ours solitaire s'y tenait accroupi.

Attia l'observa.

Il avait de petits yeux dilatés et était couvert de croûtes. Au fond, dans l'ombre, se tenait le montreur, un homme chauve avec une longue moustache qui transpirait abondamment. Il avait posé un tambour à côté de lui qu'il battait en rythme tout en tirant sur une chaîne attachée au cou de l'animal.

Lentement, l'ours se dressa sur ses pattes arrière puis se mit à danser. Il dépassait les hommes en taille.

D'une démarche maladroite, il tourna en rond. Des filets de bave s'échappaient de sa gueule muselée. La chaîne frottait contre sa fourrure et lui sciait la peau. Du sang coulait.

Attia se renfroigna. Elle compatissait.

Elle passa sa main sur son cou où les marques causées par la chaîne qu'elle avait jadis portée s'estompaient.

Comme cet ours elle s'était retrouvée captive. Sans Finn, elle le serait probablement encore. Ou même morte.

Finn.

Son nom résonnait comme une blessure. Sa trahison la faisait souffrir.

Le tambour battait plus fort. L'ours emmêla sa chaîne en exécutant une cabriole, ce qui fit hurler de rire la foule. Attia regarda l'animal d'un air morose. Puis elle remarqua l'affiche qu'on avait collée derrière lui sur le mur humide et qu'elle avait déjà aperçue dans tout le village, à chaque coin de rue.

Rongée sur les bords, celles-ci annonçait en grosses lettres :

*OYEZ, BONNES GENS,
VENEZ ASSISTER. À UN SPECTACLE EXTRAORDINAIRE !
LES ÉGARÉS RETROUVERONT LEUR CHEMIN,
LES MORTS REVIENDRONT À LA VIE.
CE SOIR,
VENEZ VOIR LE PLUS GRAND MAGICIEN D'INCARCERON,
Qui porte le GANT de SAPPHIQUE !
LE MAGE DES TÉNÈBRES*

Dépitée, Attia secoua la tête. Cela faisait deux mois qu'elle arpentait des couloirs, des ailes vides, des villages, des villes, des plaines marécageuses, des cellules, à la recherche d'un sapient, d'un natif, de quelqu'un qui pourrait lui en dire plus sur Sapphique, et tout ce qu'elle avait trouvé c'était un numéro de cirque minable au fond d'une allée obscure.

La foule applaudissait, trépignait. Attia fut bousculée mais quand elle retrouva sa place, elle vit que l'ours s'était tourné vers son dresseur. Ce dernier, l'air inquiet, tentait de repousser l'animal dans la pénombre à l'aide d'une longue lige. Les hommes autour d'elle ricanaient avec mépris.

— La prochaine fois, essaie de danser avec ! s'écria l'un d'entre eux.

Une femme gloussa.

Des voix s'élevèrent, impatientes et hostiles. On voulait du spectacle, de la nouveauté, de l'action. Quelques applaudissements discrets retentirent. Ensuite, ce fut le silence.

Un homme apparut entre deux flambeaux.

Il semblait venir de nulle part, comme s'il s'était matérialisé parmi les flammes et les ombres. Il était grand, plutôt jeune et avait les cheveux noirs. Il portait un long manteau sombre qui scintillait étrangement et dont le col était remonté jusqu'au menton. Quand il leva les bras, ses manches s'ouvrirent.

Personne ne parlait. Une onde de choc parcourut la foule.

On aurait dit Sapphique.

Tout le monde savait à quoi ressemblait Sapphique ; il en existait des milliers d'images, de gravures, de descriptions. Il était l'Homme ailé, Celui aux neuf doigts, Celui qui s'est évadé. Comme Finn, il avait promis de revenir. Attia avala sa salive. Elle se sentait nerveuse, avait les mains qui tremblaient. Elle serra fermement les poings.

— Mes amis, commença le mage d'une voix calme.

Les gens tendirent l'oreille.

— Bienvenue dans mon cercle des merveilles. Vous pensez peut-être que vous allez assister à des tours de passe – passe. Vous croyez que je vais vous berner avec des miroirs, des cartes truquées, des dispositifs secrets. Mais je ne suis pas comme tous ces magiciens de pacotille. Moi, le Mage des ténèbres, je vais vous montrer de la vraie magie. La magie des étoiles !

La foule retint son souffle.

Il avait levé la main droite et tout le monde pouvait voir qu'il portait un gant en tissu noir duquel avaient jailli des éclairs de lumière blanche. Les flammes des torches accrochées au mur flambèrent puis s'estompèrent. Attia entendit une femme, derrière elle, gémir de terreur.

Les bras croisés, elle regarda l'homme d'un œil méfiant. Comment parvenait-il à faire une chose pareille ? Se pouvait-il vraiment que ce fût le Gant de Sapphique ? Possédait-il encore quelque pouvoir ? Pourtant, à mesure qu'elle observait le Mage, elle sentit ses doutes s'évanouir.

Le spectacle était incroyable.

L'assistance paraissait conquise. L'enchanteur faisait disparaître puis réapparaître des objets, notamment des tourterelles et des Scarabées qu'il semblait cueillir dans l'air. Il endormit une femme puis la fit léviter lentement dans la pénombre. On vit jaillir des papillons de la bouche d'un enfant terrifié, puis l'enchanteur jeta aux spectateurs désespérés des pièces d'or qui s'étaient mystérieusement matérialisées, ouvrit une porte dans le vide et la franchit. Le public hurla alors, le conjurant de revenir. Il surgit derrière eux, traversa ensuite la foule frénétique qui s'écartait sur son chemin, médusée, effrayée à l'idée de le toucher.

En passant devant Attia, il l'effleura de son manteau. Elle en eut la chair de poule. Il la dévisagea de ses yeux brillants et elle le regarda à son tour.

Une femme cria :

— Guéris mon fils, homme sage ! Guéris-le !

Il ferma les paupières.

La place s'assombrit.

Plongé dans le clair-obscur, le Mage murmura :

— Je sens qu'il y a beaucoup de tristesse ici. Beaucoup de peur.

Quand il contempla de nouveau les spectateurs, il parut submergé par leur nombre, presque paralysé par la tâche qui lui incombait. Lentement, il reprit :

— Je vais demander à trois personnes de s'avancer. Mais uniquement des gens qui acceptent de voir leur plus grande peur révélée, qui sont prêts à me dévoiler leur âme.

Quelques mains jaillirent. Une femme l'interpella. Après quelques hésitations, Attia leva la main à son tour.

Le magicien parcourut le public.

— Elle, désigna-t-il.

Poussée en avant, une femme trébucha.

— Lui.

Un homme de grande taille qui ne s'était même pas porté volontaire fut poussé par les autres. Il pesta puis se tint immobile, mal à l'aise, comme figé par la peur.

L'enchanteur examina l'assemblée d'un œil impitoyable. Attia retint son souffle. Elle sentit ses yeux sombres se braquer sur elle tel un projecteur. Leurs regards se croisèrent de nouveau. D'un geste lent, il leva la main et la pointa du doigt. Une clameur retentit dans la foule. Tout le monde avait vu que, comme Sapphique, il lui manquait un doigt à la main droite.

— Toi, murmura le Mage.

Attia inspira profondément pour se calmer. Son cœur battait à tout rompre. Elle dut se faire violence pour avancer dans la pénombre enfumée. Elle savait qu'elle ne devait pas montrer sa peur, ni sa singularité.

Ils formèrent une ligne tous les trois. La femme à côté d'Attia tremblait d'émotion. Le magicien défila devant eux en les observant un long moment. Attia s'obligea à ne pas baisser les yeux. Jamais il ne lirait dans ses pensées ; elle en était sûre. Elle avait vu et entendu des choses qu'il ne pouvait imaginer. Elle avait vu l'Extérieur.

Il prit la main de la femme dans la sienne. Au bout d'un certain temps, il lui dit, gentiment :

— Il vous manque.

La femme le dévisagea avec stupéfaction. Une mèche de cheveux barrait son front plissé.

— Oh oui, maître. Il me manque.

Le Mage sourit.

— N'ayez crainte. Il repose dans la paix d'Incarceron. La Prison le garde en mémoire. Son corps gît, intègre, dans une cellule blanche.

Un sanglot de joie la secoua. Elle lui baisa la main.

— Merci, maître. Je vous remercie pour tout.

La foule exprima son approbation. Attia esquissa un sourire narquois. Ils étaient tellement stupides ! N'avaient-ils pas remarqué

que ce prétendu magicien n'avait en fait rien dévoilé à cette femme ? Il avait atteint son but grâce à un peu de chance et beaucoup de paroles creuses, rien de plus.

Il avait bien choisi ses victimes. L'homme paraissait si terrifié qu'il était prêt à dire n'importe quoi. Quand le Mage lui demanda comment se portait sa mère, il bredouilla qu'elle allait mieux. La foule applaudit.

— En effet, c'est le cas.

Agitant sa main au doigt amputé, l'enchanteur demanda le silence.

— Et je prophétise que d'ici le jour sa fièvre aura baissé. Elle se lèvera et vous appellera auprès d'elle, mon ami. Elle vivra encore dix ans. Je vois vos petits-enfants sur ses genoux.

L'homme resta muet. Attia s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux et fut prise de dégoût.

Un murmure traversa le public. Se pouvait-il qu'il ne les ait pas convaincus ? Quand il s'arrêta devant Attia, il fit tout à coup face à l'assemblée.

— Je sais ce que vous pensez ! Qu'il est facile de prévoir l'avenir.

Il redressa la tête, les observa.

— Vous vous dites : « Comment saurons-nous s'il a tort ou raison ? » Et vos doutes sont légitimes. Mais le passé, mes amis, le passé est tout autre chose. Je vais maintenant vous parler du passé de cette jeune fille.

Attia se raidit.

Peut-être perçut-il sa peur car il lui adressa un sourire. Ensuite, il la fixa de ses yeux brillants et ses pupilles, noires comme la nuit, se rétrécirent. Levant sa main gantée, il lui toucha le front.

— Je vois, murmura-t-il, un long voyage. Des centaines de kilomètres, des journées de marche interminables. Je te vois accroupie comme une bête, une chaîne autour du cou.

Attia avala sa salive. Elle aurait aimé disparaître sous terre mais elle se contenta de hocher la tête. Les spectateurs se turent.

L'enchanteur lui prit la main. Sous le gant, elle sentit ses longs doigts osseux.

— Je vois des choses étranges, reprit-il sur un ton perplexe. Je te vois gravir une échelle, fuir devant une horrible créature, dériver sur un voilier d'argent au-dessus des terres. Tu es avec un jeune homme. Il s'appelle Finn. Il t'a trahie. Il t'a oubliée alors qu'il avait promis de revenir te chercher. Tu crains de ne plus jamais le revoir. Tu l'aimes et, en même temps, tu le détestes. N'est-ce pas ?

Attia avait le visage en feu. Ses mains tremblaient.

— Oui, murmura-t-elle dans un souffle.

La foule semblait fascinée.

Quand le Mage la sonda, elle eut l'impression qu'il voyait à travers son âme ; elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas détourner son regard. Quelque chose se produisait en lui. Son visage, ses yeux semblaient se couvrir d'un voile étrange. De minuscules paillettes scintillèrent sur son manteau. Le gant paraissait glacé.

— Des étoiles, poursuivit-il. Je vois des étoiles. Et un palais doré dont les fenêtres sont ornées de bougies. Il se dessine à travers le trou d'une serrure au fond d'un couloir sombre. Il est loin, très loin. Il est à l'Extérieur.

Stupéfaite, Attia dévisagea le Mage. Il lui serrait la main si fort qu'elle eut mal mais elle ne pouvait pas bouger. Sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Il y a une sortie. Sapphique l'a trouvée. Le trou de serrure est minuscule, plus petit qu'un atome. Et l'aigle et le cygne ont déployé leurs ailes pour le protéger.

Il fallait qu'elle réagisse, qu'elle brise l'envoûtement. Elle regarda autour d'elle. L'arène débordait de monde. Parmi la foule, le montreur d'ours, sept jongleurs, des danseurs. Lux aussi se tenaient immobiles.

— Maître, chuchota-t-elle.

Les yeux de l'homme cillèrent.

— Tu cherches un homme qui te montrera la sortie, déclara-t-il d'un ton soudain péremptoire. Je suis cet homme.

Il se tourna vers la foule.

— La voie empruntée par Sapphique mène de l'autre côté de la Porte de la Mort. J'y accompagnerai cette fille et ensuite je la ramènerai.

L'assistance exulta. Le Mage entraîna Attia au milieu de la scène enfumée. Il y avait un canapé. Il lui fit signe de s'allonger. Une seule torche vacillait encore.

Terrifiée, elle s'installa.

Quelqu'un poussa un cri mais fut immédiatement réduit au silence.

Les gens se penchèrent en avant. Une odeur de transpiration se répandit.

L'enchanteur leva sa main gantée.

— La mort, dit-il. Nous la craignons. Nous ferions n'importe quoi pour l'éviter. Et pourtant, la mort est un seuil que l'on peut franchir dans les deux sens. Pour vous, je vais ranimer les morts.

Attia agrippa les bords du canapé. Enfin arrivait le moment tant attendu.

— Regardez ! s'écria le Mage.

La foule gémit. Dans sa main, il tenait une épée sortie de nulle part. La lame scintilla, une lueur froide et bleue. Il la brandit. À la stupéfaction de tous, là-haut, sous le toit invisible de la Prison, un

éclair fendit l'air.

Le magicien offrit son visage au ciel ; Attia cligna des yeux.

Le tonnerre gronda, pareil à un éclat de rire.

Pendant un instant, les spectateurs tendirent l'oreille, anxieux. Ils s'attendaient à ce que la Prison réagisse. Que les rues s'effondrent. Que le ciel se dérobe. Que des faisceaux de lumière les clouent au sol.

Mais Incarceron n'intervint pas.

— Ma mère, la Prison, dit rapidement le Mage, observe et approuve.

Des attaches en métal pendaient du canapé ; il les noua aux poignets d'Attia. Puis il passa une ceinture autour de son cou et de sa taille.

— Surtout, ne bouge pas, conseilla-t-il.

Il la dévisagea de ses yeux sombres.

— C'est dangereux.

Il se tourna vers la foule.

— Voyez ! s'exclama-t-il. Je vais lui faire franchir la Porte de la Mort. Et ensuite la ramener à la vie !

De ses deux mains, il dirigea la pointe de l'épée vers la poitrine d'Attia. Elle voulut crier, protester, mais son corps était engourdi par le froid. Elle concentra son attention sur la lame acérée.

Avant qu'elle puisse reprendre son souffle, il la lui planta dans le cœur.

La mort.

La mort la submergeait comme une vague de douleur chaude et collante. Privée d'air pour respirer, de mots pour s'exprimer, Attia se sentait prise à la gorge.

Ensuite, la mort devint pure, bleue, et aussi vide que le ciel qu'elle avait aperçu à l'Extérieur. Finn se trouvait là, Claudia aussi. Ils avaient pris place sur des trônes dorés. Ils se tournèrent pour l'observer.

Finn déclara : « Je ne t'ai pas oubliée, Attia. Je vais venir te chercher. »

Un seul mot lui vint à l'esprit, et en le prononçant elle vit son visage stupéfait.

« Menteur. »

Elle ouvrit les yeux.

Ses oreilles se débouchèrent et elle eut l'impression de revenir de loin. La foule hurlait, trépignait de joie ; on la détacha. Le Mage l'aida à se relever. Baissant les yeux, elle vit le sang sur ses habits se ternir puis disparaître. L'épée était immaculée. Elle constata avec surprise qu'elle tenait debout. Elle prit une grande inspiration et le flou autour d'elle se dissipa. Elle remarqua les gens sur les toits des bâtiments,

accrochés aux poutres, penchés aux fenêtres. Ils n'en finissaient plus d'applaudir, comme pour manifester leur dévotion.

L'enchanteur prit la main d'Attia et ils saluèrent ensemble. Ensuite, il brandit l'épée au-dessus de la foule tandis que les jongleurs et les danseurs passaient discrètement entre les spectateurs pour recueillir les pièces qui jaillissaient comme un feu d'artifice.

Quand la représentation fut finie, alors que la foule se dispersait, elle alla se blottir dans un coin de la place. Une douleur sourde lui comprimait la poitrine. Quelques femmes se tenaient près de la porte que le Mage avait empruntée, leurs enfants dans les bras.

Attia respira lentement. Elle avait des courbatures et le sentiment d'être dans du coton, comme après une immense explosion. Elle se sentait idiote.

Rapidement, avant qu'on ne ta remarque, elle se faufila sous un auvent, contourna la fosse aux ours et traversa le campement des jongleurs. L'un d'entre eux l'aperçut mais resta devant le feu qu'il avait allumé, à cuire des tranches de viande.

Attia ouvrit une petite porte sous un chapiteau et entra.

La pièce était plongée dans l'obscurité.

Assis devant un miroir noirâtre éclairé d'une bougie à la flamme vacillante, il leva les yeux et la vit dans le reflet.

Tandis qu'elle l'observait, il enleva sa perruque noire, son gant, se démaquilla puis jeta son manteau élimé par terre.

Ensuite, il posa ses coudes sur la table et lui sourit, dévoilant ses dents du bonheur.

— Excellente performance, reconnut-il.

— Je t'avais dit que j'y arriverais, répondit-elle.

— Tu m'as convaincu, ma douce. L'offre tient toujours si le travail t'intéresse.

Il glissa un morceau de qat dans sa bouche et le mâchonna.

Attia observa la pièce. Aucune trace du gant.

— Oh oui, dit-elle. Ça m'intéresse.

2

*Comment as-tu pu me trahir, Incarceron ?
Comment as-tu pu me laisser tomber ?
Je croyais être ton fils.
Mais tu t'es moquée de moi.*

CHANTS DE SAPPHIQUE

Après avoir envoyé valser les documents, Finn saisit l'encrier qu'il lança à son tour. Ce dernier se fracassa contre le mur, laissant une étoile noire dégoulinante à la surface.

— Monseigneur, souffla le chambellan. S'il vous plaît. L'ignorant, il renversa la table qui s'effondra avec bruit.

Les nombreux papiers, rouleaux et parchemins tombèrent au sol, les sceaux et les rubans s'emmêlèrent. L'air morose, il se dirigea ensuite vers la porte.

— Monseigneur, il y en a encore seize...

— Jetez-les.

— Pardon ?

— Vous m'avez entendu. Brûlez-les. Mangez-les, donnez-les aux chiens.

— Les invitations nécessitent votre signature. Les titres de l'Accord des Stygiens, les commandes pour la cérémonie de couronnement.

Finn se tourna brutalement vers la mince silhouette qui ramassait les documents.

— Combien de fois va-t-il falloir que je vous le dise ? Il n'y aura pas de couronnement !

Laissant le chambellan bouche bée, Finn ouvrit la porte et sortit. Ses hommes se mirent au garde-à-vous. Quand ils lui emboîtèrent le pas, il les injuria puis partit en courant dans le couloir lambrissé, se faufila entre les rideaux du grand salon, enjamba les canapés

rembourrés et repoussa des chaises. Les gardes le suivaient en haletant. Avec agilité, il sauta sur une table et se laissa glisser, évitant les chandeliers au passage. Enfin, il atterrit sur une banquette, passa derrière les vantaux de la fenêtre et disparut.

À l'arrêt dans l'encadrement de la porte, hors d'haleine, le chambellan émit un juron. Ensuite, il passa discrètement dans une petite pièce attenante, ferma la porte et glissa une grosse liasse de papiers froissés sous son bras. Après avoir regardé autour de lui, il sortit l'émetteur-récepteur qu'elle lui avait donné et appuya sur le bouton. Bien qu'il détestât aller ainsi à l'encontre du Protocole, il n'osait pas la contredire car elle pouvait se montrer aussi violente que le prince.

L'appareil crépita.

— Quoi encore ? demanda-t-elle d'une voix tranchante.

Le chambellan avala sa salive.

— Je suis désolé, mademoiselle Claudia, mais vous m'avez demandé de vous prévenir si jamais cela se reproduisait. Eh bien, je crois que c'est le cas.

Finn se retrouva à quatre pattes sur les graviers, se releva et se dirigea vers les pelouses. Un groupe de courtisans en promenade s'éparpilla en l'apercevant. Sous leurs ombrelles, les femmes exécutèrent des révérences empressées ; les hommes le saluèrent bien bas en ôtant leurs chapeaux. Finn poursuivit son chemin. Il maudit les allées si délicatement ratissées, piétina les parterres de fleurs et écrasa au passage les coquillages blancs décoratifs. Un jardinier indigné surgit de derrière une haie mais dès qu'il vit Finn, il mit un genou à terre. Finn lui adressa un sourire glacial. Être prince dans ce paradis offrait certains avantages.

La journée était parfaite. De minuscules nuages défilaient dans le ciel, ce ciel incroyablement bleu auquel il ne s'habituerait jamais. Des choucas survolèrent les ormes près du lac.

Le lac qu'il cherchait à atteindre.

L'étendue d'eau l'attirait comme un aimant. Il défit le col amidonné qu'ils l'obligeaient à porter, le déchirant presque, pestant contre tout encore et encore : les vêtements rigides, les règles de courtoisie ineptes, le Protocole à outrance. Il se mit à courir. Devant les statues et les urnes remplies de fleurs, il surprit un troupeau d'oies qui s'éloigna en jacassant.

Il respirait un peu mieux à présent. La pression dans son crâne se relâchait. Dans cette pièce étouffante au bureau surchargé, il avait senti le malaise arriver, grossir en lui comme une colère. Peut-être était-ce de la colère ? Sans doute aurait-il dû se résigner et succomber à la crise qui semblait toujours l'attendre quelque part, comme un nid-

de-poule sur une route. Parce que, quelles que soient les visions qu'il avait alors, quelle que soit la douleur, ensuite, il pouvait dormir, longuement et sans rêver à rien, surtout pas de la Prison. Sans penser à Keiro, le frère de sang qu'il avait laissé là-bas.

Les eaux du lac ondulèrent sous l'effet de la brise. Il secoua la tête. Cette température parfaite l'exaspérait, de même que ce paysage de carte postale : les barques qui tanguaient dans l'eau près de la jetée, tirant sur leurs amarres, entourées de feuilles de nénuphars au-dessus desquelles dansaient de minuscules moucheron.

Finn s'assit dans l'herbe. Il se sentait épuisé et sa fureur se dirigeait désormais contre lui-même. Le chambellan n'avait fait que son travail. Lancer l'encrier avait été un geste stupide.

Allongé sur le ventre, il posa sa tête sur ses bras et laissa le soleil le réconforter. Il faisait si chaud sous cette lumière éclatante. Maintenant, il pouvait le supporter mais lors de ses premiers jours à l'Extérieur il avait dû mettre des lunettes noires car il avait toujours mal aux yeux. Sans parler de tout ce temps où il avait attendu que sa peau pâle brunisse, ces journées passées à se laver, s'épouiller, à prendre les médicaments que Jared lui avait prescrits. Des semaines à endurer les leçons prodiguées par Claudia sur la façon de s'habiller, de parler, de manger proprement ; les titres, les saluts, les interdits : ne pas crier, ni cracher, ni jurer, et encore moins frapper.

Il y a deux mois, il vivait comme un prisonnier désespéré, un voleur affamé, un menteur en haillons. Aujourd'hui, il était devenu un prince au paradis.

Pourtant, il n'avait jamais été aussi malheureux.

Une ombre passa devant ses yeux clos.

Il ne les ouvrit pas mais les effluves du parfum qu'elle portait parvinrent jusqu'à lui. Le froissement de sa robe lui parut violent lorsqu'elle s'assit sur le petit parapet en pierre.

Au bout d'un moment, il prit la parole.

— Tu savais que la Maestra m'avait maudit ?

— Non, répondit-elle froidement.

— Eh bien, elle l'a fait. La Maestra, la femme dont j'ai causé la mort. Je lui ai pris la clé en cristal. Je me souviens de ses derniers mots : « J'espère qu'elle te détruira. » Je crois que sa malédiction va se réaliser.

Le silence dura si longtemps qu'il leva la tête pour la regarder. Les genoux ramenés contre sa poitrine, elle l'observait de cet air inquiet et agacé qu'il avait appris à connaître.

— Finn...

Il se redressa.

— Non ! Ne me dis pas que je dois oublier le passé. Ne me dis pas encore une fois que la vie ici est un jeu, que toutes mes paroles, mes

révérences, tous mes sourires font partie du jeu. Je ne peux pas vivre comme ça ! je ne veux pas.

Claudia fronça les sourcils. Elle lut la fatigue sur son visage, signe qu'une crise s'annonçait. Malgré son envie de lui crier dessus, elle se ravisa.

— Est-ce que ça va ?

Il haussa les épaules.

— La crise menaçait. Plus maintenant. Je pensais... Je pensais qu'en m'évadant je n'aurais plus de malaises. Toute cette stupide paperasserie me rend fou.

— Je ne crois pas, répondit-elle en secouant la tête. C'est encore Keiro, n'est-ce pas ?

Finn la dévisagea un instant.

— Tu es toujours aussi perspicace ?

Elle éclata de rire.

— Je suis les enseignements de Jared Sapiens. J'ai été formée à l'observation et à l'analyse. Et, ajouta-t-elle avec amertume, je suis la fille du directeur d'Incarceron. Le meilleur joueur d'entre tous.

Il fut surpris de l'entendre mentionner son père. Il cueillit un brin d'herbe et le mit en morceaux.

— Tu as raison. Je n'arrête pas de penser à Keiro. Il est comme mon frère, Claudia. Nous avons juré de nous entraider, par-delà la mort. Tu ne peux pas comprendre ce que cela implique. Dans cette Prison, personne ne peut survivre seul ; il s'est occupé de moi quand je ne savais même pas qui j'étais. Il m'a protégé lors de centaines d'affrontements. Dans la grotte avec la Bête, il est revenu me chercher, alors qu'il avait la clé et qu'il aurait pu aller n'importe où.

Claudia resta silencieuse.

— Je l'ai obligé à te retrouver, dit-elle enfin. Tu ne te souviens pas ?

— Il serait venu de toute façon.

— Tu en es sûr ? D'après ce que j'ai vu, Keiro est arrogant et sans pitié. C'est toi qui prenais tous les risques. Il ne se soucie que de lui.

— Tu ne le connais pas. Tu ne l'as pas vu affronter le Seigneur de l'Unité. Il a été incroyable ce jour-là. Keiro est mon frère. Et je l'ai laissé dans cet enfer après lui avoir promis que je l'en sortirais.

Un groupe de jeunes hommes quittaient les terrains de tir à l'arc.

— C'est Caspar et ses sbires. Dépêche-toi.

Elle se dirigea vers une des barques sur la berge. Finn monta et elle s'installa à son tour. Quelques coups de rames plus tard, ils se retrouvèrent en sécurité au milieu du lac. La proue de l'embarcation fendait les nénuphars. Des papillons dansaient dans l'air doux. Claudia pencha la tête en arrière puis observa le ciel.

— Il nous a vus ?

— Oui.

— Tant mieux.

Finn observa les jeunes décadents avec dégoût. Il distinguait sans mal les cheveux roux et la redingote bleu criard de Caspar. Ce dernier s'esclaffait. Il tendit son arc, visa la barque, et lâcha la corde en ricanant. Finn le regarda d'un air grave.

— Entre lui et Keiro, je sais qui je préférerais avoir comme frère.

— Sur ce point, je suis d'accord avec toi, répondit Claudia. Quand je pense que j'ai failli l'épouser...

Elle se laissa submerger par les souvenirs de cette journée ; te plaisir froid et intense qu'elle avait ressenti en déchirant sa robe de mariée, en arrachant les rubans d'un blanc immaculé, comme si c'était sa vie qu'elle dépeçait, ou elle-même et son père. Elle-même et Caspar.

— Tu n'as plus besoin de l'épouser à présent, remarqua Finn d'une voix douce.

Ils restèrent silencieux un instant, attentifs au bruit des rames dans l'eau. Claudia fit pendre sa main sur le côté, sans le regarder. Ils savaient tous deux qu'enfant elle avait été fiancée au prince Gilles. Quand il avait été présumé mort, Caspar, plus jeune que lui, avait pris sa place. Mais Gilles et Finn ne faisaient qu'un, maintenant. Elle fronça les sourcils.

— Écoute, dirent-ils en même temps.

Claudia laissa échapper un rire.

— Toi d'abord.

Il haussa les épaules, l'air sérieux.

— Écoute, Claudia, je ne sais pas qui je suis. Si tu pensais qu'en me faisant sortir d'Incarceron je retrouverais la mémoire, tu t'es trompée. Je ne me rappelle pas plus qu'avant. J'ai des flashes, des visions lors de mes crises. Les potions de Jared n'ont rien changé.

Il cessa de ramer tout à coup, laissant la barque dériver.

— Tu comprends ? reprit-il en se penchant en avant. Je ne suis peut-être pas le vrai prince. Je ne suis peut-être pas Gilles, malgré cela.

Il leva la main et elle vit le tatouage de l'aigle couronné sur son poignet.

— Et même si je suis bien Gilles, j'ai changé, poursuivit-il. (Il avait du mal à parler.) Incarceron m'a changé. Je n'ai pas ma place ici. Je n'arrive pas à m'y faire. Comment peux-tu vouloir d'une Racaille comme moi ? je suis sans cesse en train de surveiller mes arrières, je suis toujours persuadé qu'un petit Œil rouge m'épie depuis là-haut.

Elle l'observa avec tristesse. Il avait raison. Elle avait pensé que ce serait facile, s'était attendue à trouver en lui un ami, un allié. Pas ce délinquant tourmenté qui semblait se détester et qui passait des heures à observer les étoiles.

— Je ne peux pas être roi, murmura-t-il.

Il avait le visage émacié.

— Je te l'ai déjà dit, répondit Claudia en se redressant. Il le faut. Si tu veux avoir le pouvoir de sortir Keiro de là, tu dois devenir roi !

Dans un mouvement de colère, elle se détourna et regarda la pelouse au loin où se réunissaient des courtisans. Deux serviteurs portaient des chaises dorées, un autre avait les bras pleins de coussins et de maillets de croquet. Des garçons de cuisine dressaient une large nappe à pompons en soie jaune sur des tréteaux. Des domestiques apportaient des confitures, des desserts, des chapons froids, des gâteaux et des pichets de punch glacé sur des plateaux.

Claudia grogna.

— Le buffet de la reine. J'avais oublié.

— Je ne compte pas y aller, affirma Finn.

— Oh que si. Ramène-nous à terre.

Elle lui lança un regard acerbe.

— Il faut que tu te ressaisisses, Finn. Tu me dois bien ça. Je n'ai pas gâché ma vie pour laisser un voyou monter sur le trône. Jared passe son temps à tenter de réparer le Portail. On le fera fonctionner. On sortira Keiro de la Prison. Même cette garce d'Attia, que tu te gardes bien de mentionner. Mais tu dois jouer ton rôle !

Il prit un air renfrogné, puis il attrapa les rames.

Tandis qu'ils s'approchaient de la jetée, Claudia aperçut la reine. Sia portait une robe d'un blanc étincelant, dont les jupons formaient des couches comme sur les robes de bergère et dévoilaient des petites chaussures scintillantes. Pour protéger sa peau fragile, elle avait mis un large chapeau et passé un châle sur les épaules. Elle paraissait avoir vingt ans mais, pensa Claudia, elle devait en avoir quatre fois plus. Elle avait des yeux étranges, aux iris pâles. Des yeux de sorcière.

La barque heurta la berge.

Finn inspira profondément. Il reboutonna son col, descendit du bateau et tendit la main à Claudia. D'un geste élégant, elle la prit et posa son pied sur les planches. Ensemble, ils marchèrent jusqu'au rassemblement.

— Souviens-toi, souffla-t-elle. Sers-toi des serviettes, pas de tes doigts. Ne dis pas de gros mots et ne boude pas.

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Elle veut notre mort à tous les deux.

Claudia fit un pas sur le côté quand elle vit la reine approcher.

— Vous voilà donc ! Mon cher garçon, tu as bien meilleure mine aujourd'hui.

Finn la salua avec maladresse. Claudia fit une révérence. La reine l'ignora puis saisit le bras de Finn.

— Viens t'asseoir près de moi. J'ai une surprise pour toi.

Elle mena Finn jusqu'à la table où il prit place à côté d'elle sur un trône doré. Une fois installée, elle frappa dans ses mains pour qu'un serviteur lui apporte d'autres coussins.

— J'imagine qu'il se prend déjà pour le roi, marmonna quelque'un derrière Claudia.

Elle se retourna et tomba nez à nez avec Caspar. Il avait défait son gilet et tenait un verre à moitié vide dans la main.

— Mon soi-disant demi-frère.

— Tu empestes l'alcool, remarqua-t-elle.

Il lui adressa un clin d'œil amer.

— Tu le préfères à moi, n'est-ce pas, Claudia ? Ton petit voyou mal dégrossi. Ne t'approche pas trop de lui, maman t'attend avec ses griffes acérées. Tu es finie, Claudia. Sans ton père pour te défendre, tu n'es plus rien.

Furieuse, elle s'éloigna mais il la suivit.

— Observe bien ce qui va se passer. Regarde ma mère prendre l'avantage. La reine est la pièce maîtresse du plateau. C'aurait pu être toi, Claudia.

La reine Sia demanda le silence.

— Chers amis, commença-t-elle de sa voix carillonnante. J'ai de très bonnes nouvelles. Le Conseil des Sapiienti m'a fait savoir que tout était prêt pour la proclamation du futur roi. Tous les édits ont été rédigés, les droits de succession de mon cher beau-fils ont été approuvés. J'ai décidé d'organiser la cérémonie demain dans la salle de Cristal, et d'inviter les ambassadeurs du royaume et toute la cour. Ensuite, il y aura un bal masqué !

Les courtisans applaudirent, les femmes soupirèrent de joie. Claudia afficha un air ravi bien qu'elle fût sur ses gardes. C'était quoi, cette histoire ? Que prévoyait Sia ? Elle haïssait Finn. Il s'agissait certainement d'un piège. Jared avait assuré que la reine retarderait la Proclamation le plus possible. Mais voilà qu'elle l'annonçait. Et pour le lendemain !

Elle observa la reine qui faisait résonner son rire de clochette au milieu de l'assemblée. Sia obligea Finn à se lever, lui prit la main, leva un verre de vin en son honneur.

Ne croyant pas à cette comédie, Claudia se raidit.

— Tu vois, je te l'avais dit, railla Caspar.

Finn paraissait furieux. Il ouvrit la bouche pour parler mais il surprit le regard noir que lui lançait Claudia et il se ravisa.

— Il m'a l'air vraiment en colère, poursuivit Caspar.

Elle se tourna vers lui. Tout à coup, il eut un mouvement de recul.

— Beurk ! hurla-t-il. Débarrasse-moi de cette bête immonde !

Une libellule aux ailes vert moiré lui tournait autour. Il voulut la balayer du revers de la main mais manqua son coup. Elle atterrit sur la robe de Claudia en émettant un léger crépitement.

Discrètement, la jeune fille se dirigea vers le lac.

— Jared ? murmura-t-elle. Le moment est mal choisi.

Pas de réponse. La libellule rabattit ses ailes. Pendant un instant, elle crut s'être trompée. Puis un chuchotement lui parvint.

— Claudia... S'il te plaît. Viens vite...

— Jared ? Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, soudain anxieuse. Il y a un problème ?

Aucune réponse.

— Maître ?

Elle perçut un bruit étouffé. Du verre qui se brise. Elle partit en courant.

3

Un jour qu'Incarceron s'était transformée en dragon, un prisonnier pénétra dans son antre. Ils firent un pari.

Ils se poseraient des devinettes l'un à l'autre et celui qui ne pourrait pas répondre perdrait. Si l'homme perdait, il mourrait.

S'il gagnait, la Prison lui montrerait une porte dérobée qui lui permettrait de s'évader.

Tout en acceptant, l'homme crut l'entendre rire. Ils jouèrent pendant un an et un jour. Les lumières demeurèrent éteintes. Les morts exposés. Aucune nourriture ne fut apportée.

La Prison ignore les cris des détenus.

Il restait à l'homme, qui était en fait Sapphique, une devinette.

Il demanda : « Quelle est la clé qui ouvre les cœurs ? »

Incarceron réfléchit pendant une journée entière. Pendant deux jours.

Trois. Puis elle dit : « Si j'ai su la réponse, je l'ai oubliée. »

SAPPHIQUE DANS LES TUNNELS DE LA FOLIE

La troupe quitta le village tôt, avant le Jour.

Attia attendait de l'autre côté du mur en ruine, derrière un pilier en briques duquel pendaient d'immenses chaînes rouillées. Quand les lumières de la Prison vacillèrent puis s'allumèrent, elle vit que sept chariots s'acheminaient déjà le long de la rampe. La cage de l'ours avait été attachée sur l'un d'entre eux. Les autres transportaient du matériel recouvert d'une toile aux motifs étoilés. À mesure qu'ils s'approchaient, elle sentit les yeux de l'ours se poser sur elle. Les sept jongleurs marchaient côte à côte et s'échangeaient des balles selon des enchaînements compliqués.

Elle monta à côté du Mage.

— Bienvenue parmi nous, annonça-t-il. Un nouveau triomphe nous attend dans un village à deux heures d'ici, de l'autre côté des tunnels. Un trou à rats mais il paraît qu'ils disposent d'une quantité

impressionnante d'argent. Il faudra que tu descendes bien avant qu'on y arrive. Souviens-toi, ma douce Attia, on ne doit jamais te voir avec nous. Tu ne nous connais pas.

Elle le regarda. Sous la lumière rugueuse des projecteurs, il paraissait beaucoup moins jeune avec sa peau recouverte de furoncles et ses cheveux cuivrés longs et sales. Il ne lui restait plus que la moitié des dents, l'autre moitié ayant sûrement été perdue lors de bagarres diverses. Mais ses mains étaient puissantes et tenaient délicatement les rênes. Il avait des doigts de fée.

— Comment dois-je t'appeler ? marmonna-t-elle.

Il sourit.

— Les hommes comme moi changent de prénom comme de chemise. J'ai été Silencio, le Devin silencieux, et Alixia, le Sorcier borgne de Demonia. Une année, je me suis fait appeler le « Félon errant », celle d'après, le « Brigand agile de l'Unité des Cendres ». Mage, c'est une orientation nouvelle. Le titre me confère une certaine dignité, je trouve.

Il fit claquer les rênes ; le bœuf contourna un nid-de-poule au milieu de la route métallique.

— Tu dois bien avoir un vrai nom.

— Ah bon ? répondit-il en souriant largement. Comme Attia ? Tu trouves que c'est un vrai prénom ?

Agacée, elle déposa son baluchon à ses pieds.

— Il me convient.

— Appelle-moi Ishmael, dit-il, puis il éclata d'un rire rauque qui la surprit.

— Quoi ?

— J'ai lu ça dans un livre de contes. L'histoire d'un homme obsédé par un immense lapin blanc. Il le poursuit dans un terrier et l'animal le mange. Il reste dans son ventre pendant quarante jours.

Il laissa son regard dériver sur les mornes plaines métalliques parsemées de buissons épineux.

— À toi de deviner mon prénom, ma douce Attia.

Silencieuse, elle se renfroga.

— Est-ce que je m'appelle Adrax, Malevin, ou Korrestan ?

— Laisse tomber, dit-elle.

Une folle lueur brillait dans les yeux du Mage tandis qu'il la dévisageait d'une manière tout à fait déplaisante. Soudain, il bondit et s'écria :

— Est-ce Edric le Sauvage qui chevauche le vent ?

Le bœuf avançait, imperturbable. L'un des sept jongleurs accourut vers eux.

— Tout va bien, Rix ?

Le magicien cligna des yeux. Comme s'il avait perdu l'équilibre, il

se rassit lourdement.

— Voilà ! Elle est au courant, maintenant. Et c'est maître Rix, n'oublie pas, maladroit !

L'homme haussa les épaules et se tourna vers Attia. Il se tapota le front discrètement, leva les yeux au ciel et poursuivit son chemin.

Attia fronça les sourcils. Elle le pensait drogué au qat mais peut-être s'était-elle ni plus ni moins associée à un fou furieux ? Il faut dire qu'ils étaient nombreux dans Incarceron, entre les trépanés et les natifs défectueux. Elle pensa alors à Finn puis se mordit la lèvre. Quoi que puisse être Rix, il y avait quelque chose de particulier chez lui. Possédait-il vraiment le Gant de Sapphique ou bien était-ce juste un accessoire de scène ? Et comment allait-elle faire pour le lui dérober ?

Il ruminait en silence à présent. Il semblait d'humeur changeante. Elle décida de se taire elle aussi, et d'observer le paysage sinistre qui s'offrait à eux.

Dans cette Unité, la lumière s'apparentait à une faible lueur rougeoyante, comme le souvenir d'un incendie. Le plafond était beaucoup trop haut pour qu'on puisse le voir. Alors que les chariots cahotaient sur la route, ils contournèrent une énorme chaîne qui pendait dans le vide. Elle leva les yeux mais la chaîne se perdait dans les nuages rouillés.

Autrefois, elle avait navigué là-haut, dans un voilier argenté, avec des amis, avec une clé. Mais, pareille à Sapphique, elle était tombée.

Devant elle se dressait une chaîne de collines aux formes étrangement biseautées.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Ce sont les Dés. On ne peut pas les éviter, la route liasse en dessous. Alors ? Que vient faire une ancienne esclave dans notre petit groupe ?

— Je te l'ai dit, j'ai besoin de manger, répondit-elle en se mordillant les ongles. Et je suis curieuse. J'aimerais apprendre quelques tours.

— Comme tout le monde, dit-il en hochant la tête. Mais j'emporterai mes secrets avec moi. Promesse de magicien.

— Tu ne me les enseigneras pas ?

— Seul mon apprenti connaîtra mes secrets.

Il fallait qu'elle en sache plus sur le Gant. Elle fit semblant d'être intéressée.

— C'est ton fils ?

Il éclata de rire, ce qui la fit sursauter.

— Mon fils ! Il se peut que j'aie quelques rejets dans la Prison. Non. Un magicien transmet ses secrets à une seule personne, son apprenti. Et cette personne est unique. Ce pourrait être toi. Ce pourrait être n'importe qui.

Il se pencha vers elle et lui adressa un clin d'œil.

— Je le reconnâtrai à ce qu'il me dira.

— Comme un mot de passe ?

Il recula pompeusement dans son siège.

— Oui. Un mot, une phrase que je suis seul à connaître. Que mon maître m'a confiée. Un jour, j'entendrai quelqu'un prononcer ces paroles. Et cette personne deviendra mon apprenti.

— Et tu lui transmettras aussi tes accessoires ? demanda-t-elle à voix basse.

Il lui lança un regard oblique et tira sur les rênes. Le bœuf beugla puis s'arrêta lourdement.

Attia glissa sa main vers son couteau.

Rix lui fit face. Ignorant les cris des conducteurs derrière lui, il la fixa de ses petits yeux aiguisés.

— Alors c'est ça, dit-il. Tu veux le Gant...

— Encore faut-il que ce soit le vrai, répondit-elle d'un air blasé.

— T'inquiète, c'est le vrai.

— Bien sûr, ricana-t-elle. Et Sapphique te l'a donné.

— Par ton mépris, tu veux m'obliger à raconter mon histoire, conclut-il.

Il fit claquer les rênes et le bœuf reprit sa marche.

— Eh bien, je vais te la raconter. Parce que j'en ai envie. Ce n'est un secret pour personne qu'il y a trois ans je me trouvais dans une aile de la Prison qu'on appelle « les Tunnels de la Folie ».

— Ils existent ?

— Oui, mais je te déconseille d'y aller. J'y ai rencontré une vieille femme malade qui se mourait au bord de la route. Je lui ai donné à boire. En échange, elle m'a raconté que, dans sa jeunesse, elle avait rencontré Sapphique. Il lui était apparu une nuit qu'elle dormait dans une étrange pièce inclinée. Il s'était agenouillé à côté d'elle, avait ôté son Gant et le lui avait donné. « Prenez-en bien soin jusqu'à mon retour », lui aurait-il dit.

— Une folle, remarqua Attia. Tous ceux qui vivent là sont fous.

Le rire méprisant de Rix se fit entendre de nouveau.

— Tout à fait ! Moi-même, je ne suis plus le même depuis, je n'ai pas cru la vieille. Mais elle a sorti le Gant de sous ses vêtements et me l'a montré. « Je l'ai caché pendant toute une vie, a-t-elle murmuré. La Prison le cherche, je le sens. Tu es un grand magicien. Le Gant sera en sécurité avec toi. »

Attia se demanda quelle partie de son récit était vraie. Pas la dernière phrase, en tout cas.

— Et tu l'as gardé.

— Ils sont nombreux à avoir voulu me le voler, expliqua-t-il, et ses yeux se posèrent sur elle. Personne n'a réussi.

Il semblait se méfier. Elle sourit et poursuivit.

— Hier soir, lors de ce soi-disant tour de magie... Comment as-tu su pour Finn ?

— C'est toi qui me l'as dit, ma douce.

— Je t'ai juste raconté que j'avais été esclave et que Finn... m'avait sauvée. Mais ce que tu as dit sur la trahison, sur l'amour. Comment ça t'est venu ?

— Ah, répondit-il en joignant les bouts des doigts. J'ai lu dans tes pensées.

— N'importe quoi.

— Tu les as vus. Cet homme, et la femme en sanglots.

— Ah oui, je les ai vus ! s'écria-t-elle, la voix pleine de dégoût. De même que j'ai entendu les paroles creuses avec lesquelles tu les as piégés. « Il repose dans la paix d'Incarceron » ! Comment peux-tu encore te regarder dans une glace ?

— C'est ce que cette femme voulait entendre. Et c'est vrai que tu détestes et que tu aimes ce Finn.

Une lueur brillait de nouveau dans ses yeux. Puis, tout à coup, son visage s'assombrit.

— Mais le grondement de tonnerre ! J'avoue que cela m'a surpris. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant. Est-ce qu'Incarceron te surveille, Attia ? Est-ce qu'elle s'intéresse à toi ?

— Elle nous observe tous, grogna-t-elle.

— Dépêche-toi, Rix ! cria une voix aiguë derrière eux.

L'énorme tête de la géante dépassait de la toile aux motifs étoilés.

— Et cette histoire de trou de serrure ? continua Attia.

— Quel trou de serrure ?

— Tu as affirmé que tu pouvais voir l'Extérieur. Les étoiles, et un immense palais.

— J'ai dit ça ?

Il semblait perplexe ; elle ne savait pas s'il jouait la comédie.

— Je ne me souviens pas, poursuivit-il. Parfois, quand je mets le Gant, j'ai vraiment l'impression qu'une force prend possession de mon esprit.

Il secoua les rênes. Elle voulait lui poser d'autres questions mais il changea de sujet :

— Je te conseille de descendre pour te dégourdir les jambes. Nous nous rapprochons des Dés et il nous faudra être sur nos gardes.

De cette manière, il mettait fin à leur conversation. Agacée, Attia descendit du chariot.

— C'est pas trop tôt ! grogna la géante.

— Gigantia, chérie, répondit Rix en souriant, rendors-toi.

Il fouetta le bœuf. Attia regarda le chariot s'éloigner. Elle les laissa tous passer, avec leurs peintures criardes, leurs roues colorées et

leurs pots en métal qui s'entrechoquaient en dessous. En dernier venait un âne attaché avec une corde. Des enfants peinaient à sa suite sur la route métallique.

La tête baissée, elle leur emboîta le pas. Elle avait besoin de réfléchir. Quand elle avait entendu parler d'un magicien qui affirmait posséder le Gant de Sapphique, elle n'avait eu qu'une idée en tête : le trouver et le voler. Puisque Finn l'avait abandonnée, il ne tenait qu'à elle de trouver un autre moyen de s'évader. Pendant un instant, elle s'autorisa à revivre ces heures misérables passées dans cette cellule au bout du monde, à subir le mépris et la pitié de Keiro.

— Il ne reviendra pas. Va falloir t'y faire.

Elle lui avait sauté à la gorge.

— Il a promis ! C'est ton frère, après tout !

Aujourd'hui encore, deux mois plus tard, sa réponse lui glaçait le sang.

— Plus maintenant.

Keiro s'était arrêté devant la porte.

— Finn est doué pour mentir. Sa spécialité, c'est de faire en sorte que les gens le prennent en pitié. Ne perds pas ton temps. Il a Claudia maintenant, il a son royaume. On ne le reverra plus jamais.

— Et toi, tu vas où ?

Il avait souri.

— À la conquête de mon propre royaume. Tu peux toujours me rattraper.

Il avait alors disparu, se frayant un chemin à travers les décombres du corridor délabré.

Mais elle avait attendu.

Elle avait attendu seule dans cette cellule insalubre pendant trois jours, jusqu'à ce que la faim et la soif la fassent réagir. Trois jours de déni, de doute et de colère. Trois jours à imaginer Finn dans ce monde où brillaient les étoiles, dans un immense palais de marbre avec des gens qui le saluaient. Pourquoi ne revenait-il pas ? Certainement à cause de Claudia. Elle avait dû le persuader, l'envoûter, lui faire tout oublier. Ou bien la clé avait été cassée, perdue.

Ses pensées avaient évolué depuis. Deux mois, c'était long. Un jour, une idée avait surgi qui envahissait son esprit quand elle se sentait triste ou fatiguée. Il était mort. Ses ennemis là-bas l'avaient tué.

Sauf que, la nuit dernière, lors de cette fausse mort, elle l'avait vu.

Un cri résonna dans le lointain.

Elle leva la tête. Les Dés se dressaient devant elle.

On ne pouvait pas mieux les décrire. De vastes montagnes, les unes sur les autres, dont les parois blanches scintillaient légèrement et

dont les creux polis semblaient former des six et des cinq. On aurait dit qu'un géant avait renversé des morceaux de sucre. Par endroits, quelques broussailles tentaient de pousser ; dans les creux et les fissures, des grappes de mousses s'accrochaient, semblables à de l'herbe. Aucune route ne menait là-haut. Les collines cubiques devaient être dures comme du marbre, et lisses, impossibles à escalader. La route passait en dessous, dans un tunnel foré à la base.

Le convoi s'arrêta. Rix se mit debout.

— Mes amis, commença-t-il.

Des têtes jaillirent des chariots, des visages déformés, tout ratatinés. Les sept jongleurs se rassemblèrent. Même le montreur d'ours tendit l'oreille.

— Il paraît que les membres du gang qui opère sur cette voie sont avarés mais idiots, reprit-il. (Il sortit une pièce de sa poche et la lança en l'air. Elle disparut.) Nous devrions donc traverser sans problème. Si jamais nous rencontrons des... obstacles, vous savez ce que vous devez faire. Soyez vigilants. Et souvenez-vous que l'art de la magie repose sur l'illusion.

Après avoir salué, il se rassit. Attia vit avec surprise les jongleurs distribuer des épées, des couteaux et de petites halles rouges et bleues. Puis ils prirent chacun place à côté d'un conducteur. Les chariots se serrèrent les uns derrière les autres.

Elle s'installa sans tarder entre Rix et son escorte.

— Tu comptes vraiment affronter une bande de Racailles avec des couteaux à lame souple et des épées en carton ?

Rix ne répondit pas. Il se contenta de sourire béatement.

À l'approche de l'entrée du tunnel, Attia saisit son couteau, regrettant de ne pas posséder de pistolet. Ces gens étaient fous et elle ne comptait pas mourir avec eux.

Ils plongèrent dans la pénombre. L'obscurité du tunnel les enveloppa rapidement.

Tout disparut. Non, pas tout. Elle s'aperçut qu'en se penchant elle pouvait lire les lettres peintes en jaune lumineux sur le chariot derrière elle – La Seule, l'Unique Revue ambulante – et que les rayons des roues dessinaient des tourbillons verts. Rien d'autre. Le tunnel était étroit ; le roulis des essieux résonnait sur la voûte comme le grondement du tonnerre.

Son inquiétude grandissait à mesure qu'ils avançaient. Les routes sans propriétaires n'existaient pas. Ceux qui détenaient celle-ci devaient se tenir planqués quelque part, en embuscade. Elle leva les yeux et chercha du regard des gens cachés sur les passerelles au-dessus ou pendus à des filets. Mais, hormis la toile d'une énorme araignée, elle ne vit rien.

Sauf, bien sûr, les Yeux.

Ils se repéraient facilement dans le noir. Les Yeux rouges d'Incarceron la surveillaient, telles des petites étoiles vibrantes de curiosité. Elle se rappela le registre d'images qu'elle avait vu dans la tour du Sapiant, s'imagina à travers les Yeux de la Prison, menue et granuleuse, dans un chariot.

« Regarde-moi, pensa-t-elle avec amertume. Souviens-toi que je t'ai entendue parler. Je sais qu'il existe un moyen de te fuir. »

— Ils sont là, marmonna Rix.

Dans un fracas qui la fit sursauter, une grille s'abaissa devant eux. Puis une autre, derrière. Des nuages de poussière se formèrent. Rix tira sur les rênes du bœuf qui mugit. Les chariots grincèrent avant de s'immobiliser.

— Salutations !

Le cri provenait de l'obscurité devant eux.

— Bienvenue au péage des Bouchers de Thar.

— Garde ton calme, murmura Rix. Et fais comme moi.

Il sauta à terre. À l'instant, un faisceau de lumière éclaira sa silhouette fluette. Il leva le bras pour s'en protéger.

— Nous sommes plus que désireux de verser au grand Thar la somme qu'il désire.

Un ricanement jaillit. Attia regarda au-dessus d'elle. Elle élan sûre qu'il y avait des hommes là-haut. Elle sortit son couteau, se rappelant que le Commando l'avait capturée à l'aide d'un filet.

— Dites-nous simplement quelle est la somme, poursuivit Rix d'un ton hésitant.

— De l'or, du métal ou des femmes. C'est nous qui choisissons.

— Alors, venez vous servir, messieurs, répondit-il en saluant, et Attia perçut une note de soulagement dans sa voix. Tout ce que je demande, c'est que vous nous laissiez nos accessoires de spectacle.

— Tu vas éveiller leur curiosité, siffla Attia.

— Tais-toi, bredouilla-t-il. (Puis, se tournant vers le jongleur :) Toi, qui es-tu ?

— Quintus.

— Tes frères ?

— Sont prêts, patron.

Quelqu'un s'approchait. Dans la lueur rougeâtre formée par les Yeux, Attia devina un homme chauve, avec de larges épaules et des habits recouverts de métal. Derrière lui, formant une rangée menaçante, se tenaient les autres.

De chaque côté, des lumières vertes vacillaient.

Attia écarquilla les yeux ; Rix jura.

Le chef de la bande était un hybride.

Une plaque de métal recouvrait une grande partie de son crâne

chauve et une de ses oreilles formait un trou béant que parcouraient des filaments de peau.

Dans ses mains, il tenait une arme redoutable, aussi aiguisée qu'un couperet. Les hommes derrière lui avaient tous eux-mêmes le crâne rasé. Sans doute était-ce leur signe d'appartenance.

Rix avala sa salive. Puis il leva la main et dit :

— Nous sommes de simples gens, seigneur. Nous avons quelques minces pièces d'argent, quelques pierres précieuses. Prenez-les. Prenez ce que vous voulez. Mais laissez-nous nos pauvres accessoires.

L'hybride saisit le Mage à la gorge.

— Tu parles trop.

Ses sbires grimpaient déjà sur les chariots, poussaient les jongleurs et soulevaient les bâches. Certains ressortirent presque immédiatement.

— La bouche de l'enfer ! marmonna l'un d'entre eux. Ce ne sont pas des hommes mais des bêtes.

Rix adressa un léger sourire au seigneur.

— Les gens payent pour voir la laideur. Cela leur donne le sentiment d'être humains.

« Mais tais-toi », pensa Attia en observant le visage sinistre de Thar.

Le seigneur plissa les yeux.

— Donc, vous nous donnerez des pièces ?

— Autant que vous voulez.

— Et des femmes ?

— Tout à fait, seigneur.

— Même vos enfants ?

— Choisissez ceux qui vous plaisent.

Le seigneur ricana.

— Tu es un sale lâche.

Rix prit un air contrit. Dégouté, l'homme le relâcha puis se tourna vers Attia.

— Et toi ?

— Si vous me touchez, dit-elle doucement, je vous tranche la gorge.

— Voilà ce que j'aime ! grogna Thar. Du caractère.

Il fit un pas en avant et caressa la pointe de son couteau avec son pouce.

— Alors, dis-moi, minable. C'est quoi, ces... accessoires ?

Rix pâlit.

— Des choses dont on se sert pour nos spectacles.

— Et pourquoi sont-ils si précieux ?

— Ils ne le sont pas. Je veux dire..., balbutia-t-il. Pour nous, oui, mais...

Le seigneur approcha son visage de celui du magicien.

— Alors, ça ne t'embête pas si on jette un œil, hein ?

Rix semblait accablé. « À qui la faute ? » se demanda Attia.

Le seigneur lui donna un coup d'épaule, ouvrit le coffre caché sous le repose-pied du conducteur et en sortit une botte.

— Non, intervint Rix en humectant ses lèvres sèches. S'il vous plaît, seigneur ! Prenez ce que vous voulez mais pas ça ! Sans ces babioles, nous ne pouvons pas monter sur scène...

Thar laissa pensivement retomber le couvercle de la boîte.

— J'ai entendu parler de vous. Et d'un gant.

Pris de panique, Rix resta silencieux.

L'hybride arracha le couvercle de la boîte puis regarda à l'intérieur. Plongeant la main, il en sortit un petit objet noir.

Attia retint sa respiration. Le gant paraissait minuscule dans la main de Thar ; il était abîmé et avait été recousu. Le majeur portait des traces, vraisemblablement des taches de sang. Elle voulut intervenir mais l'homme la toisa. Elle se ravisa.

— Ça alors, fit-il avec avidité. Le Gant de Sapphique.

— S'il vous plaît, insista Rix qui avait perdu de sa superbe. Prenez tout sauf ça.

Le seigneur sourit d'un air malicieux. Ensuite, prenant délibérément son temps, il tendit ses gros doigts boudinés et enfila le gant.

4

*Nous avons été particulièrement méticuleux
en verrouillant la Prison. Personne ne peut entrer
ou sortir. Le directeur détiendra l'unique clé.
S'il devait mourir sans avoir transmis son savoir,
il faudrait consulter l'Esoterica.
Mais seul son successeur y serait habilité.
Car ce qu'il contient est interdit à présent.*

RAPPORT DE PROJET DE MARTOR SAPIENS

— Jared ?

À bout de souffle, Claudia franchit la porte de la chambre de son professeur et regarda autour d'elle.

Personne.

Le lit était fait. Quelques livres s'alignaient sur les étagères. Des brins de jonc parsemaient le parquet. Une assiette remplie de miettes et un verre à vin vide reposaient sur un plateau posé sur la table.

Alors qu'elle faisait demi-tour, le souffle d'air créé par le mouvement de sa jupe souleva une feuille de papier.

Elle l'observa. On aurait dit une lettre, un parchemin épais glissé sous un globe de verre. Même de là où elle se trouvait, elle pouvait voir l'insigne royal au dos, l'aigle couronné des Havaarna tenant le monde dans ses serres. Et la rose blanche de la reine.

Elle avait hâte de retrouver Jared. Pourtant, elle examina la lettre. Elle avait été ouverte et lue. Il l'avait laissée traîner, ce qui devait signifier qu'elle n'avait rien de confidentiel.

Cependant, elle hésitait. Elle aurait lu les lettres de n'importe qui d'autre sans une once de remords ; à la cour, tout le monde lui paraissait étranger, voire hostile. Ils faisaient partie du jeu. Mais Jared était son seul ami. Plus que ça. Elle ressentait pour lui un amour indéfectible qui remontait à très loin.

Quand elle traversa la pièce et déplia la lettre, elle se dit que son geste n'avait pas d'importance, qu'il lui en parlerait de toute manière. Ils partageaient tout.

Elle émanait de la reine. Claudia la lut avec une surprise grandissante.

Mon cher maître Jared,

Je vous écris car je voudrais améliorer nos relations. Vous et moi avons été ennemis dans le passé ; cette situation n'a plus lieu d'être. Je sais que vous êtes très occupé en ce moment à essayer de réparer le Portail. Claudia doit se désespérer de ne pas avoir de nouvelles de son père. Mais je me demandais si vous pourriez trouver un peu de temps pour venir me voir. Je vous attends dans mes appartements à 19 heures.

Sia Regina

Et en petites lettres en dessous : *Nous pourrions nous entraider.*

Claudia plissa le front. Elle replia la lettre, la poussa sous le globe de verre et se dépêcha de sortir. La reine complotait sans cesse. Que prévoyait-elle pour Jared ?

Il devait être au Portail.

Elle attrapa une bougie qu'elle alluma tout en essayant de se calmer. Elle ouvrit une porte dans le lambris du mur richement décoré puis descendit les marches de l'escalier en colimaçon menant aux celliers, contourna des toiles d'araignées qui se régénéraient à une vitesse étonnante. Il faisait froid au sous-sol, humide. Elle se glissa entre les tonneaux et les fûts et se hâta vers la porte en bronze qui se trouvait dans le coin le plus sombre. À sa grande surprise, celle-ci s'avéra fermée. Les énormes escargots qui avaient envahi l'endroit semblaient bien accrochés à la surface en métal poli qu'ils avaient recouverte de bave.

— Maître ! s'écria Claudia en cognant à la porte. Laissez-moi entrer !

Silence.

Elle s'imagina qu'il ne pouvait pas lui ouvrir, qu'il se trouvait allongé par terre, inconscient. Que la terrible maladie qui le consumait depuis des années l'avait figé de douleur. Puis une autre pensée la fit tressaillir : il avait réussi à faire fonctionner le Portail et il se trouvait coincé dans Incarceron.

La porte s'ouvrit enfin.

Elle se précipita dans la pièce.

Ensuite, elle éclata de rire.

Jared se tenait à quatre pattes et essayait de ramasser îles centaines et des centaines de plumes bleues scintillantes. Il leva les

yeux.

— Ce n'est pas drôle, Claudia.

Elle était tellement soulagée qu'elle ne pouvait pas s'arrêter. Elle s'assit sur l'unique chaise et continua de rire, hystérique. De grosses larmes roulèrent sur ses joues qu'elle essuya du revers de sa jupe. Jared se redressa au milieu de son océan azur et l'observa. Il portait une chemise vert foncé dont il avait remonté les manches. Ses longs cheveux étaient emmêlés. Mais son sourire, quand il se dessina enfin, semblait sincère.

— Bon, d'accord, peut-être que c'est drôle.

On aurait dit que des milliers de martins-pêcheurs avaient été déplumés dans la pièce jadis d'un blanc immaculé. Des plumes gisaient sur le bureau en métal et recouvraient les étranges appareils sur les étagères argentées. Une couche de quelques centimètres tapissait le sol. Au moindre mouvement, des nuages bleus se soulevaient puis retombaient.

Attention ! j'ai laissé tomber une flasque en essayant de les ramasser.

— Pourquoi toutes ces plumes ? parvint-elle enfin à demander.

Jared soupira.

— J'en ai trouvé une sur la pelouse. Petite. Organique. Parfaite pour mon expérience.

— Une seule ? s'étonna-t-elle en le regardant. Mais alors...

— Oui, Claudia. J'ai réussi à faire fonctionner le Portail. Mais pas comme je l'espérais.

Stupéfaite, elle examina le bureau. Le Portail menait à Incarceron mais seul son père en connaissait tous les secrets et il l'avait saboté avant de disparaître. Désormais il était perdu quelque part dans le monde miniature de la Prison. Depuis, la machine ne marchait plus. Cela faisait des mois que Jared étudiait le panneau de contrôle – sa lente progression et sa minutie faisaient enrager Finn. Malheureusement, il n'avait pas réussi à allumer un seul bouton.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle descendit de la chaise, tout à coup effrayée à l'idée de disparaître.

Jared ôta une plume de ses cheveux.

— Je l'ai placée sur la chaise. Ces derniers temps, j'ai procédé au remplacement de certains composants en utilisant des éléments divers et variés. Le dernier en date était un plastique illicite que j'ai acheté à un vendeur au marché.

— Est-ce que quelqu'un vous a vu ?

— Je portais un grand manteau, aussi je ne pense pas.

Mais ils savaient tous deux qu'il avait certainement été suivi.

— Et donc ?

— Ça a dû marcher parce qu'il y a eu un éclair et un... frémissement. Mais la plume n'a pas disparu et elle n'a pas non plus rapetissé. Elle s'est multipliée. Elles sont toutes parfaitement identiques.

Il regarda autour de lui, l'air désolé et las. L'observant, Claudia cessa de sourire.

— Maître, vous devez vous ménager, dit-elle à voix basse.

— J'en suis conscient, répondit-il doucement.

— Je sais que Finn passe son temps ici à vous embêter.

— Tu devrais l'appeler prince Gilles.

Il se leva en grimaçant.

— Notre futur roi.

Ils se dévisagèrent un instant. Claudia hocha la tête puis examina la pièce. Elle aperçut un sac contenant des outils qu'elle vida et remplit alors de plumes par poignées entières.

— Tu penses qu'il peut endurer toute cette pression ? demanda-t-il.

Elle s'arrêta. Sa main s'attarda dans le sac. Ensuite, elle reprit avec une énergie redoublée.

— Il le faudra bien. Nous l'avons sorti d'Incarceron pour qu'il devienne roi. Nous avons besoin de lui. (Elle leva la tête.) C'est bizarre. Quand toute cette histoire a commencé, la seule chose qui m'importait était de ne pas épouser Caspar. Et de piéger mon père à son propre jeu. Toute ma vie, j'ai comploté, planifié, je suis restée obsédée par ça...

Et maintenant que tu as eu ce que tu voulais, tu n'es toujours pas satisfaite. L'existence est une suite de marches que l'on gravit, Claudia. Tu as lu la philosophie de Zénon. Tes objectifs ont changé.

— Oui, maître, mais je ne sais pas...

— Si, tu sais.

De sa main délicate, il lui serra la sienne.

— Que vas-tu exiger de Finn, quand il sera roi ?

Elle resta impassible un moment, comme si elle réfléchissait. Pour autant, sa réponse ne le surprit pas.

— Je veux qu'il mette fin au Protocole. Mais pas à la manière des Loups d'acier, pas en assassinant la reine. Je veux qu'on y parvienne sans violence, pour qu'on puisse relancer le temps, pour qu'on puisse vivre naturellement, sans cette immobilité étouffante, sans cette histoire figée.

— Est-ce possible ? Nous n'avons plus beaucoup de réserves énergétiques.

— Oui, et nous les gâchons en alimentant les palais des riches, en bleuisant le ciel, en emprisonnant les pauvres et les oubliés dans une Prison dirigée par une machine tyrannique.

Elle ramassa les dernières plumes d'un geste rageur puis se redressa.

— Maître, mon père est parti. Je ne pensais pas que ce serait possible mais j'ai l'impression qu'une partie de moi a disparu avec lui. Je suis son héritière et si quelqu'un doit faire office de directeur, c'est bien moi. Donc, je vais me rendre à l'Académie. Je vais consulter l'Esoterica.

Elle lui tourna le dos pour ignorer son inquiétude.

Jared ne dit rien. Il ramassa son manteau et la suivit. Lorsqu'ils franchirent le seuil de la porte, ils ressentirent, comme toujours, cette étrange faille spatio-temporelle ; la pièce semblait s'étirer après leur passage. Claudia examina une dernière fois la pure blancheur de cet endroit qui existait à la fois ici et chez elle, dans le bureau de son père.

Après avoir fermé la porte, Jared verrouilla les chaînes et fixa un petit appareil sur la surface en bronze.

— Par précaution. Medlicote était ici ce matin.

— Le secrétaire de mon père ? s'étonna Claudia.

Jared acquiesça, préoccupé.

— Que voulait-il ?

— Me transmettre un message. Il a bien observé les lieux. Je crois qu'il est aussi curieux que tous les gens de la cour.

Claudia n'avait jamais aimé ce grand homme silencieux.

— Quel message ? demanda-t-elle calmement.

Ils se tenaient en bas de l'escalier. Elle déposa le sac de plumes, laissant à un domestique le soin de s'en débarrasser ; selon l'usage protocolaire, Jared la laissa passer en premier. Tandis qu'elle évitait les toiles d'araignées, elle frissonna de peur, assaillie de la crainte soudaine qu'il lui mente ou élude la question. Mais il lui répondit, la voix posée.

— Un message de la reine. Je ne comprends pas bien ce qu'elle cherche. Elle veut que j'aile la voir.

Claudia sourit dans la pénombre.

— Vous devriez y aller, il nous faut découvrir ce qu'elle trame.

— J'avoue que je trouve ça terrifiant. Mais oui, tu as raison.

Arrivée en haut, elle l'attendit. Parvenu sur le seuil, il agrippa l'encadrement de la porte et prit une longue inspiration. Il semblait en proie à une douleur intense. Il croisa son regard et se redressa. Ils suivirent le long couloir lambrissé en silence, pour aboutir dans un hall rempli de vases blancs et bleus de la taille d'un homme, contenant des herbes séchées. Sous leurs pieds, le plancher grinça.

— L'Esoterica se trouve à l'Académie, continua Jared.

— Alors je devrai m'y rendre.

— Il te faudra la permission de la reine. Et nous savons tous deux

qu'elle ne tient pas à ce que le Portail soit rouvert.

— J'irai, maître, quoi qu'elle puisse dire. Et vous viendrez avec moi car je ne comprendrai rien à mes découvertes.

— Cela veut dire laisser Finn ici tout seul.

Elle le savait. Elle y pensait depuis déjà quelques jours.

— On doit lui trouver un garde du corps.

Ils arrivèrent dans la cour des Glycines. Le délicieux parfum des fleurs, semblable à une vague d'été, la réconforta. Alors qu'ils parcouraient le labyrinthe de ce jardin à la française, le soleil couchant éclaira les cloîtres cristal et or. Les minuscules mosaïques scintillèrent ; quelques abeilles bourdonnaient parmi la lavande et le romarin taillés.

Au loin, l'horloge sur la tour centrale sonna 18 h 45. Claudia fronça les sourcils.

— Vous devriez y aller. Sia n'aime pas qu'on la fasse attendre.

Jared sortit sa montre de sa poche et l'examina.

— Vous la gardez tout le temps sur vous maintenant.

— Ton père me l'a donnée. J'en suis le gardien.

La montre à affichage numérique était précise. L'objet n'appartenait pas à l'Époque, ce qui l'avait toujours intriguée car son père passait pour un homme méticuleux, à cheval sur les détails. Elle observa la chaîne en argent et le petit cube qui pendait au bout et se demanda comment le directeur survivait dans la Prison, au milieu de toute cette crasse, de toute cette pauvreté. Mais l'endroit lui était familier. Il y avait été plusieurs fois.

Jared referma la montre et resta immobile un instant. Puis, d'une voix douce, il demanda :

— Claudia, comment sais-tu que je dois retrouver la reine à 19 heures ?

Elle se figea.

Pendant un moment, elle ne put rien dire. Elle se tourna vers lui. Elle savait qu'elle avait le visage écarlate.

— Je vois, soupira-t-il.

— Maître, je... je suis désolée. La lettre se trouvait là et je l'ai lue. Je suis vraiment désolée, insista-t-elle en secouant la tête.

Elle avait honte. Elle s'en voulait aussi de s'être trahie.

— Je t'avouerai que je suis un peu blessé, répondit-il en boutonnant son manteau.

Il la dévisagea de ses yeux noirs.

— Nous devons nous faire confiance, Claudia, s'empressa-t-il d'ajouter. Ils vont essayer de nous désunir, ils vont essayer de nous monter les uns contre les autres, toi, moi, Finn. Ne tombe jamais dans ce piège.

— Jamais, déclara-t-elle d'une voix rageuse. Jared, vous êtes en

colère ?

— Non, répondit-il avec un sourire contrit. Je sais que tu es la fille de ton père. Maintenant, je vais voir la reine pour lui demander qu'elle nous autorise à aller à l'Académie. Viens me retrouver à la tour tout à l'heure, je te raconterai.

Elle hocha la tête et le regarda s'éloigner. Il croisa deux femmes de chambre qu'il salua. Elles firent la révérence, contemplant sa silhouette longiligne d'un œil appréciateur. Claudia leur lança un regard glacial ; elles poursuivirent leur chemin.

Jared était à elle. Mais, bien qu'il s'en défendît, elle savait qu'elle l'avait offensé.

Parvenu au cloître, Jared se retourna pour saluer Claudia. Dès qu'il fut certain qu'elle ne le voyait plus, il s'arrêta, posa une main sur le mur et respira un grand coup. Il fallait qu'il prenne ses médicaments avant de se rendre auprès de la reine. Il sortit un mouchoir, le passa sur son front. Une douleur aiguë s'attarda dans sa poitrine. Il se prit le poulx.

Pourquoi était-il aussi contrarié ? Claudia avait raison de ne rien laisser passer. Au fond, il lui cachait bien quelque chose.

Il sortit la montre et la tint dans sa main jusqu'à ce que le métal se réchauffe. Voici un moment, il avait failli tout lui dire et puis elle s'était trahie. Était-ce cela qui l'avait interrompu dans son élan ? Pourquoi ne devrait-elle pas savoir que ce qu'il tenait entre ses mains, que ce minuscule cube était Incarceron, l'endroit où vivaient son père, Keiro et Attia ?

Les paroles moqueuses du directeur lui revinrent en mémoire. « Vous êtes comme un dieu, Jared. Vous tenez Incarceron entre vos mains. » La moiteur de sa paume imprégna le cube ; il l'essuya. Il referma la montre, la glissa dans sa poche et se hâta vers sa chambre.

Claudia observait ses pieds d'un air maussade. Après s'en être terriblement voulu, elle s'était calmée, s'enjoignant de ne pas être aussi stupide. Il fallait qu'elle parle à Finn. Il n'avait pas du bien accueillir la nouvelle que la Proclamation aurait lieu le lendemain. Elle traversa rapidement le cloître et soupira. Parfois, ces dernières semaines, tandis qu'ils chassaient ou se promenaient dans la forêt, elle avait eu le sentiment qu'il se trouvait à deux doigts de s'enfuir, de s'éloigner au grand galop de la cour et de son rôle de prince héritier revenu d'entre les morts. Il avait désiré plus que tout s'évader et voir les étoiles. Au lieu de ça, il avait atterri dans une autre prison.

Derrière le cloître se trouvait la fauconnerie. Mue par une envie soudaine, Claudia passa sous une arche et s'y rendit. Elle avait besoin de réfléchir et se trouvait à présent dans son endroit préféré du palais.

Un rayon de soleil traversa une haute fenêtre au bout du bâtiment. L'air sentait la vieille paille, la poussière et les oiseaux.

Ils étaient là, attachés à des piquets. Les nobles aigles et faucons de la cour. Certains portaient des capuchons rouges qui les empêchaient de voir. Dès qu'ils s'ébrouaient ou lissaient leurs plumes, ils faisaient tinter une clochette. Les autres – les grands hiboux qui tournaient la tête en silence, les éperviers au regard jaune perçant, les émerillons endormis – suivaient Claudia des yeux quand elle passait devant leur enclos. Au fond, un immense aigle au bec doré et menaçant l'observait d'un air arrogant.

Elle enfila un gant puis tendit un morceau de viande qu'elle avait pris dans un sac suspendu. L'aigle pencha la tête, resta un instant immobile comme une statue à la dévisager intensément. Puis il fit un bond, poussa un cri et saisit le morceau de chair entre ses serres.

— Un véritable symbole royal.

Claudia sursauta.

Quelqu'un se cachait parmi les ombres d'un muret en pierres. Un filet de lumière éclairait son bras et sa main, capturant aussi des nuées de poussière. Elle crut un instant qu'il s'agissait de son père. Un sentiment qu'elle eut du mal à définir s'empara d'elle et elle serra les poings.

Puis elle lança :

— Qui est là ?

Elle entendit un bruit de paille piétinée.

Elle n'avait pas d'arme et elle était seule. Elle fit un pas en arrière.

L'homme s'avança lentement. Un rayon de soleil éclaira sa longue silhouette fluide. Il avait les cheveux sales et ébouriffés et portait des lunettes demi-lunes.

Elle soupira avec colère.

— Medlicote.

— Mademoiselle Claudia. J'espère que je ne vous ai pas fait peur.

Le secrétaire de son père la salua d'un air gauche. Elle répondit par une révérence polie. Elle se rendit compte qu'elle avait croisé cet homme presque tous les jours quand il travaillait pour son père mais qu'elle ne lui avait jamais adressé la parole pour de bon.

Il avait un air hagard, était un peu voûté, comme si les heures passées assis à son bureau l'avaient marqué physiquement.

— Pas du tout, répondit-elle. (Puis elle poursuivit, hésitante :) En fait, je suis contente d'avoir l'occasion de vous parler. Les affaires de mon père...

— Sont en ordre.

Stupéfaite qu'il ait pu l'interrompre, elle lui lança un regard assassin. Il s'avança.

— Mademoiselle Claudia, pardonnez mon manque de courtoisie mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Peut-être reconnaissez-vous ceci ?

Il tendit sa main couverte d'encre et déposa dans le creux de son gant un petit médaillon en métal sur lequel figurait une bête féroce, la gueule ouverte, en train de courir. Elle ne l'avait jamais vu auparavant. Mais elle savait ce qu'il symbolisait.

Un Loup d'acier.

5

- *Je pourrais cracher du Jeu, grogna le loup-barbelé.*
— *Fais-le, répondit Sapphique. Mais ne me jette pas à l'eau.*
— *Je pourrais grignoter ton ombre.*
— *Ce n'est rien comparé à cette mer d'encre.*
— *Je pourrais te broyer les os et les articulations.*
— *Je crains cette eau menaçante bien plus que toi.*
De rage, le loup-barbelé le poussa dans le lac.
Il éclata de rire et s'éloigna de lui en nageant.

LE RETOUR DU LOUP-BARBELÉ

Le gant était trop petit.

Attia vit avec horreur le tissu s'étirer puis se déchirer par endroits. Elle regarda Rix ; fasciné, il observait les doigts du seigneur.

Et il souriait.

Attia soupira. Tout à coup, elle comprit. Ces supplications répétées pour qu'ils ne s'intéressent pas aux accessoires... il avait tout prévu depuis le début !

Elle se tourna vers Quintus. Le jongleur tenait dans ses mains une boule rouge et une boule bleue. Il semblait sur le qui-vive. Derrière, parmi les ombres, la troupe patientait.

Thar leva la main. Le gant noir était invisible dans l'obscurité, comme si on avait coupé le bras du brigand au niveau du poignet. Il aboya de rire.

— Et maintenant ? Si je claque des doigts, est-ce que des pièces d'or vont apparaître ? Si je désigne un homme, va-t-il mourir sur place ?

Avant que quiconque puisse lui répondre, il se retourna et pointa du doigt un homme corpulent à côté de lui. La brute pâlit.

— Pourquoi moi, chef ?

— Tu as peur, Mart ?

— J’aime pas ça, c’est tout.

— Imbécile.

Thar fit de nouveau face à Rix, l’air méprisant.

— J’ai trouvé de meilleurs accessoires sous le sabot d’un cheval.

Tu dois être sacrément doué si les spectateurs croient à tes tours.

Rix hocha la tête.

— Oui, je le suis. Le meilleur magicien d’Incarceron.

Il leva la main.

Tout à coup, Thar ravala son sourire méprisant ; il observa le gant.

Puis il hurla de douleur.

Attia sursauta. Le cri résonna dans le tunnel. Le seigneur avait agrippé le gant de son autre main et vociférait.

— Enlève-moi ça ! Ça me brûle !

— Comme c’est dommage, murmura Rix.

Le visage de Thar rougit de colère.

— Tuez-le ! rugit-il.

Voyant ses hommes réagir, Rix intervint.

— Si vous faites ça, vous ne pourrez jamais retirer le gant.

Il croisa les bras, le visage impassible. Attia fut impressionnée par les talents d’acteur de Rix. Lentement, pour que personne ne la remarque, elle se glissa à la place du conducteur.

Thar jurait, essayant en vain d’enlever le gant.

— Il y a un acide qui me ronge la peau !

— Il fallait vous y attendre, vous détournez les objets de Sapphique.

La voix de Rix sous-entendait une menace qui frappa Attia. Il ne souriait plus. Son visage affichait cet air déterminé qu’elle lui avait déjà vu. Derrière elle, Quintus fit claquer sa langue.

— Tuez les autres, alors ! souffla Thar.

— Vous ne tuerez personne, déclara Rix en fixant les membres du gang. Vous nous laisserez passer, quitter les Dés en sécurité, et j’annulerai le sort. Au moindre écart, la colère de Sapphique carbonisera Thar pour l’éternité.

Ils échangèrent un regard.

— Laissez-le, grogna Thar.

Le moment était crucial. Attia savait que tout reposait sur la peur que ces bandits avaient de leur seigneur. Si l’un d’eux l’ignorait, le tuait ou prenait le contrôle, Rix mourrait. Mais ils semblaient tous soumis et mal à l’aise. Un premier homme recula, puis les autres.

Rix fit un signe de la tête.

— Avance, siffla Quintus.

Attia prit les rênes.

— Attendez ! hurla Thar.

Ses doigts tressautaient, comme agités par des courants électriques.

— Arrêtez ! Arrêtez ça !

— Mais je ne fais rien, répondit Rix d'un air intrigué.

Les doigts noirs se replièrent puis se crispèrent. L'hybride se jeta en avant, saisit un pinceau dans un seau de peinture suspendu au chariot. Des gouttes dorées maculèrent le sol.

— Quoi encore ? marmonna Quintus.

Thar trébucha jusqu'au mur. Avec de grands gestes désordonnés, il forma cinq lettres sur la paroi en métal.

ATTIA.

Un murmure de surprise parcourut la troupe. Rix regarda la jeune fille. Puis il se tourna vers Thar.

— Que fais-tu ?

— Rien !

L'homme semblait s'étrangler de peur et de rage.

— Ce maudit gant est vivant !

— Tu sais écrire ?

— Bien sûr que non. Je ne sais même pas ce que ce mot veut dire !

Le souffle coupé, Attia descendit du chariot et se précipita vers le mur. Les lettres dégouлинаient – de longs filets de peinture dorée.

— Ensuite ? souffla-t-elle. Et après ? D'un mouvement brusque, comme si elle voulait le tirer en avant, la main de Thar écrivit :

LES ÉTOILES EXISTENT, ATTIA. FINN LES VOIT.

— Finn, murmura-t-elle.

MOI AUSSI BIENTÔT. PAR-DELÀ LA NEIGE ET LA TEMPÊTE.

Quelque chose lui effleura la peau. Elle l'attrapa. Un petit objet soyeux, qui dérivait depuis le toit invisible.

Une plume bleue. Puis plusieurs.

Elles tombèrent autour d'eux, douces comme un rire d'enfant, des flocons de plumes bleues, toutes identiques, recouvrant les chariots, les hommes et la route, une tempête étouffée et improbable ; les plumes crissaient et crépitaient au milieu des torches, soufflées au loin puis piétinées par les bœufs, se déposaient sur les visages, les épaules, les toits des chariots, les lames des haches, les pots de peinture.

— C'est la Prison qui fait ça, murmura Rix avec émerveillement. (Il lui saisit le bras.) Vite ! Avant que...

Trop tard.

La tornade surgit de l'obscurité dans un rugissement féroce et poussa Rix contre Attia qui bascula. Alors qu'il la rattrapait d'une main, la colère d'Incarceron éclata. Un ouragan s'engouffra dans le tunnel et fit exploser les grilles. Les brigands se dispersèrent ; tandis que Rix la tirait, Attia vit Thar tomber au sol, le gant noir se ratatiner

et se déchirer sur sa main, se dissoudre pour ne former qu'un écheveau de peau à vif et sanguinolente.

Attia s'empessa de remonter sur le chariot ; Rix cria, fouetta le bœuf et ils repartirent enfin, cahotant à l'aveugle dans le blizzard. Pour se protéger des plumes qui lui giflaient le visage, Attia enfouit sa tête dans ses bras. Au-dessus d'elle, les sphères colorées que les jongleurs avaient lancées éclairaient l'inquiétante tempête de vert, de rouge et de violet.

La progression s'avéra ardue. Bien que résistants, les bœufs supportaient avec peine la force des bourrasques et baissaient la tête en trébuchant. Portés par le vent, les échos d'un gloussement aigu parvinrent aux oreilles d'Attia ; elle leva les yeux et vit Rix qui riait, comme pour lui-même. Il était recouvert de plumes.

Incapable de parler, Attia se contenta de regarder derrière elle. Aucun signe des bandits. Au bout de vingt minutes, l'obscurité s'estompa ; à la sortie d'un long virage, elle aperçut de la lumière au loin, les contours d'une issue rendue floue par les tourbillons de plumes.

Alors qu'ils s'acheminaient vers la sortie, la tempête mourut, aussi soudainement qu'elle était apparue.

Attia soupira.

— On est suivis ? demanda Rix alors qu'ils sortaient du tunnel.

Elle se retourna.

— Non. Quintus et ses frères sont à l'arrière.

— Parfait. Avec quelques grenades, on décourage vite les assaillants.

L'air était glacial. Elle resserra son manteau autour de ses épaules puis ôta les plumes de ses manches et recracha quelques fibres bleues. Ensuite, elle s'écria d'un air catastrophé :

— Le Gant a été détruit !

— Quel dommage, répondit Rix en haussant les épaules.

Ce ton pince-sans-rire, ce sourire suffisant... Levant les yeux pour le dévisager, elle aperçut le paysage derrière lui.

Un monde gelé.

La route devant eux traversait des blocs de glace. Cette aile de la Prison n'était qu'une immense toundra, abandonnée et battue par les vents, qui s'étendait à perte de vue dans les ténèbres. De grandes douves barraient le chemin, ainsi qu'un pont protégé par une herse en métal noir, usé par les averses de grêle. Un passage avait été découpé au milieu ; les barres en acier avaient été recourbées. Des flaques d'huile montraient la voie. Le froid soudain s'insinua en Attia comme une hantise.

— J'ai entendu parler de cet endroit, chuchota-t-elle. On est dans l'aile glacière.

— Bonne déduction, ma douce.

Pendant que les bœufs dévalaient la pente avec peine, elle resta silencieuse. Puis elle se reprit :

— Donc ce n'était pas le vrai Gant ?

Rix cracha sur la route.

— S'il avait ouvert n'importe quelle boîte ou coffre caché dans ce chariot, il aurait trouvé un gant. Un petit gant noir. Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait du Gant de Sapphique. D'ailleurs, aucun d'entre eux ne l'est. Le Gant de Sapphique m'est trop proche pour être volé.

— Mais... il l'a brûlé.

— Il y avait en effet de l'acide à l'intérieur. Cependant, contrairement à ce qu'il pensait, il aurait été tout à fait capable de l'enlever. Mais je l'ai convaincu du contraire. C'est ça, la magie, Attia. Agir sur les pensées d'un homme pour lui faire croire l'impossible.

Il se concentra un instant sur sa manœuvre, guidant le bœuf autour d'une poutrelle.

— Dès qu'il nous aurait laissés partir, il aurait cru que le sort était levé.

Elle le regarda de biais.

— Et les inscriptions ?

— J'allais justement te poser la question.

— À moi ?

— Je n'ai pas le pouvoir de faire écrire un analphabète. Ce message s'adressait à toi. Il se passe des choses étranges, Attia, depuis notre rencontre.

Elle s'aperçut qu'elle se rongait les ongles et enfouit ses mains dans ses manches.

— C'est Finn. Ça doit être Finn. Il cherche à communiquer avec moi.

— Et tu penses que le Gant va t'aider ? demanda Rix calmement.

— Je ne sais pas. Peut-être... si tu me laissais l'examiner...

Il stoppa le chariot de manière si brusque qu'Attia faillit tomber.

— NON. C'est dangereux, Attia. Les illusions, c'est une chose mais ce Gant est un véritable objet de pouvoir. D'ailleurs, je ne le mets jamais.

— Tu n'en as jamais eu envie ?

— Peut-être. Je suis fou, pas stupide.

— Pourtant, tu le portes pendant tes spectacles.

— Ah bon ?

— Ce que tu peux être énervant !

— C'est mon but dans la vie. Bon, c'est ici que tu descends.

Elle regarda autour d'elle.

— Ici ?

— Le village est à une heure de marche. Souviens-toi, tu ne nous

as jamais vus, on ne te connaît pas.

Il sortit trois pièces en cuivre de sa poche qu'il déposa dans sa main.

— Achète-toi quelque chose à manger. Et ce soir, ma douce, applique-toi quand je brandirai l'épée. Il faut qu'on croie que tu es morte de peur.

— Je n'ai pas besoin de faire semblant.

Elle descendit du chariot mais s'arrêta à mi-chemin.

— Comment puis-je être sûre que tu ne cherches pas à m'abandonner au milieu de nulle part ?

Rix lui adressa un clin d'œil et fouetta le bœuf.

— Je ne ferais jamais ça !

Elle les regarda partir. L'air misérable, l'ours se tenait recroquevillé sur lui-même dans un coin de sa cage tapissée de plumes bleues. Un des jongleurs la salua ; les autres ne prirent même pas la peine de sortir la tête. Lentement, la troupe s'éloigna.

Son sac sur le dos, Attia frappa le sol de ses pieds pour les réchauffer. Elle marcha vite dans un premier temps mais elle avait du mal à progresser sur cette route en métal huileuse et verglacée. Les murs de glace la dominaient tandis qu'elle descendait dans la plaine. En passant, elle vit que les parois étaient incrustées d'éléments angoissants. Un chien mort, la gueule ouverte. Un Scarabée. Des petites pierres noires, du gravier par-ci et, par-là, enfouis si profondément au milieu des poches d'air bleues qu'elle put à peine les voir, les os d'un enfant.

Il faisait de plus en plus froid. Son souffle dessinait des volutes de fumée dans l'air. Elle pressa le pas. Les chariots se trouvaient déjà loin.

Enfin, en bas de la pente, elle atteignit le pont en pierre, suspendu au-dessus des douves. Elle vit que l'eau en contrebas était gelée et que son ombre en obscurcissait la surface sale, parsemée de débris. Les chaînes attachées à la grille se perdaient sous la glace.

La herse était noire et vieille. Les extrémités tordues des barres scintillaient de givre. Tout en haut se tenait perché un oiseau solitaire au long cou, blanc comme neige. Elle crut un instant qu'il s'agissait d'une sculpture jusqu'à ce qu'il déplie les ailes et s'envole, en poussant un cri lugubre dans le ciel gris.

Puis elle vit les Yeux.

Il y en avait deux, de chaque côté de la grille. Minuscules et rouges, ils la fixaient. Des stalactites pendaient comme des larmes.

Attia s'arrêta. Hors d'haleine, elle leva la tête, les mains sur les côtes.

— Je sais que tu m' observes, déclara-t-elle. Est-ce toi qui m'as envoyé ce message ?

Silence. Seulement le murmure glacial de la neige.

— Que voulais-tu dire en affirmant que tu contemplerai bientôt les étoiles ? Tu es la Prison. Comment peux-tu voir à l'Extérieur ?

Les Yeux ressemblaient à des braises, Rêvait-elle ou bien l'un des deux avait-il cligné ?

Elle attendit que le froid l'oblige à repartir. Elle se glissa dans le trou de la herse et poursuivit sa route.

Tout le monde connaissait la cruauté d'Incarceron. Claudia leur avait expliqué qu'elle n'avait pas été conçue ainsi au départ, que les Sapiienti avaient voulu créer un lieu sûr, lumineux et plein de bonheur. Attia éclata d'un rire amer. L'expérience s'avérait un échec terrible. La Prison suivait ses propres desseins. Quand l'envie lui prenait, elle redessina ses paysages et terrassait les fauteurs de troubles de ses rayons laser. Ou bien elle laissait les détenus se battre entre eux, se livrer aux pillages et riait de les voir lutter. Aucune miséricorde. Et seul Sapphique – et Finn – avait pu s'évader.

Elle s'arrêta.

— J'imagine que ça te met en colère, poursuivit-elle. J'imagine que tu es jalouse.

Pour seule réponse, il se mit à neiger. Les flocons tombèrent doucement, sans relâche. Elle se ratatina sous son sac et avança d'un pas lourd à travers le froid impassible qui engourdissait ses joues et transformait son souffle en buée de givre.

Son manteau était léger, ses gants troués. Elle maudit Rix tandis qu'elle titubait dans des nids-de-poule et trébuchait sur des morceaux de grillage.

Les traces laissées par les chariots étaient déjà recouvertes. Une bouse de vache formait un tas congelé.

Les lèvres bleuies par le froid, elle leva la tête. Le village se dressait devant elle.

Il s'agissait d'un assemblage de monticules ronds et bas, aussi blancs que leur environnement. Ils jaillissaient au milieu de la toundra, pratiquement invisibles si ce n'étaient les colonnes de fumée qui s'échappaient des cheminées. D'immenses piliers s'élevaient tout autour ; des hommes se tenaient en haut de chacun et semblaient faire le guet.

La voie se scinda en deux. Elle vit que les chariots avaient fait une halte ici, remarqua la neige piétinée par les roues, les brins de paille et les quelques plumes qui avaient dû tomber. Marchant avec précaution, elle contourna le mur de glace. La route se terminait dans une forêt. Sur un bord, une femme corpulente tricotait devant un tas de braises.

Étrange système de sécurité...

Attia se mordit la lèvre, ramena sa capuche sur son visage et avança dans la neige. La femme l'observa sans cesser de tricoter.

— T'as du qat ?

Surprise, Attia secoua la tête.

— Bien. Montre-moi tes armes.

Elle lui tendit son couteau. La femme lâcha son tricot, prit le couteau, ouvrit un coffre et le déposa à l'intérieur.

— Autre chose ?

— Non. Et avec quoi vais-je me défendre ?

— Pas d'arme à Frostia. C'est la loi. Faut que je te fouille, maintenant.

La femme examina son sac. Ensuite, Attia écarta les bras et se laissa tâter.

— Bien, passe, déclara la gardienne.

Ramassant ses aiguilles, elle reprit son travail.

Stupéfaite, Attia escalada la fragile barrière.

— Suis-je en sécurité ? demanda-t-elle.

— On a des quantités de pièces vides maintenant, répondit la femme en la regardant. Tu peux trouver une chambre dans le deuxième dôme, si ça t'intéresse.

Attia se détourna. Elle aurait aimé savoir si la femme avait fouillé les chariots de Rix toute seule, mais ne pouvait poser la question puisqu'elle n'était pas censée connaître la troupe. Avant de franchir la porte du dôme, elle demanda :

— Est-ce que je pourrai récupérer mon couteau en partant ?

Personne ne lui répondit. Elle se retourna. Et écarquilla les yeux.

Le tabouret était vide. Les aiguilles s'agitaient toutes seules, suspendues en l'air.

Un fil de laine se déroulait sur la neige, comme une traînée de sang, dessinant des mots.

« Personne ne part », pouvait-on lire.

6

*Si l'un tombe, un autre prendra sa place.
Le clan tiendra bon jusqu'à la fin du Protocole.*

LES LOUPS D'ACIER

Étonnée et désespérée, Claudia prit une grande respiration. Ses doigts se refermèrent autour du minuscule loup en métal.

— Je vois que vous comprenez, affirma Medlicote.

L'aigle réagit au son de sa voix. Il tourna la tête et l'observa d'un air menaçant.

Elle aurait préféré ne pas comprendre.

— C'était à mon père ?

— Non, mademoiselle. C'est à moi.

Derrière ses demi-lunes, il la regardait calmement.

— Le clan des Loups d'acier comporte de nombreux membres secrets, même ici à la cour. Le duc de Marlowe est mort et votre père a disparu mais d'autres ont pris la relève. Nous ne perdons pas de vue nos objectifs : renverser la dynastie des Havaarna. Mettre fin au Protocole.

Claudia pensa à Finn. Cette société représentait une menace pour lui. Elle tendit le médaillon à Medlicote.

— Que voulez-vous ?

Il enleva ses lunettes et les nettoya. Il avait de petits yeux, dans un visage décharné.

— Nous voulons retrouver le directeur. Tout comme vous.

Le voulait-elle vraiment ? La question la troubla. Ses yeux se posèrent sur la porte, au bout du hall baigné de soleil et loin des aigles maussades.

— Nous ne devrions pas parler ici. On nous observe peut-être.

— C'est important. J'ai des informations.

— Dites-moi.

Il hésita un instant.

— La reine a prévu de nommer un nouveau directeur pour Incarceron. Et ce ne sera pas vous.

— Comment ? s'écria-t-elle, stupéfaite.

— Elle a organisé une réunion secrète du Conseil restreint. Nous pensons que le but...

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais je suis son héritière ! Je suis sa fille !

Le grand secrétaire marqua une pause. Quand il reprit la parole, sa voix était sèche.

— Non, vous n'êtes pas sa fille.

Elle se tut et agrippa fermement les plis de sa robe. Ensuite, elle détendit les mains et soupira.

— Alors c'est ça, murmura-t-elle.

— La reine sait que vous êtes née dans Incarceron et que le directeur vous en a sortie quand vous étiez bébé. Elle a expliqué aux membres du Conseil que vous n'aviez aucun droit sur le poste, la maison et les terres du directeur...

Claudia eut un mouvement de surprise.

— De plus, il n'y a aucun papier officiel d'adoption. D'ailleurs, le directeur a commis un crime en vous faisant sortir de là, vous, une prisonnière fille de prisonniers.

La colère qu'elle éprouvait était telle qu'elle lui collait à la peau comme de la sueur froide. Elle observa l'homme, essayant de comprendre dans quel camp il se situait. Faisait-il vraiment partie des Loups d'acier ou bien travaillait-il pour la reine ?

Il devina son questionnement et reprit :

— Mademoiselle, vous devez savoir que je dois tout à votre père. Je n'étais qu'un pauvre gratte-papier ; il m'a promu et je le respectais énormément. En son absence, il est de mon devoir de protéger ses intérêts.

Elle secoua la tête.

— Mon père est un hors-la-loi désormais. Je ne sais même pas si je souhaite son retour.

Elle fit les cent pas sur le sol en pierre, sa jupe soulevant des nuages de poussière qui dansaient dans la lumière. Le domaine ! Hors de question d'y renoncer. Elle repensa à la belle maison où elle avait vécu toute sa vie, ses douves, ses pièces et ses couloirs, la tour de Jared, les chevaux, les champs, les forêts, les prairies, les villages et les rivières. Jamais elle ne permettrait que la reine les récupère et la laisse sans le sou.

— Vous êtes anxieuse, remarqua Medlicote. Ce n'est pas surprenant. Mademoiselle Claudia, si...

— Écoutez-moi bien, l'interrompit-elle en se tournant

brusquement vers lui. Dites à vos Loups de rester tranquilles. Vous comprenez ? (Elle ignore son air surpris et poursuivit.) Vous ne devez pas penser que Finn... le prince Gilles... est votre ennemi. Il a beau être l'héritier des Havaarna, il souhaite tout autant que vous abolir le Protocole. J'exige que vous oubliiez les complots qui se trament contre lui.

Medlicote baissa les yeux, immobile. Quand il releva la tête, elle s'aperçut que sa petite démonstration d'autorité n'avait eu aucun effet sur lui.

— Mademoiselle, avec tout le respect que je vous dois, moi aussi j'ai pensé que le prince Gilles pouvait nous sauver. Mais ce garçon, s'il est bien le prince, ne répond pas à nos attentes. Il est mélancolique, maussade et se montre peu en public. Quand il le fait, il paraît maladroit. Il broie du noir en pensant à ceux qu'il a abandonnés dans Incarceron...

— N'est-ce pas compréhensible ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Certes, mais trouver la Prison l'intéresse bien plus que gérer les affaires du royaume. Il a des crises, des pertes de mémoire...

— D'accord ! s'écria-t-elle, furieuse. D'accord. Mais laissez-moi m'en occuper. Je vous l'ordonne.

Au loin, l'horloge des écuries sonna 19 heures. L'aigle ouvrit le bec et poussa un cri strident ; un émerillon, sur son perchoir, déploya ses ailes.

Une ombre se matérialisa à l'entrée de la fauconnerie.

— Quelqu'un vient, s'inquiéta-t-elle. Partez. Vite.

Medlicote salua. Quand il recula, ses demi-lunes scintillèrent dans le clair-obscur.

— Je vais faire part de vos exigences aux membres du clan, assura-t-il. Mais je ne peux vous donner aucune garantie.

— Vous avez intérêt, siffla-t-elle. Sinon, je vous ferai arrêter.

Un sourire sinistre se dessina sur son visage.

— Je ne pense pas que vous en arriverez là, mademoiselle Claudia. Car vous aussi vous ferez ce qu'il faut pour que le royaume évolue. Et au moindre prétexte la reine se débarrassera de vous.

Elle s'écarta de lui et se dirigea vers la porte, jetant le gant par terre au passage. Sa colère la consumait mais elle savait qu'elle n'était pas uniquement dirigée contre lui. Elle s'en voulait aussi parce qu'il avait deviné ses pensées, celles qui tournaient dans sa tête en secret depuis des mois et qu'elle refusait d'admettre : Finn l'avait déçue. Medlicote avait vu juste.

— Claudia ?

Finn se tenait dans l'encadrement de la porte. Il paraissait agité.

— Je t'ai cherchée partout. Pourquoi t'es-tu enfuie comme ça ?

Il fit un pas vers elle ; elle se détourna, agacée.

— Jared m’a appelée.

Le cœur de Finn bondit dans sa poitrine.

— Est-ce qu’il a réparé le Portail ? A-t-il trouvé la Prison ?

Il lui attrapa le bras.

— Dis-moi !

— Lâche-moi, répondit-elle en s’écartant. J’imagine que tu t’inquiètes à propos de la Proclamation. Mais ce n’est rien, Finn, ça ne veut rien dire.

Il se renfrogna.

— Je te l’ai déjà expliqué, Claudia, je ne serai pas roi avant d’avoir retrouvé Keiro...

Quelque chose céda en elle. Tout à coup, elle eut envie de le faire souffrir.

— Tu ne le retrouveras jamais, affirma-t-elle. Tu n’as toujours pas compris ? Tu es vraiment idiot ! Et tu peux oublier tes cartes et tes fouilles parce que la Prison n’est pas ce que tu crois, Finn. C’est un monde si petit que tu pourrais l’écraser entre tes deux doigts sans même t’en rendre compte !

— Comment ça ?

Il la dévisagea. Il avait les yeux qui brûlaient, le dos couvert de sueur, mais il ignora ces symptômes. Il lui attrapa de nouveau le bras et lui fit mal exprès ; furieuse, elle se défit de son emprise.

Il respirait avec peine.

— Que veux-tu dire ?

— C’est vrai ! Incarcéron est immense seulement aux yeux de ceux qui sont coincés à l’intérieur. Les Sapiienti l’ont réduite au milliardième de nanomètre ! C’est pour cette raison que personne ne peut y aller et venir. C’est pour cette raison qu’on ne sait pas où elle se trouve. Et il vaudrait mieux que tu te mettes ça dans le crâne, Finn, parce que c’est pour cette raison que Keiro, Attia et les milliers d’autres prisonniers ne pourront jamais en sortir. Jamais ! Nous n’avons pas assez d’énergie sur terre pour le faire, quand bien même nous aurions la technologie.

Ses paroles l’agressèrent comme une armée maléfique. Il s’insurgea.

— Ça ne peut pas être vrai... Tu mens...

Elle rit méchamment. Le chatolement de sa robe en soie transperçait la poitrine de Finn avec la force de mille poignards. Il passa une main sur son visage. Il avait la peau rêche comme du papier de verre.

« Claudia », voulut-il dire. Cependant, aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle parlait. Elle le bombardait de paroles blessantes, à grand renfort de gestes et de mauvaise humeur. Mais il n’entendait rien. Un

voile scintillant et irritant se dressait tout autour de lui, accompagné de cette sensation de chaleur tant redoutée qui le précipitait dans des abîmes de noirceur. En s'effondrant, il pensa juste au sol en pierre contre lequel son front allait cogner, ce qui l'obligerait à s'allonger dans son propre sang.

Il sentit des mains le rattraper.

Il chevauchait dans une forêt quand il tomba de sa monture.

Ensuite, plus rien.

— Je crois que la reine m'attend, annonça calmement Jared.

Hochant à peine la tête, le garde posté devant les appartements royaux pivota et frappa sur la porte un coup sec ; celle-ci s'ouvrit aussitôt. Un valet de pied vêtu d'un manteau bleu s'inclina.

— Maître Sapient. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Jared obéit, intrigué par la quantité de poudre sur la perruque de son escorte. Il y en avait tellement que ses épaules semblaient recouvertes d'une couche de cendres gris clair. Claudia aurait trouvé ça amusant. Il esquissa un sourire mais sa nervosité figeait les muscles de son visage. Il savait qu'il paraissait blême, apeuré. Or, un Sapient se devait d'être calme. À l'Académie, on lui avait appris à prendre un air détaché. Il aurait aimé retrouver cette distance à présent.

Les appartements royaux étaient vastes. On le mena dans un couloir dont chaque côté présentait une fresque marine. Les poissons paraissaient si réalistes qu'il eut l'impression de marcher sous l'eau, ce qu'accentuait la lumière verte en provenance des hautes fenêtres. Ensuite, ils pénétrèrent dans une salle bleue décorée d'oiseaux peints et enfin dans une pièce à la moquette jaune, douce comme le sable du désert. Des palmiers poussaient dans des vases sculptés. À son grand soulagement, ils dépassèrent la salle du Conseil ; il n'y avait pas mis les pieds depuis le mariage raté de Claudia et il ne le souhaitait pas. Il se rappela la façon dont le directeur l'avait regardé au milieu de la foule et il frissonna.

Le valet de pied s'arrêta devant une porte capitonnée qu'il poussa.

— Vous pouvez attendre ici, maître Jared, déclara-t-il en le saluant bien bas. Sa Majesté vous recevra bientôt.

Il entra. Derrière lui, la porte se referma avec un cliquetis discret. Comme un piège feutré.

La pièce était petite, intime et baignée de lumière. Des canapés rembourrés se faisaient face de chaque côté d'un foyer de pierres flanqué d'appliques en forme d'aigle sur lequel on avait posé un énorme vase rempli de roses.

Jared s'approcha d'une fenêtre.

Les grandes pelouses s'étendaient devant lui. Percevant les rires des joueurs de croquet dans les jardins attenants, il se demanda si le

jeu se conformait aux règles de l'Époque. La reine avait tendance à n'en faire qu'à sa tête. Il croisa les doigts avec nervosité, se détourna et avança jusqu'à la cheminée.

Il faisait chaud dans cette pièce quelque peu confinée. À croire qu'elle était rarement aérée. Les meubles sentaient le renfermé.

Il s'assit. Il aurait bien aimé desserrer le col de son manteau.

Tout à coup, la reine apparut. Jared se leva.

— Maître Jared. Merci d'être venu.

— Le plaisir est pour moi, madame.

Il salua et elle lui rendit son salut par une élégante révérence. Elle portait toujours sa robe de bergère ; il remarqua un bouquet de violettes fanées glissé dans sa ceinture.

Elle ne ratait rien, surtout pas son regard. Elle rit en déposant les fleurs sur la table.

— Ce cher Caspar, si attentionné avec sa maman.

Elle s'allongea sur un canapé et désigna celui d'en face.

— S'il vous plaît, maître, asseyez-vous. Cessons toutes ces manières.

Il s'assit, le dos bien droit.

— À boire ?

— Non, merci.

— Vous me paraissez bien pâle, Jared. Prenez-vous assez l'air ?

— Je vais bien, merci, Majesté, répondit-il d'une voix calme.

Elle se jouait de lui. Elle se comportait comme un chat, un chat blanc espiègle qui poursuit une souris qu'il finira, quoi qu'il arrive, par tuer d'un coup de griffes. Elle sourit, posant sur lui ses étranges yeux bleu clair.

— Je crains hélas que ce ne soit pas vraiment le cas, n'est-ce pas ? Mais parlons de vos recherches. Avez-vous progressé ?

Il secoua la tête.

— Très peu. Le Portail est fort abîmé. Je doute qu'on puisse le réparer.

Il n'évoqua pas le bureau du directeur et elle ne lui en parla pas. Seuls lui et Claudia savaient qu'on pouvait accéder au Portail depuis les deux endroits. Il s'y était rendu trois semaines auparavant pour vérifier. Il se trouvait dans le même état là-bas.

— Cela dit, poursuivit-il, il s'est passé quelque chose d'étonnant aujourd'hui.

— Ah ?

Il lui parla de son expérience avec la plume.

— Une reproduction parfaite. Mais je n'ai aucun moyen de savoir si cela a eu des conséquences au sein de la Prison. Le directeur ayant emporté les deux clés avec lui, nous ne pouvons pas communiquer avec les détenus.

— Je vois. Et êtes-vous en mesure de me dire où se situe Incarceron ?

Il bougea légèrement, gêné par le tic-tac de la montre contre sa poitrine.

— Non, hélas.

— Quel dommage ! Nous en savons si peu.

Que ferait-elle si elle apprenait que la Prison se trouvait dans sa poche ? La piétinerait-elle avec son talon ?

— Claudia et moi avons décidé de nous rendre à l'Académie. (Son ton assuré le surprit.) Nous espérons découvrir des informations sur la Prison dans l'Esoterica. Peut-être existe-t-il des schémas, des équations...

Il s'interrompit, conscient de frôler les limites du Protocole. Mais Sia observait ses ongles vernis immaculés.

— Vous pouvez y aller, annonça-t-elle. Mais pas Claudia.

Jared fronça les sourcils.

— Majesté...

Elle leva les yeux et le gratifia d'un sourire doux.

— Maître, d'après votre médecin, combien d'années vous reste-t-il à vivre ?

Il se raidit. Il avait l'impression qu'elle venait de le poignarder. Qu'elle puisse lui poser la question le remplit d'amertume car il craignait d'y répondre. Ses mains se mirent à trembler.

Il baissa la tête. Bien qu'il essayât de parler posément, sa voix lui parut étrange.

— Deux ans. Au maximum.

— J'en suis navrée, dit-elle sans le quitter des yeux. Et vous le croyez ?

Il haussa les épaules, écoeuré par sa pitié.

— Je le trouve plutôt optimiste.

— Bien sûr, nous sommes tous les victimes du destin. Si nous n'avions pas connu les années de Terreur, la guerre, le Protocole, peut-être aurions-nous déjà trouvé un remède à votre maladie. En ce temps-là, la recherche faisait des miracles. Du moins, c'est ce que j'ai compris.

Il la dévisagea avec méfiance.

La reine soupira. Elle se versa du vin dans un verre en cristal et se pencha en arrière, ramenant ses jambes sous elle.

— Vous êtes si jeune, maître Jared. À peine trente ans, je crois ?

Il parvint à opiner.

— Et un brillant érudit. Quelle terrible perte pour le royaume. Et cette chère Claudia ! Comment va-t-elle s'en remettre ?

Sa cruauté le terrassait. Sa voix suave feignait la tristesse. Elle caressa le bord de son verre du bout du doigt.

— Et la douleur qu'il vous faut endurer, continua-t-elle d'un air faussement compatissant. Sachant qu'aucun médicament ne peut vous aider, que vous agoniserez, impuissant. Tous les jours, vous vous éloignerez de celui que vous étiez jusqu'à ce que même Claudia se trouve dans l'incapacité de venir vous rendre visite. Jusqu'à ce que la mort vous libère.

Il se leva soudain.

— Madame, je ne sais pas...

— Si, vous savez. Asseyez-vous, Jared.

Il voulait se diriger vers la porte, l'ouvrir et sortir, loin de l'horreur qu'elle lui décrivait. Mais il se rassit. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il se sentait vaincu.

Elle l'observa. Puis elle dit :

— Vous irez consulter l'Esoterica. Les archives, vestiges de la sagesse ancienne, sont abondantes. Je suis sûre que vous trouverez des informations qui pourront vous aider dans vos recherches. Le reste ne tient qu'à vous. Il vous faudra mener des expériences, des tests, enfin, toutes ces choses que font les Sapiienti d'habitude. Je vous suggère de rester à l'Académie. Les infrastructures médicales y sont les meilleures. Tout manquement au Protocole sera ignoré. Vous pourrez faire ce qu'il vous plaira. Vous pourrez passer le temps qu'il vous reste comme il se doit, à trouver un remède pour votre mal.

Elle se pencha en avant dans un froissement de robe.

— Je vous offre le savoir, Jared. Et la vie.

Il avala sa salive.

Dans la pièce confinée, le moindre son prenait de l'ampleur. Les bruits de l'extérieur semblaient à des années-lumière.

— Que voulez-vous en échange ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle sourit, triomphale.

— Je ne veux rien. Absolument rien. Le Portail ne doit jamais fonctionner. Les portes d'Incarceron, où qu'elles soient, doivent rester impénétrables. Toute tentative doit échouer.

Leurs regards se croisèrent.

— Et Claudia ne doit jamais apprendre la vérité.

7

Sapphique bondit de joie. « Si tu ne peux pas répondre, j'ai gagné. Montre-moi la sortie. »

Le rire d'Incarceron résonna dans l'immensité de ses milliers de couloirs. Elle sortit ses griffes. La peau du dragon se fendit et le Gant se détacha puis tomba au sol. Sapphique se retrouva seul. Il ramassa l'objet scintillant tout en maudissant la Prison.

Mais quand il glissa sa main dans celle d'Incarceron, il lut dans ses pensées. Et il découvrit ses rêves.

SAPPHIQUE DANS LES TUNNELS DE LA FOLIE

Une foule nombreuse assistait au spectacle ce soir-là.

La troupe avait installé la scène sous l'un des dômes, un puits enfumé constitué de blocs de glace qui avaient si souvent gelé et dégelé au fil des années que le toit était désormais tordu, fendu, parcouru de failles, de stalactites et couvert de suie.

Attia se tenait près des deux autres volontaires choisis par Rix. Elle s'efforça de prendre un air intrigué et serein mais elle sentait bien que Rix, lui, était tendu. Depuis le début du numéro, les spectateurs les observaient en silence. Un silence inquiétant. Rien ne semblait les impressionner.

La représentation ne se déroulait pas bien. Peut-être était-ce dû au froid glacial, mais l'ours avait refusé de danser : il était resté tapi dans un coin de la scène malgré les menaces répétées de son dompteur. Les jongleurs avaient laissé tomber leurs assiettes deux fois. Même Gigantia n'avait réussi à susciter que quelques applaudissements en soulevant un homme de sa chaise avec une seule de ses énormes mains.

Quand le Mage des ténèbres était apparu, le silence s'était intensifié, amplifié. Serrés les uns contre les autres, attentifs et fascinés, ils ne quittaient pas Rix des yeux, ce jeune homme sombre

face à eux qui portait à la main droite un gant noir auquel un doigt manquait.

Ils paraissaient d'ailleurs plus que fascinés ; affamés, presque. Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Rix.

Ses prévisions avaient aussi été accueillies par un silence. Aucune des deux femmes n'avait pleuré, trépigné de joie ni exprimé son étonnement, même si Rix était parvenu à faire croire à la foule qu'il avait visé juste. Elles se contentaient de l'implorer de leurs yeux chassieux. Pour compenser, Attia avait sangloté et poussé des cris émerveillés. Elle ne pensait pas avoir surjoué mais l'inertie de la salle l'avait intimidée. Les gens avaient à peine applaudi.

Qu'avaient-ils donc tous ?

Elle les observa longuement et remarqua qu'ils étaient sales, avec le teint cireux. Ils avaient la bouche et le nez couverts pour se protéger du froid, les yeux creusés par la faim. Mais cela ne la surprenait pas. Il n'y avait pas tellement de personnes âgées, très peu d'enfants. Ils empestaient la fumée et la transpiration, se tenaient loin les uns des autres. Son œil fut attiré par un incident ; une femme en bordure du groupe vacilla puis tomba. Ceux à côté s'écartèrent. Personne ne se pencha sur elle, ne la toucha. Ils laissèrent un espace vide autour de son corps.

Elle se demanda si Rix avait vu la femme au sol.

Quand il se tourna vers elle, elle lut la panique dans ses yeux. Mais sa voix demeurait aussi suave que d'habitude.

— Tu cherches un mage puissant, un Saphient qui pourra te guider hors d'Incarceron. Vous aussi, c'est ce que vous cherchez !

Il leur fit face, les défiant de le contredire.

— Je suis cet homme. La voie empruntée par Sapphique se trouve de l'autre côté de la Porte de la Mort. Je vais aider cette jeune femme à la franchir. Et je la ramènerai parmi nous !

Attia n'avait pas besoin de simuler. Son cœur battait la chamade.

Le silence enveloppant la foule se modifia. Il devint menaçant, incarnant un désir si intense qu'elle prit peur. Tandis que Rix la menait jusqu'au canapé, elle jeta un œil sur ces visages emmitouflés et sut qu'elle avait affaire à un public qui ne se laisserait pas facilement abuser. Ils voulaient s'évader tout comme un homme affamé veut manger. Rix jouait avec le feu.

— Arrête tout, murmura-t-elle.

— Je ne peux pas, répondit-il en remuant à peine les lèvres. Le spectacle continue.

Des visages s'avancèrent pour mieux voir. Quelqu'un s'écroula et fut piétiné. Des gouttes d'eau dégouлинаient du toit, tombaient sur le maquillage de Rix, sur les mains d'Attia, sur le gant noir. La foule exhalait une haleine fétide.

— La mort, dit-il. Nous la craignons. Nous ferions n'importe quoi pour l'éviter. Et pourtant, la mort est un seuil que l'on traverse dans les deux sens. Ici même, vous verrez les morts revenir à la vie !

Il tira son épée de l'obscurité. Elle était vraie et scintilla quand il la leur montra.

Cette fois, il n'y eut aucun tonnerre, aucun éclair jaillissant du toit. Incarceron semblait indifférente désormais. Le public observa l'épée avec convoitise. Un homme au premier rang se grattait sans cesse en marmonnant.

Rix attacha les liens autour des poignets d'Attia.

— Nous allons sûrement devoir partir en vitesse. Tiens-toi prête.

Des attaches lui maintenaient la taille et la nuque. Elle constata avec soulagement qu'elles étaient fausses.

Se tournant vers la foule, Rix brandit son épée.

— Regardez bien ! Je vais la libérer. Et la ramener ensuite !

Il avait procédé à l'échange, cette épée ne pouvait la blesser. Elle s'en aperçut quelques secondes avant qu'il ne l'enfonce dans sa poitrine.

Cette fois, elle n'eut aucune vision de l'Extérieur.

Elle se tint immobile, bloqua sa respiration. La lame se rétracta et le faux sang se répandit sur sa peau.

Délaissant la foule silencieuse, Rix se pencha sur Attia. Elle sentit la chaleur de son corps au-dessus d'elle.

Il tira sur l'épée.

— Maintenant, soupira-t-il.

Elle ouvrit les yeux. Une sensation étrange s'empara d'elle mais différente de la première fois. Tandis qu'il l'aidait à se relever et que le sang disparaissait miraculeusement de son manteau, elle éprouva un étrange soulagement. Elle lui prit la main. Il l'escorta jusqu'au-devant de la scène et elle salua, sourit, libérée, oubliant presque qu'elle ne faisait pas partie de la troupe.

Rix salua à son tour, très vite. Quand son sentiment d'euphorie se dissipa, elle comprit pourquoi il se dépêchait.

Personne n'applaudissait.

Des centaines d'yeux fixaient Rix. On aurait dit qu'ils en réclamaient davantage.

Même lui parut déstabilisé. Il salua de nouveau, brandit le gant noir puis recula. Les planches de l'estrade grincèrent.

La foule paraissait agitée. Quelqu'un cria. Un homme maigre, décharné, le visage caché par un foulard, s'avança. Ils virent qu'il tenait dans sa main une grosse chaîne. Et un couteau.

L'homme monta sur la scène. On ne voyait que ses yeux.

— Alors comme ça, le Gant de Sapphique ramène les morts à la vie.

Rix se redressa.

— Monsieur, je vous assure...

— Faites-nous une autre démonstration. Nous en avons besoin.

Il tira sur sa chaîne. Un esclave qui portait un collier en fer autour du cou s'écroula sur le plancher. Sa peau était couverte de plaies purulentes.

— Pouvez-vous le ramener à la vie ? J'ai déjà perdu...

— Il n'est pas mort, constata Rix.

Le maître haussa les épaules. Puis, avant que quiconque ait eu le temps de réagir, il trancha la gorge du moribond.

— Maintenant, il l'est.

Attia plaqua sa main sur sa bouche.

Le sang giclait partout ; pris de convulsions, l'esclave suffoqua puis tomba. Un murmure parcourut la foule. Rix ne bougea pas. Attia eut le sentiment qu'il s'était figé d'horreur, mais quand il parla, sa voix se fit douce et posée.

— Mettez-le sur le canapé.

— Hors de question que je le touche. À vous de le porter. À vous de le ramener à la vie.

Des cris. Ensuite, des sanglots. Les gens se pressaient sur la scène, montant par les côtés et par-devant aussi. Attia et Rix furent vite encerclés. « J'ai perdu mes enfants », pleurait l'un d'eux. « Mon fils est mort », s'écriait un autre. Attia recula, cherchant un endroit par où s'enfuir mais il n'y avait nulle part où aller. Rix lui attrapa la main.

— Accroche-toi bien, siffla-t-il. (Puis il dit à voix haute :) Éloignez-vous, monsieur.

Il leva la main, claqua des doigts.

Et le sol s'effondra.

Le choc lui coupa le souffle. Attia tomba dans la trappe et s'écrasa sur un matelas rembourré.

— Dépêche-toi ! hurla Rix.

Il s'était déjà relevé. Il la tira vers lui et ils partirent en courant, se baissant pour éviter de se cogner la tête aux planches. Au-dessus retentissait un vacarme abominable ; des bruits de pas, des hurlements, des pleurs, des armes qui s'entrechoquent. Attia enjamba les solives. Elle aperçut un rideau noir ; Rix se précipita en dessous, enlevant sa perruque, son maquillage, son faux nez, et jeta sa fausse épée. Essoufflé, il ôta son manteau, le retourna et le remit en le serrant avec une ficelle. Il s'était transformé en mendiant sale et voûté.

— Ils sont tous fous !

— Et moi ? demanda-t-elle.

— Débrouille-toi. On se retrouve de l'autre côté des grilles.

Il disparut en boitillant dans un tunnel enneigé.

Elle éprouva une telle colère qu'elle resta un instant sans bouger.

Puis elle vit apparaître une tête et une épaule dans l'ouverture de la trappe derrière elle. Prenant peur, elle se remit à courir.

À l'entrée d'une grotte, elle constata que les chariots étaient déjà partis. Elle pouvait voir leurs traces dans la neige. Ils n'avaient même pas attendu la fin du spectacle. Il y avait trop de monde pour qu'elle espère rattraper le convoi. Des gens sortaient du dôme, affolés. Un groupe s'était mis en tête de tout briser sur son passage. Elle fit demi-tour. Être arrivée jusque-là, avoir réussi à trouver le possesseur du Gant, puis le perdre de vue au milieu d'une foule aux abois la faisait enrager.

Dans sa tête, elle revoyait encore et toujours la gorge tranchée de l'esclave et les jets de sang.

Le village semblait en proie à la plus grande panique. D'étranges cris résonnaient de toutes parts ; une fumée âcre se répandait alentour. Elle se faufila dans une allée, regrettant plus que tout son couteau.

La neige ici était épaisse mais compacte, comme si elle avait été piétinée maintes fois. Au bout de l'allée se dressait un grand bâtiment sombre. Elle pénétra à l'intérieur.

Il y faisait très froid.

Elle resta un instant accroupie dans le noir derrière la porte, à reprendre sa respiration, à attendre que des poursuivants la retrouvent. Elle entendit des cris au loin. Il y avait un trou dans la paroi gelée, ce qui lui permit de regarder dehors.

L'allée était plongée dans l'obscurité. Une fine plaque de neige recouvrait le sol.

Enfin, elle se redressa. Engourdie, elle épousseta le givre sur ses genoux. Puis elle examina la pièce.

La première chose qu'elle vit fut l'Œil.

Incarceron l'observait d'un air curieux depuis le plafond. En dessous, alignées par terre, se trouvaient des boîtes.

Elle sut immédiatement ce qu'elles contenaient.

Une suite de cercueils, fabriqués à la va-vite, empestant le désinfectant. Des tas de petit bois avaient été empilés autour.

Elle bloqua sa respiration, plaqua son bras contre son visage et poussa un cri de détresse.

La peste !

Voilà qui expliquait tout ; les gens qui tombaient, leur silence angoissé, leur besoin que la magie de Rix fasse ses preuves.

Elle recula, pleine d'appréhension, puis ramassa de la neige et se frotta les mains et la figure. Avait-elle été infectée ? Avait-elle respiré les miasmes ? Avait-elle touché quelqu'un ?

Elle ouvrit la porte, prête à s'enfuir.

Et aperçut Rix.

Il courait vers elle.

— Je n'ai pas trouvé le moyen de sortir, souffla-t-il. Peut-on se cacher là-dedans ?

— Non ! s'écria-t-elle en lui prenant le bras. Le village est contaminé par la peste. Il faut qu'on s'en aille.

— Alors c'est ça !

À son grand étonnement, il éclata de rire.

— Un instant, j'ai cru que j'avais perdu la main. Mais si c'est...

— On est peut-être déjà touchés ! Viens !

Il haussa les épaules. Puis, se tournant vers la pénombre, il s'arrêta.

Un cheval apparut au milieu de l'allée, une bête noire comme la nuit. Son cavalier portait un tricorne, un masque qui ne laissait voir que ses yeux, un long manteau et de belles bottes en cuir souple. Il était grand. Il tenait un pistolet qu'il pointait vers Rix.

Le Mage se figea.

— Le Gant, murmura le cavalier. Maintenant.

Rix passa sa main gantée sur son visage puis écarta les doigts.

— Ceci, monsieur ? gémit-il. Ce n'est qu'un accessoire de théâtre. Prenez ce que vous voulez, mais, s'il vous plaît, ne...

— Arrête ton char, reprit le bandit de grand chemin d'un ton froid et amusé. (Attia l'observait, sur le qui-vive.) Je veux le vrai Gant. Maintenant.

Avec réticence, Rix sortit un chiffon noir de sa poche intérieure.

— Donne-le à la fille.

Le pistolet pivota légèrement dans sa direction.

— C'est elle qui me l'apporte. Si tu tentes quoi que ce soit, je vous tue tous les deux.

Attia éclata de rire, ce qui surprit tout le monde, même elle. L'homme masqué la fixa de ses yeux bleus.

— Ce n'est pas le Gant, dit-elle. Le vrai, il le garde dans une petite poche sous sa chemise. Proche de son cœur.

Rix poussa un cri de rage.

— C'est quoi, cette histoire ? Attia !

L'homme masqué arma le pistolet.

— Alors, prends-le.

Attia s'approcha de Rix, ouvrit sa chemise et saisit la cordelette autour de son cou.

— Depuis le début, tu joues les agents doubles, murmura-t-il.

Elle détacha une petite poche en soie blanche qu'elle fourra dans son manteau.

— Je suis désolée, Rix, dit-elle en reculant, mais...

— Je croyais en toi, Attia. Je pensais même que tu pourrais devenir mon apprentie.

Il la fixait d'un air dur.

— Tu m'as trahi.

— L'art de la magie est l'art de l'illusion. C'est toi qui m'as dit ça.

Le visage de Rix se tordit de colère.

— Je ne l'oublierai pas. Tu commets une erreur en t'en prenant à moi, ma douce. Crois-moi, je me vengerai.

— J'ai besoin du Gant. Il faut que je retrouve Finn.

— Vraiment ? Sapphique m'a demandé de le garder. Peux-tu me garantir que le Gant sera en sûreté avec ton ami ? Qu'est-ce qu'il exige en retour, Attia ? Qu'est-ce qu'il va en faire ?

— Peut-être que je vais l'enfiler, répondit le bandit en le regardant froidement.

Rix hocha la tête.

— Alors, tu contrôleras la Prison. Et la Prison te contrôlera.

— Prends soin de toi, Rix, dit Attia.

Elle tendit le bras à Keiro qui la hissa derrière lui. Il fit demi-tour puis ils s'éloignèrent au grand galop dans l'obscurité glaciale.

**Le garçon
au manteau jaune**

8

Notre royaume sera splendide. Nous vivrons comme doivent vivre les hommes. Des millions de paysans s'occuperont de nos terres. Au-dessus de nous, la lune lépreuse symbolisera les années de Terreur. Elle tremblera parmi les nuages comme un vieux souvenir.

DÉCRET DU ROI ENDOR

Finn se retrouva allongé au milieu d'oreillers si doux que son corps entier était détendu. Il somnolait, apaisé. Il aurait souhaité sombrer à nouveau dans le sommeil mais celui-ci s'éloignait déjà, se retirant telle une ombre sous le soleil de midi.

Le calme régnait dans la Prison. Dans sa cellule blanche et vide, un unique Œil l'épiait depuis le plafond.

— Finn ?

La voix de Keiro résonna près de lui. En retrait, la Prison remarqua :

— Il paraît plus jeune quand il dort.

Des abeilles bourdonnaient dans l'ouverture d'une fenêtre. Un doux parfum de fleur inconnue dérivait jusqu'à lui.

— Finn ? Tu m'entends ?

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches.

Quand il ouvrit les yeux, le soleil l'aveugla. La silhouette blonde penchée au-dessus de lui n'appartenait pas à Keiro.

Claudia recula d'un air soulagé.

— Il se réveille.

Un flot de souvenirs envahit Finn telle une vague de désespoir. Il voulut s'asseoir mais la main de Jared se posa gentiment sur son épaule.

— Pas encore. Prends ton temps.

On l'avait allongé dans un immense lit à baldaquin, sur des coussins moelleux. Les broderies décorant le dais représentaient des

étoiles, des soleils et des églantiers entremêlés. Quelque chose de doux brûlait dans le foyer. Les domestiques se déplaçaient discrètement pour apporter de l'eau, un plateau.

— Faites-les sortir, croassa-t-il.

— Calme-toi, répondit Claudia. (Puis elle s'adressa aux serviteurs :) Merci à tous. S'il vous plaît, dites à la reine que Son Altesse va bien et qu'il sera présent lors de la Proclamation.

Le chambellan salua, fit sortir les bonnes et les valets de pied et ferma les portes à double battant.

Finn se redressa avec peine.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Qui m'a vu ?

— Ne te mets pas dans tous tes états, dit Jared en s'asseyant sur le lit. Uniquement Claudia. Quand tu as perdu connaissance, elle a appelé les gardes qui t'ont transporté ici en passant par les couloirs dérobés. Personne ne t'a vu.

— Mais ils sont tous au courant.

Il se consumait de colère et de honte.

— Bois ça.

Le Sapient versa un sirop dans un verre en cristal puis le tendit à Finn qui le saisit d'un geste vif. Il mourait de soif. Comme souvent, après ce genre d'épisode.

Il évitait le regard de Claudia qui pourtant ne semblait pas mal à l'aise. Elle faisait les cent pas au pied du lit.

— Je voulais te réveiller mais Jared me l'a interdit. Tu as dormi toute la nuit et la moitié de la matinée ! La cérémonie aura lieu dans moins d'une heure.

— Je suis sûr qu'ils peuvent m'attendre, rétorqua-t-il d'une voix aigre.

Lentement, il se tourna vers Jared.

— Est-ce que c'est vrai ? Ce qu'elle m'a dit... Que la Prison... Que Keiro... est tout petit ?

— C'est vrai, reconnut Jared en remplissant de nouveau son verre.

— C'est impossible.

— Pas pour les Sapienti de l'ancien temps. Mais, Finn, écoute-moi. Je ne veux pas que tu penses à ça, pas maintenant. Il faut que tu te prépares pour la cérémonie.

Finn secoua la tête. Cette nouvelle incroyable avait ouvert une trappe sous ses pieds et il n'en finissait pas de tomber.

— Je me suis rappelé quelque chose, déclara-t-il.

Claudia s'immobilisa.

— Quoi ? demanda-t-elle en faisant le tour du lit. De quoi t'es-tu souvenu ?

Il la regarda d'un air méfiant.

— On dirait Gildas. Il ne s'intéressait qu'à mes visions. Pas à moi.

— Évidemment que je me soucie de toi, répondit-elle en s'efforçant de parler d'une voix calme. Quand j'ai vu que tu étais malade, j'ai...

— Je ne suis pas malade, déclara-t-il. (Il bascula ses pieds hors du lit.) Je suis un devin.

Ils restèrent silencieux un instant.

— Tes crises sont de nature épileptique, expliqua Jared, mais je crois qu'elles ont été déclenchées par la drogue qu'ils t'ont donnée pour que tu oublies ton passé.

— Ils ? Vous voulez dire la reine ?

— Ou le directeur. Ou la Prison. Si cela peut te consoler, je pense qu'elles vont être moins sévères à l'avenir.

— Très bien, fit-il d'un air renfrogné. En attendant, le prince héritier du royaume est sujet à des crises de tétanie tous les mois.

— Nous ne sommes pas dans la Prison, continua Jared calmement. Être malade n'est pas un crime.

Sa voix paraissait plus dure que d'habitude. Claudia fronça les sourcils, agacée par la maladresse de Finn.

Finn posa le verre sur la table et sa tête entre ses mains. Quelques secondes après, il se ravisa :

— Je suis désolé, maître. Je ne pense qu'à moi.

— De quoi te souviens-tu ? reprit Claudia, impatiente.

Appuyée contre un pilier du lit, elle le regardait.

Finn prit un peu de temps pour réfléchir.

— Les seuls souvenirs dont je suis sûr, tu les connais : les bougies sur le gâteau, les barques sur le lac...

— Ton septième anniversaire. Le jour de nos fiançailles.

— Oui. Mais cette fois, c'était différent.

Il croisa les bras sur sa poitrine comme s'il avait froid ; Claudia attrapa un peignoir en soie sur une chaise et le lui apporta, il l'enfila, toujours absorbé dans ses pensées.

— Je crois... Non, en fait, je suis certain que j'étais plus âgé cette fois. Je montais un cheval gris. Les broussailles me fouettaient les jambes. De hautes fougères. Le cheval les piétinait. Il y avait des arbres aussi.

Claudia voulut parler ; Jared leva la main et elle se tut.

— La forêt domaniale ? demanda-t-il calmement.

— Peut-être. Des fougères, des ronces. Mais il y avait des Scarabées aussi.

— Des Scarabées ?

— Ils sont dans ta Prison. Ce sont des petites choses en métal qui ramassent les déchets. Ils mangent le métal, le plastique, la chair. Je ne sais pas si ta forêt se situait à l'Extérieur ou à l'Intérieur. Comment

peuvent-ils être ici ?...

— Peut-être que tu mélanges des souvenirs différents, intervint Claudia qui ne pouvait plus rester sans rien dire. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne sont pas réels. Et ensuite ?

Jared sortit un petit scanner de sa poche qu'il plaça sur les draps. Il fit quelques réglages. L'appareil sonna.

— La chambre est sans doute truffée de micros. Ceci nous protégera du moment que vous parlez doucement.

— Le cheval a pris peur. J'ai eu mal à la cheville. Je suis tombé.

— Mal ? répéta Claudia en s'asseyant à côté de lui. Tu as eu mal comment ?

— Une douleur aiguë. Une sorte de piqûre. C'était...

Il marqua une pause, comme si le souvenir se trouvait à peine hors de sa portée.

— Orange. Orange et noir. Petit.

— Une guêpe ? Une abeille ?

— J'ai eu mal. Je me suis penché pour voir ce que c'était. Et puis plus rien, conclut-il en haussant les épaules.

Il montra sa cheville.

— Ici. Ça a traversé le cuir de la botte.

Il y avait de vieilles marques et cicatrices.

— Est-ce que ç'aurait pu être une sorte de tranquillisant ? demanda Claudia. Comme vos faux insectes, maître ?

— Si c'est le cas, remarqua lentement Jared, celui qui l'a fabriqué était doué et se souciait peu du Protocole.

Claudia ricana.

— La reine se moque... royalement du Protocole. Sauf quand il lui permet d'exercer son pouvoir.

Jared tripota le col de son manteau.

— Mais Finn, depuis que tu es sorti de la Prison, tu es souvent parti à cheval dans la forêt. Ce n'est peut-être pas un vieux souvenir. Ce n'est peut-être même pas un souvenir.

Il s'arrêta en voyant l'air de défi qui s'affichait sur le visage de Finn.

— J'avance ça parce que c'est ce que d'autres vont penser. Ils vont dire que tu as rêvé.

— Je sais faire la différence, répondit-il avec colère. (Il se leva et attacha le peignoir autour de sa taille.) Gildas affirmait que les visions me viennent de Sapphique. Mais je sais que cet épisode était un souvenir. Tout paraissait si... intense. Ça s'est vraiment produit, Jared. Je suis tombé. Je me souviens d'être tombé.

Il croisa le regard de Claudia.

— Attends-moi. Je vais m'habiller.

Il entra dans le dressing lambrissé en claquant la porte.

— Alors ? murmura Claudia.

Jared marcha jusqu'à la fenêtre, qu'il entrouvrit, et s'assit sur le rebord, la tête penchée en arrière. Après un temps, il déclara :

— Dans la Prison, Finn a appris à mentir pour survivre.

— Vous ne le croyez pas ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais il sait raconter les histoires que son auditoire veut entendre.

Elle secoua la tête.

— Le prince Gilles chassait dans la forêt quand il est tombé. Et si ce n'était pas un souvenir ? Et s'il avait été drogué et ensuite emmené dans un endroit où l'on a effacé sa mémoire ?

Fébrile, elle s'approcha de lui.

— Et si tout lui revenait enfin ?

— Ce serait bien. Mais tu te souviens de l'histoire de la Maestra, Claudia. La femme qui lui a donné la clé. Combien de versions différentes avons-nous entendues ! Qui sait laquelle est la bonne ?

Ils restèrent silencieux un instant. Claudia lissa les plis de sa robe en soie, essayant de ne pas sombrer dans le désespoir. Elle savait que Jared avait raison ; il fallait bien qu'il y en ait au moins un qui garde la tête froide. Depuis toujours il lui avait appris à peser les arguments, à les examiner sous tous les angles. Mais elle voulait tant que Finn se rappelle, qu'il change, qu'il devienne tout à coup le Gilles dont ils avaient besoin, à qui elle pourrait faire entièrement confiance.

— Tu m'en veux d'être prudent, Claudia ? demanda-t-il d'une voix mélancolique.

Surprise, elle leva les yeux. Il l'observait.

— Bien sûr que non !

La tristesse dans son regard lui fendit le cœur. Elle vint s'asseoir à côté de lui et lui prit le bras.

— Tout va bien, maître ? Tout ce temps passé à vous inquiéter pour Finn...

— Je vais bien, Claudia.

Elle hocha la tête, préférant ignorer s'il mentait.

— Je ne vous ai pas demandé comment s'était passé votre rendez-vous avec la reine. Qu'avait-elle à vous dire de si urgent ?

Il se tourna vers les pelouses verdoyantes.

— Elle voulait savoir comment avançait la réparation du Portail. Je lui ai parlé des plumes. (Il s'autorisa un sourire.) Je ne crois pas l'avoir impressionnée.

— Ah.

— Et j'ai mentionné l'Académie.

— Inutile de me ménager. Elle refuse que j'y aille, n'est-ce pas ?

Il fut surpris à son tour.

— C'est exact. Tu penses que c'est à cause de ce que Medlicote t'a

dit ? Qu'elle prévoit de te déshériter ?

— Elle peut toujours essayer, répondit-elle d'un air farouche. Je ne vais pas me laisser faire.

— Claudia, il y a autre chose. Elle... accepte de me laisser y aller. Seul.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Pour que vous trouviez un accès à la Prison ? Mais pourquoi ? Nous savons tous deux qu'elle ne veut pas qu'on le découvre.

Il hocha la tête, fixa ses longs doigts.

— Elle doit avoir sa petite idée, reprit-elle en se mordillant les ongles. Peut-être cherche-t-elle à vous éloigner de la cour ? Ou bien elle pense qu'il n'y a rien là-bas, que vous ne ferez que perdre votre temps. Peut-être sait-elle déjà où se trouve Incarceron...

— Claudia, il faut que je te dise...

Il se tourna vers elle mais, à ce moment-là, l'horloge de la tour retentit et la porte du dressing s'ouvrit.

— Où est mon épée ? demanda Finn en se précipitant dans la chambre.

— Ici, répondit-elle alors qu'elle prenait l'arme posée contre la chaise.

Pendant qu'il l'attachait à sa ceinture, elle l'observa.

— Tu devrais demander à un domestique de t'aider.

— Je peux me débrouiller tout seul.

Elle le dévisagea. Ses cheveux avaient poussé depuis sa sortie ; à présent ils étaient grossièrement retenus par un ruban noir. Sa redingote était d'un bleu nuit intense, et malgré ses manches brodées de fils d'or, il lui manquait cette élégance recherchée que possédaient les courtisans. Finn détestait la poudre, les couleurs vives, de même que les ceintures, les étoiles et les chapeaux à plumes que la reine lui avait envoyés. On aurait dit qu'il portait le deuil. Cette austérité rappelait à Claudia son père.

Il trépidait sur place, nerveux.

— Alors ?

— C'est très bien. Mais tu devrais mettre plus de dentelles dorées. Il faut montrer à ces gens...

— ... que tu es digne d'être le roi, déclara Jared en ouvrant la porte.

Finn resta sans bouger. Puis il saisit le pommeau de son épée, seul objet familier autour de lui.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, dit-il.

Jared fit un pas en arrière.

— Si, Finn, tu le peux.

Il s'approcha et lui parla d'une voix si douce que Claudia eut du mal à entendre.

— Tu le dois à la Maestra.

Finn le dévisagea avec stupeur. L'horloge sonna de nouveau. Claudia passa son bras autour du sien et ils quittèrent la pièce.

Les couloirs du palais regorgeaient de curieux. Rassemblés sur les paliers ou devant les portes, partisans, serviteurs, soldats et secrétaires tentaient d'apercevoir le prince héritier de la couronne. Flanqués d'une escorte de trente gardes qui transpiraient sous leur armure luisante, Claudia et Finn marchaient d'un pas vif vers les appartements d'État. On jeta des fleurs aux pieds de Finn. Des applaudissements éclatèrent dans les escaliers. Mais ces marques de reconnaissance restaient, discrètes, ce que Claudia ne manqua pas d'observer. Sous son sourire gracieux, elle avait envie de froncer les sourcils. Finn n'était pas populaire. Les gens ne le connaissaient pas et devaient le trouver revêche et distant. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui.

Pourtant, elle sourit, fit des signes de la main, de la tête, pendant que Finn, la démarche rigide, saluait çà et là ceux qu'il reconnaissait. Jared les suivait de près, son manteau de Sapien balayant le sol, et cette pensée la rassura. Ils traversèrent la myriade d'appartements de l'aile d'argent, puis les antichambres dorées, la salle de bal turquoise, à la foule si dense, et la chambre des glaces où les murs ornés de miroirs décuplaient le nombre de convives. Ils passèrent sous des Astres étincelants, entrèrent dans des pièces à l'atmosphère chaude, chargées d'odeurs de parfums, de transpiration et d'essence de grenade, au milieu de chuchotements, d'encouragements polis ou de regards désapprouvateurs. Des violoncelles et des violes installés dans une galerie surélevée jouaient de la musique ; des dames de compagnie lancèrent des pétales de rose. Finn leva les yeux, se força à sourire ; les jolies demoiselles se cachèrent derrière leurs éventails avec des gloussements.

Finn transpirait, nerveux. Tout en lui serrant le poignet pour le rassurer, Claudia se rendit compte qu'elle ne savait rien sur lui, sur la souffrance que lui causaient ses pertes de mémoire ou sur sa vie d'autrefois.

Ils arrivèrent devant la salle de Cristal. Deux valets de pied en livrée les saluèrent et leur ouvrirent la porte.

La vaste pièce brillait de mille feux. Des centaines de personnes se tournèrent vers eux.

Tandis que Claudia reculait pour se placer à côté de Jared, Finn lui lança un dernier regard. Ensuite, il redressa les épaules et continua d'avancer, une main posée sur son épée. Elle ne le lâchait pas des yeux. Qu'avait-il enduré dans la Prison, se demanda-t-elle, pour qu'il se lance à présent dans l'arène avec autant d'audace ?

Parce que la pièce fourmillait de dangers.

Elle aurait aimé savoir combien d'armes avaient été introduites

en secret, combien d'assassins attendaient, tapis dans l'ombre, combien d'espions guettaient. Des femmes souriantes en habits de soie, des ambassadeurs sur leur trente et un, des comtesses, des ducs, des membres du Conseil restreint en robe d'hermine s'écartèrent devant elle alors qu'elle foulait l'épais tapis écarlate qui recouvrait le parquet. Pendus au plafond dans leurs cages dorées, de minuscules oiseaux chantaient et voletaient. Tout autour, comme dans un étrange labyrinthe, se dressaient les milliers de piliers en cristal d'où la pièce tirait son nom.

Les Sapienti, dont les manteaux irisés scintillaient dans la lumière, se tenaient de chaque côté du dais royal. Jared se rangea discrètement à leur suite.

Cinq marches en marbre menaient aux deux trônes. La reine Sia était assise sur l'un d'eux. Elle se leva.

Elle portait une élégante robe de satin blanc, un manteau en hermine et une couronne qui paraissait petite au regard de son abondante chevelure. Claudia s'arrêta près des courtisans avant de prendre place à côté de Caspar qui se tourna vers elle et lui sourit. Fax, son immense garde du corps, se tenait derrière lui. Claudia l'ignora.

Elle observait Finn.

Il grimpa les marches avec agilité, la tête légèrement inclinée. Parvenu en haut, il fit face à la foule puis redressa le menton dans une attitude de défi. Pour la première fois, elle pensa qu'il suffirait de peu pour qu'il ressemble à un prince.

D'un geste de la main, la reine demanda le silence. Seules les centaines de pinsons continuèrent à piailler.

— Mes amis. Aujourd'hui est un jour historique. Nous Pensons tous avoir perdu le prince Gilles mais voilà qu'il est de retour parmi nous, prêt à revendiquer le trône. La dynastie des Havaarna accueille son héritier. Le royaume acclame son roi.

« Joli discours », songea Claudia tandis que tout le monde applaudissait. Elle croisa le regard de Jared qui lui adressa un clin d'œil. Elle se mordit la lèvre pour ne pas sourire.

— À présent, nous écouterons la Proclamation.

Le Premier Sapien, un homme mince d'allure austère, tendit à un valet de pied son sceptre en argent orné d'un croissant de lune. Il déroula un parchemin et commença à le lire d'une voix tonitruante. Le texte était long, fastidieux, plein de clauses et de cas particuliers. Claudia comprit qu'il s'agissait essentiellement d'annoncer que Finn avait l'intention de se voir couronner roi et d'énumérer ses droits à cet effet. Quand elle entendit les mots « sain de corps et d'esprit », elle se raidit, pressentant la nervosité de Finn. À côté d'elle, Caspar fit claquer sa langue.

Il lui souriait toujours avec cet air idiot sur le visage.

Soudain, elle prit peur. Quelque chose n'allait pas. Inquiète, elle fit un pas en avant mais Caspar lui attrapa la main.

— J'espère que tu n'as pas l'intention d'interrompre la cérémonie, lui souffla-t-il à l'oreille. Et de gâcher cette belle journée pour Finn.

Elle le dévisagea longuement.

Le Sapient arrivait à la fin de sa lecture.

— Ainsi est-il proclamé. Et à moins que quelqu'un s'y oppose, j'affirme et j'annonce ici devant témoins, devant la cour du royaume, que le prince Gilles Alexander Ferdinand Havaarna, seigneur des lies Australes, comte de...

— Objection !

Le Sapient se tut. La foule retint son souffle, stupéfaite.

Claudia tourna la tête.

Le jeune homme qui s'était manifesté parlait d'une voix calme mais ferme. Il s'avança vers le dais et elle vit qu'il était grand, qu'il avait les cheveux bruns et le regard déterminé. Il portait un manteau en satin doré. Et il ressemblait étonnamment à Finn.

— Je m'y oppose, déclara-t-il.

Il semblait sûr de lui. La reine et Finn l'observèrent un instant. Le Premier Sapient fit un signe de la tête ; les gardes dégainèrent leurs épées.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour estimer avoir le droit de vous opposer à cette Proclamation ? demanda la reine, surprise.

Le jeune homme sourit. Ensuite, il tendit la main d'un geste gracieux et la salua avec déférence.

— Ma chère belle-mère, répondit-il, vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, le véritable Gilles.

9

Ainsi il se leva et opta pour le chemin le plus difficile, celui qui mène à l'Intérieur. Et pendant tout le temps qu'il porta le Gant, il ne mangea pas, ne dormit pas, et Incarceron eut connaissance du moindre de ses désirs.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

Malgré les épaisses couches de neige qui rendaient sa progression difficile, le cheval hybride semblait infatigable. Attia s'agrippait à Keiro de toutes ses forces car le froid engourdisait ses mains. À plusieurs reprises, elle crut qu'elle allait tomber.

— Il faut qu'on s'éloigne le plus possible, annonça Keiro.

— Oui, je sais.

Il éclata de rire.

— Tu es un bon petit soldat. Finn serait fier de toi.

Elle ne répondit pas. C'était elle qui avait mis sur pied ce plan pour voler le Gant. Elle avait su qu'elle y arriverait mais elle ressentait à présent une étrange honte d'avoir trahi Rix. Il avait beau être fou, elle l'appréciait, lui et sa troupe dépenaillée. Elle se demanda ce qu'il faisait maintenant, quelle histoire farfelue il était en train de leur raconter. Puisqu'il ne s'était jamais servi du vrai Gant, rien ne l'empêchait de poursuivre sa tournée. Il ne fallait pas qu'elle éprouve de la tristesse à son égard. La compassion n'avait aucune raison d'être dans Incarceron. Elle pensa alors à Finn, qui avait eu pitié d'elle, un jour, et l'avait sauvée. Elle plissa le front.

L'aile glaciaire scintillait dans la pénombre. On aurait dit que la lumière artificielle de la Prison avait été emmagasinée dans ses couches de glace. Même maintenant, dans l'obscurité, la vaste étendue demeurait pâle et phosphorescente, ses crevasses battues par les vents. Des poussières d'aurore dansaient dans le ciel. À croire qu'Incarceron résistait aux longues nuits polaires en créant des effets spéciaux.

Ils galopèrent pendant une bonne heure. L'air fraîchissait et la

plaine devenait de plus en plus tourmentée. Attia tombait de fatigue ; ses jambes la faisaient souffrir.

Enfin, Keiro ralentit. Il transpirait abondamment du dos.

— On va devoir se contenter de ça, annonça-t-il.

Elle contempla l'immense auvent glacé duquel tombait une cascade gelée.

— Génial, marmonna-t-elle.

Le cheval avançait avec précaution parmi les rochers recouverts de givre. Attia descendit aussitôt, sans se faire prier. Le sol se déroba sous ses pieds. Elle se retint à une pierre puis s'étira en grognant.

Keiro sauta de cheval. S'il avait mal quelque part, il était bien trop fier pour le montrer. Il enleva son chapeau et son masque.

— Un feu, bredouilla-t-il.

Il n'y avait rien à brûler. Il finit par trouver une vieille souche dont il arracha des morceaux d'écorce qu'il ajouta à un maigre tas de petit bois. Après avoir longuement râlé, il parvint à allumer un feu. La chaleur qu'il dégagait s'avérait dérisoire mais Attia tendit les mains avec soulagement.

Elle s'accroupit puis observa Keiro.

— Tu avais dit une semaine. Tu as eu de la chance que je devine...

— Tu ne croyais tout de même pas que j'allais poireauter encore longtemps dans ce village sinistré ? maugréa-t-il. De toute manière, la situation commençait à dégénérer. Si la foule l'avait retrouvé avant nous...

Attia acquiesça.

Des morceaux de glace tombaient dans le feu, faisant siffler et crépiter le bois humide. Malgré son visage sombre et les cernes de lassitude sous ses yeux bleus, Keiro n'avait rien perdu de son arrogance.

— Alors, c'était comment ?

Elle haussa les épaules.

— Le magicien s'appelle Rix. Il est... bizarre. Peut-être un peu fou.

— Son spectacle était nul.

— C'est ce qu'on pourrait croire.

Elle se rappela les éclairs dans le ciel, les lettres dorées peintes par l'homme qui ne savait pas écrire.

— J'ai assisté à des choses étranges. Peut-être à cause du Gant. J'ai cru voir Finn.

Keiro redressa brusquement la tête.

— Où ça ?

— C'était... une sorte de rêve.

— Une vision, grogna-t-il. Super ! Il ne manquait plus que ça ! Un

autre devin.

Tirant son sac vers lui, il en sortit un morceau de pain dont il lui tendit un bout.

— Alors, que faisait mon cher petit frère ? Il se tenait assis sur un trône doré ?

« Tout à fait », pensa-t-elle, mais elle garda ça pour elle.

— Il paraissait perdu.

Keiro ricana.

— Bien sûr. Perdu au milieu de ces couloirs luxueux et de ces salles d'apparat. Ne sachant plus où donner de la tête. Le vin, les femmes... J'imagine qu'ils lui mangent dans la main, Claudia et sa belle-mère, et tous ceux qui sont assez faibles pour l'écouter. C'est moi qui lui ai appris à manipuler les gens, à survivre, alors qu'il n'était qu'un gamin peureux qui éclatait en sanglots à la moindre détonation. Et c'est comme ça qu'il me remercie.

Attia avala sa dernière bouchée de pain. Elle avait déjà écouté ce discours d'innombrables fois.

— Ce n'est pas la faute de Finn si tu n'as pas pu t'évader.

— Merci, je le sais, répondit-il avec dédain.

Elle l'ignore, essayant de ne pas regarder sa main. Il portait toujours des gants désormais, même quand il ne faisait pas froid. Sous ce gant sale se terrait le secret de Keiro, la chose qui le hantait et dont il refusait de parler, cet ongle en métal qui lui rappelait qu'il n'était pas un humain à part entière. Et qu'il ne savait pas quelles autres parties de son corps étaient affectées.

— Finn a juré qu'il trouverait un moyen de me faire sortir, marmonna-t-il. Que tous les Sapiienti de son pathétique royaume travailleraient. Mais je n'ai pas l'intention de l'attendre. Dans la Prison, il avait oublié l'Extérieur, peut-être nous a-t-il tout simplement effacés de sa mémoire maintenant. Tout ce que je sais, c'est que si je le retrouve, il va passer un sale quart d'heure.

— Ça m'étonnerait, répondit Attia avec un brin de cruauté.

Il croisa son regard et rougit.

— Et toi, alors ? Tu as toujours eu un petit faible pour ce bon vieux Finn, non ?

— Il m'a sauvé la vie.

— Deux fois. Dont une avec ma bague magique. Que j'aurais toujours s'il ne l'avait pas gâchée en te la donnant.

Elle resta silencieuse. Elle avait l'habitude de ses accès de mauvaise humeur, de son mépris. Il la tolérait car elle savait se rendre utile ; elle restait avec lui parce que si Finn revenait, ce serait uniquement pour Keiro. Elle ne se faisait aucune illusion là-dessus.

Maussade, Keiro avala une gorgée de bière amère.

— Regarde-moi. Alors que je pourrais être en train de vivre

comme un seigneur, de monter des embuscades avec mon ancienne bande et de m'arroger la meilleure part du butin, voilà que je me cache dans l'aile glacière. J'ai battu Jormanric en bonne et due forme ! Je l'ai anéanti. J'avais tout à portée de main et je me suis laissé convaincre par Finn de tout abandonner. Et pour quoi au bout du compte ? Pour qu'il s'évade sans moi.

Son dépit était manifeste. Attia ne prit pas la peine de lui rappeler qu'elle avait fait trébucher son adversaire, lui permettant de remporter la victoire.

— Arrête de te plaindre, dit-elle. On a le Gant. On peut au moins l'examiner.

Il ne réagit pas tout de suite puis sortit la pochette en soie de sa poche.

— C'est un joli petit objet. Je ne vais pas te demander comment tu as fait pour savoir où il le cachait.

Elle se rapprocha. Que se serait-il passé si elle s'était trompée...

Tirant sur la ficelle avec précaution, Keiro fit tomber dans sa paume une chose noire et chiffonnée. Il la déplia et ils l'observèrent, fascinés.

Il paraissait très ancien et ne ressemblait en rien aux gants que Rix avait portés sur scène.

Il n'était pas en tissu mais constitué d'une matière luisante, souple et douce, comme une peau recouverte d'écaillés. Difficile aussi d'en définir la couleur ; il scintillait et passait du vert sombre au noir puis au gris métallisé. Pour autant, il s'agissait bien d'un gant.

Les doigts étaient rigides, abîmés. Le pouce avait été mal recousu et raccommodé avec un morceau de textile. Quelques objets métalliques en ornaient la surface, de minuscules figurines représentant un scarabée, un loup et deux cygnes reliés par une chaîne. Mais, plus surprenant que tout, chaque doigt se terminait par une griffe ivoire.

— Tu crois que c'est vraiment de la peau de dragon ? demanda Keiro.

— Ça pourrait être du serpent.

Mais elle n'avait jamais vu d'écaillés aussi fines, aussi résistantes.

Lentement, Keiro enleva son propre gant et dévoila une main sale et musclée.

— Ne fais pas ça, dit-elle.

Le Gant de Sapphique paraissait bien trop petit pour lui. Il semblait convenir à une main fine, délicate.

— J'attends depuis si longtemps.

Elle le savait, il pensait que le porter changerait les choses, que cela ferait disparaître les composants étrangers de son corps et lui permettrait de suivre Finn si jamais il revenait les chercher.

Cependant, l'avertissement de Rix résonnait dans sa tête.

— Keiro...

— Tais-toi, Attia.

Il ouvrit le Gant qui crissa légèrement. Une odeur de renfermé s'en dégaugea. Mais avant qu'il puisse y glisser les doigts, le cheval souffla bruyamment. Keiro se figea.

Au-delà de la cascade gelée, l'aile glaciaire reposait en silence, sombre et déserte. Tendait l'oreille, ils perçurent le lent mugissement du vent qui s'engouffrait dans les crevasses et les grottes de la plaine abandonnée.

Et puis ils entendirent autre chose.

Un bruit de métal.

Keiro étouffa le feu ; Attia plongea derrière un rocher. Ils ne pouvaient pas mettre le cheval à l'abri. La bête se tenait immobile, comme si elle aussi pressentait un danger.

À la lueur bleue et argentée de la nuit, les jets d'eau de la cascade se tordaient comme des piliers de marbre difformes.

— Tu vois quelque chose ? demanda Keiro en se faufilant à côté d'elle.

Il enfouit le Gant dans sa chemise.

— J'ai cru, oui. Là-bas.

Un éclat, au loin sur la toundra. L'aurore qui se reflète sur de l'acier. Une lampe torche qui vacille.

Keiro jura.

— C'est Rix ?

— Je ne pense pas.

Rix n'aurait pas pu les rattraper aussi vite avec ses vieux chariots. Elle plissa les yeux afin de mieux voir.

Il y avait quelque chose de tapi dans les ombres. La lampe torche s'alluma. Attia vit une créature grotesque, bosselée, pourvue de nombreuses têtes. D'après le bruit métallique qui accompagnait sa progression, la jeune fille eut l'impression que son corps était constitué de chaînes. Un frisson lui parcourut l'échine.

— Qu'est-ce que c'est ?

Keiro se tenait immobile.

— Une chose que j'espérais ne jamais rencontrer.

Il parlait d'une voix dépourvue de toute arrogance.

La bête se dirigeait vers eux. Sans doute pouvait-elle sentir le cheval ou l'eau glacée. Le cliquetis devint régulier, comme si la chose marchait au pas. Comme si elle formait une légion entière.

— Monte sur le cheval, ordonna Keiro. On abandonne tout.

La tension dans sa voix la fit immédiatement réagir. Mais le cheval, nerveux lui aussi, poussa un hennissement qui déchira le silence.

La créature s'arrêta. Murmura. Des voix jaillirent, des têtes pivotèrent, se tournèrent les unes vers les autres. Ensuite, elle trébucha, maladroite, rampa au sol, perdant des morceaux de membres qu'elle ramassait au fur et à mesure. Elle se redressa, cria, se maudit, puis se recroquevilla sur elle-même pour former une masse noire hérissée. Dans ses mains luisaient des lames d'épées et des flammes aux reflets verts.

L'Hydrenchainée.

Claudia observait le jeune homme. L'apercevant, il lui adressa un sourire chaleureux.

— Claudia ! Comme tu as grandi. Tu es en pleine forme !

Il fit un pas vers elle et avant qu'elle puisse réagir ou que les gardes puissent le retenir, il lui avait pris la main et l'avait baisée.

Étonnée, elle bredouilla :

— G... Gilles ?

Tout à coup, un rugissement parcourut la foule qui trépignait d'excitation. Les soldats se tournèrent vers la reine. Sia se tenait très droite, comme foudroyée. Elle se ressaisit. D'un geste élégant, elle leva la main et demanda le silence.

Il fut lent à venir. Un garde martela le sol de sa hallebarde. L'assemblée se tut mais les chuchotements persistèrent. Les Sapienti se regardaient sans comprendre. Finn s'avança vers le nouveau venu qu'il dévisagea d'un air furieux.

— Le véritable Gilles ? Que veux-tu dire ? C'est moi, Gilles.

L'étranger l'examina comme s'il avait été un grain de poussière.

— Vous, monsieur, vous êtes un fuyard et un imposteur. Je ne sais quelle malice motive vos revendications mais elles sont illégitimes. Je suis l'héritier en droit, déclara-t-il, se tournant vers la foule. Et je viens réclamer mon trône.

La reine s'interposa.

— Ça suffit ! Qui que vous soyez, monsieur, vous ne manquez pas d'audace. Je réglerai cette affaire en privé. Messires, suivez-moi. Toi aussi, tu as le droit d'entendre ce qu'il a à dire, conclut-elle en regardant Finn.

Avec majesté, elle se tourna pour partir. Les ambassadeurs et les courtisans saluèrent bien bas. Quand Finn passa devant elle, Claudia l'attrapa par le bras. Il se débattit.

— Ce ne peut pas être lui, siffla-t-elle. Reste calme.

— Alors pourquoi as-tu prononcé son nom ? Pourquoi, Claudia ?!

Il paraissait furieux. Elle ne sut quoi lui répondre.

— Je... La surprise, c'est tout. C'est certainement un imposteur.

— Vraiment ? répondit-il en lui adressant un regard noir.

Puis il disparut dans la foule, une main sur son épée.

La salle était sens dessus dessous. Jared s'approcha de Claudia.

— Viens, susurra-t-il.

Ils se précipitèrent vers la porte de la chambre du Conseil, se frayant un chemin parmi la foule parfumée et costumée.

— Qui est-ce ? demanda Claudia, à bout de souffle. La reine a-t-elle manigancé tout ça ?

— Si c'est le cas, elle joue bien la comédie.

— Caspar n'est pas assez intelligent.

— Un hybride, alors ?

Elle le regarda un instant, perplexe. D'un seul coup, les lances des gardes lui barrèrent le passage.

— Laissez-moi passer, dit-elle d'un air étonné.

— Je suis désolée, mademoiselle Claudia, répondit un valet de pied quelque peu embarrassé. Seuls les Sapiienti et les membres du Conseil restreint ont le droit d'entrer. (Il se tourna vers Jared.) Vous, maître, pouvez y aller.

Claudia se raidit. Jared eut presque pitié de l'homme.

— Je suis la fille du directeur d'Incarceron, déclara-t-elle d'une voix hautaine. Ôtez-vous de mon chemin, avant que je vous fasse transférer dans le pire trou à rats de ce royaume.

Le valet de pied était jeune. Il avala sa salive.

— Mademoiselle...

— Pas un mot.

Elle l'observait, impassible.

— Poussez-vous.

Jared se demanda si Claudia allait obtenir gain de cause. Puis il entendit un murmure amusé derrière lui.

— Oh, laissez-la passer. Quel mal peut-il y avoir à cela ? Je ne voudrais pas que tu rates ça, Claudia.

Face à un Caspar hilare, le valet de pied céda. Les gardes s'écartèrent.

Claudia franchit la porte en un éclair. Jared patienta et salua, alors que le prince la rattrapait, suivi comme son ombre de son imposant garde du corps. Leur emboîtant le pas, le Sapiient entendit la porte se refermer.

Dans la petite salle du Conseil qui sentait le renfermé, les fauteuils en vieux cuir rouge étaient disposés en U. La reine prit place au centre, sous ses armoiries. Les conseillers s'assirent, les Sapiienti se postèrent derrière eux. Ne sachant pas où se placer, Finn vint près de la reine. Il tenta d'ignorer le large sourire de Caspar, la façon dont ce dernier murmura à l'oreille de sa mère quelque chose qui la fit frémir de bonheur.

Claudia se glissa à côté de lui. Elle croisa les bras. Ils n'échangèrent pas un mot.

— Alors ? commença la reine, qui se pencha gracieusement en

avant. Vous pouvez approcher.

Le jeune homme au manteau jaune s'avança à l'intérieur du U. Tous les regards convergèrent vers lui mais il semblait parfaitement à l'aise. Finn le détailla longuement. La même taille que lui. Les mêmes cheveux bruns, ondulés. Les mêmes yeux marron. Le sourire confiant. Finn éprouva pour lui un sentiment de rejet immédiat.

Il se renfrogna.

— Votre Majesté, dit l'étranger. Messieurs. J'ai porté de sérieuses accusations dont je comprends la gravité. Cependant, j'ai bien l'intention de prouver que ce que j'affirme est vrai. Je suis Gilles Alexander Ferdinand Havaarna, seigneur des îles Australes, comte de Marly, dauphin du royaume.

Il s'adressait à chacun d'eux, mais ses yeux fixaient la reine. Et, pendant une fraction de seconde, Claudia.

— menteur, siffla Finn.

— Silence, intervint la reine.

L'Imposteur sourit.

— J'ai grandi parmi vous jusqu'à l'âge de quinze ans. Bon nombre d'entre vous se souviendront de moi. Monsieur le duc de Bourgogne. Vous vous souvenez certainement du jour où j'ai emprunté votre meilleur cheval, la fois où j'ai perdu votre autour dans la forêt domaniale.

Le conseiller, un homme âgé vêtu d'un manteau fourré, parut étonné.

— Madame Amelia se rappellera la fois où son fils et moi, déguisés en pirates, sommes tombés d'un arbre, manquant de l'écraser.

Il souriait chaleureusement. L'une des dames de compagnie de la reine acquiesça, le visage pâle.

— Oui, murmura-t-elle. Comme nous avons ri !

— En effet. J'ai beaucoup de souvenirs du même ordre, poursuivit-il en croisant les bras. Messires, je vous connais tous. Je sais où vous habitez, comment s'appellent vos femmes. J'ai joué avec vos enfants. Je peux répondre à toutes les questions que vous pourriez me poser sur mes professeurs, mon cher intendant, Bartlett, mon père, le roi défunt, et ma mère, la reine Argente.

Un instant, une ombre passa dans ses yeux. Puis il sourit et secoua la tête.

— Ce dont est incapable ce prisonnier qui souffre d'amnésie. Comme c'est commode !

Claudia sentit Finn se figer à côté d'elle, vibrant de colère.

— Où étais-je donc pendant tout ce temps ? vous demandez-vous. Ma mort a-t-elle été mise en scène ? Mais sans doute avez-vous déjà entendu ma chère belle-mère la reine vous raconter que ma chute de cheval à l'âge de quinze ans n'était qu'une ruse pour me mettre à

l'abri.

Claudia se mordit la lèvre. Il manipulait la vérité de manière très habile. Ou, simplement, avait-il bien appris sa leçon ?

— Nous vivions une époque tumultueuse. Il existe une société secrète, messieurs, dont vous avez sans aucun doute entendu parler. On l'appelle le clan des Loups d'acier. Leurs projets ont récemment été dévoilés quand ils ont tenté d'assassiner la reine, compromettant leur chef, le directeur d'Incarceron, aujourd'hui tombé en disgrâce.

Il ne regardait plus Claudia. Il captivait l'assemblée de sa voix claire et posée, manœuvrant avec finesse.

— Nos espions les observent depuis des années. Nous savions qu'ils prévoyaient de me tuer. Ils voulaient ma mort, ainsi que la révocation du Décret. La fin du Protocole. Ils nous auraient fait revenir en arrière, basculer au temps des années de terreur et de chaos. J'ai donc disparu. La reine elle-même ignorait ce que j'avais prévu. Je me suis rendu compte que tout le monde devait me croire mort pour que j'aie la vie sauve. Ensuite, j'ai patienté. Messires, conclut-il avec un sourire, mon heure est enfin venue.

D'un geste élégant et naturel, il fit signe à un valet de pied qui lui apporta des papiers.

Claudia se mordillait la lèvre.

— J'ai ici la preuve écrite de ce que j'avance. Mon certificat de naissance, mon arbre généalogique, les nombreuses lettres et invitations que j'ai reçues. La plupart sont écrites de vos mains, vous les reconnaîtrez. J'ai le portrait que ma fiancée m'a offert lors de nos fiançailles, quand nous étions enfants.

Claudia laissa échapper un petit cri de surprise. Elle le dévisagea et il la regarda à son tour dans les yeux.

— Mais, par-dessus tout, maîtres et seigneurs, la preuve de mon identité est gravée dans ma peau.

Il leva la main, retroussa sa manche en dentelle et tourna lentement pour que toute la salle puisse voir.

Sur son poignet était tatoué l'aigle couronné des Havaarna.

10

*Main contre main, peau contre peau,
Refllet dans un miroir, Incarceron.
Peur contre peur, désir contre désir,
Œil contre Œil. Prison contre Prison.*

CHANTS DE SAPPHIQUE

La chose les avait vus.

— On décampe ! hurla Keiro.

Attia saisit les rênes mais le cheval était terrifié. Il tournait en rond, se cabrait violemment. Avant qu'elle puisse monter dessus, elle entendit Keiro jurer. Elle se retourna.

L'Hydrenchainée attendait. Une créature mâle, munie de douze têtes avec des casques. Les corps se rattachaient et se détachaient au niveau des mains, des poignets, des hanches, reliés les uns aux autres par des chaînes de peau et de métal qui leur entouraient les épaules ou la taille. Certaines mains émettaient des faisceaux lumineux. D'autres tenaient des armes : lames, hachoirs, pistolets.

Keiro avait sorti son pistolet. Il visa le cœur du monstre recroquevillé sur lui-même.

— Ne vous approchez pas ! ordonna-t-il. Restez à l'écart.

Les lampes torches se braquèrent sur lui. Attia se colla au cheval qui tremblait, les flancs dégoulinants de sueur.

L'Hydrenchainée se déploya, ses corps se séparèrent et formèrent une rangée d'ombres. Attia pensa à ces guirlandes de bonshommes en papier qu'elle fabriquait quand elle était petite.

— Je vous ai dit de reculer ! hurla Keiro en menaçant toute la chaîne de son arme.

Sa main ne tremblait pas mais il savait qu'il ne pouvait pas atteindre tous les êtres en même temps. S'il tirait, les autres se jetteraient sur lui.

L'Hydrenchainée parla :

— On veut à manger.

Sa voix ressemblait à une vague d'échos successifs.

— Nous n'avons rien à vous donner.

— menteur ! On sent l'odeur du pain, de la chair.

S'agissait-il d'une ou de plusieurs voix ? La créature avait-elle un unique cerveau qui contrôlait les corps comme des membres, ou bien chaque homme était-il une entité séparée, jointe aux autres pour l'éternité ? Fascinée, Attia ne pouvait les quitter des yeux.

Keiro jura.

— Lance-lui la besace, décida-t-il.

Avec prudence, Attia détacha le sac de nourriture de la selle et le jeta sur la glace où il glissa. Un long bras s'avança pour le ramasser et le fit disparaître dans les plis sombres de la bête.

— Encore !

— C'est tout ce que nous avons, déclara-t-elle.

— Et le cheval ? Son sang chaud. Sa chair tendre.

Elle jeta un regard inquiet à Keiro. Sans le cheval, ils se retrouveraient coincés ici. Elle se posta à côté de lui.

— Non. Pas le cheval.

Des étincelles d'électricité statique parcoururent le ciel. Elle pria pour que les lumières s'allument. Mais ils se trouvaient dans l'aile glaciale, où la nuit durait éternellement.

— Partez, ordonna Keiro d'un ton féroce. Ou je vous fais exploser. Et je ne plaisante pas !

— Lequel d'entre nous ? La Prison nous a attachés. Tu ne peux pas nous séparer.

L'hydre s'approchait. Attia la surveillait du coin de l'œil. Elle retint sa respiration.

— Ils nous entourent.

Elle fit un pas en arrière, terrifiée, tout à coup convaincue que si une des mains de la créature la touchait, ses doigts fusionneraient avec sa peau.

L'Hydrenchainée allait les encercler. Seule la cascade gelée derrière eux pouvait leur offrir un abri. Keiro recula et s'adossa contre la paroi de glace.

— Prends le cheval, Attia, ordonna-t-il d'une voix sèche.

— Et toi ?

— Monte sur le cheval !

Elle se hissa sur la selle. Les hommes bondirent en avant. Immédiatement, le cheval rua.

Keiro tira.

Un éclair bleu percuta le torse central ; l'homme atteint s'évapora à l'instant et l'Hydrenchainée hurla de rage ; onze voix à l'unisson.

Attia força le cheval à se retourner. Elle se baissa pour attraper la main de Keiro et vit la chose se reformer, les mains se rejoindre, les chaînes se tendre.

Keiro s'apprêtait à monter derrière elle quand la bête lui sauta dessus.

Il cria, donna des coups de pied mais les mains avides le tenaient fermement par le cou et la taille. Ils l'éloignèrent de sa monture. Il se débattit tout en jurant. Par malheur, ils étaient trop nombreux, et l'agrippaient de toutes parts. Leurs couteaux brillaient dans la nuit bleutée. Attia tenta de calmer le cheval en proie à la panique puis se pencha, attrapa le pistolet et visa.

Si elle tirait, elle le tuerait.

Les chaînes s'enroulaient autour de lui comme des tentacules, tentaient de l'absorber. Il viendrait remplacer le mort.

— Attia ! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Le cheval se cabra ; elle lutta pour éviter qu'il ne décampe.

— Attia !

Elle aperçut son visage un bref instant. Leurs regards se croisèrent.

— Tire ! hurla-t-il.

Elle ne pouvait pas.

— Tire ! Tire-moi dessus !

La terreur la clouait sur place.

Enfin, elle leva le pistolet et tira.

— Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? demanda Finn en traversant la pièce, furieux.

Il s'assit sur la chaise en métal et observa le Portail, cette chose grise mystérieuse qui fredonnait.

— Et pourquoi vouliez-vous qu'on se retrouve ici ?

— Parce que c'est le seul endroit au palais qui ne soit pas truffé de micros, répondit Jared en se tournant vers la porte.

La pièce se décalait, s'étirait, comme si elle cherchait à s'adapter à leur présence. Ce que Jared pouvait concevoir, puisque le bureau se situait en principe à mi-chemin entre l'Extérieur et la Prison.

Il restait encore des plumes par terre. Finn donna un coup de pied dedans.

— Où est-elle ?

— Elle va arriver.

Jared observa le jeune homme ; Finn lui rendit son regard.

— Maître, vous aussi vous doutez de moi ? demanda-t-il d'une voix plus douce.

— Aussi ?

— Vous l'avez vu, lui. Et Claudia...

— Claudia croit que tu es Gilles. Elle le croit depuis le début, depuis qu'elle a entendu ta voix.

— Oui, mais elle ne l'avait pas encore vu, lui. Elle a prononcé son nom dès qu'il est apparu.

Finn se dirigea vers les écrans.

— Vous avez vu comme il était élégant ? Sa façon de saluer, de sourire, de se tenir comme un prince, je ne sais pas faire ça, maître. Et si je l'ai su, j'ai oublié. La Prison m'en a privé.

— Un bon acteur, tout au plus...

— Vous le pensez vraiment ? demanda-t-il en lui faisant face. Dites-moi la vérité.

Jared croisa les doigts puis haussa les épaules.

— Je suis un savant, Finn. Je ne me laisse pas convaincre si facilement. Les preuves méritent d'être examinées. Il y aura sans doute une audience devant le Conseil, pour lui comme pour toi. Maintenant qu'il y a deux prétendants au trône, tout a changé. Mais je croyais que tu ne tenais pas tellement à toucher ton héritage ? demanda-t-il en le regardant de biais.

— À présent, si, grogna-t-il. Keiro m'a toujours dit de conserver ce pour quoi je me suis battu. Je n'ai réussi à le convaincre d'abandonner quelque chose qu'une seule fois.

— Quand vous avez quitté le gang de Jormanric ? Ce que tu m'as raconté sur la Prison, Finn, j'ai besoin de savoir que c'est vrai. La Maestra. La clé.

— Je vous l'ai dit. Elle m'a donné la clé et ensuite elle a été tuée. Elle est tombée dans un gouffre. Quelqu'un nous a trahis. Ce n'était pas ma faute.

Il éprouvait des remords. Jared enchaîna, sans pitié.

— Elle est morte à cause de toi. Et ce souvenir de la forêt, de cette chute de cheval ? Il faut aussi que je m'assure qu'il est réel, Finn. Et pas une histoire que tu racontes pour rassurer Claudia.

Finn redressa brusquement la tête.

— Un mensonge, quoi !

— Tout à fait.

Jared savait qu'il prenait des risques. Il poursuivit en le regardant droit dans les yeux.

— Le Conseil voudra l'entendre, dans les moindres détails. Ils vont te questionner, encore et encore. C'est eux que tu dois convaincre, pas Claudia.

— Si quelqu'un d'autre me parlait comme ça, maître, je...

— C'est pour ça que tu as la main posée sur ton épée ?

Finn détendit les doigts. Lentement, il enroula ses bras autour de son corps puis alla s'asseoir sur la chaise. Ils restèrent silencieux un instant. Jared écoutait le faible murmure de la pièce penchée, un son

dont il n'avait pas réussi à déterminer la provenance.

— Dans la Prison, on vit par l'épée, reconnut Finn.

— Je sais. Je sais que ce doit être difficile d'être...

— Parce que je ne suis pas sûr ! Maître, je ne suis pas sûr de qui je suis ! Comment puis-je convaincre la cour quand je n'en suis pas moi-même persuadé ?!

— Il le faut. Tout dépend de toi.

Jared le fixait de ses yeux noirs.

— Parce que si tu perds ton titre, si Claudia perd son héritage, et moi, je...

Il s'interrompit.

— Eh bien, disons qu'il ne restera plus personne pour se soucier des injustices qui sévissent dans Incarceron. Et tu ne reverras plus jamais Keiro.

La porte s'ouvrit ; Claudia apparut. Elle avait le visage écarlate et la robe couverte de poussière.

— Il reste à la cour. Vous y croyez, vous ?! Elle lui a donné une chambre dans la tour d'Ivoire.

Aucun des deux ne lui répondit. Percevant la tension dans la pièce, elle regarda Jared. Puis elle sortit la pochette en velours bleu de sa poche.

— Vous vous souvenez de ça, maître ?

Elle défit la ficelle, inclina la petite bourse. Une miniature glissa dans le creux de sa paume, une œuvre d'une grande maîtrise dans un cadre doré et perlé. L'aigle couronné était gravé au dos. Elle le tendit à Finn qui le prit dans sa main.

Il vit un garçon souriant, au regard timide mais ouvert et franc et dont les yeux foncés brillaient à la lumière du soleil.

— C'est moi ?

— Tu ne te reconnais pas ?

La douleur dans la voix de Finn la choqua.

— Non. Plus maintenant. Ce garçon n'a pas encore vu des hommes se faire tuer pour de la nourriture, n'a pas encore torturé une femme pour qu'elle lui cède ses quelques pièces. Il n'a pas pleuré dans une cellule en pensant devenir fou, il n'est pas resté éveillé la nuit à écouter des enfants crier. Ce garçon n'est pas moi. Il n'a jamais été malmené par la Prison.

Il lui rendit l'image puis retroussa ses manches.

— Regarde-moi, Claudia.

Il avait les bras couverts de brûlures et de cicatrices. Elle ne savait pas d'où elles provenaient. L'aigle des Havaarna devenait de plus en plus flou.

— Eh bien, répondit-elle d'une voix forte, il n'a pas vu les étoiles alors, du moins pas comme toi tu les vois. C'était toi.

Elle leva le portrait. Jared s'approcha pour l'étudier.

La ressemblance sautait aux yeux. Et pourtant elle savait que le jeune homme là-bas, dans la tour d'Ivoire, ressemblait aussi à ce garçon, et qu'il n'avait ni la pâleur hagarde, ni la maigreur, ni le regard perdu de Finn.

Comme elle ne voulait pas qu'il perçoive ses doutes, elle se lança dans les explications.

— Jared et moi avons trouvé cette miniature dans la ferme d'un homme appelé Bartlett. Il s'est occupé de toi quand tu étais petit. Il a laissé une lettre dans laquelle il répète combien il t'aimait. Il te considérait comme son fils.

Finn secoua la tête, désespéré.

— Moi aussi, j'ai des tableaux, poursuivit-elle avec acharnement. Mais celui-ci est le plus réussi. Je crois que tu le lui as offert. Quand il t'a vu, après l'accident, il a su que le corps n'était pas le tien, que tu vivais toujours.

— Où est-il ? Peut-on le faire venir ici ?

Elle croisa le regard de Jared.

— Bartlett est mort, Finn.

— À cause de moi ?

— Il savait. Ils l'ont fait taire.

Finn haussa les épaules.

— J'en suis désolé. Mais le seul vieil homme que j'aimais s'appelait Gildas. Et il est mort lui aussi.

Quelque chose crépita.

Une lueur traversa l'écran au-dessus du tableau de bord.

Jared se précipita dessus, Claudia le suivit.

— Qu'est-ce que c'était ? Que s'est-il passé ?

— Une connexion, peut-être.

Il se retourna. Les vibrations de la pièce avaient changé. Elles parurent se retirer, baisser d'un ton. Poussant un cri, Claudia se jeta sur Finn de manière si violente qu'ils tombèrent tous les deux au sol.

— Il fonctionne ! Le Portail ! Mais comment est-ce possible ?

— Depuis l'Intérieur.

Le visage livide et tendu, Jared regardait la chaise. Finn sortit son épée.

Soudain, un éclair de lumière fusa, la blancheur aveuglante dont se souvenait Jared.

Une plume apparut sur la chaise.

De la taille d'un homme.

Une étincelle jaillit du pistolet. La glace sous les pieds de l'Hydrenchainée se fendit et la créature se mit à hurler. En un éclair, elle bascula, glissant sur la banquise morcelée. Ses corps

s'emmêlèrent, s'agrippèrent les uns aux autres. Attia tira une deuxième fois, visant les blocs de glace.

— Allez ! cria-t-elle.

Keiro en profita pour se défaire de la bête. Il lutta, mordit et donna des coups de pied frénétiques mais il peinait lui aussi sur la surface gelée et une main retenait toujours son manteau. Puis le tissu se déchira et il se trouva libre. Il tendit la main à Attia qui le hissa derrière elle. Il était lourd mais la montée d'adrénaline qui accompagnait sa peur d'être de nouveau attrapé et étouffé lui donna des ailes.

Le pistolet coincé sous le bras, Attia tenta de maîtriser sa monture. Le cheval paniquait. Il se cabra ; un éclair déchira la nuit. Attia vit que la glace se brisait de part en part. À partir du cratère qu'elle avait formé, de grosses crevasses hachuraient le sol. Des stalactites tombèrent de la cascade et se brisèrent en mille morceaux.

Keiro attrapa le pistolet.

— Essaie de le maintenir ! hurla-t-il.

Mais le cheval bougeait la tête dans tous les sens, trépignant et trébuchant lui aussi sur les blocs gelés.

L'Hydrenchâinée se débattait, prisonnière des flaques à moitié gelées. Certaines parties de son corps gisaient sous d'autres, dans un amoncellement de chair et de chaînes recouvertes de givre.

Keiro brandit le pistolet.

— Non ! souffla Attia. On peut s'enfuir.

Puis, voyant qu'il ne réagissait pas, elle ajouta :

— Ils ont été humains, autrefois.

— S'ils s'en souviennent, ils me remercieront, répondit Keiro d'une voix morne.

La déflagration les surprit. Il tira trois, quatre, cinq fois, froidement et avec efficacité, jusqu'à ce que l'arme crachote, désormais inutile. Puis il la jeta dans un trou.

Attia avait mal aux mains à force d'agripper les rênes.

Elle parvint à calmer le cheval.

Dans le silence angoissant, le moindre souffle de vent faisait trembler la neige. Elle ne pouvait pas regarder les morts ; elle préféra observer le toit infini et frissonna, presque émerveillée car elle crut voir des millions de petits points lumineux brillant au firmament, les étoiles dont Finn lui avait parlé.

— Sortons vite de cet enfer, déclara Keiro.

— Comment ? marmonna-t-elle.

La toundra n'était plus qu'une toile de crevasses. Sous la banquise, l'eau montait, un océan gris métallisé. Et les points lumineux n'étaient pas des étoiles mais les prémices voilées d'un brouillard argenté qui descendait lentement depuis les hauteurs

d'Incarceron.

Le brouillard les ensevelit. Il murmura :

— *Tu n'aurais pas dû tuer ma créature, hybride.*

Claudia contempla l'énorme tige au centre, les plumeaux bleus reliés entre eux. Avec prudence, elle tendit la main et en toucha les extrémités duveteuses. La plume était en tous points identique à celle, plus petite, que Jared avait ramassée sur la pelouse. Mais énorme. Gonflée. Aberrante.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmura-t-elle, stupéfaite.

Une voix amusée lui répondit :

— Ma chère, cela veut juste dire que je vous rends votre cadeau.

Claudia resta clouée sur place un instant. Puis elle dit :

— Père ?

Finn lui attrapa le bras et la fit pivoter. Sur l'écran, elle vit peu à peu apparaître, pixel après pixel, l'image d'un homme. Tandis que celle-ci se complétait, elle le reconnut : la sévérité de son manteau noir, ses cheveux parfaitement coiffés et attachés avec élégance. Le directeur d'Incarceron, l'homme qu'elle considérait toujours comme son père, l'observait.

— Vous pouvez me voir ? souffla-t-elle.

Il sourit, de son sourire de marbre si familier.

— Bien sûr que je te vois, Claudia. Tu serais surprise si tu savais tout ce que je peux voir. (Il se tourna vers Jared.) Maître Sapient, je vous félicite. Je pensais avoir assez endommagé le Portail pour qu'il soit hors d'usage mais il me semble que, comme toujours, je vous aie sous-estimé.

Claudia croisa les mains puis se redressa, retrouvant ses anciens réflexes. Elle était de nouveau une enfant, que le regard sévère de son père rabaisait.

— Je vous rends les éléments de votre expérience, poursuivit le directeur d'une voix sèche. Comme vous le voyez, le problème du changement d'échelle persiste. Je ne peux que vous conseiller, Jared, de ne rien tenter avec des êtres vivants. Les résultats pourraient s'avérer fatals pour nous tous.

Jared fronça les sourcils.

— La plume est parvenue jusqu'à vous ?

Le directeur sourit mais se garda de répondre.

N'y tenant plus, Claudia laissa les mots jaillir de sa bouche.

— Vous êtes vraiment dans Incarceron ?

— Où, sinon ?

— Mais où est-ce ? Vous ne nous l'avez jamais dit !

Un éclair de surprise traversa son regard. Alors qu'il se penchait en arrière, elle vit qu'il se trouvait dans un endroit sombre. Une

étincelle, comme un reflet de lumière, brilla dans ses yeux. Une sourde et douce vibration émanait de la pénombre.

— Ah bon ? Je crains, Claudia, qu'il ne faille poser la question à ton cher professeur.

Elle se tourna vers Jared. Il paraissait embarrassé et baissait la tête.

— Vous ne lui avez rien dit, maître ? demanda-t-il d'un ion moqueur. Et moi qui croyais que vous n'aviez pas de secrets l'un pour l'autre... Je te suggère de faire attention, Claudia. Le pouvoir corrompt tous les hommes. Même les Sapiienti.

— Le pouvoir ? rétorqua-t-elle.

Il écarta les bras, avec élégance, mais avant qu'elle ne puisse reprendre, Finn intervint.

— Où est Keiro ? Que lui est-il arrivé ?

— Comment le saurais-je ? répondit d'un ton froid le directeur.

— Quand vous vous faisiez passer pour Blaize, vous viviez dans une tour remplie de livres. Les registres de la Prison. Vous pourriez le trouver...

— Tu t'en soucies vraiment ? Alors je vais te le dire. En ce moment, il se bat contre une créature monstrueuse à plusieurs têtes.

Voyant le visage horrifié de Finn, il éclata de rire.

— Et tu n'es pas là pour le seconder. Comme ce doit être difficile pour toi ! Mais il est à sa place. Il appartient à ce monde-là, sans amitié, sans amour. Et c'est là où tu devrais être aussi, prisonnier.

L'écran grésilla puis crachota.

— Père..., bredouilla Claudia.

— Je suis surpris que tu m'appelles encore ainsi.

— Et comment dois-je vous appeler ? (Elle avança d'un pas.) Vous êtes le seul père que j'aie connu.

Il la dévisagea un instant et elle vit que ses cheveux semblaient un peu plus gris, son visage plus ridé qu'avant.

— Moi aussi, je suis un prisonnier, Claudia, dit-il doucement.

— Vous pouvez vous évader. Vous avez les clés.

— Je les avais, répondit-il en haussant les épaules. Incarceron les a récupérées.

L'image se brouillait.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, désespérée.

— La Prison se consume de désir. Sapphique en est le responsable. Quand il portait le Gant, lui et la Prison ne faisaient qu'un. Il l'a contaminée.

— Elle est malade ?

— Oui, si l'on considère le désir comme une maladie, Claudia.

Il l'observait. Son visage tremblait, se décomposait, se recomposait.

— Toi aussi, tu es responsable. Tu le lui as si bien décrit. À présent, Incarceron se languit, pleine de convoitise. Malgré ses milliers d’Yeux, il existe une chose qu’elle n’a jamais vue et qu’elle veut voir à tout prix.

— Quoi donc ? murmura-t-elle, connaissant déjà la réponse.

— L’Extérieur, souffla-t-il.

Ils restèrent silencieux un instant. Puis Finn se pencha en avant.

— Et moi ? Est-ce que je suis Gilles ? Est-ce que vous m’avez enfermé dans la Prison ? Dites-moi !

Le directeur lui sourit.

Puis l’écran vira au noir.

11

*Discuter avec la Prison me remplit toujours
plus d'effroi. Mes secrets me paraissent
ridicules, mes rêves idiots. Je commence à
croire qu'elle peut lire dans mes pensées.*

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Le brouillard s'infiltrait partout, une nuée de millions de gouttelettes givrées. Attia sentit sa peau se glacer, ses lèvres bleuir.

— *Tu te souviens de moi, Attia ?* murmura la voix.

— Je me souviens, répondit-elle, renfrognée.

— On y va, marmonna Keiro.

Elle pressa son cheval avec douceur. Mais le sol se déroba sous ses sabots, et elle sut qu'Incarceron les avait pris au piège. La température montait rapidement ; l'aile tout entière dégelait autour d'eux.

Keiro dut s'en apercevoir aussi.

— Laisse-nous tranquilles, gronda-t-il. Va plutôt torturer d'autres prisonniers.

— *Je te connais, toi, l'hybride.*

La voix semblait proche. Ils la sentaient caresser leurs oreilles, effleurer leurs joues.

— *Tu fais partie de moi, mes atomes vibrent dans ton cœur, rampent sur ta peau. Je pourrais te tuer sur-le-champ. Je devrais faire fondre la glace et te laisser te noyer ici.*

Soudain, Attia descendit de cheval et leva les yeux vers la nuit embrumée.

— Mais tu ne le feras pas. Tu me surveilles depuis tout ce temps. C'est toi qui as écrit ce message sur le mur !

— *Que je verrais les étoiles ? Oui, je me suis servie de cet idiot. Parce que je vais les voir, Attia, et tu vas m'aider.*

Un puits de lumière se forma. À travers le brouillard, elle vit deux grands Yeux, reliés à un câble, descendre. Ils ressemblaient à des rubis. L'un d'eux passa si près de Keiro qu'il lui roussit le visage.

— *Cela fait des siècles que je rêve de m'évader, mais qui peut échapper à soi-même ? Le directeur veut me convaincre que ça ne va pas marcher. Mon plan ne comprenait qu'une seule faille et vous venez de me donner la solution.*

— Que veux-tu dire, « le directeur » ? intervint Keiro. Il est là-bas, avec sa chère fille et son prince.

La Prison éclata d'un rire si sonore qu'il fendit la glace, la banquise sombra dans la mer d'icebergs dont le niveau ne cessait de croître. La berge sur laquelle Keiro et Attia se tenaient vacilla. Des morceaux se détachèrent du bord.

Le brouillard se creusa, comme une bouche béante.

— *Je vois que vous n'êtes pas au courant. Le directeur est à l'Intérieur, désormais, et il y restera à jamais car c'est moi qui ai les clés. Je me sers de leur énergie pour me fabriquer un corps.*

Les blocs de glace étaient instables. Attia agrippa le cheval.

— Un corps ? chuchota-t-elle.

— *Celui dont je me servirai pour m'évader.*

— C'est impossible, dit Keiro.

Ils savaient tous deux qu'ils devaient à tout prix continuer de l'occuper. Au moindre répit, la Prison les plongerait dans l'eau glacée, ouvrirait les vannes et les ferait disparaître, loin dans les tuyaux et les tunnels de son cœur métallique.

— *C'est ce que tu crois ! (La voix d'Incarceron suintait de mépris.) Toi, qui ne peux pas partir à cause de tes imperfections. Pourtant, le rêve étoilé de Sapphique m'appartient à présent, et il existe un moyen de sortir. Un moyen secret, que personne ne soupçonne. Je me construis un corps. Pareil à celui d'un homme mais en mieux, avec des ailes. Il sera beau, sublime, parfait. Il aura des yeux d'émeraude, il pourra marcher, courir, voler. Je mettrai à l'intérieur toute ma personnalité et toutes mes forces, et je laisserai Incarceron à l'état de coquille vide. Vous disposez du dernier élément dont j'ai besoin pour terminer.*

— Vraiment ?

— *Vous le savez bien. Cela fait des siècles que je suis à la recherche du Gant disparu de mon fils. Le secret a été bien gardé, je n'en ai rien su. (Elle rit, amusée.) Jusqu'à ce que cet imbécile de Rix le retrouve. Et il est maintenant en votre possession.*

Keiro lança à Attia un regard inquiet. Ils dérivaien t désormais sur une plaque de glace. L'épais brouillard les empêchait de voir la terre ferme. Elle eut l'impression que la Prison les avait avalés, qu'ils voyageaient à présent dans son ventre, comme l'homme et le lapin dont lui avait parlé Rix.

Rix. Ses paroles enflammèrent son esprit. « L'art de la magie est l'art de l'illusion. »

Des vaguelettes soulevaient la banquise. Au loin, dans la brume, elle aperçut les maillons d'une énorme chaîne qui pendait depuis le plafond.

— Tu le veux ? demanda Keiro avec hâte.

— *Ce sera ma main droite.*

Les yeux bleus du garçon brillaient intensément. Attia comprit ce qu'il avait en tête.

— Tu ne l'auras jamais, dit-il.

— *Mon fils, je pourrais te tuer et le prendre...*

Keiro tenait le Gant dans la main.

— Sauf si je l'essaye avant. Ça me plairait de tout savoir sur toi.

— *Non.*

— On parie ?

— *NON !*

Des éclairs hachurèrent le ciel. La chape de brouillard leur tomba dessus, les enveloppant au point qu'ils ne se voyaient plus. Attia attrapa le coude de Keiro, sentit son cœur battre à travers son manteau.

— Peut-être que le moment est venu de poser quelques conditions, alors.

Keiro était invisible mais sa voix portait loin.

— J'ai le Gant. Je pourrais l'enfiler. Je pourrais aussi le réduire en miettes. Mais si tu le veux, je te le donne.

La Prison resta silencieuse.

Keiro haussa les épaules.

— Ça ne tient qu'à toi. J'ai l'impression que c'est la seule chose dans cet enfer que tu ne puisses pas contrôler. Ce Gant appartenait à Sapphique. Il possède des pouvoirs étonnants. Épargne nos vies, montre-nous le chemin de la sortie, et il est à toi. Sinon, je le mets.

Attia le distinguait à présent. Le brouillard se dissipait. Dans un moment d'horreur, elle se rendit compte qu'ils se trouvaient seuls sur un morceau de glace à la dérive, au milieu d'une mer grise et huileuse. Les Yeux de la Prison plongèrent dans l'eau et les observèrent depuis les flots.

— *Ton arrogance me surprend.*

— Je me suis beaucoup entraîné, répondit Keiro.

— *Tu ne sais pas à quoi sert le Gant.*

— Tu ne sais pas ce que je sais, répliqua-t-il avec un air de défi. Tes petits Yeux rouges ne peuvent pas voir ce qu'il y a dans ma tête.

Des lumières s'allumèrent. Au-dessus d'elle, Attia aperçut des routes suspendues, des voies, une aile entière à des kilomètres de hauteur, où de minuscules points qui devaient être des gens se

rassemblaient pour les observer.

— *Ah, c'est ce que tu crois, hybride. Mais peut-être que je peux voir jusque-là.*

Keiro éclata de rire. Si la Prison venait de mettre le doigt sur sa plus grande crainte, il avait bien su le cacher.

— Tu ne me fais pas peur. Ce sont les hommes qui t'ont faite. Ils peuvent te défaire.

— *C'est vrai. (Elle parlait d'une voix sèche et courroucée.) Très bien, passons un marché. Apporte-moi le Gant et je te récompenserai en te faisant sortir. Mais si tu fais mine de le mettre, je te réduirai en cendres, avec le Gant. Je ne supporterai aucun rival.*

La chaîne pendait devant eux. Elle était énorme, lourde et elle tomba dans l'eau compacte ; un jet aspergea les lèvres d'Attia. Tandis que la chaîne se déroulait dans un bruit métallique, ils virent une passerelle s'abaisser devant eux, qui flottait sur la surface ondulée de la mer et disparaissait dans les restes de brume.

Keiro remonta à cheval.

— N'envisage pas même une seconde de me laisser ici, dit-elle.

— Je n'ai pas besoin de toi. J'ai le Gant.

— Il te faut quelqu'un pour surveiller tes arrières.

— Ça aussi, j'ai.

— Je sais, répondit-elle d'une voix aigre. Mais il est occupé.

Keiro la dévisagea de ses yeux froids et calculateurs. Ses cheveux moites brillaient à la lumière. Elle pensa un instant qu'il partirait sans elle. Puis il se pencha et la hissa sur la monture.

— Jusqu'à ce que je trouve mieux, décréta-t-il.

Ce soir-là la reine organisa un dîner officiel en l'honneur des deux prétendants.

Assise à la longue table, occupée à lécher les restes de mousse au citron sur sa cuillère, Claudia songea à son père. Le revoir l'avait troublée. Il lui avait paru plus maigre, semblait moins confiant dans son mépris. Elle n'arrêtait pas de penser à ce qu'il avait dit. Mais comment Incarceron, un être intelligent créé par les Sapienti, pouvait-elle quitter la Prison ? Si elle y parvenait, il ne resterait ensuite plus qu'une coquille de métal vide. Des millions de détenus privés de lumière et de nourriture trouveraient la mort. C'était impossible.

S'efforçant de ne plus y penser, elle porta son attention sur Finn qu'elle observa avec anxiété. Il était assis à côté de la comtesse d'Amaby, une femme espiègle qui ne cessait de minauder et qui paraissait fascinée par les sautes d'humeur de Finn qu'elle évoquait ensuite avec un air malicieux. Les yeux plongés dans la contemplation de son verre de vin, il semblait à peine écouter ses bavardages incessants. Claudia se dit qu'il buvait trop.

— Pauvre Finn. Il paraît si malheureux, murmura l'Imposteur.

Claudia plissa le front. La reine Sia avait installé les deux princes Gilles l'un en face de l'autre, au centre de la table. De son trône, elle pouvait facilement les surveiller.

— Oui, eh bien, c'est ta faute.

Claudia posa sa cuillère dans sa coupe et le fixa du regard.

— Qui es-tu ? Qui te demande d'agir ainsi ?

Le jeune homme qui se faisait appeler Gilles sourit tristement.

— Tu sais qui je suis, Claudia. Sauf que tu ne veux pas l'admettre.

— Finn est Gilles.

— Non. Le croire t'a rendu service à un moment donné. Mais je ne t'en veux pas. Si j'avais été, moi aussi, obligé d'épouser Caspar, j'aurais certes eu recours à des méthodes draconiennes. Et je suis désolé de t'avoir mise dans cette situation. Mais tu sais tout autant que moi que tu as commencé à avoir des doutes sur Finn bien avant que je réapparaisse. N'est-ce pas ?

Elle l'observa à la lumière des bougies. Il se pencha en arrière, sourit. De près, sa ressemblance avec Finn était impressionnante. On aurait dit d'étranges jumeaux – l'un sombre, l'autre lumineux, l'un apaisé, l'autre tourmenté. Gilles – elle ne pouvait pas l'appeler autrement – portait une redingote en soie couleur pêche. Un ruban en velours retenait ses cheveux. Elle remarqua ses ongles manucurés, ses mains propres qui suggéraient qu'il n'avait jamais travaillé. Il dégageait une odeur de citron et de bois de santal. Ses manières étaient exquises.

— Tu sembles si sûr de toi, murmura-t-elle. Pourtant, lu ne peux pas lire dans mes pensées.

— Tiens ?

Un valet de pied ramassa les assiettes puis en rapporta d'autres, plus petites et cerclées d'or.

— Nous avons toujours été pareils, Claudia. Je me souviens que je disais à Bartlett...

— Bartlett ? demanda-t-elle, étonnée.

— Un vieil homme adorable qui a été mon chambellan. C'est avec lui que j'ai eu de longues conversations après la mort de mon père. Je lui parlais de nous, de notre mariage. Il disait que tu étais une petite fille gâtée mais il t'aimait bien.

Voulant se donner une contenance, elle prit une gorgée de vin. Ses paroles, ses souvenirs faciles la dérangeaient. *Une petite fille gâtée.* Le vieil homme avait écrit quelque chose de très semblable dans son testament secret, celui qu'elle et Jared avaient trouvé. Qui d'autre connaissait son existence ?

On leur servit des fraises.

— Si Gilles a été emprisonné dans Incarceron, la reine faisait

partie du complot, commença Claudia. Donc elle doit savoir que Finn est le vrai prince.

L'Imposteur sourit, secouant la tête et mordant dans un fruit.

— Elle ne veut pas que Finn soit roi, reprit Claudia, inflexible. Mais il ne peut pas mourir, cela paraîtrait trop suspect. Donc elle décide de le discréditer. D'abord, elle doit trouver quelqu'un du même âge et qui lui ressemble.

— Ces fraises sont vraiment délicieuses, déclara Gilles.

— A-t-elle envoyé des messagers dans tout le royaume ? poursuivit Claudia en plongeant les doigts dans une coupelle d'eau de rose. Ils ont dû être ravis de tomber sur toi. Un vrai sosie.

— Tu devrais les goûter, recommanda-t-il, un sourire chaleureux sur le visage.

— Un peu trop sucrées pour moi.

— Si tu le permets, fit-il en échangeant leurs assiettes. Tu disais ?

— Ils n'ont eu que deux mois pour tout t'enseigner. C'est peu mais tu es intelligent. Tu apprends vite. D'abord, avec un crayon laser à peau, ils font en sorte que tu lui ressembles trait pour trait. Ensuite, ils t'inondent d'informations : l'histoire familiale, ce que Gilles mangeait, aimait, ses chevaux préférés, avec qui il jouait, ce qu'il étudiait. Tu as suivi des leçons d'étiquette, de danse, d'équitation. Tu as mémorisé les moindres souvenirs de son enfance. (Elle lui lança un regard furtif.) Ils doivent avoir quelques Sapiienti à leur solde. Et ils ont dû te promettre un avenir radieux.

— Ou bien ils retiennent ma mère prisonnière dans un donjon.

— C'est possible aussi.

— Mais je vais devenir roi, souviens-toi.

— Ils ne te laisseront jamais monter sur le trône, affirma Claudia en observant Sia. Quand ils n'auront plus besoin de toi, ils te tueront.

Il resta silencieux un moment, essuyant ses lèvres avec une serviette en lin. Elle pensa lui avoir fait peur. Puis elle vit qu'il regardait Finn. Quand il lui répondit, il semblait avoir perdu son humour.

— Je suis revenu pour empêcher que le royaume ne tombe aux mains d'un voleur et d'un meurtrier. Et pour t'éviter d'avoir à l'épouser.

Elle baissa les yeux, surprise. La main de Gilles effleura la sienne. Elle la retira.

— Je n'ai pas besoin d'être sauvée.

— Je crois que si. De ce barbare et de ma méchante belle-mère. Nous devrions nous unir, Claudia. Nous pourrions nous entraider, nous soutenir et envisager l'avenir ensemble.

Il faisait tourner un verre de cristal entre ses doigts.

— Parce que je serai roi. Et que j'aurai besoin d'une épouse en

qui je peux avoir confiance.

Avant qu'elle puisse répondre, trois coups retentirent en provenance du bout de la table. Le majordome frappait le sol avec son bâton.

— Excellences, seigneurs, dames, maîtres, la reine va parler.

Les bavardages cessèrent. Claudia croisa le regard sombre de Finn qui la fixait. Elle l'ignore et se tourna vers Sia. La reine se tenait debout, pâle silhouette au cou orné de diamants resplendissants.

— Chers amis, commença-t-elle, laissez-moi porter un toast.

Chacun brandit son verre. Claudia vit les manteaux en plumes de paon des hommes et les robes en satin des femmes scintiller. Derrière eux, les valets de pied patientaient.

— À nos deux prétendants. À notre cher Gilles. (Elle leva son verre en direction de l'Imposteur puis se tourna vers Finn.) Et à notre cher Gilles.

Finn fulminait. Quelqu'un gloussa nerveusement. La tension était telle que tout le monde retenait son souffle.

— Nos deux princes. Demain, les auditions commencent.

La reine parlait d'une voix espiègle, hypocrite.

— Cette... malheureuse... affaire sera bientôt résolue. Le véritable prince sera vite révélé, je vous le promets. Pour ce qui est de l'autre, de l'imposteur, je crains qu'il ne paye lourdement pour l'angoisse et le dérangement qu'il a causés à ce royaume.

Son sourire était glacial, désormais.

— Il sera disgracié, torturé. Et ensuite, il sera exécuté.

Silence total.

La reine reprit, le ton léger :

— Mais à l'épée et non à la hache. Comme il sied à un prince.

Elle leva son verre.

— Au prince Gilles Havaarna.

Les convives se levèrent dans un grincement de chaises.

— Au prince Gilles, murmurèrent-ils.

Tout en buvant, Claudia tenta de capter l'attention de Finn mais il était trop tard. Il se redressa lentement, comme s'il se débarrassait de toute la tension accumulée pendant le repas, et jeta un regard hostile à l'Imposteur. Son immobilité fit taire les murmures et les ragots. Ils l'observèrent tous, curieux.

— Je suis Gilles, déclara-t-il, et la reine Sia le sait. Elle sait aussi que mes souvenirs se sont perdus dans Incarceron.

L'amertume dans sa voix fit tressaillir Claudia. Elle reposa son verre et voulut l'interrompre mais il l'ignore, poursuivant son discours, le front sévère.

— Que voulez-vous que je fasse, mesdames et messieurs ? Voulez-vous que je me soumette à un test ADN ? J'y consentirais de bonne

grâce. Mais ce serait contraire au Protocole, n'est-ce pas ?! C'est interdit ! La technologie qui nous le permettrait est cachée et seule la reine sait où elle se trouve. Et elle ne dira rien.

Les gardes postés devant la porte s'avancèrent. L'un d'eux sortit son épée.

Si Finn s'en aperçut, il ne le montra pas.

— Il n'y a qu'un moyen de résoudre ce problème, un moyen honorable. C'est ainsi que nous agissons dans Incarceron.

Il sortit un gant clouté de sa poche. Avant que Claudia n'ait eu le temps de comprendre ce que cela impliquait, il avait écarté les assiettes et les chandeliers et lancé le gant. Celui-ci heurta l'Imposteur au visage ; un murmure de stupéfaction parcourut l'assemblée.

— Bats-toi, ordonna-t-il d'une voix pleine de colère, je te provoque en duel. Tu as le choix des armes. Bats-toi pour le royaume.

Gilles avait pâli.

— Je serai plus que ravi de vous tuer, monsieur, à l'heure et avec l'arme qui vous plairont.

— C'est hors de question ! s'écria la reine. Il n'y aura pas de duel, je l'interdis formellement.

Les deux prétendants se dévisagèrent, hostiles.

— Oh, laisse-les, maman, supplia Caspar d'une voix traînante. Pense à tous les désagréments que ça nous éviterait.

Sia ignore son fils.

— Il n'y aura pas de duel, messieurs. Et l'enquête commence demain.

Elle regarda une dernière fois Finn de ses yeux pâles.

— Personne ne doit me désobéir.

Il la salua d'un mouvement raide, repoussa sa chaise. Puis il sortit et les gardes le laissèrent passer. Claudia voulut le suivre mais Gilles intervint :

— N'y va pas, Claudia. Il n'est rien et il le sait.

Elle hésita un instant puis se rassit. Elle se dit qu'elle agissait ainsi car le Protocole interdisait que quiconque prenne congé avant la reine, mais elle vit Gilles lui sourire comme s'il pensait autrement.

Elle se tortilla sur sa chaise pendant vingt minutes, tapotant son verre vide. Quand enfin la reine se leva et qu'elle put s'éclipser, elle courut vers la chambre de Finn et frappa à la porte.

— Finn. Finn, c'est moi.

Personne ne vint lui ouvrir.

Elle se dirigea vers la fenêtre à vantaux au bout du couloir et observa la pelouse, le front contre la vitre. Elle avait envie de hurler contre lui. Comment pouvait-il agir de manière si irréfléchie ? Se battre ne servirait à rien ! Elle aurait pu s'attendre à une réaction aussi stupide et arrogante de la part de Keiro. Mais il n'était pas Keiro.

Se rongéant les ongles, elle se sentit tout à coup obligée de faire face à l'horrible doute qui la dévorait depuis près de deux mois. Et si elle avait commis une erreur ? Et si Finn n'était pas Gilles ?

12

Il ouvrit la fenêtre et contempla la nuit.
— *Le monde est un anneau infini, dit-il. Un ruban de Möbius,*
une roue à l'intérieur de laquelle on court.
C'est ce que tu viens de découvrir, toi qui as parcouru
des kilomètres et des kilomètres
pour finalement revenir à ton point de départ.
Sapphique continua de caresser le chat bleu.
— *Vous ne pouvez pas m'aider ?*
Il haussa les épaules.
— *Ce n'est pas ce que j'ai dit.*

SAPPHIQUE ET LE MAGE DES TÉNÉBRES

La passerelle ondulait au-dessus de la mer d'encre.

Au début, Keiro avait laissé le cheval galoper, profitant de cette sensation de liberté et de vitesse, mais il s'était rapidement rendu compte qu'il les mettait en danger car le pont métallique était glissant à cause de la neige fondue. La brume recouvrait le sol et donnait à Attia l'impression qu'ils avançaient au milieu des nuages. De temps à autre, elle apercevait des formes sombres au loin, qui auraient pu être des collines ou des îles. Une seule fois, elle vit une crevasse déchirer le sol à leurs côtés.

Le cheval se fatigua vite. Au bout de trois heures, sortant de sa stupeur, Attia constata que la mer avait disparu. Le brouillard se dissipait autour d'eux, révélant une jungle de cactus épineux et d'aloès de la taille d'un homme aux feuilles tranchantes comme des lames. Un sentier menait dans la forêt épaisse. Les plantes en bordure étaient racornies, sèches et dégageaient une fumée noire, comme si Incarceron venait de créer à leur intention un passage à coups de lance-flammes.

— Elle ne nous laisserait pas nous perdre, si ? demanda Keiro.

Ils descendirent de cheval puis installèrent un bivouac de fortune en lisière de forêt. Attia observa le sol brûlé et les restes de feuilles, semblables à des toiles d'araignées en fil de fer. Bien qu'aucun des deux n'évoque le sujet, elle vit Keiro jeter des regards inquiets en direction de la végétation. Comme pour se moquer de leurs craintes, la Prison éteignit abruptement les lumières.

Il ne restait pas grand-chose à manger. Un peu de viande séchée, un fromage dont Attia enleva le moisi, et deux pommes qu'elle avait volées à Rix et qu'elle donna au cheval. Tout en mâchant, elle dit :

— Tu es encore plus fou que Rix.

Keiro leva la tête.

— Tu trouves ?

— Keiro, on ne peut pas passer un marché avec Incarceron ! Elle ne te laissera jamais t'évader. Et si on lui apporte le Gant...

— C'est pas ton problème.

Il s'allongea et s'enroula dans sa couverture.

— Bien sûr que si !

Elle le regardait, furieuse.

— Keiro !

Comme il ne lui répondait pas, elle resta seule à nourrir sa colère. Peu après, elle perçut son souffle régulier et comprit qu'il dormait.

Ils auraient dû se relayer pour faire le guet. Mais elle était trop fatiguée pour s'en soucier. Ils dormirent tous les deux en même temps, enroulés dans des couvertures moisies pendant que le cheval attaché se languissait de faim.

Attia rêva de Sapphique. À un moment donné dans la nuit, il sortit de la forêt et s'assit à côté d'elle, attisant les braises incandescentes du feu de son long bâton. Elle se tourna pour lui faire face. Ses longs cheveux noirs lui nichaient une partie du visage. Le col de son manteau était abîmé. Soudain il déclara :

— La lumière disparaît.

— Quoi ?

— Tu ne sens pas qu'elle s'épuise ? Qu'elle s'estompe ? (Il lui jeta un regard oblique.) La lumière nous glisse entre les doigts.

Sur la main tenant le bâton, elle constata que le majeur droit manquait ; ne restait qu'un moignon avec une cicatrice.

— Où va-t-elle, maître ? chuchota-t-elle.

— Dans les rêves de la Prison.

Son visage se tendit, fatigué.

— Tout ça, c'est ma faute, Attia. J'ai montré la sortie à Incarceron.

— Expliquez-moi, enchaîna-t-elle d'une voix pressante. (Elle se rapprocha de lui.) Comment y êtes-vous parvenu ? Comment vous êtes-vous évadé ?

— Toutes les prisons ont une faille.

— Quelle faille ?

Il sourit.

— Une voie secrète et minuscule. Si petite que la Prison en ignore l'existence.

— Mais où est-elle ? Et peut-on l'ouvrir avec la clé, celle que possède le directeur ?

— La clé déverrouille uniquement le Portail.

Elle frissonna de peur tout à coup parce qu'il se démultiplia devant elle. Elle se trouva face à une rangée de Sapphique, qui lui rappela l'Hydrenchainée et ses menottes de chair.

Elle secoua la tête, déconcertée.

— Nous avons votre Gant. Keiro dit...

— Ne mets pas tes mains dans celles d'une bête, murmura-t-il. Ou bien tu te verras forcée de faire son travail à sa place. Prends soin de mon Gant, Attia.

Le feu crépita. Des braises éclatèrent. Il se replia sur lui-même et disparut dans les ombres.

Elle dut se rendormir ensuite car lorsqu'elle fut réveillée par un cliquetis métallique, elle eut l'impression que de nombreuses heures s'étaient écoulées. Elle se releva et vit Keiro seller le cheval. Elle voulut lui parler de son rêve mais elle avait du mal à s'en souvenir. Elle bâilla et contempla le lointain plafond de la Prison.

Au bout d'un temps, elle demanda :

— Est-ce que la lumière te paraît différente ?

Keiro tirait sur la sangle.

— Comment ça, différente ?

— Plus faible.

Il la regarda puis leva la tête, immobile un instant.

— Peut-être, répondit-il en continuant de seller le cheval.

— Moi, j'en suis certaine.

Les lumières d'Incarceron leur avaient toujours paru puissantes. Or, à présent, elles semblaient vaciller.

— Si la Prison est vraiment en train de se construire un corps, elle doit drainer une énorme quantité d'énergie du système central. Peut-être que l'aile glacière n'est pas la seule aile à fermer. Nous n'avons croisé personne depuis cette... créature. Où sont-ils tous passés ?

— Franchement, je m'en fiche, répondit Keiro.

— Tu ne devrais pas.

Il haussa les épaules.

— La loi de la Racaille. Ne te soucie de personne d'autre que de ton frère.

— Ou ta sœur.

— Je te l'ai dit, ta présence n'est que temporaire.

Un peu plus tard, après être montée derrière lui sur le cheval, elle le questionna à nouveau :

— Que va-t-il se passer quand nous serons arrivés là où nous mène Incarceron ? Est-ce que tu vas tout simplement lui donner le Gant ?

— Tu verras bien, petite esclave.

— Tu ne comprends donc rien ! Keiro, écoute-moi. Nous ne pouvons pas aider la Prison à parvenir à ses fins !

— Pas même pour nous évader ?

— Toi, tu pourras t'évader. Mais les autres ?

Keiro lança le cheval au galop.

— Personne dans cet enfer ne s'est jamais préoccupé de moi, répondit-il d'une voix posée.

— Finn...

— Pas même Finn. Alors pourquoi est-ce que je devrais m'inquiéter pour les autres ? Ils ne sont pas moi, Attia. Ils n'existent même pas à mes yeux.

Discuter avec lui ne servirait à rien. Tandis qu'ils avançaient dans le sous-bois mal éclairé, elle songea à l'horreur de la situation : la Prison cesserait de fonctionner, les lumières s'éteindraient pour ne jamais se rallumer, le froid envahirait tout. Les machines se bloqueraient, les distributions de nourriture s'arrêteraient. Des couches de glace se formeraient, recouvriraient des ailes entières, des corridors, des ponts. Les chaînes s'oxydéraient. Les villes gèleraient, les maisons deviendraient froides, abandonnées, les étals des marchés s'effondreraient sous l'effet des tempêtes de neige. L'air se ternirait, se transformerait en poison. Et les gens ! Elle imaginait déjà leur panique, leur peur, leur solitude, le déferlement de sauvagerie qu'une telle faillite libérerait : une lutte sans merci pour survivre. Le monde irait à sa perte.

En disparaissant, la Prison condamnerait ses enfants.

Autour d'eux, la lumière prit des reflets verdâtres. Sur le chemin recouvert de cendres, les sabots du cheval n'émettaient aucun bruit.

— Tu crois que le directeur est ici ? murmura Attia.

— Si c'est le cas, mon cher frère ne doit pas avoir la vie facile, répondit-il, l'air soucieux.

— Encore faut-il qu'il soit toujours en vie.

— Je te l'ai dit, Finn peut se sortir de n'importe quelle situation. Oublie-le.

Keiro observa la pénombre.

— On a bien assez d'ennuis comme ça.

Elle lui lança un regard noir. La façon dont il parlait de Finn l'agaçait ; cette manière qu'il avait de lui faire croire qu'il s'en fichait, qu'il ne ressentait rien. Parfois, elle avait envie de lui jeter son

angoisse à la figure mais elle savait que ce serait inutile. Il se contenterait de hausser les épaules froidement ou de sourire. Keiro s'était construit une armure, une armure invisible qu'il portait avec insolence. Elle faisait partie de lui tout autant que ses cheveux blonds sales ou ses yeux bleu acier. La seule fois où elle avait effleuré ce qui se cachait au fond de son âme, c'était quand la Prison lui avait révélé son imperfection. Et elle savait qu'il ne pardonnerait jamais à Incarceron une telle offense.

Le cheval s'arrêta. Souffla. Baissa les oreilles.

— Tu vois quelque chose ? demanda Keiro, sur le qui-vive.

D'immenses églantiers aux épines acérées se dressaient autour d'eux.

— Non, répondit-elle.

En revanche, elle entendait quelque chose. Un bruit lointain, étouffé, comme un murmure au fond d'un cauchemar.

Keiro l'avait remarqué, lui aussi.

— Une voix ? Que dit-elle ?

Faible, répétant sans cesse la même chose. Deux syllabes qui se confondaient dans un dernier souffle.

Attia n'osait pas bouger. Cela lui paraissait fou, impossible. Et pourtant...

— Je crois qu'elle m'appelle, dit-elle.

— Attia ! Attia, tu m'entends ?

Jared régla l'émetteur et réessaya. Il avait faim mais le morceau de pain sur le plateau était dur. Malgré tout, il préférerait encore ça à un dîner en compagnie de la reine.

Avait-elle remarqué son absence ? Il espérait que non. Il en tremblait d'angoisse.

Au-dessus de lui, l'écran n'était plus qu'une masse informe de circuits, de fils, de câbles enchevêtrés. Le Portail n'émettait aucun bruit en dehors de son murmure habituel. Jared se rendit compte qu'il appréciait ce silence. Il l'apaisait, au point que même la douleur qui ne manquait jamais de s'exprimer semblait ici moins virulente. Quelque part là-haut, dans les méandres des tours et des chambres, des complots se tramaient. Au-delà des écuries et des jardins s'étendait la campagne du royaume, immense, d'une beauté resplendissante sous les étoiles.

Il se voyait comme une tache sombre au milieu de cette splendeur. Il se sentait coupable, ce qui le poussait à travailler avec d'autant plus d'acharnement. Depuis la proposition sournoise de la reine, depuis que se dessinait devant lui la possibilité d'accéder au savoir de l'Académie, il n'avait pas pu trouver le sommeil. Il restait éveillé dans son lit ou arpentait les allées des jardins, si absorbé par

son chagrin et ses espoirs qu'il lui avait fallu des heures avant qu'il se rende compte qu'elle le faisait suivre.

Donc, peu avant le banquet, il lui avait envoyé un message.

J'accepte votre offre. Je partirai pour l'Académie demain à l'aube.
Jared Sapiens.

Chaque mot représentait une blessure, une trahison. Il avait ensuite trouvé refuge dans le bureau.

Deux hommes l'avaient suivi jusqu'à la tour des Sapiienti, il s'en était même assuré. Mais les règles du Protocole leur interdisaient l'accès à ce grand donjon en pierre qui abritait les nombreux appartements des Sapiienti de la reine. Au contraire de sa résidence à lui, sur le domaine du directeur, cette tour s'avérait conforme à l'Époque – un nombre incroyable de mécanismes d'horlogerie, d'alambics, de livres reliés de cuir. Une parodie de la connaissance. Mais l'endroit n'en demeurait pas moins labyrinthique et, les premiers jours, il avait découvert l'existence de passages secrets, de couloirs voûtés qui menaient discrètement aux écuries, aux cuisines, aux laveries et aux distilleries. Échapper aux hommes de la reine avait été un jeu d'enfant.

Il s'était montré prudent. Quelques semaines auparavant, il avait installé ses propres détecteurs dans l'escalier menant au Portail : des araignées, tapies dans les recoins du cellier et qui surveillaient les alentours nuit et jour.

— Attia. Attia. Tu m'entends ? C'est Jared. Réponds-moi s'il te plaît.

Ce soir était sa dernière occasion de contact. Depuis l'apparition du directeur, il savait que l'écran fonctionnait toujours. Ce crépitement insidieux n'avait pas berné Jared – le directeur avait préféré mettre fin à la transmission plutôt que de répondre à la question de Finn.

Au départ, il avait pensé chercher Keiro mais Attia lui avait ensuite paru être un meilleur choix. Il avait échantillonné les enregistrements de sa voix et les images d'elle que lui et Claudia avaient vues grâce à la clé. Avec l'appareil de localisation que le directeur avait utilisé, il avait fait des essais pendant des heures en modifiant les données à traiter. Tout à coup, au moment même où il avait pensé abandonner, le Portail avait crachoté. Jared avait espéré retrouver Attia dans l'immensité de la Prison, mais la machine n'avait fait que fredonner depuis le début de la soirée. Empreint d'une immense lassitude, Jared commençait à croire qu'il allait échouer.

Il finit sa bouteille d'eau puis sortit la montre du directeur de sa poche et la posa sur le bureau. Le minuscule cube cliqueta sur la

surface en métal.

Le directeur lui avait dit que ce cube était Incarceron.

Il le fit doucement tourner entre ses doigts.

Si petit.

Si mystérieux.

Une prison qu'on pouvait accrocher à une chaîne de montre.

Il l'avait soumis à tous les tests possibles mais n'avait rien obtenu.

Le cube n'avait pas de densité, pas de champ magnétique, n'émettait aucune onde. Malgré ses nombreux instruments, il n'avait pas réussi à briser son silence argenté. À l'intérieur de ce cube aux matériaux inédits existait un tout autre monde.

Du moins, si on en croyait le directeur.

Jared se rendit compte qu'il se fiait uniquement à la parole de John Arlex. Et s'il ne s'agissait que du dernier piège tendu par le directeur à sa fille ? Et s'il avait menti ?

Était-ce pour cela que lui, Jared, n'avait encore rien dit à Claudia ?

Il fallait qu'il lui parle. Elle avait le droit de savoir. Il devait aussi mentionner son accord avec la reine. Cette idée le tourmentait.

— Attia, Attia. Tu m'entends ? S'il te plaît !

Pour toute réponse, un bip sonore retentit dans sa poche. Il sortit son scanner puis jura en silence. Peut-être que les hommes assignés à sa surveillance en avaient eu assez de ronfler sur les marches de la tour et avaient décidé de venir le chercher.

Quoi qu'il en soit, quelqu'un déambulait dans les celliers.

— Nous devrions rester sur le chemin, lui lança Keiro.

Attia fixait le sous-bois.

— Je te dis que je l'ai entendu. Mon nom.

Keiro grogna et descendit de cheval.

— On ne peut pas avancer là-dedans.

— Alors, on n'a qu'à ramper.

Elle se mit à quatre pattes. Des racines enchevêtrées couraient sous les hautes feuilles dans la pénombre verdâtre.

— On peut passer en dessous. On ne doit pas être loin !

Keiro hésita.

— Si on dévie, la Prison va croire qu'on cherche à la trahir.

— Depuis quand as-tu peur d'Incarceron ?

Il la fusilla du regard. Elle semblait toujours savoir quoi dire pour l'atteindre.

— Attends-moi. Je vais y aller seule.

Et elle disparut.

Agacé, Keiro attacha le cheval puis se faufila derrière elle. De minuscules morceaux de feuilles recouvraient le sol, il les sentait céder

sous son poids, s'infiltrer dans ses gants. Les racines étaient immenses, un amas de métal lisse qui serpentait entre les tiges. Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il s'agissait en fait de câbles qui s'enfonçaient dans le sol de la Prison et qui soutenaient le feuillage. Il n'y avait pas assez de place pour lever la tête. Des églantiers, des ronces et des épines d'acier lui griffaient le dos et s'emmêlaient dans ses cheveux.

— Baisse-toi davantage, lui conseilla Attia. Allonge-toi.

Keiro jura quand son manteau écarlate se déchira au niveau de l'épaule.

— Bon sang, il n'y a rien...

— Écoute, dit-elle en s'arrêtant. Tu entends ?

Une voix.

Une voix qui grésillait, et dont les syllabes semblaient s'accrocher aux branches épineuses.

Keiro se frotta le visage de ses mains sales.

— Allez, on continue, dit-il tout bas.

Ils se faufilèrent sous le feuillage aiguisé comme des lames de rasoir. Enfonçant ses doigts dans la terre meuble, Attia avançait. Le pollen la faisait éternuer ; l'air était saturé de fines particules de poussière. Un scarabée passa dans ses cheveux.

Après avoir contourné un tronc épais, elle vit, comme s'il avait été plongé au cœur de cette forêt de ronces et de fil barbelé, le mur d'un sombre bâtiment.

— C'est comme dans le livre de Rix, s'étonna-t-elle.

— Encore ?

— Une belle princesse dort pendant une centaine d'années dans un château en ruine.

Keiro grogna puis démêla ses cheveux pris dans les épines.

— Et alors ?

— Un voleur s'introduit dans le château pour lui voler une coupe en argent. Elle se transforme en dragon et ils se battent.

— Je dois vraiment être bête pour continuer à t'écouter. Qui gagne ?

— Le dragon. Elle le mange, et ensuite...

Un grésillement.

Keiro bondit. De la vigne vierge courait sur un pan du mur aux briques noires et lisses. À la base se trouvait une minuscule porte en bois recouverte de lierre.

De l'autre côté, une voix crépitait.

— Qui est là ? murmura-t-elle.

13

*J'ai berné la Prison.
J'ai berné ma mère.
Je lui ai posé une question
À laquelle elle ne pouvait pas répondre.*

CHANTS DE SAPPHIQUE

- C'est moi ! Je vous cherche partout !
Soulagé, Jared ferma les yeux. Puis il ouvrit la porte et lit entrer Claudia. Elle portait un manteau sombre sur sa robe de soirée.
— Finn est là ? demanda-t-elle.
— Finn ? Non...
— Il a lancé un défi à l'Imposteur. Difficile à croire, non ?
Jared reporta son attention sur l'écran.
— Malheureusement, ça ne m'étonne pas, Claudia.
Elle l'observa au milieu de cet immense désordre.
— Que faites-vous ici en pleine nuit ?
Elle se rapprocha de lui.
— Maître, vous semblez épuisé. Vous devriez aller dormir.
— J'aurai tout le temps de dormir à l'Académie.
Elle perçut dans sa voix une amertume qui la surprit.
Tout à coup inquiète, elle s'assit sur le banc, poussant les outils sur le côté.
— Mais je croyais...
— Je pars demain, Claudia.
— Déjà ? s'écria-t-elle, bouleversée. Mais... vous êtes si près du but Pourquoi n'attendez-vous pas quelques jours encore ?
— Je ne peux pas.
Sa rudesse la troubla. Elle se demanda si c'était la douleur qui le forçait à agir ainsi. Il s'assit et croisa ses longs doigts.
— Oh, Claudia ! s'écria-t-il avec tristesse. Comme j'aimerais que

nous soyons tranquilles et en sécurité à la maison. Je voudrais retrouver mon renardeau, et les oiseaux. Mon observatoire me manque, Claudia. Admirer les étoiles aussi.

— Maître, voilà que vous devenez nostalgique à présent, remarqua-t-elle avec tendresse.

— Un peu, répondit-il en haussant les épaules. J'en ai assez de la cour. De son Protocole étouffant. De ces repas exquis, de ces chambres somptueuses où derrière chaque porte se cache un espion. J'aspire à un peu de calme.

Elle resta silencieuse. Jared était rarement maussade, lui d'habitude si serein, si sérieux, si réconfortant. Elle essaya de ne pas s'affoler.

— Nous rentrerons à la maison, maître, dès que Finn sera installé sur le trône. Nous rentrerons à la maison. Vous et moi.

Il sourit, hocha la tête. Elle lui trouvait un air mélancolique.

— Cela peut prendre des mois. Et cette histoire de duel n'arrange rien.

— La reine leur a interdit de se battre.

— Bien.

Il tapota le bureau du bout des doigts. Elle se rendit compte que la machine fonctionnait, que le Portail vibrait, libérant une énergie capricieuse.

— J'ai quelque chose à te dire, Claudia. Quelque chose d'important.

Il se pencha en avant, sans la regarder.

— Quelque chose dont j'aurais dû te faire part avant, que je n'aurais pas dû garder pour moi. Ce périple jusqu'à l'Académie que la reine m'autorise à entreprendre... Il y a une raison à ça...

— Oui, pour consulter l'Esoterica, je sais, dit-elle avec impatience. Je sais ! J'aurais simplement aimé vous accompagner. Pourquoi vous a-t-elle laissé partir et pas moi ? À quoi joue-t-elle ?

Jared leva la tête. Son cœur battait la chamade. Il avait presque honte de parler.

— Claudia...

— D'un autre côté, peut-être est-ce une bonne chose que je reste, poursuivit-elle en arpentant la pièce. Un duel ! Il ne sait vraiment pas se tenir ! C'est comme s'il avait oublié tout ce...

Croisant le regard de son professeur, elle s'arrêta et rit, gênée.

— Désolée. Qu'alliez-vous dire ?

Une douleur résonna en lui, distincte de celle due à sa maladie et qu'il identifia comme étant de la colère. À cette colère se mêlait aussi un sentiment d'orgueil. Étrange, il ne se serait pas cru orgueilleux. « Vous êtes son professeur, son frère, et bien plus un père pour elle que je ne l'ai jamais été. » Les paroles teintées de jalousie du directeur

lui revinrent en mémoire. Il les savoura un instant, contemplant Claudia qui patientait. Elle ne se doutait de rien. Comment pouvait-il briser la confiance établie entre eux ?

— Tiens, poursuivit-il en déposant la montre sur le bureau. Prends-la, elle te revient.

Claudia parut soulagée puis surprise.

— La montre de mon père ?

— Non, pas la montre. Ceci.

En s'approchant, elle comprit qu'il désignait le cube en métal qui pendait à la chaîne. Voir son père avec lui avait paru tellement évident qu'elle n'y avait jamais prêté attention mais, à présent, elle s'étonnait que cet homme d'une grande austérité ait pu garder cette babiole.

— C'est un porte-bonheur ?

Jared ne sourit pas.

— C'est Incarceron, répondit-il.

Allongé dans les hautes herbes, Finn observait les étoiles.

Le silence de la nuit et la beauté de ces lueurs lointaines lui apportaient un certain réconfort et avaient apaisé les élans de jalousie qui brûlaient en lui.

Il posa sa tête dans ses mains. Les brins d'herbe lui piquaient la nuque.

Dans Incarceron, il avait souvent rêvé des étoiles ; elles symbolisaient la liberté. Ce qu'elles représentaient encore à ses yeux, même aujourd'hui, car il avait toujours le sentiment d'être en prison. Peut-être le serait-il toujours. Peut-être qu'il vaudrait mieux disparaître après tout, se perdre dans la forêt et ne jamais revenir. Mais cela impliquait d'abandonner Keiro et Attia.

Claudia s'en ficherait, pensa-t-il. Il changea de position, mal à l'aise. Elle s'en ficherait. Elle épouserait l'Imposteur et finirait reine, comme cela avait été prévu depuis le début.

Pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas simplement s'enfuir ?

Mais où ? Et pouvait-il s'imaginer traverser au galop ce monde oppressé par un Protocole sans fin tout en rêvant chaque nuit de Keiro, coincé dans l'enfer métallique d'Incarceron, et se demandant s'il vivait encore, s'il était devenu fou ou s'il se consumait dans le meurtre ?

Il se roula en boule. D'ordinaire, les princes dormaient dans des lits dorés aux dais richement ornés mais le palais grouillait d'ennemis et il étouffait à l'intérieur. Les picotements familiers derrière ses yeux avaient disparu mais la sécheresse dans sa gorge lui rappelait que la crise n'était pas passée loin. Il devait faire attention. Il fallait qu'il se

maîtrise davantage.

Et pourtant, il repensait au défi qu'il avait lancé avec fougue. Il s'y complaisait, encore et encore. Voir l'Imposteur réagir aussi violemment, une marque rouge sur le visage. Il avait perdu son calme. Dans la nuit, Finn sourit, une joue posée sur l'herbe humide.

Derrière lui, un froissement.

Il se releva d'un bond. Les vastes pelouses paraissaient grises à la lumière des étoiles. Les cimes des arbres formaient des ombres menaçantes. Les jardins embaumaient la rose et le chèvrefeuille, emplissant l'air de douceur.

Il se rallongea.

La lune flottait comme un fantôme abîmé. Jared lui avait expliqué qu'elle avait été attaquée pendant les années de Terreur, ce qui avait modifié les marées. Son orbite s'était décalée, bouleversant le monde à jamais.

Ensuite, ils avaient figé le temps et interdit le moindre changement.

Quand il serait roi, il remédierait à tout ça. Les gens seraient libres de faire et de dire ce qu'ils voudraient. Les pauvres ne serviraient plus d'esclaves aux riches. Et il trouverait Incarceron, relâcherait tous les prisonniers... Ensuite, il s'enfuirait.

Il observa les étoiles.

Finn, le prophète des étoiles, ne s'enfuit pas. Il pouvait presque entendre la voix moqueuse de Keiro.

Il tourna la tête, soupira puis s'étira.

Et sa main heurta un objet froid.

Il brandit son épée, vif comme l'éclair. Il se tenait debout, alerte, le cœur battant, la nuque dégoulinante de sueur.

Au loin, on entendait des notes de musique.

Les pelouses étaient désertes. Cependant, il aperçut quelque chose de petit et de scintillant dans l'herbe, tout près de lui.

Il se pencha en avant pour le ramasser. Un frisson de peur lui parcourut l'échine.

Il tenait dans sa main un petit couteau en acier à la lame acérée. Sur le manche était dessiné un loup, à l'air féroce et la gueule grande ouverte.

Finn se ressaisit et regarda autour de lui, serrant fortement son épée.

Mais le silence emplissait la nuit.

La porte céda au troisième coup. Repoussant le rideau de ronces, Keiro entra.

— Couloir, annonça-t-il d'une voix étouffée. Tu as la torche ?

Elle la lui tendit.

Elle l'entendit s'affairer à l'intérieur, mais patienta. Ne lui parvenaient que des bruits sourds.

— Tu peux venir, dit-il enfin.

Attia obéit et se posta à côté de lui.

Il faisait sombre. L'endroit était sale et avait manifestement été abandonné depuis des années, voire des siècles. Un tas de ferrailles gisaient dans un coin sous des toiles d'araignées et des couches de crasse.

Keiro se fraya un chemin entre un bureau renversé et une armoire cassée. Après avoir balayé la poussière de sa main gantée, il observa les amoncellements de vaisselle brisée.

— Tout à fait ce qu'il nous faut.

Attia tendit l'oreille. Les couloirs se perdaient dans l'obscurité où plus rien ne semblait exister sinon les voix. Elle en percevait deux à présent, qui allaient et venaient.

Keiro avait sorti son épée.

— Au moindre souci, on dégage, j'ai eu mon compte avec l'Hydrenchainée.

Elle hocha la tête, prête à partir explorer. Il lui agrippa le bras et la fit passer derrière lui.

— Tu surveilles mes arrières. C'est ton boulot.

Attia lui sourit.

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-elle sarcastique.

Ils avancèrent prudemment dans la pénombre, ils arrivèrent devant une porte entrouverte qui semblait condamnée. En s'y faufilant, Attia comprit pourquoi. Des meubles avaient été empilés de l'autre côté, comme si quelqu'un avait tenté de la bloquer.

— Il s'est passé un truc ici. Regarde.

Keiro éclaira le sol éclaboussé de taches sombres. Attia pensa à du sang. Elle regarda de plus près la ferraille qui s'entassait tout autour dans les galeries.

— Ce sont des jouets, chuchota-t-elle.

Ils se tenaient dans les décombres d'une superbe nursery. Mais il y avait un problème d'échelle. La maison de poupée qui se trouvait devant elle était énorme. Elle aurait pratiquement pu entrer à l'intérieur en se baissant un peu pour éviter que sa tête ne se cogne contre le plafond de la cuisine où pendaient des jambons en plâtre. Les fenêtres à l'étage étaient trop hautes. Des cerceaux, des balles, des jeux tic quilles, des bilboquets s'amoncelaient au milieu de la pièce. En s'approchant, Attia sentit sous ses pieds un tapis tic douceur. Elle s'accroupit et comprit qu'elle marchait sur une moquette épaisse recouverte de saleté.

La pièce s'éclaira peu à peu. Keiro avait trouvé des bougies qu'il avait allumées et posées çà et là.

— Regarde-moi ça ! Des géants ou des nains ?

La plupart de ces jouets extraordinaires étaient gigantesques, comme cette épée ou ce casque pour ogre accroché au mur. D'autres étaient minuscules ; des cubes en bois de la taille de grains de sel, des livres dans une bibliothèque langés du plus grand au plus petit, si bien que les volumes de la dernière étagère s'avéraient microscopiques. Keiro ouvrit une commode et pesta en constatant qu'elle débordait de déguisements de toutes les tailles. Il trouva quand même une ceinture en cuir à la boucle dorée. Il sortit aussi un manteau de pirate en cuir pourpre qu'il revêtit immédiatement en serrant la ceinture par-dessus.

— Ça me va ?

— On perd notre temps.

Les voix avaient presque disparu. Attia arpenta la pièce, essaya de comprendre d'où venait le son, s'approcha d'un immense cheval à bascule puis d'une série de marionnettes au cou brisé et aux membres désarticulés qui pendaient au mur et dont les yeux, rouges comme ceux d'Incarceron, semblaient la surveiller.

Derrière se trouvaient des poupées empilées les unes sur les autres ; des princesses aux cheveux dorés, des soldats, des dragons en feutre et en batiste avec de longues queues fourchues. Des ours, des pandas et d'autres animaux en peluche formaient un tas qui montait jusqu'au plafond.

Elle entreprit de les déplacer sur le côté.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Keiro d'un ton sec.

— Tu ne les entends pas ?

Deux voix. Faibles et grésillantes. On aurait pu croire que les ours parlaient, que les poupées babillaient. Des bras, des jambes, des têtes et des yeux en verre bleus s'effondrèrent de tous les côtés.

En dessous, elle trouva une petite boîte dont le couvercle était décoré d'un aigle en ivoire.

Les voix provenaient de l'intérieur.

Claudia demeura silencieuse pendant un long moment. Puis elle ramassa la montre et laissa pendre le cube qui accrocha la lumière.

— Comment le savez-vous ? murmura-t-elle.

— Ton père me l'a dit.

Elle hocha la tête et il vit ses yeux briller de fascination.

— Il m'a expliqué que je tenais le monde entre mes mains.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Je voulais le soumettre à quelques tests. Rien n'a marché. Je crois que je cherchais à vérifier s'il disait bien la vérité.

Un écran grésilla. Jared leva la tête d'un air distrait.

Claudia contemplait le cube qui tournait sur lui-même. S'agissait-il vraiment du monde infernal dans lequel elle avait été plongée, la

Prison riche de millions de prisonniers ? Son père se trouvait-il à l'intérieur ?

— Pourquoi mentirait-il ? Jared ?

Il ne l'écoutait plus. Il s'activait sur le tableau de bord, opérait des réglages. Le bourdonnement changea de modulation. Elle eut tout à coup mal au cœur, comme si le monde avait vacillé. Elle reposa la montre.

— La fréquence n'est plus la même ! s'écria Jared. Peut-être... Attia ! Attia ! Tu m'entends ?

Le silence crépita. Puis, à leur grande stupeur, ils entendirent des notes, au loin.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla Claudia.

Mais elle savait ce que c'était. Le carillon d'une botte à musique.

Keiro souleva le couvercle. La mélodie semblait lui hurler dessus, emplissant la pièce encombrée d'une gaieté étrange et menaçante. Il ne vit aucun mécanisme, rien qui semblât produire cet air. La boîte en bois était vide, excepté un miroir à l'intérieur du couvercle. Il l'examina minutieusement.

— C'est impossible.

— Donne-la-moi.

Il lui lança un coup d'œil rapide puis la lui tendit.

Elle la tint avec fermeté car elle savait que les voix se cachaient derrière la musique.

— C'est moi. Attia.

— J'ai perçu quelque chose !

De ses doigts délicats, Jared appuya sur différents boutons.

— Là. Là ! Tu entends ?

— C'est moi. Attia.

— On l'a retrouvée ! s'écria Jared, ivre de joie. Attia, c'est Jared ! Jared Sapiens. Dis-moi si tu m'entends.

Une minute de grésillement. Puis sa voix, déformée mais intelligible.

— C'est vraiment vous ?

Jared se tourna vers Claudia. L'expression sur son visage balaya son triomphe. Elle semblait étrangement décontenancée, comme si la voix d'Attia l'avait replongée dans l'horreur de la Prison.

— On est là tous les deux, Claudia et moi. Tu vas bien, Attia ? Tu es en sécurité ?

Des frictions. Puis une autre voix, aigre comme un jet d'acide.

— Où est Finn ?

— Keiro ? soupira Claudia.

— Qui d'autre ? Où est-il, Claudia ? Où est le prince ? Tu es là,

petit frère ? J'espère que tu m'écoutes parce que je vais te tordre le cou.

— Il n'est pas là.

Claudia se rapprocha de l'écran sur lequel des lignes blanches ondulaient frénétiquement. Jared fit quelques réglages.

— Voilà, dit-il avec calme.

Keiro apparut.

Il n'avait pas changé. Il portait un manteau criard et une ceinture à laquelle étaient accrochés des couteaux. Son regard semblait empreint d'une colère féroce. Il dut la voir lui aussi car un air méprisant s'afficha aussitôt sur son visage.

— Toujours en dentelle et en soie, à ce que je vois.

Attia se tenait derrière lui, parmi les ombres d'une pièce encombrée. Leurs yeux se croisèrent.

— Avez-vous vu mon père ? demanda Claudia.

Keiro laissa échapper un sifflement.

— Alors, c'est vrai ? Il est à l'Intérieur ?

— Oui, répondit-elle d'une petite voix. Il a pris les deux clés avec lui mais c'est la Prison qui les a désormais. Elle a un projet délirant... elle veut se construire...

— Un corps. On est au courant.

Keiro savoura leur étonnement. Attia lui prit la boîte des mains.

— Est-ce que Finn va bien ? Que se passe-t-il ?

— Le directeur a saboté le Portail, expliqua Jared d'une voix tendue, comme si le temps leur était compté. J'ai effectué quelques réparations mais... On ne peut pas vous faire sortir pour le moment.

— Alors...

— Écoutez-moi. Le directeur est le seul qui puisse vous aider. Essayez de le trouver. Comment faites-vous pour nous voir ?

— Grâce à une boîte à musique.

— Gardez-la avec vous. Elle pourrait...

— D'accord, mais Finn ! interrompit Attia, morte d'angoisse. Où est Finn ?

Tout à coup, la nursery vacilla. Keiro poussa un cri.

— C'était quoi ?

Attia regarda autour d'elle. Le revêtement du monde semblait s'être aminci. Elle eut peur soudain de passer au travers, de plonger comme Sapphique dans le noir éternel. Mais la moquette sous ses pieds n'avait pas bougé. Elle entendit Keiro :

— La Prison est en colère. Il faut qu'on y aille.

— Claudia !

Attia secoua la boîte mais elle ne voyait plus que son propre visage dans le miroir.

— Tu es encore là ?

Des cris, une dispute. Des bruits, des mouvements, une porte qui s'ouvre. Et, enfin, une voix.

— Attia, c'est Finn.

Le miroir se ralluma et elle le vit.

Le choc la réduisit au silence.

Les mots lui manquaient ; elle avait tellement de choses à lui dire.

— Finn..., bredouilla-t-elle.

— Est-ce que vous allez bien ? Keiro, tu es là ?

Elle sentit la présence de Keiro à ses côtés. Elle entendit sa voix, sombre et moqueuse.

— Tiens, tiens. Regardez qui voilà.

14

Aucun de nous ne sait plus qui il est.

LES LOUPS D'ACIER

Finn et Keiro se dévisagèrent.

Après toutes ces années, Finn avait appris à lire en Keiro. Il voyait bien que ce dernier était d'humeur féroce. Il rougit puis, se rappelant la présence de Jared et de Claudia, se frotta le visage.

— Est-ce que ça va ?

— À ton avis ? Mon frère s'est évadé. Je n'ai pas de gang, pas de commando, pas de nourriture, pas de maison, pas de soutien. On me rejette dans toutes les unités, j'en suis réduit à dépouiller les voleurs. Je suis au bas de l'échelle, Finn. Mais au fond, c'est normal pour un hybride.

Finn ferma les yeux. Le couteau des Loups d'acier pendait à sa ceinture, la lame pressée contre sa hanche.

— Ce n'est pas non plus le paradis, ici.

— Vraiment ? s'exclama Keiro en le toisant, les bras croisés. Tu m'as l'air de bien te porter, petit frère. Tu as faim ?

— Non, mais...

— Tu as des courbatures ? Tu es fatigué ? Tu es blessé parce que tu t'es battu contre une Hydrenchainée ?

— Non.

— Eh bien, moi oui, mon cher prince ! explosa Keiro. Tu vis dans un palais doré et tu voudrais que je compatisse ? Au fait, qu'en est-il de tes projets de nous faire sortir d'ici ?

Le cœur de Finn battait à tout rompre ; il avait la chair de poule. Il sentit Claudia se rapprocher de lui. Comme si elle avait su qu'il ne pouvait pas répondre, elle intervint :

— Jared fait tout ce qu'il peut. Ce n'est pas facile, Keiro. Mon père a commis beaucoup de dégâts. Il va falloir que tu sois patient.

Keiro ricana.

Finn s'assit sur la chaise en métal puis se pencha en avant vers eux, les deux mains sur le bureau.

— Je ne vous ai pas oubliés. Je ne vous ai pas abandonnés. Je pense à vous sans cesse. Il faut que vous me croyiez.

Ce fut Attia qui répondit.

— On te croit. On va bien, Finn, ne t'inquiète pas pour nous. Est-ce que tu as toujours tes visions ?

Sa sollicitude le réconforta un peu.

— Oui, parfois. On me donne des médicaments mais ça ne m'aide pas tellement.

— Attia, interrompit Jared, curieux. Dis-moi, est-ce que vous trouvez près d'un objet qui pourrait émettre de l'énergie ? Quelque part au cœur du système ?

— Je ne sais pas... On est dans une sorte de... nursery.

— Elle a dit « nursery » ? murmura Claudia.

Finn haussa les épaules. Pour lui, seul comptait le silence de Keiro.

— C'est simplement que..., poursuivit Jared, perplexe. Je reçois des données étranges. Comme si une puissante source d'énergie se trouvait pas loin.

— Ce doit être le Gant. La Prison veut...

Elle s'interrompit brusquement. Ils perçurent des chuchotements, une dispute, puis l'écran s'inclina, clignota et devint tout noir.

— Attia ! Est-ce que ça va ? s'écria Jared.

La voix de Keiro leur parvint, étouffée et furieuse.

— Tais-toi !

Puis, plus fort :

— La Prison se doute de quelque chose. Il faut qu'on s'en aille.

Un cri sourd. Un bruit métallique.

— Keiro ? s'inquiéta Finn. Il a sorti son épée. Keiro ! Qu'est-ce qui se passe ?

Un remue-ménage. Ils entendirent distinctement Attia étouffer un en de terreur.

— Les marionnettes, siffla-t-elle.

Puis l'écran se couvrit de neige.

Elle mordit la main de Keiro plaquée sur sa bouche ; il la retira. Elle prit une grande inspiration.

— Regarde. Regarde !

Une marionnette bougea. Les fils qui l'actionnaient pendaient depuis le plafond plongé dans l'obscurité. Elle leva la tête et se tourna lentement pour les observer.

Une main souple se leva, un doigt se tendit vers eux. Elle ouvrit la

mâchoire.

— *Je vous avais dit de ne pas me trahir.*

Attia recula tout en serrant la boîte à musique contre elle. Mais celle-ci émit un bruit étrange et le miroir se brisa en quatre. Elle la jeta au loin.

La marionnette se redressa, les genoux rentrés vers l'intérieur, chancelante comme un squelette. Elle avait le visage d'un arlequin, le nez crochu et laid, un bonnet de fou à rayures.

Les yeux rouges.

— On ne t'a pas trahie, répondit Keiro. On a entendu une voix et on est venus voir. Le Gant est toujours en notre possession, en sécurité, on te l'apporte. Je l'ai empêchée d'en parler aux autres, tu as vu ?

Attia lui lança un regard noir. Elle avait mal aux lèvres suite à la pression qu'il avait exercée sur sa bouche.

— *J'ai vu.* (La mâchoire en bois s'ouvrit, se referma, mais la voix semblait provenir de nulle part.) *Tu m'intrigues, prisonnier. Je pourrais te détruire et pourtant tu ne cesses de me défier.*

— Rien de nouveau, répondit-il d'une voix traînante et sarcastique. Tu pourrais tous nous détruire, à n'importe quel moment.

Il s'avança vers la marionnette, collant son beau visage contre cette face hideuse.

— Ou bien existe-t-il encore des résidus de ton ancien programme ? Le Sapien, là-bas, affirme qu'au départ tu devais être un paradis. On aurait dû tout avoir. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi ça a raté ? Pourquoi es-tu devenue un monstre ?

Attia le regardait avec de grands yeux terrifiés.

La marionnette leva les mains, les pieds et se mit à danser, exécutant de lentes cabrioles macabres.

— *C'est à cause des hommes. Des hommes comme toi, qui se veulent intrépides mais sont en fait morts de peur. Retourne auprès de ton cheval et avance sur le chemin que je t'ai tracé, prisonnier.*

— Je n'ai pas peur de toi.

— *Non ? Veux-tu que je te donne, Keiro, la réponse à la question qui te tourmente ? Pour mettre fin à cette douleur incessante car, enfin, tu saurais.* (La marionnette hochait la tête d'un air moqueur.) *Tu saurais quelle est l'étendue des circuits et des fils dans ton corps, tu saurais quelle partie de toi est en chair et en os et quelle autre partie m'appartient.*

— Je le sais déjà.

Sa voix n'était plus qu'un murmure, ce qui surprit Attia.

— *Non, tu ne le sais pas. Aucun de vous ne le sait. Pour découvrir la vérité, il te faudrait t'ouvrir le cœur et mourir. À moins que je te le dise. Veux-tu savoir, Keiro ?*

— Non.

— *Je vais te le dire. Maintenant. Mettons fin à cette incertitude.*

Les yeux bleus de Keiro irradiaient de colère.

— On va retourner sur cette fichue route. Mais je te jure qu'un jour c'est moi qui jouerai le rôle du bourreau.

— *Je vois que tu as envie de savoir. Très bien. En fait, tu es...*

L'épée jaillit. Poussant un cri de rage, Keiro trancha les fils de la marionnette qui s'effondra. Au sol gisaient un tas de tissus et un masque. Il les piétina.

Il entendit la porcelaine se briser sous sa botte. Il redressa la tête.

— Tu as vu ça ! s'écria-t-il avec fureur. Avoir un corps te rendra vulnérable, comme une marionnette. Si tu as un corps, tu peux mourir.

La nursery était plongée dans le silence.

Le souffle court, il pivota et tomba sur Attia. Il se renfroigna.

— J'imagine que si tu souris, c'est parce que Finn est en vie ?

— Pas seulement, répondit-elle.

Le lendemain matin, Claudia descendit les marches en courant. Elle croisa les domestiques qui apportaient le petit déjeuner de la reine. Et certainement celui de l'Imposteur, pensa-t-elle. Elle leva les yeux vers la tour d'Ivoire. Elle aurait aimé savoir ce qu'il pensait de tout ce luxe. S'il était, en effet, un garçon de ferme, tout ceci serait nouveau pour lui. Et pourtant ses manières lui avaient paru si distinguées. Et ses mains si douces !

Vite, avant que les doutes ne réapparaissent, elle se précipita dans les écuries, dépassa les cyber-chevaux et se dirigea vers les vraies montures.

Jared ajustait sa selle.

— Vous n'avez pas beaucoup de bagages, constata-t-elle.

— Le Sapien transporte tout ce dont il a besoin dans son cœur. Qui a dit ça ?

— Martor Sapiens, *Illuminatus*. Tome 1.

Finn s'approcha, tirant sur les rênes d'un cheval.

— Tu viens aussi ?

— C'est toi qui l'as suggéré.

Elle avait oublié. À présent, cette idée l'agaçait ; elle aurait voulu être seule à escorter Jared pour lui dire au revoir en privé. Son absence pouvait durer quelques jours et la vie à la cour serait plus détestable encore sans lui.

Si Finn s'en aperçut, il ne dit rien. D'un geste sûr, il se hissa sur sa selle. Monter à cheval lui était venu naturellement, bien qu'il ne puisse se rappeler avoir un jour pratiqué l'équitation. Il patienta pendant que le palefrenier sellait le cheval de Claudia.

— Tes habits sont conformes à l'Époque ? demanda-t-il avec tact.

— Tu sais fort bien que non.

Elle portait une veste d'équitation de garçon et un pantalon sous sa jupe. Voyant Jared pousser son cheval en avant, elle dit :

— Maître, changez d'avis, ne partez pas. Après ce qui s'est passé hier soir...

— Il faut que j'y aille, Claudia, répondit-il d'une voix lasse et fatiguée. (Il caressa le cou de sa monture.) S'il te plaît, n'insiste pas, c'est déjà assez difficile comme ça pour moi.

Elle ne le comprenait pas. Ses recherches sur le Portail se voyaient suspendues au moment même où il faisait des progrès. Mais il était son professeur et quand bien même il n'y recourait jamais, il avait autorité sur elle. Par ailleurs, elle avait senti qu'il avait d'autres raisons de partir. Les Sapiienti retournaient en principe une fois par an à l'Académie ; peut-être que ses supérieurs l'avaient convoqué ?

— Vous allez me manquer.

Il la regarda et elle pensa un instant voir de la désolation dans ses yeux noirs. Puis il sourit.

— Toi aussi, tu vas me manquer, Claudia.

Ils traversèrent lentement la cour principale et les courettes du palais. Des serviteurs qui puisaient de l'eau et la chargeaient sur un chariot rempli de petit bois les observèrent, suivant Finn des yeux. Dans un sursaut de fierté, il se força à se comporter comme un prince. Des bonnes qui tendaient des draps devant la laverie s'interrompirent pour les regarder. Sur les marches à l'angle des bureaux des secrétaires, Claudia aperçut Medlicote. Il la salua avec déférence quand elle passa devant lui.

Jared haussa les sourcils.

— Doit-on y voir un signe ?

— Laissez, je m'en occupe.

— Je n'aime pas te laisser gérer seule ce problème, Claudia.

— Ils ne tenteront rien, maître. Pas si l'Imposteur est leur candidat.

Jared hocha la tête et la brise souleva ses cheveux noirs.

— Finn, c'est quoi, cette histoire de Gant dont parlait Attia ? demanda-t-il.

— Sapphique a lancé un défi à la Prison un jour, répondit Finn en haussant les épaules. Certains disent qu'ils ont joué aux dés mais Gildas affirmait qu'ils avaient joué aux devinettes. Quoi qu'il en soit, la Prison a perdu.

— Et ensuite ? s'enquit Claudia.

— Si tu avais été prisonnière, tu saurais qu'Incarceron ne perd jamais. Elle s'est débarrassée d'une de ses griffes et a disparu. Mais Sapphique a récupéré le morceau de peau et en a fait un gant dont il s'est servi pour cacher sa main amputée. La légende dit qu'en enfant

le gant il a eu accès aux secrets de la Prison.

— Et il sait comment en sortir ?

— C'est possible.

— Pourquoi Keiro ne voulait-il pas qu'on sache ? demanda Jared d'un air songeur. (Il se tourna vers Finn.) La colère de Keiro te perturbe.

— Je le déteste quand il est comme ça.

— Ça lui passera.

— Moi, ce qui m'inquiète surtout, c'est de savoir pourquoi on a été coupés, intervint Claudia.

Elle observa Jared qui opina.

Alors qu'ils approchaient du portail, le bruit des sabots sur les pavés prit de l'ampleur, rendant la conversation impossible. Ils passèrent sous trois arches puis franchirent le pont-levis, avec ses meurtrières et sa herse. Les fentes de style vaguement médiéval n'étaient pas conformes à l'Époque, bien sûr, mais la reine les trouvait pittoresques. Le directeur les avait toujours sévèrement condamnées.

Au-delà, les prairies du royaume s'étiraient dans toute leur splendide beauté matinale. Claudia soupira de soulagement. Elle se tourna vers Finn en souriant.

— Au galop ?

Il acquiesça.

— Le premier en haut de la colline.

Quelle joie de galoper loin du palais, quelle sensation de liberté ! Elle poussa son cheval en avant. Le vent jouait dans ses cheveux, le ciel était bleu, le soleil resplendissant. Dans les champs de maïs, les oiseaux chantaient. Le chemin se rétrécit, et de grandes haies se dressèrent à côté d'eux. Elle n'aurait pas pu dire quelle partie du paysage était réelle – certains oiseaux, et ce groupe de papillons... Eux devaient être vrais. Et quand bien même ils ne le seraient pas, elle n'avait pas envie de le savoir. Pourquoi ne pas vivre dans l'illusion, au moins aujourd'hui ?

Parvenus en haut de la colline, ils ralentirent tous les trois puis observèrent le palais. Ses tours, ses clochetons scintillaient au soleil. Le toit en verre brillait comme un diamant.

— C'est fou comme l'imposture peut être séduisante, soupira Jared.

— Vous m'avez toujours dit de m'en méfier, répondit Claudia.

— Oui, tu devrais. Notre société ne sait plus faire la différence entre le vrai et le faux. La plupart des gens à la cour s'en fichent d'ailleurs, ce qui inquiète beaucoup les Sapienti.

— Ils devraient aller faire un tour dans la Prison, marmonna Finn. On n'a pas ce genre de souci, là-bas.

Jared se tourna vers Claudia et ils pensèrent tous les deux à la

montre, qu'elle gardait bien précieusement au fond d'une de ses poches.

Il leur restait encore deux lieues à parcourir jusqu'à la lisière de la forêt. Il était presque midi quand ils arrivèrent.

Jusque-là, la route avait été large et bien entretenue – le trafic entre le palais et les villages de l'ouest demeurait constant. Des ornières se dessinaient dans la boue séchée.

Mais dans la forêt, les arbres poussaient serrés les uns contre les autres. Les larges troncs de chêne grignotés par les rennes laissèrent place à un sous-bois épineux et épais. Des branches pendaient au-dessus de leur tête. La densité du feuillage les empêchait presque de voir le ciel.

Enfin, ils parvinrent à un embranchement. La route menant à l'Académie descendait, traversait une prairie, évitait un ruisseau grâce à un pont en dalles de pierre et se poursuivait ensuite de nouveau dans les bois.

Jared s'arrêta.

— Claudia, je vais continuer tout seul.

— Maître...

— Il faut que vous rentriez. Finn doit être à l'heure pour l'audience.

— Je n'en vois pas l'intérêt, grogna Finn.

— C'est fondamental. Tu n'as aucun souvenir, il faut donc que tu les convainques autrement. Par ta personnalité, ta force, Finn.

Finn l'observa.

— Je ne sais pas si j'en possède, maître.

— Moi, je crois que si, répondit Jared en souriant. Maintenant, est-ce que je peux te demander de veiller sur Claudia pendant mon absence ?

Finn haussa les sourcils et Claudia protesta.

— Je n'ai pas besoin de lui.

— Et toi, tu veilleras sur lui. Je compte sur vous.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, maître.

Claudia se pencha vers lui et l'embrassa. Il lui sourit. Il semblait calme mais elle vit qu'il était tendu, comme si cette séparation cachait quelque chose.

— Je suis désolé, dit-il.

— Désolé ?

— De partir.

Elle secoua la tête.

— Vous ne serez absent que quelques jours.

— J'ai fait ce que j'ai pu, déclara-t-il, et ses yeux semblaient se fondre dans les ombres de la forêt. Garde un bon souvenir de moi, Claudia.

Tout à coup, elle ne sut plus quoi dire. Un frisson lui parcourut l'échine. Elle voulut l'arrêter, l'interpeller mais son cheval avançait vite et il était déjà loin.

Quand il atteignit le pont, elle se dressa sur ses étriers et cria :

— Écrivez-moi !

— Il est trop loin, bredouilla Finn.

Cependant, Jared se retourna et leur fit un signe de la main.

— Il entend très bien, rétorqua-t-elle, bêtement fière.

Ils attendirent que le cheval et son mince cavalier aient disparu parmi les arbres.

— Allez, il faut qu'on rentre, soupira Finn.

Ils cheminèrent sans hâte et en silence. Claudia était de mauvaise humeur, Finn peu bavard. Ils ne voulaient pas penser à l'Imposteur ou aux décisions que prendrait le Conseil.

— Il fait plus sombre, non ? remarqua enfin Finn.

Les rayons de soleil qui avaient illuminé la forêt avaient disparu. De gros nuages s'étaient amassés. Le vent sifflait dans les hautes branches.

— Aucune tempête n'est prévue aujourd'hui. La reine fait du tir à l'arc le mercredi.

— Pourtant, ça m'a tout l'air d'une tempête. Peut-être qu'il s'agit d'un phénomène naturel.

— Le vrai climat n'existe pas, Finn. On est dans le royaume.

Dix minutes plus tard, il pleuvait. Les gouttes tombèrent lentement au début puis ce fut le déluge. Un vacarme torrentiel envahit la forêt. Claudia pensa à Jared et dit :

— Il va être trempé.

— Nous aussi ! s'écria Finn en regardant autour de lui. Allez, viens !

Ils partirent au galop. Le sol était déjà mou et les sabots s'enfonçaient dans les flaques d'eau qui jonchaient le sentier. Des branches cinglèrent le visage de Claudia. Ses cheveux se détachèrent et des mèches vinrent se coller sur ses joues. Elle frissonna. Elle n'avait pas l'habitude du froid, ni de la pluie.

— Tout ça n'a aucun sens. Qu'est-ce qui se passe ?

Des éclairs hachurèrent le ciel. Un grondement de tonnerre, sourd, puissant, résonna. Finn crut entendre la terrible voix d'Incarceron, son ton moqueur, cruel, et il comprit qu'il ne s'était jamais vraiment évadé. Il se tourna vers Claudia.

— Nous ne devrions pas rester sous les arbres. Dépêche-toi !

Ils cravachèrent leurs chevaux et s'élancèrent à vive allure. La pluie frappait Claudia au niveau de la poitrine ; voyant Finn la dépasser, elle lui cria d'attendre, de ralentir.

Son cheval parut l'entendre. Il poussa un hennissement aigu, se

cabra et fendit l'air de ses sabots. Puis il tomba sur le flanc. Finn percuta le sol puis roula sur le bas-côté.

— Finn ! hurla-t-elle.

Quelque chose la frôla et alla se ficher dans un arbre. Et elle sut que cela n'avait rien à voir avec la pluie, ou les éclairs.

Des centaines de flèches convergeaient sur eux.

Comme la lune lépreuse

15

*Chaque homme et chaque femme aura sa place et
en sera satisfait. Parce que sans changement,
rien ne pourra venir déranger nos vies tranquilles.*

DÉCRET DU ROI ENDOR

— Claudia !

Finn se mit à l'abri alors qu'un coup de feu retentissait. Un morceau de tronc à côté de lui vola en éclats.

— Descends !

Ne savait-elle pas comment réagir en cas d'attaque ? Son cheval paniquait ; il quitta son refuge et le saisit par les rênes.

— Descends !

Elle sauta et renversa Finn dans sa chute. Ils se traînèrent jusqu'aux buissons puis restèrent allongés, immobiles, essoufflés. La tempête faisait rage.

— Blessée ?

— Non, et toi ?

— Rien de bien grave.

Claudia écarta les mèches trempées de son visage.

— J'arrive pas à y croire. Sia ne donnerait jamais un ordre pareil.

Où sont-ils ?

Finn observa les arbres.

— Là-bas, derrière les fourrés, ou cachés dans les branches.

Cette idée l'angoissa. Elle se contorsionna pour tenter de les apercevoir mais la pluie l'aveuglait. Elle recula et s'enfonça le plus possible dans le tapis végétal, respirant à plein nez l'odeur de feuilles mortes.

— Et maintenant ?

— On fait le point, répondit-il d'une voix ferme. Qu'est-ce qu'on a comme armes ? Moi, j'ai un couteau et une épée.

— Il y a un pistolet dans mon sac.

Malheureusement, le cheval avait déguerpi. Elle regarda Finn du coin de l'œil.

— Ça t'amuse ?

Il rit, chose rare.

— Disons que ça anime un peu le quotidien. Mais dans Incarceron, c'est plutôt moi qui attaquais.

Des éclairs déchirèrent le ciel. La forêt s'illumina. La pluie redoubla d'intensité, jusqu'à siffler à travers les fougères.

— Je pourrais essayer de ramper jusqu'au chêne, lui souffla-t-il à l'oreille. Et le contourner...

— Ils sont sans doute nombreux.

— Un homme, peut-être deux, pas plus.

Il se mit en mouvement, froissant les feuilles sur son passage. Immédiatement, deux flèches se plantèrent dans le tronc au-dessus de leurs têtes. Claudia poussa un cri de surprise.

Finn se figea.

— Bon, trouvons autre chose.

— Ce sont les Loups d'acier, déclara-t-elle.

Finn resta silencieux un moment. Puis il dit :

— Non, ce n'est pas possible. Ils auraient pu me tuer hier soir.

Elle le dévisagea un long moment.

— Quoi ?

— Ils m'ont laissé ça, je l'ai trouvé près de ma tête.

Il lui montra le poignard.

Ils firent volte-face : des voix s'approchaient.

— Tu les vois ?

— Pas encore.

Elle s'avança.

— Je crois que notre ennemi a remarqué leur présence.

Finn suivit les mouvements des branches.

— Ils se retirent.

— Regarde.

Un chariot cahotait sur le chemin, rempli de paille coupée qu'une bâche mal sanglée protégeait tant bien que mal. Un homme musclé marchait à côté et un autre conduisait. Des sacs en toile de jute recouvraient leur visage ; leurs bottes étaient pleines de boue.

— Des paysans, fit Claudia. Notre seule chance.

— Les archers sont peut-être encore...

— Allez, viens.

Avant qu'il puisse la faire changer d'avis, elle se précipita sur la voie.

— Attendez, s'il vous plaît. Arrêtez !

Les hommes l'observèrent, interloqués. Quand il aperçut Finn

derrière elle qui tenait une épée, le plus costaud des deux s'empara d'un gourdin.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, agacé.

— Nos chevaux ont pris la fuite. À cause des éclairs, expliqua Claudia avec un frisson.

Elle ramena son manteau sur elle.

Le grand serf lui sourit.

— Je parie que vous avez été obligés de vous serrer bien fort l'un contre l'autre.

Elle se redressa, consciente qu'elle était trempée et que ses cheveux pendaient misérablement.

— Écoutez, dit-elle d'une voix impérieuse, nous avons besoin que quelqu'un récupère nos chevaux et nous avons besoin...

— Les riches ont toujours besoin de quelque chose, interrompit-il en faisant rebondir son gourdin dans sa main rugueuse. Et nous devons tout de suite nous exécuter mais il n'en sera pas toujours ainsi. Un jour, bientôt...

— Ça suffit, Rafe, intervint l'homme assis sur le chariot.

Il avait relevé sa capuche. Son visage était ridé, son dos bossu. Malgré son âge avancé, il parlait d'une voix forte.

— Suivez-nous jusqu'à la ferme, miss. Ensuite, on ira chercher vos chevaux.

Il fouetta le bœuf et la lourde bête repartit. Claudia et Finn se collèrent au chariot, abrités par le tas de foin. Des brins de paille venaient parfois leur chatouiller le nez. Les nuages se dissipaient. La pluie s'arrêta brusquement. Un rayon de soleil illumina les rangées d'arbres au loin. La tempête s'éloignait aussi vite qu'elle était apparue.

Finn regarda derrière lui. Il n'y avait personne sur le chemin boueux. Le chant d'un merle brisa le silence.

— Ils sont partis, bredouilla Claudia.

— Ou alors, ils nous suivent. C'est encore loin, votre ferme ? demanda-t-il.

— C'est tout près, mon garçon, tout près. Ne vous inquiétez pas. Je ne vais pas laisser Rafe vous dépouiller, même si vous êtes de la cour. Vous travaillez pour la reine, non ?

Claudia ouvrit la bouche pour protester mais Finn parla en premier :

— Ma fiancée travaille pour la comtesse de Harken. C'est une femme de chambre.

Elle le regarda d'un air stupéfait. Le conducteur hocha la tête.

— Et vous ?

Il haussa les épaules.

— Palefrenier. Nous avons emprunté les chevaux, il faisait si beau. Nous allons avoir beaucoup d'ennuis, ils vont certainement nous

battre.

Claudia l'observa. Le visage de Finn affichait un air contrit, comme s'il croyait réellement à son histoire. Il avait endossé le rôle du serviteur angoissé dont le costume vient d'être abîmé par la pluie et la boue.

— Oh, vous savez, on a tous été jeunes, répondit le vieil homme en adressant un clin d'œil à Claudia. Ce que j'aimerais encore être jeune, moi !

Rafe éclata de rire.

Claudia plissa les lèvres puis se força à prendre un air malheureux, ce qui ne lui demanda pas beaucoup d'effort : elle était trempée et gelée.

Quand ils franchirent un portail cassé, elle se tourna vers Finn.

— À quoi tu joues ?

— Je nous rends sympathiques à leurs yeux. S'ils savaient qui on est vraiment...

— Ils s'empresseraient de nous aider ! Nous pouvons les payer...

Il la dévisagea, perplexe.

— Parfois, Claudia, j'ai l'impression que tu ne comprends rien à rien.

— C'est-à-dire ? rétorqua-t-elle.

Il fit un signe de la tête.

— Leurs vies. Regarde.

Ils auraient difficilement pu utiliser le mot « ferme » pour désigner ce qui se dressait devant eux, au bord du chemin : deux bâtiments tordus, sordides, avec des toits en chaume éventrés et de misérables murs en boue séchée que des buissons colmataient çà et là. Quelques enfants en haillons vinrent les observer, silencieux. Lorsqu'elle s'approcha, Claudia remarqua à quel point ils étaient maigres. Le plus jeune toussait et l'aîné souffrait de rachitisme.

Le chariot tressauta jusqu'au milieu de la cour. Rafe demanda aux enfants d'aller chercher les chevaux et ils se volatiliserent. Puis il disparut dans la maison. Claudia et Finn attendirent que l'autre homme descende du chariot. La bosse dans son dos ressortait de manière encore plus visible quand il se tenait debout. Il arrivait aux épaules de Finn.

— Par ici, palefrenier et femme de chambre. Nous ne possédons pas grand-chose mais nous avons au moins une cheminée.

Les sourcils froncés, Claudia baissa la tête pour passer sous le linteau de la porte.

Il faisait si noir à l'intérieur qu'au début elle ne vit que le feu. Puis la puanteur qui régnait dans la pièce la saisit à la gorge. Elle se figea, retint sa respiration et il fallut que Finn la pousse pour qu'elle continue d'avancer. La cour n'était pas dépourvue de mauvaises

odeurs mais aucune ne pouvait être comparée à celle-ci : un mélange de bouse, d'urine, de lait aigre et d'os en décomposition qui craquaient sous ses pieds. Mais, plus encore, une odeur d'humidité, comme si la masure tout entière s'enfonçait peu à peu dans le sol, menacée par la pourriture et la vermine.

À mesure que ses yeux s'adaptaient à la pénombre, elle vit que la maison comportait peu de meubles. Une table, des tabourets, un lit encastré dans le mur. Il y avait deux petites fenêtres que des planches de bois obstruaient, à travers lesquelles poussait du lierre.

Le vieil homme lui désigna un tabouret.

— Venez vous asseoir, miss, et vous sécher. Vous aussi, mon garçon. On m'appelle Tom. Le vieux Tom.

Elle ne voulait pas s'asseoir, convaincue que la paille grouillait de puces. La misère absolue de cet endroit la rendait malade. Mais elle se força et tendit les mains vers le maigre feu.

— On va rajouter du petit bois, dit Tom en se dirigeant vers la table.

— Vous vivez seul ? demanda Finn en jetant des brindilles dans les flammes.

— Ma femme est morte il y a cinq ans. Mais les petits de Rafe dorment ici parfois. Il en a six, et sa mère est malade...

Claudia remarqua une ombre dans l'encadrement mal éclairé d'une porte. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il s'agissait d'un cochon qui remuait la paille dans la bouverie attenante. Elle frissonna.

— Vous devriez mettre des carreaux aux fenêtres. Le courant d'air est terrible.

Le vieil homme rit tout en versant une bière claire dans des verres.

— Ce ne serait pas conforme au Protocole. Et nous devons suivre les règles du Protocole, quitte à en mourir.

— Il y a des moyens de le contourner, suggéra Finn d'un ton aimable.

— Pas pour nous.

Il leur tendit les gobelets en terre cuite.

— Pour la reine, peut-être, reprit-il, parce que ceux qui font les règles peuvent les changer, mais pas pour les pauvres. L'Époque n'est pas une plaisanterie pour nous, on ne peut pas s'arranger avec le passé et ignorer ce qui nous plaît pas. C'est notre réalité. Nous n'avons pas de crayon laser à peau, mon garçon, ni toute cette électricité ou ce plexiglas. Cette misère pittoresque qu'aime contempler de loin la reine, c'est notre quotidien. Vous jouez avec l'histoire, nous, nous la subissons.

Claudia avala quelques petites gorgées de bière. Ce que disait

Tom ne la surprenait pas. Jared lui en avait déjà parié et elle avait aussi rendu visite aux pauvres qui vivaient sur les terres que son père gérait d'une main de fer. Un jour de janvier enneigé, voyant des mendiants, elle lui avait demandé s'ils ne pouvaient pas faire davantage pour les aider. Il lui avait lancé un sourire grave et avait lissé ses gants noirs.

— Ils payent le prix de notre tranquillité, Claudia. Pour un monde où règne la paix.

Elle se consumait de colère à présent, en y repensant. Mais elle ne dit rien. Ce fut Finn qui posa la question :

— Éprouvez-vous de la rancœur ?

— Oui, répondit-il. (Il leva son verre puis tapota sa pipe contre la table.) Malheureusement, je n'ai pas grand-chose à manger...

— Nous n'avons pas faim, intervint Finn qui voulait rassurer le vieil homme.

— Monsieur ? demanda tout à coup Claudia. Pouvez-vous me dire qui c'est ?

Elle observait une image exposée dans le coin le plus sombre de la pièce. Un rayon de lumière éclairait une gravure en bois représentant un homme aux cheveux noirs et au visage ténébreux.

Visiblement troublé, Tom ne réagit pas tout de suite. Finn crut un instant qu'il allait appeler son voisin en renfort, mais il se contenta de vider le fourneau de sa pipe.

— C'est Celui aux neuf doigts, miss.

— Il a un autre nom, dit Claudia en posant son verre.

— Un nom qu'on ne peut que murmurer.

Elle croisa son regard.

— Sapphique.

Le vieil homme la dévisagea puis se tourna vers Finn.

— Alors comme ça, on connaît son nom à la cour. Vous me surprenez, mademoiselle la femme de chambre.

— Seulement parmi les domestiques, ajouta Finn très vite. Et nous ne savons pas grand-chose sur lui. Sauf qu'il s'est évadé d'Incarceron.

Ses mains tremblaient. Que dirait le vieil homme s'il savait que lui, Finn, avait parlé à Sapphique lors de ses visions ?

— Évadé ? reprit Tom en secouant la tête. C'est la première fois que j'entends ça. Sapphique est apparu dans un halo de lumière blanche. Il sortait de nulle part et possédait de nombreux pouvoirs magiques – on dit qu'il transformait les cailloux en gâteaux, qu'il dansait avec les enfants. Il aurait promis de restaurer la lune et de libérer les prisonniers.

Claudia lança un regard à Finn. Bien qu'elle mourût d'envie d'en savoir plus, elle pensait que s'ils insistaient, le vieil homme se tairait.

— Où est-il apparu ?

— Certains disent dans la forêt. D'autres, dans une grotte, au nord. Un cercle calciné a été gravé sur le flanc d'une montagne. Mais comment peut-on expliquer un tel événement ?

— Et maintenant, où est-il ? demanda Finn.

— Vous ne savez pas ? s'étonna le vieil homme en les observant. Ils ont essayé de le réduire au silence, bien sûr. Mais il s'est transformé en cygne. Il a entonné son dernier chant puis s'est envolé vers les étoiles. Un jour, il reviendra pour mettre fin à l'Époque.

Un long silence emplît la pièce nauséabonde. Seul le feu crépitait. Claudia se garda de regarder Finn. La question qu'il posa ensuite la sidéra.

— Tom, que savez-vous sur les Loups d'acier ?

L'homme pâlit.

— Je ne sais rien.

— Non ?

— Je n'en parle pas.

— Parce qu'ils projettent une révolution, comme votre cher voisin à la langue bien pendue. Parce qu'ils veulent assassiner la reine, et le prince, et abolir le Protocole ? déclara Finn, qui hocha la tête. Vous faites bien de rester silencieux. J'imagine qu'ils vous disent que, lorsqu'ils auront réussi, la Prison sera ouverte et personne n'aura plus jamais faim. Vous les croyez ?

Le bossu soutint son regard pendant un long moment.

— Et vous ? chuchota-t-il.

Un silence tendu s'installa, qui prit fin quand ils entendirent des bruits de sabots et des cris d'enfants dans la cour.

Tom se leva lentement.

— J'ai l'impression que les garçons de Rafe ont retrouvé vos chevaux, annonça-t-il, les dévisageant l'un après l'autre. Je crois que trop de choses ont été dites ici. Vous n'êtes pas palefrenier, mon garçon. Êtes-vous un prince ?

Finn lui adressa un sourire contrit.

— Je suis un prisonnier. Tout comme vous.

Ils se hissèrent sur leurs chevaux et repartirent aussi vite que possible. Claudia avait donné toutes les pièces qu'elle avait aux enfants. Ils ne parlèrent pas. Finn avançait avec précaution, redoutant une autre embuscade. Claudia repensait aux injustices de l'Époque, se disait qu'elle n'avait jamais remis en cause l'existence des riches, ou sa propre richesse. Après tout, elle était née dans Incarceron. Sans l'intervention du directeur, elle y serait toujours.

— Claudia, regarde, s'inquiéta Finn.

Il observait l'horizon. Notant l'appréhension dans sa voix, elle leva les yeux et vit une longue colonne de fumée qui s'élevait au loin.

— On dirait un incendie.

Elle poussa son cheval en avant. Alors qu'ils émergeaient de la forêt et franchissaient le pont-levis, ils furent assaillis par une odeur âcre. La fumée envahissait les cours du palais. Ils se dépêchèrent. Des palefreniers, des serviteurs, des laquais s'agitaient dans tous les sens, couraient, sortaient les chevaux et les aigles affolés, portaient des seaux d'eau et déroulaient des tuyaux.

— Qu'est-ce qui brûle ? demanda Claudia qui descendait de cheval.

Elle comprit aussitôt. Tout le rez-de-chaussée de l'aile est avait pris feu. On jetait par la fenêtre des meubles et des tapisseries. La cloche principale retentissait. Des tourterelles, dérangées dans leur sommeil, tentaient de s'envoler.

Quelqu'un s'approcha d'elle. Elle entendit la voix de Caspar.

— Quel dommage, Claudia. Après tous les efforts de ce cher Jared !

Les celliers. Le Portail. Affolée, elle se précipita vers Finn. Il se tenait dans une des entrées. Une épaisse fumée noire l'enveloppait et les flammes semblaient lui lécher le visage. Quand elle lui attrapa le bras, il se débattit. Elle le saisit de nouveau, le tira brusquement et lui fit face. Il semblait anéanti.

— Keiro ! C'est notre seul moyen de le retrouver !

— C'est terminé, déclara-t-elle. Tu ne vois donc pas que l'embuscade leur a permis de nous tenir éloignés ? C'est eux qui ont fait ça.

Suivant son regard, il se retourna.

La reine Sia observait la scène depuis son balcon, le visage protégé par un mouchoir en dentelle blanche. Derrière elle, calme et imperturbable, le regard perdu dans les flammes, se tenait l'Imposteur.

— Ils ont scellé le Portail, se désola Claudia. Keiro est emprisonné à l'Intérieur, mais il n'est pas le seul. Mon père aussi.

16

*Un terrible hiver déglacé enveloppera le monde.
Le froid et l'obscurité s'abattront sur toutes les unités.
L'Anti-Sapient, un homme venu de très loin, de l'Extérieur,
Se liguera avec Incarceron ; ils conspireront.
Ils créeront l'Homme ailé...*

PROPHÉTIE DE SAPPHIQUE SUR LA FIN DU MONDE

Solidement cramponnée à Keiro, Attia regardait droit devant elle.

Ils avaient atteint ce qui semblait être la fin de la jungle épineuse. La route cheminait à découvert à présent. Le cheval s'arrêta, fatigué, et souffla.

Une arche noire se dressait face à eux sur leur chemin. Des sortes d'épines en recouvraient la surface ; un oiseau au long cou se tenait perché au sommet.

Keiro fronça les sourcils.

— Je n'aime pas ça. Incarceron nous mène par le bout du nez.

— Peut-être qu'elle nous guide vers un endroit où il y aura de la nourriture... Nous n'avons plus grand-chose à manger.

Keiro fit avancer son cheval.

L'arche noire grossissait à mesure qu'ils s'en approchaient et ils furent vite avalés par son ombre immense. Ici, la route scintillait de givre ; les sabots de l'animal résonnaient sur la voie en fer. Attia leva les yeux. L'oiseau était énorme, déployait ses grandes ailes noires. Passant en dessous, elle s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'une statue, et qu'elle ne représentait pas un oiseau mais un homme doté d'ailes, qui semblait prêt à prendre son envol.

— Sapphique, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— La statue... C'est Sapphique.

Keiro ricana.

— Quelle surprise !

L'écho de sa voix rebondissait sur les parois de l'arche d'où se dégageait une odeur d'urine mêlée d'humidité. Des traces de moisissure verte recouvraient les murs. Attia avait tellement mal à force de se tenir contractée qu'elle eut envie de descendre et de marcher, mais Keiro ne semblait pas d'humeur à s'attarder. Depuis qu'ils avaient parlé à Finn, il était silencieux, de mauvaise humeur. Et quand il ne lui répondait pas d'une voix bourrue, il l'ignorait.

De toute manière, elle n'avait pas vraiment envie de parler non plus. Entendre la voix de Finn l'avait remplie de joie. Une joie vite ternie, parce qu'il avait paru si différent, si anxieux.

« Je ne vous ai pas abandonnés. Je pense à vous tout le temps. »

Disait-il la vérité ? Sa nouvelle vie au palais n'était-elle pas à la hauteur de ses espérances ?

Dans la pénombre de la voûte, elle dit :

— Tu aurais dû me laisser leur parler du Gant. Le Sapient soupçonnait quelque chose, ils auraient pu nous aider...

— Le Gant est à moi, ne l'oublie pas.

— À nous.

— Attia, ne dépasse pas les bornes.

Il resta silencieux un moment puis reprit :

— « Essayez de trouver le directeur », a dit Jared. Eh bien, c'est exactement ce que l'on fait. Puisque Finn ne peut rien pour nous, nous devons nous débrouiller seuls.

— Donc tu n'avais pas peur de le leur dire ? demandai elle, agacée.

— Non. Le Gant ne concerne pas Finn.

— Je croyais que les frères de sang partageaient tout ?

— Sa liberté, il ne la partage pas, en tout cas.

Enfin ils sortirent du tunnel. Le cheval s'arrêta, comme émerveillé.

Dans cette aile vibrait une lumière d'un rouge terne. Un hall immense parcouru de voies et de passerelles s'étirait devant eux. Ils se trouvaient près du plafond et, à leurs pieds, un grand viaduc incurvé prolongeait la route. Les arches et les piliers disparaissaient dans un brouillard épais. Par terre, on avait allumé des feux. Ils ressemblaient à de minuscules yeux.

— J'ai mal partout.

— Descends, alors.

Le sol semblait se dérober sous ses pieds. Elle s'avança vers la rambarde rouillée et regarda en bas.

En dessous, on s'affairait. Des milliers de gens en train de migrer poussaient des camions, des chariots, portaient des enfants. Elle vit des troupeaux de moutons, quelques chèvres, des vaches. Les armures

des bergers scintillaient dans la lumière cuivrée.

— Regarde. Où vont-ils tous ?

— Ils prennent la direction opposée à la nôtre, répondit-il sans descendre de cheval. (Il se tenait droit, les yeux fixant le sol.) Les gens sont incapables de rester au même endroit, ici. Ils pensent toujours que c'est mieux ailleurs. Dans l'unité d'à côté, à l'étage au-dessus. Quelle bande d'idiot !

Il avait raison. Contrairement au royaume, Incarceron était en perpétuelle évolution. Des ailes fusionnaient, des portes se fermaient, des barres d'acier poussaient dans les tunnels. Mais que s'était-il passé pour qu'un si grand nombre de prisonniers prenne la route ? Quelle force les animait ? S'inquiétaient-ils de la lumière déclinante ? Du froid grandissant ?

— Allez, viens, dit Keiro. Nous devons franchir ce truc.

L'idée ne lui plaisait pas. L'étroit viaduc permettait à peine le passage d'un chariot. Il n'y avait pas de parapet, simplement une surface rouillée, pleine de nids-de-poule et balayée par des courants d'air violents. Le pont était si haut que des lambeaux de nuages restaient accrochés.

— Nous devrions tenir le cheval par la bride. S'il panique...

Keiro haussa les épaules puis descendit.

— D'accord. Je passe devant, tu suis derrière. Reste sur les gardes.

— Personne ne va nous attaquer ici !

— Ta remarque montre que tu n'aurais jamais pu devenir seigneur d'une unité. C'est une route, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Donc elle appartient à quelqu'un. Elles appartiennent toujours à quelqu'un. Si on a de la chance, il nous suffira de payer un droit de passage à l'autre bout.

— Et si on n'a pas de chance ?

Il éclata de rire. À croire que le danger le réjouissait.

— On arrivera plus vite en bas. Quoi que... La Prison est de notre côté, maintenant. Elle a tout intérêt à ce que l'on reste en vie.

Attia l'observa tandis qu'il avançait sur le viaduc, le cheval à sa suite.

— Incarceron veut le Gant. Elle se fiche pas mal de savoir qui va le lui apporter.

Il l'avait entendue, elle en était certaine. Mais il ne se retourna pas.

Franchir la structure en métal s'avéra périlleux. Le cheval semblait nerveux. Il s'agitait, trépignait. Agacé, Keiro tentait de le calmer en lui parlant d'une voix douce, mêlant des mots de réconfort à des injures. Attia se contenta de ne pas regarder sur les côtés. Un vent

violent tourbillonnait autour d'elle et elle se raidit, consciente qu'une rafale sournoise la projetterait sans peine dans le vide. Elle ne pouvait se retenir à rien, ce qui la terrorisait. Elle progressait lentement, un pied devant l'autre.

Le revêtement abîmé était jonché de débris, de fragments de métal, de poubelles abandonnées et de morceaux de tissus qui flottaient comme des drapeaux déchirés. Elle piétina les os fragiles d'un oiseau.

Concentrée sur ses pas, elle garda la tête baissée. Peu à peu, elle prit conscience du vide étourdissant autour d'elle. Des petites racines noires couraient sur la voie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Du lierre, répondit Keiro d'une voix tendue. Il provient d'en dessous.

Comment pouvait-il grimper aussi haut ? Jetant un coup d'œil sur le côté, elle fut prise de vertige. Des formes minuscules gesticulaient en bas. Elle entendait le bruit des roues et des voix portées par le vent. Les pans de son manteau se soulevèrent.

Le lierre grossit, jusqu'à devenir un enchevêtrement dangereux de feuilles luisantes. Certains endroits restaient infranchissables. Sans jamais cesser de lui parler, Keiro guida le cheval terrifié sur le viaduc.

— Allez, vieille bourrique. Avance.

Puis il s'arrêta.

— Il y a un gros trou, ici, fais attention, prévint-il. Elle en vit d'abord les contours calcinés qui se délitaient sous la rouille. Le vent s'engouffrait à travers. Sous ses pieds, de vieux nids abandonnés pourrissaient sur des poutrelles oxydées. Une immense chaîne pendait dans le vide.

Bientôt, il y eut d'autres trous et le parcours devint un véritable cauchemar. La passerelle produisait un grincement sinistre dès que le cheval faisait un pas. Quelques mètres plus loin, elle s'aperçut que Keiro n'avancait plus.

— On est bloqués ?

— On peut voir ça ainsi.

Il parlait d'une voix crispée, étrangement essoufflée. Son haleine se matérialisa dans l'air quand il se retourna.

— On devrait faire demi-tour. On n'arrivera jamais au bout.

— Mais regarde tout le chemin qu'on a parcouru !

— Le cheval est au bord de la panique.

Keiro avait-il peur ? Son ton était grave, son visage figé. Elle le sentit faiblir un instant mais ensuite il siffla de colère, ce qui la rassura.

— Recule, Attia !

Elle se retourna.

Et vit l'impossible.

Des silhouettes masquées grouillaient de part et d'autre du viaduc, accrochées aux chaînes, au lierre, et surgissant des trous. Le cheval hennit de frayeur puis se cabra. Keiro lâcha tes rênes pour bondir en arrière.

Elle savait la fin proche. Le cheval, terrorisé, s'élança dans le vide ; les gens affamés en dessous découperaient son corps en morceaux.

Mais l'une des personnes masquées l'attrapa, lui jeta une couverture sur la tête et, d'un geste expert, le conduisit dans l'obscurité.

Ils étaient une dizaine, petits, minces, portant des casques à plumes noirs qu'une rayure blanche hachurait au niveau de l'œil droit. Ils tenaient Keiro en joue. Mais aucun ne s'approcha d'Attia.

Elle se mit en position, prête à se servir de son couteau.

Keiro se redressa. Il observa ses ennemis de ses yeux bleu glacé et porta une main à son épée.

— N'y pense même pas.

Le plus grand attaquant lui saisit son arme puis se tourna vers Attia.

— C'est ton esclave ?

La voix qui s'adressait à elle appartenait à une fille. Les yeux derrière le masque n'étaient pas de la même couleur – l'un gris et vibrant, l'autre doré, immobile comme la pierre.

Attia répondit aussitôt.

— Oui. Ne le tuez pas. Il est à moi.

Keiro grogna mais ne bougea pas. Elle espérait qu'il aurait l'intelligence de se taire.

Les jeunes femmes masquées – Attia était désormais sûre d'avoir uniquement affaire à des filles – se consultèrent en silence. Ensuite, leur chef acquiesça. Elles rangèrent leurs pistolets.

Keiro regarda Attia, et elle comprit ce qu'il cherchait à lui dire. Le Gant se trouvait dans la poche interne de son manteau. Si elles le fouillaient, elles tomberaient dessus.

Il croisa les bras et sourit.

— Toutes ces femmes pour moi tout seul ! Les choses s'améliorent.

— Tais-toi, esclave, rétorqua Attia en le toisant.

La fille à l'œil doré tourna autour de lui.

— Il ne se comporte pas comme un esclave. C'est un homme, il est arrogant, et il se croit meilleur que nous.

Elle fit un bref signe de la tête.

— Jetez-le dans le vide.

— Non ! s'écria Attia. Non, il m'appartient. Soyez certaines que je

me battrais contre celles qui tentent de le tuer.

La jeune femme masquée étudia Keiro. Son œil doré pétilla et Attia comprit qu'il fonctionnait, qu'elle s'en servait quand même. Une hybride.

— Alors, fouillez-le.

Deux des filles le fouillèrent ; il fit semblant de trouver ça agréable mais quand elles trouvèrent le Gant, Attia sut qu'il lui fallut faire un immense effort pour ne pas leur sauter dessus.

— Qu'est-ce que c'est ?

La chef prit le Gant puis l'examina de plus près. La peau de dragon scintillait dans la pénombre.

— C'est à moi, déclarèrent en même temps Attia et Keiro.

— Ah...

— Je le lui porte, enchaîna Keiro en affichant son plus beau sourire. Je suis l'esclave du Gant.

La jeune femme observait les griffes de ses yeux vairons.

— Vous deux, vous allez venir avec nous, déclara-t-elle. Pendant toutes ces années passées à contrôler le péage du viaduc, je n'ai jamais vu un objet aussi puissant. Il émet des ondes jaunes et violettes et des sons ambrés.

Attia fit un pas en avant.

— Tu entends ça ?

— J'entends et je vois avec mes yeux, répondit-elle en se détournant.

Attia fixa Keiro un instant. Il fallait absolument qu'il se taise et qu'il joue le jeu.

Deux filles le poussèrent sans ménagement.

— Avance, ordonna l'une d'elles.

La chef s'approcha d'Attia.

— Ton nom ?

— Attia. Et toi ?

— Rhô Cygni. Nous ne gardons jamais nos prénoms de naissance.

Parvenue devant l'immense trou, Attia vit les jeunes femmes se faufiler à l'intérieur.

— Je dois entrer là-dedans ? demanda-t-elle en essayant de ne pas montrer sa peur.

Elle perçut le sourire de Rhô derrière son masque.

— Tu ne crains rien. Vas-y, tu verras.

Attia s'assit au bord du trou, les jambes dans le vide. Lorsque quelqu'un lui attrapa fermement les chevilles, elle se laissa glisser. Sous le viaduc, à moitié dissimulée par le lierre, s'étirait une autre passerelle délabrée. Attia se retrouva plongée dans le noir. Le sol grinçait sous ses pas. Au bout, la voie se divisait en plusieurs branches qui menaient à des passages plus petits, à des escaliers en corde, à des

pièces suspendues et à des cages.

Rhô marchait derrière elle, aussi silencieuse qu'une ombre. Elle guida Attia vers une chambre à droite qui tanguait légèrement. Les murs étaient en branches d'acacia tressées ; un épais duvet de plumes recouvrait le sol. Mais c'est le plafond qui attira surtout son attention. D'un bleu profond magnifique, il brillait de mille feux grâce aux dizaines de pierres dorées incrustées à la surface.

— Les étoiles !

— Comme les a décrites Sapphique, expliqua la jeune femme. À l'Extérieur, elles parcourent le ciel en chantant. Le Taureau, le Chasseur, la Princesse enchaînée. Et la constella non du Cygne, que nous représentons.

Elle enleva son casque à plumes, révélant son visage pâle et ses courts cheveux noirs.

— Bienvenue dans le nid du Cygne, Attia.

Il faisait très chaud dans cet endroit faiblement éclairé. Les autres guerrières ôtèrent leurs armures et leurs masques. Des femmes de tous âges, certaines corpulentes, d'autres jeunes et élancées. Une bonne odeur de nourriture envahit l'espace que des canapés remplis de plumes occupaient.

— Assieds-toi, proposa Rhô. Tu m'as l'air épuisée.

— Où... où est mon serviteur ? demanda Attia, inquiète.

— En cage. Il ne mourra pas de faim. Mais il n'y a pas de place pour les hommes ici.

Sitôt assise, une immense lassitude s'empara d'elle. Pourtant, elle se devait de rester vigilante. Imaginer la fureur de Keiro lui donna cependant un coup de fouet.

— Mange, nous avons tout ce qu'il faut.

On lui tendit un bol de soupe chaude. Elle l'engloutit pendant que Rhô l'observait, les coudes sur les genoux.

— Tu avais faim, dit-elle après un temps.

— Cela fait des jours que l'on marche.

— Eh bien, le voyage est terminé. Tu es en sécurité ici.

Que voulait-elle dire par là ? Ces femmes semblaient amicales, mais elle devait se méfier. Elles retenaient Keiro et elles avaient le Gant.

— On t'attendait, poursuivit Rhô d'une voix posée.

— Moi ? s'étrangla-t-elle.

— Quelqu'un comme toi. Qui nous apporterait un objet semblable à celui-ci.

Sortant le Gant d'une poche de son manteau, Rhô le posa avec respect sur ses cuisses.

— Il se passe des choses étranges, Attia. Des choses merveilleuses. Tu as vu les migrations des tribus. Nous observons ces gens depuis des

semaines. Toujours, ils cherchent, de la nourriture, de la chaleur. Ils fuient l'agitation qui secoue le cœur de la Prison.

— Quelle agitation, Rhô ?

— Je l'ai entendue, confia la jeune fille en regardant Attia. Nous l'avons toutes entendue. Tard, la nuit, enfouie dans nos rêves. Suspendue entre sol et plafond. Nous avons senti les vibrations, dans les chaînes, dans les murs, dans nos corps. Les battements de cœur d'Incarceron. Chaque jour, elle prend des forces. Nous sommes chargées de la ravitailler. Nous sommes au courant.

Attia arracha un morceau de pain.

— La Prison s'éteint, c'est ça ?

— Elle se concentre, se recentre sur elle-même. Des unités entières sont plongées dans le noir et le silence. L'hiver de glace a commencé, comme cela a été prophétisé. Et l'Anti-Sapient continue de nous transmettre ses exigences.

— L'Anti-Sapient ?

— C'est ainsi que nous l'appelons. On dit qu'Incarceron l'a fait venir de l'Extérieur... Dans une pièce au cœur de la Prison, il construit quelque chose de terrible. On dit qu'il fabrique un homme, à partir de chiffons, de rêves, de fleurs et de métal. Un homme qui nous conduira jusqu'aux étoiles. C'est pour bientôt, Attia.

Attia contempla le visage enthousiaste de la jeune femme d'un air triste. Repoussant son assiette, elle dit :

— Et toi ? Si tu me parlais de toi ?

Rhô sourit.

— Ça peut attendre demain. Il faut que tu dormes.

Elle offrit à Attia une épaisse couverture, douce, chaude, irrésistible. Attia s'emmitoufla dedans.

— Tu ne perdras pas le Gant ? demanda-t-elle, épuisée.

— Non. Dors bien. Tu es avec nous, maintenant, Attia Cygni.

Elle ferma les yeux. Au loin, elle entendit Rhô dire :

— A-t-on nourri l'esclave ?

— Oui. Mais il a passé son temps à essayer de me séduire, répondit une jeune femme en riant.

Attia sourit.

Quelques heures plus tard, alors qu'elle dormait profondément, la jeune fille sentit chacune de ses cellules vibrer au son d'un cœur qui battait. Son cœur à elle. Celui de Keiro. De Finn. De la Prison.

*Le monde est un jeu d'échecs, madame,
sur lequel on projette nos folies et nos stratagèmes.
Vous êtes la reine, bien entendu.
Vous pouvez vous déplacer comme il vous plaît.
Moi-même, je ne suis qu'un cavalier, avec une marge
de manœuvre plus réduite. Mais pensez-vous que
nous avançons par nous-mêmes, ou bien une immense
main gantée choisit-elle notre parcours sur l'échiquier ?*

LETTRE PRIVÉE DU DIRECTEUR D'INCARCERON À LA REINE SIA

— Est-ce vous le responsable ? demanda Claudia en sortant de l'ombre d'un buisson.

Medlicote sursauta, surpris, ce qui amusa la jeune fille. Il salua. Ses demi-lunes reflétaient les rayons du soleil.

— Pour la tempête, mademoiselle ? Ou le feu ?

— Ne soyez pas désinvolte, rétorqua-t-elle d'un ton hautain. On nous a attaqués dans la forêt – le prince Gilles et moi-même. Y êtes-vous pour quelque chose ?

— Je vous en prie, dit-il en levant sa main couverte de taches d'encre. Je vous en prie, mademoiselle Claudia, un peu de discrétion.

Furieuse, elle se tut.

Il parcourut les pelouses du regard et tomba sur un groupe de paons qui se pavanaient. Des courtisans s'étaient rassemblés dans l'Orangerie ; des éclats de rire fusaient depuis les jardins.

— Nous n'avons attaqué personne, répondit-il d'un ton paisible. Croyez-moi, si nous avions attaqué, le prince Gilles – à supposer que ce soit bien lui – serait mort. Les Loups d'acier ont une réputation à défendre.

— Vos tentatives d'assassinat contre la reine ont toutes échoué, répliqua-t-elle, furibonde. Et vous avez déposé un poignard près de la

tête de Finn.

— Pour qu'il ne nous oublie pas. Mais dans la forêt, ce n'est pas nous. Si je puis me permettre, vous n'auriez pas dû partir sans escorte. Le royaume fourmille de mécontents. Les pauvres endurent les injustices qu'ils subissent mais ne les pardonnent pas. Il s'agissait très certainement de bandits de grand chemin.

Claudia, elle, pensait que la reine était responsable mais elle n'avait aucune intention de le lui dire.

— Et le feu ? reprit-elle.

Il parut affligé.

— Un désastre. Vous savez qui est derrière cet incendie, mademoiselle. La reine ne tenait absolument pas à ce que le Portail soit rouvert.

— Et elle pense avoir gagné.

Soudain, un paon fit la roue. Claudia eut un mouvement de surprise. Les ocelles de ses plumes semblaient l'épier, tels de grands yeux écarquillés.

— Elle doit croire que mon père est coincé à l'intérieur.

— Sans le Portail, c'est le cas.

— Vous connaissiez bien mon père, monsieur Medlicote ?

Le secrétaire fronça les sourcils.

— J'ai travaillé avec lui pendant dix ans. Mais ce n'était pas un homme qui se laissait approcher facilement.

— Il avait des secrets ?

— Toujours.

— Concernant Incarceron ?

— Il ne m'a jamais rien dit sur la Prison.

Elle hocha la tête puis sortit sa main de sa poche.

— Vous reconnaissez ceci ?

Il contempla l'objet un long moment.

— C'est la montre du directeur. Il l'avait toujours sur lui.

Elle l'observait de près, guettant un signe qui lui indiquerait qu'il savait ce qu'elle représentait.

— Il me l'a laissée. Donc, vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où se trouve la Prison ?

— Pas la moindre. J'écrivais son courrier. Je passais ses commandes. Mais je n'y suis jamais allé.

Elle referma la montre. Il semblait perplexe. Manifestement, il ne savait pas ce que contenait le cube.

— Comment s'y rendait-il ?

— Je ne l'ai jamais su. Il disparaissait, un jour, une semaine. Nous... les Loups... pensons que la Prison est un labyrinthe situé sous le palais. Le Portail permettait d'y accéder.

Il la regarda d'un air curieux.

— Sur ce sujet, vous en savez plus que moi. Il doit y avoir des informations là-dessus au domaine, dans son bureau. Je n'étais pas autorisé à y entrer.

Son bureau !

Ses paroles suscitèrent en elle une vive agitation qu'elle s'efforça de masquer.

— Merci.

Sans attendre la suite, elle pivota sur elle-même, prête à partir. Il l'interrompit.

— Autre chose, mademoiselle Claudia. Nous avons appris une nouvelle importante : quand le faux prince sera exécuté, vous partagerez son triste sort.

— Comment ?

Repliant ses lunettes dans sa main, il s'affaissa. On aurait dit un vieil aveugle angoissé.

— Mais elle ne peut pas..., bredouilla-t-elle.

— Mais si. Je vous avais avertie. Vous êtes une fugitive et elle ne fait qu'appliquer la loi.

Sous le choc, Claudia frissonna.

— Vous en êtes sûr ?

— L'un des conseillers a une maîtresse. Cette femme travaille pour nous. Il lui a dit que la reine serait intransigeante sur ce point.

— A-t-elle entendu autre chose ? Sait-elle si la reine a fait venir ce prétendant ?

— Cela vous intéresse plus que votre propre mort ? demanda-t-il en la fixant, étonné.

— Dites-le-moi !

— Malheureusement, non. La reine jure ne pas savoir lequel des deux garçons est son beau-fils. Elle n'a rien dit au Conseil.

— Croyez-moi, je n'ai pas l'intention de me laisser exécuter, déclara-t-elle en faisant les cent pas. Ni par la reine, ni par les Loups, ni par qui que ce soit. Merci.

Medlicote fit un pas vers elle mais elle avait déjà filé.

— On a proposé de l'argent à maître Jared pour qu'il cesse de travailler sur le Portail, lança-t-il. Vous le saviez ?

Elle se figea, le dos tourné. Elle attrapa un bouton de rose puis le jeta, piquée par une épine.

— La reine lui a offert de..., poursuivit-il d'une voix calme.

— Il n'y a rien, cracha-t-elle en lui faisant face, rien qu'elle puisse lui offrir qu'il accepterait. Rien !

Une cloche retentit, puis une deuxième dans la tour d'Ivoire. On appelait les candidats à l'audience. Medlicote ne la lâchait pas des yeux. Enfin, il remit ses lunettes et la salua d'un geste maladroit.

— Désolé, mademoiselle, dit-il.

Désarçonnée, elle le regarda s'éloigner. Elle ne savait pas quelle émotion prédominait en elle : la peur ou la colère.

Jared observait avec un sourire contrit le livre dans ses mains, un de ceux qu'il avait préférés lors de ses études. Un petit recueil rouge rempli de poèmes mystérieux et indéchiffrables qui se mourait sur une étagère, car n'éveillant pas le moindre intérêt. Il retrouva à l'intérieur la feuille de chêne qu'il avait jadis glissée à la page 47, là où se trouvait un sonnet à propos d'une colombe qui guérirait la planète après les années de Terreur. Il relut les vers, se laissant bercer par les souvenirs. Un temps si long s'était écoulé. Il avait été le plus jeune diplômé de l'Académie depuis la mise en place du Protocole. On lui avait promis un avenir radieux, à lui, l'élève brillant.

La feuille de chêne était aussi fine qu'une toile d'araignée ou de la dentelle.

Les doigts tremblants, il referma le livre qu'il reposa sur l'étagère. Il n'avait pas l'intention de s'apitoyer sur son sort.

La bibliothèque de l'Académie était un vaste ensemble de pièces feutrées et de couloirs où s'alignaient d'immenses armoires en chêne pleines de livres. Penchés au-dessus de leurs manuscrits enluminés, des Sapients écrivaient à la plume toute la journée. Chaque poste de travail était éclairé par une petite lampe qui ressemblait à une bougie, mais il s'agissait d'une diode personnelle à forte intensité alimentée par des générateurs cachés sous le bâtiment. D'après Jared, un tiers de l'énergie que le royaume conservait précieusement était dépensée ici. Pas pour la bibliothèque seule, bien sûr. Les plumes étaient reliées à un ordinateur central qui contrôlait aussi l'observatoire lunaire et l'hôpital. Jared avait beau détester la reine, il lui donnait raison. Si un remède existait pour son mal, il se trouvait certainement à l'Académie.

— Maître ?

Le bibliothécaire lui tendit la lettre de la reine.

— Tout est en ordre. Suivez-moi, je vous prie.

L'Esoterica se trouvait au cœur de la bibliothèque. Le bruit courait qu'il s'agissait d'une pièce secrète à laquelle seuls le Premier Sapien et le directeur avaient accès. Jared n'y avait encore jamais mis les pieds. Il sentit son cœur battre d'excitation.

Après avoir traversé trois pièces en enfilade et un couloir avec des cartes aux murs, ils grimpèrent un escalier en colimaçon qui les mena à une galerie poussiéreuse au-dessus de la salle de lecture. Dans une alcôve, on avait installé un bureau et un siège dont les bras ressemblaient à des serpents entortillés.

Le bibliothécaire salua.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à vous adresser à l'un de mes assistants.

Jared s'assit. Il ne voulait montrer ni sa surprise ni sa déception. Peut-être était-ce idiot, mais il s'était attendu à quelque chose d'un peu plus impressionnant, d'un peu plus mystérieux.

Il regarda autour de lui.

Bien qu'il ne vît aucun appareil de surveillance, il sentait leur présence. Il enfouit sa main dans sa poche, attrapa le disque qu'il avait préparé et le glissa sous le bureau. L'engin s'y accrocha.

La surface de la table était en métal. Il l'effleura ; un écran s'alluma discrètement. Il lut : VOUS ENTREZ DANS L'ESOTERICA.

Il se mit au travail. Des diagrammes des systèmes lymphatique et nerveux apparurent sur l'écran. Il les étudia longuement, recoupant ses informations avec les fragments de rapports de recherches médicales contenus dans la base de données. La salle de lecture en dessous, où trônaient les bustes hiératiques d'anciens Sapienti, semblait plongée dans le silence. Dehors, près d'une fenêtre, des tourterelles roucoulaient.

Un bibliothécaire, une pile de parchemins à la main, passa derrière lui. Jared sourit discrètement.

Il se savait sous haute surveillance.

À trois heures, quand débuta l'averse de l'après-midi, il s'arrêta, satisfait. La lumière du jour faiblissait, la salle devenait lugubre. Il avança sa main sous le bureau et toucha le disque.

Aussitôt, sous les diagrammes du système nerveux, des écritures émergèrent. Il lui avait fallu du temps pour trouver les fichiers encodés sur Incarceron. Ses yeux étaient irrités ; il avait soif. Le tonnerre gronda au loin. Enfin, il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Il savait depuis bien longtemps décrypter les textes cachés. C'était un travail difficile, qui exigeait de lui beaucoup de concentration et lui donnait toujours mal à la tête, mais il pouvait l'endurer. Au bout de dix minutes, il avait déchiffré un symbole, ce qui l'avait amené à en comprendre d'autres, et reconnu une ancienne forme de la langue des Sapienti qu'il avait apprise dans le temps.

Les mots commencèrent à prendre forme au milieu des hiéroglyphes étranges.

Registre des prisonniers d'origine.
Condamnations et rapports de justice.
Casiers judiciaires.
Photos.
Devoirs du directeur.

Il appuya sur la dernière ligne. Un nouvel écran apparut, et un message l'informa :

Cette information est confidentielle. Donnez le mot de passe.

Il jura discrètement.

Mot de passe incorrect. Il vous reste deux essais avant le

déclenchement de l'alarme.

Les yeux fermés, Jared s'efforça de ne faire aucun bruit. Il regarda autour de lui. La pluie battait les vitres ; les lumières îles bureaux en dessous brillaient à peine.

Il respira lentement. Des gouttes de sueur lui dégouлинаient dans le dos.

Puis il murmura :

— Incarceron.

Moi de passe incorrect. Il vous reste un essai avant le déclenchement de l'alarme.

Il songea un instant à se retirer pour réfléchir. Cependant, il craignait de ne jamais plus avoir accès à la fenêtre. Le temps jouait contre lui, ce temps que le royaume cherchait à nier et qui semblait se venger à présent.

En dessous, on tournait des pages. Il se pencha en avant, vit son reflet sur l'écran. Ses traits tirés, ses yeux cernés. Un mot jaillit dans son esprit, mais comment savoir si c'était le bon ? Il examina le visage, qui lui parut être à la fois le sien et celui d'un autre : fin, les cheveux noirs. Il chuchota :

— Saphique.

Des listes, des registres, des données.

Les renseignements envahirent l'écran, recouvrant les diagrammes. Les informations défilaient à une vitesse impressionnante. Il activa le disque afin de tout enregistrer au fur et à mesure.

— Maître ?

Jared faillit sursauter.

L'un des intendants de l'Académie se tenait derrière lui. Il était grand, portait un vieux manteau moiré. Une perle blanche ornait le haut de son bâton.

— Désolé de vous déranger dans votre travail, maître, mais j'ai reçu ceci pour vous. En provenance du palais.

Une lettre sur un parchemin, portant le sceau de Claudia.

— Merci, dit-il en la prenant.

Il donna une pièce à l'intendant et lui sourit. L'écran affichait d'innombrables diagrammes médicaux. Habitué aux manières austères des Sapienti, l'homme le salua puis recula.

Ouvrant la lettre, Jared constata que le sceau n'avait pas été brisé. Et pourtant, il savait que les espions de la reine l'avaient déjà lue.

Cher maître Jared,

Il est arrivé une chose terrible ! Un incendie s'est déclenché dans les celliers de l'aile est, et une bonne partie du

bâtiment s'est effondrée. Personne n'a été blessé mais l'entrée du Portail est ensevelie sous des montagnes de débris. Sa Majesté la reine m'assure qu'Elle va faire son possible pour tout remettre en état mais je suis si inquiète ! Mon père est perdu à jamais et Gilles déplore le triste sort réservé à ses amis. Aujourd'hui a lieu l'audience devant les Inquisiteurs. Je vous en prie, cher ami, trouvez une solution, car nous n'avons pour option que le silence et le repli.

Votre très chère et obéissante élève

Claudia Arlexa

Il sourit avec tristesse devant cet étalage protocolaire. Tellement impersonnel. D'un autre côté, la lettre ne s'adressait pas à lui seul mais aussi à la reine. Un incendie ! Sia ne laissait rien au hasard – d'abord, elle s'était débarrassée de lui et ensuite elle avait bloqué l'entrée de la Prison. Mais au contraire de Claudia, la reine ne semblait pas savoir qu'il existait un autre accès au Portail, dans le bureau du directeur, chez lui. « Nous n'avons pour option que le silence et le repli. » La jeune fille savait qu'il comprendrait.

L'intendant trépigait sur place.

— Le messenger repart à la cour d'ici une heure. Voulez-vous lui transmettre une réponse, maître ?

— Oui, apportez-moi de l'encre et du papier.

Une fois l'homme parti, Jared sortit un minuscule scanner qu'il fit glisser sur le papier. De grosses lettres rouges apparurent : SI FINN PERD, ILS ONT L'INTENTION DE NOUS TUER TOUS LES DEUX. VOUS SAVEZ OÙ NOUS TROUVER. JE VOUS FAIS CONFIANCE.

Il eut un mouvement brusque. L'intendant, inquiet, posa l'encrier sur le bureau.

— Maître, vous êtes souffrant ? demanda-t-il.

Jared avait pâli.

— Oui, répondit-il, en froissant la lettre.

Jamais il n'aurait pu imaginer qu'ils la tueraient. Et que voulait-elle dire en écrivant : « Je vous fais confiance » ?

La reine se leva de table, ce qui obligea les convives à l'imiter, même ceux qui mangeaient toujours. Des plats de viande froide, des friands de gibier, des crèmes de lavande et des mousses au citron trônaient sur les nappes blanches.

— Maintenant, commença-t-elle en tapotant ses lèvres avec un mouchoir, vous pouvez tous vous retirer, sauf les prétendants.

Claudia fit une révérence.

— Je demande la permission d'assister à l'audience, Majesté.

La reine prit une mine boudeuse.

- Je suis désolée, Claudia. Pas cette fois.
- Et moi alors ? demanda Caspar, qui leva son verre.
- Toi non plus, mon chéri. Sors, va tuer des lapins.

Tout à coup, avec un air malicieux, elle se saisit du bras de Claudia.

— Oh, Claudia ! C'est vraiment dommage pour le Portail ! Et tu sais que je suis désolée de devoir nommer un nouveau directeur. Ton cher père était si... astucieux.

Claudia ne se départait pas de son sourire.

— C'est à vous de décider, répondit-elle.

Hors de question qu'elle fasse plaisir à la reine en la suppliant...

— Si seulement tu avais épousé Caspar ! D'ailleurs, même maintenant...

Claudia avait du mal à supporter les plaintes de la reine mais elle ne pouvait pas non plus retirer son bras. Elle se raidit.

— Ce n'est plus une option, Majesté, répondit-elle.

— En effet, marmonna Caspar. Tu as eu ta chance, Claudia. Si tu penses que je veux encore de toi...

— Même si on multiplie la dot par deux ? demanda sa mère.

— Vous parlez sérieusement ? poursuivit-il, les yeux écarquillés.

La lèvre inférieure de Sia trembla.

— Caspar, mon chéri, comme j'aime te taquiner.

Les portes sur le côté de la pièce s'ouvrirent. Claudia aperçut le tribunal d'Inquisition.

Le trône de la reine avait la forme d'un immense aigle aux ailes déployées et qui ouvrait le bec, comme s'il criait. La couronne des Havaarna pendait à son cou.

Les membres du Conseil restreint s'étaient installés tout autour. De chaque côté du trône, on avait placé deux chaises vides, l'une noire et l'autre blanche. Une petite porte s'ouvrit sur le côté ; deux silhouettes émergèrent. Claudia s'attendait à voir Finn et Gilles. À la place, elle vit les Inquisiteurs de l'ombre et de la lumière.

Le seigneur de l'ombre portait une longue robe noire ornée de zibeline. Ses cheveux et sa barbe étaient de la même couleur que son habit. L'autre seigneur, vêtu de blanc, souriait gracieusement dans sa robe de satin perlée.

Elle n'avait jamais vu ces hommes auparavant.

— Seigneur de l'ombre, dit la reine en s'asseyant sur son trône, et seigneur de la lumière, votre mission ici est de découvrir la vérité afin que le Conseil puisse prendre une décision. Jurez-vous de mener à bien cette mission en votre âme et conscience ?

Les deux hommes s'agenouillèrent. Après lui avoir baisé la main, ils prirent place sur leurs chaises respectives. La reine lissa sa robe puis sortit un petit éventail en dentelle de sa manche.

— Parfait. Nous pouvons commencer. Fermez les portes.

Un gong retentit.

Finn et l'Imposteur firent leur entrée.

Claudia fronça les sourcils. Finn portait, comme toujours, des vêtements de couleur sombre, sans appareil. Il paraissait à la fois anxieux et fier. L'Imposteur avait un manteau jaune en pure soie de la meilleure qualité. Les deux se tenaient l'un en face de l'autre sur le sol carrelé.

— Vos noms ? demanda le seigneur de l'ombre. Claudia les entendit répondre à l'unisson au moment où on lui ferma la porte au nez.

— Gilles Alexander Ferdinand Havaarna.

Elle resta un moment à contempler la surface en bois sculpté devant elle puis tourna les talons et s'éloigna. Traversant la foule, elle entendit la voix de son père, semblable à un murmure cynique et amusé : « Tu les vois, Claudia ? Des pions sur un échiquier. Quelle tristesse de savoir qu'ils ne peuvent pas gagner tous les deux. »

18

*Qu'est-ce qui fait un prince ?
Un ciel ensoleillé, une porte ouverte.
Qu'est-ce qui fait un prisonnier ?
Une question sans réponse.*

CHANTS DE SAPPHIQUE

— Fais-moi sortir de là, Attia.

— Je ne peux pas encore, répondit-elle en s'agenouillant devant les barreaux en métal de la cage. Sois patient.

— Tu t'amuses bien avec tes nouvelles amies ?

Keiro était adossé contre le mur du fond, les bras croisés et les jambes allongées. Il paraissait calme, détaché, mais elle le connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il bouillonnait à l'intérieur.

— Elles m'ont acceptée, il faut que j'en profite. Même toi, tu peux comprendre ça.

— Alors, à qui on a affaire ?

— Il n'y a que des femmes. La plupart semblent détester les hommes – ils les ont très certainement fait souffrir. Elles se nomment les Cygni. Elles ont chacune comme prénom le nom d'une étoile.

— Très poétique, remarqua Keiro en inclinant la tête. Maintenant dis-moi quand elles comptent m'exécuter.

— Elles y pensent. Je les ai suppliées de ne pas le faire.

— Et le Gant ?

— C'est Rhô qui l'a.

— Récupère-le.

— J'y travaille, expliqua-t-elle non sans jeter un coup d'œil à la porte. Ce nid est une sorte de structure suspendue en l'air avec des pièces et des passages qui sont tous reliés les uns aux autres. Je crois qu'il existe un moyen de descendre jusqu'au hall en bas mais je ne l'ai pas encore trouvé.

Keiro resta silencieux un instant.

— Le cheval ?

— Aucune idée.

— Super ! Toutes nos affaires sont perdues.

— Toutes tes affaires, rectifia-t-elle en repoussant ses cheveux en arrière. Autre chose. Elles travaillent pour le directeur. Elles l'appellent « l'Anti-Sapient ».

Il écarquilla les yeux.

— Elles veulent lui donner le Gant !

« Il a toujours été vif », pensa Attia.

— Oui, mais...

— Attia, il faut que tu le récupères ! s'écria-t-il, hors de lui. Le Gant est notre seul moyen de sortir d'Incarceron.

— Et comment je vais faire ? Elles sont plus nombreuses que nous.

Furieux, il donna un coup de pied dans les barreaux.

— Sors-moi de là, Attia. Tu n'as qu'à leur mentir. Dis-leur de me jeter dans le vide. Ce que tu veux, du moment que je sors.

Alors qu'elle se retournait pour partir, il lui attrapa le bras.

— Ce sont toutes des hybrides, non ?

— Quelques-unes. Rhô. Zêta. Une femme qui s'appelle Oméga a des pinces à la place des mains. (Elle le regarda.) Est-ce que cela t'aide à les détester davantage ?

Tout en ricanant, Keiro tapota le barreau en fer devant lui du bout de son ongle. Métal contre métal.

— Ce serait parfaitement hypocrite. Elle s'écarta.

— Écoute, je crois qu'on se trompe.

Avant qu'il n'explose, elle enchaîna :

— Si on donne le Gant à la Prison, elle va mettre à exécution son projet délirant et chercher à s'évader. Toutes les personnes ici mourront. Je ne pense pas que je puisse faire ça, Keiro. Non, je ne peux pas.

Il l'observait de cet air froid et intense qui l'effrayait toujours.

Elle recula encore.

— Peut-être que je devrais récupérer le Gant et partir. Te laisser ici.

Il attendit qu'elle ait atteint la porte avant de répondre, d'une voix sourde et menaçante :

— Dans ce cas, tu ne vaudrais pas plus que Finn. Tu ne serais qu'une sale menteuse, une traîtresse. Tu ne me ferais pas ça, Attia.

Elle sortit sans un regard.

— Parlez-nous encore une fois du dernier jour dont vous vous souvenez. Le jour de la partie de chasse, demanda le seigneur de

l'ombre en le toisant sévèrement.

Finn se tenait au centre de la pièce. Il aurait aimé pouvoir se déplacer à sa guise.

— Je chevauchais...

— Seul ?

— Non... Il devait y avoir d'autres personnes. Du moins au début.

— D'autres personnes ?

Il se frotta le visage.

— Je ne sais pas qui. J'y ai réfléchi un long moment mais...

— Vous aviez quinze ans.

— Seize ans. J'avais seize ans.

Ils lui tendaient des pièges.

— Le cheval était brun ?

— Gris.

Il se tourna vers la reine qu'il regarda avec colère. Les yeux mi-clos, elle caressait un petit chien posé sur ses genoux.

— Le cheval a pris peur, reprit-il. Je vous l'ai dit, j'ai ressenti comme une piqûre au niveau de la cheville. Je suis tombé.

— Les courtisans vous ont relevé.

— Non, j'étais seul.

— Mais vous venez de dire...

— Je sais ! Peut-être que je me suis égaré.

Il secoua la tête. Ses yeux picotaient.

— Peut-être ai-je pris le mauvais chemin. Je ne m'en souviens pas !

Il fallait qu'il reste calme, réceptif. Affalé sur le banc, l'Imposteur l'écoutait avec ennui.

Le seigneur de l'ombre se rapprocha. Il avait le regard posé, sombre.

— La vérité, c'est que vous avez tout inventé. Il n'y a pas eu d'embuscade. Vous n'êtes pas Gilles. Vous êtes une Racaille d'Incarceron.

— Je suis le prince Gilles, répondit-il, mais sa voix était hésitante. Il perçut ses propres doutes.

— Vous êtes un prisonnier. Vous avez volé, n'est-ce pas ?

— Oui mais vous ne comprenez pas. Dans la Prison...

— Vous avez tué.

— Non, je n'ai jamais tué.

— Vraiment ? rétorqua l'Inquisiteur qui recula, tel un serpent. Pas même la femme qui s'appelle la Maestra ?

Finn releva la tête.

— Comment savez-vous pour la Maestra ?

L'assemblée se raidit, mal à l'aise. Certains membres du Conseil chuchotèrent entre eux. L'Imposteur se redressa.

— Cela n'a aucune importance. Elle est tombée, n'est-ce pas, dans l'abîme, parce que le pont sur lequel elle se tenait avait été saboté. Et vous en êtes responsable.

— Non ! s'écria-t-il en regardant l'homme dans les yeux.

L'Inquisiteur enchaîna.

— Si. Vous lui avez dérobé un objet afin de vous évader. Vos paroles sont un tissu de mensonges. Vous dites avoir des visions. Vous dites parler à des fantômes.

— Je ne l'ai pas tuée ! rugit-il. (Il voulut prendre son épée mais elle ne se trouvait plus à sa ceinture.) J'étais un prisonnier, oui, parce que le directeur m'a drogué et m'a enfermé dans cet enfer. Il a effacé ma mémoire. Je suis Gilles !

— Incarcéron n'est pas un enfer. C'est une expérience magnifique.

— C'est un enfer et j'en sais quelque chose.

— menteur.

— Non...

— Vous êtes un menteur. Vous avez toujours été un menteur ! N'est-ce pas ?

— Non. Je n'en sais rien !

Il n'en pouvait plus. Il avait la gorge en feu, la tête qui tournait. Une nouvelle crise s'annonçait. Y succomber causerait sa perte.

Un mouvement attira son attention. Il leva la tête. Le seigneur de la lumière se tenait debout. Il demanda qu'on apporte une chaise. Le seigneur de l'ombre était retourné s'asseoir.

— S'il vous plaît, sire. Asseyez-vous. Calmez-vous.

Les paroles de l'homme aux cheveux argentés résonnaient de sollicitude.

— Apportez-lui de l'eau.

Un valet de pied entra avec un plateau. Un gobelet d'eau fraîche fut glissé entre les mains de Finn et il but, essayant de ne rien renverser. Il tremblait, voyait des taches sombres devant lui. Il s'assit, agrippant le bras molletonné du fauteuil. Il avait le dos en nage. Les membres du Conseil le fixaient ; il n'osa pas braver leur incrédulité. Alors qu'elle jouait toujours avec le chien, la reine le regardait d'un air paisible.

— Donc, reprit le seigneur de la lumière, vous dites que le directeur vous a emprisonné.

— J'imagine que ce devait être lui.

L'homme avait l'air gentil. Finn se raidit. Les plus gentils étaient souvent les plus dangereux.

— Mais... Si le directeur est responsable, il n'a pas pu agir seul. Pas pour l'enlèvement d'un prince. Affirmez-vous que le Conseil restreint était aussi au courant ?

— Non.

— Les Sapianti ?

Il haussa les épaules avec lassitude.

— Il devait bien y avoir quelqu'un qui s'y connaissait en drogues.

— Alors vous accusez les Sapianti ?

— Je n'accuse...

— Et la reine ?

La pièce sombra dans le silence. Maussade, Finn serra les poings. Le désastre semblait inévitable ; il en avait parfaitement conscience mais il s'en fichait.

— Nous avons besoin de savoir, sire. Accusez-vous la reine d'avoir joué un rôle dans votre enlèvement ? Dans votre incarcération ?

Finn garda les yeux baissés. Il se sentait acculé, entendait déjà les reproches de Claudia dès qu'elle aurait connaissance de sa bêtise.

Pourtant, il alla jusqu'au bout.

— Oui, dit-il d'une voix misérable. J'accuse la reine.

— Regarde là-bas.

Rhô désignait un endroit au loin. Les yeux plissés, Attia lit un effort pour voir malgré la pénombre qui régnait dans le hall. Des oiseaux volaient dans sa direction, formant une nuée sombre. Leurs ailes grinçaient. Tout à coup, ils l'encerclèrent et elle se recroquevilla sur elle-même, pour éviter cette déferlante de plumes et de becs. Puis ils repartirent vers l'est.

— Les oiseaux, les chauves-souris, les gens, continua Rhô dont l'œil brillait. Il nous faut bien vivre, Attia, comme tout le monde. Mais on ne vole pas et on ne tue pas. Notre raison d'être se situe au-delà. Quand l'Anti-Sapient nous demande quelque chose, on obéit. Ces trois derniers mois, on lui a trouvé...

— Comment ?

— Quoi ?

Attia saisit la jeune femme par le poignet.

— Comment ? Comment fait cet... Anti-Sapient pour vous transmettre ses exigences ?

Rhô libéra son bras et la dévisagea un instant.

— Il nous parle.

Elle fut interrompue par un soubresaut qui agita la Prison. Des cris retentirent en dessous ; des hurlements de terreur. Attia tomba, se rattrapa à une poutrelle rouillée. Une deuxième onde de choc lui parcourut le corps, jusqu'au bout des ongles. Près d'elle, un rivet céda. Des branches de lierre pendaient du bord.

Rhô se tenait à quatre pattes à côté d'elle. Elles attendirent la fin du tremblement, effrayées, respirant à peine. Dès qu'elle put parler, Attia demanda :

— On ne pourrait pas descendre sur la terre ferme ? S'il te plaît ?
Le nid semblait résister aux secousses.

— Les séismes empirent, affirma Rhô tout en se faufilant dans un tunnel de lierre.

— Comment fait-il pour vous parler ? reprit Attia. S'il te plaît, Rhô, j'ai vraiment besoin de le savoir.

— Par ici, je vais te montrer.

Elles traversèrent une pièce pleine de plumes où se trouvaient trois femmes, occupées à faire cuire le repas dans un immense chaudron. L'une d'elles nettoyait le sol car, lors du tremblement, un peu de soupe s'était renversée. Humant la bonne odeur de viande, Attia en eut l'eau à la bouche. Elle suivit Rhô qui passa sous une porte et entra dans une pièce ronde, pareille à une bulle. Un Œil les épiait.

Elle se figea.

La lueur rouge pivota pour lui faire face. Attia resta immobile un instant, se souvenant que Finn s'était réveillé dans une cellule qui, comme ici, ne contenait qu'un Œil, prolongement du regard curieux et silencieux d'Incarceron.

Lentement, elle s'en approcha.

— Je croyais que tu m'avais parlé d'un Anti-Sapient ?

— C'est comme ça qu'il se nomme. Il est au cœur des projets de la Prison.

— Ah bon ?

Attia croisa les bras, prit une grande inspiration.

— Directeur, poursuivit-elle d'une voix si forte que Rhô sursauta. Vous m'entendez ?

Claudia arpentait le couloir lambrissé en long et en large.

Quand la porte s'ouvrit et que le valet de pied sortit, un verre vide posé sur un plateau, elle lui attrapa le bras.

— Que se passe-t-il ?

— Le prince Gilles est...

Il regarda derrière elle, salua et s'éloigna rapidement.

— Tu fais peur aux serviteurs, Claudia, marmonna Caspar depuis l'encadrement de la porte menant au jardin.

Elle se retourna, furieuse, et aperçut Fax, le garde du corps, les bras chargés de cibles pour le tir à l'arc. Caspar portait un manteau vert vif et un tricorne orné d'une plume.

— Ils en ont pour des heures. Viens avec moi, on va tirer sur des corbeaux.

— Je préfère attendre, merci !

Elle s'assit sur une chaise posée contre le mur.

Une heure plus tard, elle n'avait pas bougé.

— Et vous avez tout manigancé vous-même ?

— La reine n'en savait rien, si c'est là où vous voulez en venir, répondit l'Imposteur. (Il parlait d'une voix décontractée, calme.) j'ai élaboré ce plan seul, je voulais complètement disparaître et, surtout, ne pas ennuyer la reine avec un complot.

— Je vois, répondit le seigneur de la lumière en hochant la tête. Mais il y avait un corps, n'est-ce pas ? Un garçon que tout le monde croyait être Gilles a été exposé ici pendant trois jours. Vous vous êtes aussi occupé de ça ?

Gilles haussa les épaules.

— Oui. Un paysan dans la forêt venait d'être attaqué par un ours. J'avoue que c'était pratique, cela m'a permis de brouiller les pistes.

Finn l'écoutait, la mine renfrognée. Tout ce qu'il disait aurait pu être vrai. À cet instant, il repensa au vieil homme, Tom. N'avait-il pas évoqué une chose semblable ?

— Alors vous êtes bien le prince Gilles ? demanda le seigneur de la lumière.

— Mais oui.

— Si je devais suggérer que vous êtes un imposteur, que vous...

— J'espère, dit l'Imposteur en se levant, j'espère, monsieur, que vous n'êtes pas en train de suggérer que la reine m'a formé et endoctriné afin que je puisse jouer ce rôle ? (Il croisa le regard de l'Inquisiteur.) Vous n'oseriez pas imaginer une chose pareille ?

Finn jura en silence. Il vit les lèvres de la reine dessiner le plus discret des sourires.

— Bien sûr que non, répondit le seigneur de la lumière en saluant. Bien sûr que non, sire.

Il les avait piégés. S'ils l'accusaient d'être un charlatan, ils accusaient la reine, et Finn savait qu'une telle chose ne se produirait jamais. Il maudit l'intelligence du jeune homme, son élégance innée, sa crédibilité. Il maudit sa propre maladresse.

Le seigneur de la lumière s'assit et le seigneur de l'ombre prit la relève. Si l'Imposteur avait peur, il ne le montrait pas. Il se pencha en arrière, de manière presque nonchalante, et demanda un verre d'eau.

L'homme aux habits sombres l'observa tandis qu'il buvait. Dès que le verre fut reposé, il attaqua :

— À l'âge de onze ans, vous avez quitté l'Académie.

— J'avais neuf ans, comme vous le savez. Mon père trouvait plus convenable pour un jeune prince d'étudier seul.

— Vous avez eu de nombreux professeurs, d'éminents Sapiienti.

— Oui. Malheureusement, ils sont tous morts.

— Votre chambellan, Bartley...

— Bartlett.

— Bartlett, oui. Lui aussi est décédé.

— Oui, j'ai appris cela. Il a été assassiné par les Loups d'acier, et j'aurais subi le même sort si j'étais resté.

Son visage s'adoucit.

— Ce cher Bartlett. Je l'aimais beaucoup.

Finn serra la mâchoire. Certains membres du Conseil échangèrent des regards.

— Vous parlez sept langues ?

— Oui.

La question suivante fut posée dans une langue étrangère que Finn ne reconnut même pas. L'Imposteur répondit d'une voix railleuse et calme.

Se pouvait-il qu'il ait oublié des langues ? Était-ce possible ? Il se frotta le visage, souhaitant que les picotements derrière ses yeux disparaissent.

— Vous êtes aussi un musicien accompli ?

— Apportez-moi une viole, une harpe. (Il paraissait s'ennuyer.) Ou bien je pourrais chanter. Voulez-vous que je chante, messieurs ?

Il sourit et se lança dans une aria, faisant retentir sa voix de ténor.

Les membres du Conseil s'agitèrent. La reine éclata de rire.

— Ça suffit ! s'écria Finn en bondissant.

L'Imposteur s'arrêta. Il croisa le regard de Finn et dit :

— Mais chantez donc, sire. Jouez-nous un air. Discourez dans une langue étrangère. Récitez les poèmes d'Alicene et de Castra. Même si vous risquez de les massacrer avec votre accent de caniveau.

— Ces choses-là ne font pas un prince, murmura-t-il.

— Nous pourrions en débattre, répondit l'Imposteur qui se leva. Mais vous ne possédez aucune de ces qualités, n'est-ce pas ? Tout ce que vous avez, c'est votre colère, votre violence. Prisonnier !

— Monseigneur, intervint le seigneur de l'ombre. Asseyez-vous.

Finn regarda autour de lui. Les conseillers l'observaient. Ils représentaient le jury. En fonction de leur verdict, il serait exécuté ou deviendrait roi. Bien qu'il soit difficile de lire sur leurs visages, il y reconnut de l'hostilité, de la stupeur. Si seulement Claudia avait pu être là ! Ou Jared. Mais plus que tout, il aurait aimé entendre la voix rude et arrogante de Keiro.

— Mon défi tient toujours, déclara-t-il. L'Imposteur lança un regard à la reine. D'une voix liasse, il répondit :

— Et j'accepte toujours de le relever.

Finn retourna s'asseoir près du mur. Il bouillonnait de rage.

Le seigneur de l'ombre se tourna vers Gilles.

— Nous avons des témoins. Des garçons qui étaient à l'Académie avec vous. Des laquais, des femmes de chambre, îles dames de la cour.

— Excellent. Je veux tous les voir, annonça-t-il en s'installant

confortablement. Laissez-les entrer. Qu'ils m'examinent, et qu'ils l'examinent, lui. Qu'ils vous disent lequel d'entre nous est le prince et lequel est le prisonnier.

Le seigneur de l'ombre le regarda d'un air sévère. Puis il leva la main.

— Faites entrer les témoins, ordonna-t-il.

19

*L'Esoterica regroupe les fragments dispersés
du savoir. Il faudra des générations
aux Sapiienti pour recoller les morceaux.
Une grande partie ne sera jamais restaurée.*

RAPPORT DE PROJET ; MARTOR SAPIENS

— Je devrais te punir. C'est toi qui as dit à Claudia qu'elle n'était pas ma fille.

Attia fixa l'Œil rouge accusateur. La voix n'était pas celle, métallique, de la Prison.

— Oui, c'est moi qui le lui ai dit. Elle avait le droit de le savoir.

— C'était cruel, affirma le directeur d'un ton las.

Tout à coup, le mur de la pièce ondula et il apparut.

Rhô faillit crier. Attia l'observa, stupéfaite.

Un homme se tenait devant elle, une image en trois dimensions dont les bords semblaient fragiles et évanescents. À certains endroits, on voyait à travers lui, ce qui n'empêchait pas ses yeux gris d'être toujours aussi durs. Attia dut faire un effort pour rester maîtresse de ses émotions. À côté d'elle, Rhô s'agenouilla.

Elle le connaissait sous les traits de Blaize. À présent, il était le directeur. Il portait un manteau en soie noire, des demi-guêtres noires, des bottes du meilleur cuir. Il avait attaché ses cheveux aux reflets argentés. Au début, elle pensa que, malgré son austérité, elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi élégant mais quand il s'approcha, elle remarqua ses manches usées, les taches sur le manteau, la barbe de trois jours.

Il hocha la tête.

— Oui, concéda-t-il avec amertume. Les conditions de vie dans la Prison commencent à m'atteindre, moi aussi.

— Vous attendez de moi que je vous plaigne ?

— Il semblerait que l'ancienne esclave soit devenue téméraire.
Alors, où est le Gant de Sapphique ?

Attia esquissa un bref sourire.

— Demandez à mes geôlières.

— Nous ne sommes pas tes geôlières, s'indigna Rhô. Tu peux partir quand tu veux.

La jeune fille observa furtivement le directeur. Elle semblait à la fois fascinée et horrifiée.

— Le Gant ! vociféra-t-il.

Rhô salua, se redressa puis se précipita vers la sortie.

Attia ne perdit pas de temps.

— Elles retiennent Keiro. Je veux qu'il soit libéré sur-le-champ.

— Pourquoi ? demanda le directeur avec un sourire aigre. (Il examina le nid avec intérêt.) Je doute qu'il ferait la même chose pour toi.

— Vous ne le connaissez pas.

— Au contraire, j'ai étudié son dossier, le tien aussi. Keiro est ambitieux, impitoyable. Il ne pense qu'à lui. Je vais m'en servir contre lui.

Il ajusta une manette invisible. L'image vacilla puis s'améliora. Il semblait si proche qu'elle aurait pu le toucher. Il la regarda de biais.

— Cela va de soi, tu pourrais m'apporter le Gant toi-même et le laisser ici.

Elle crut un instant qu'il avait lu dans ses pensées.

— Si vous le voulez, dites-leur de le libérer.

Avant qu'il réponde, Rhô revint, essoufflée. Elle déposa prudemment le Gant aux pieds de l'image du directeur. Un groupe de jeunes filles curieuses se forma dans l'encadrement de la porte.

Il s'accroupit. Il tendit le bras pour attraper le Gant mais sa main le traversa. Les écailles de dragon scintillèrent.

— Alors comme ça, il existe toujours ! Quelle merveille !

Il semblait fasciné. Attia en profita pour étudier la pièce où se trouvait le directeur, un endroit vaste, sombre, qu'éclairait une lumière tamisée rouge. Et il y avait un bruit, des battements identiques à ceux de son rêve.

— Si vous sortez, vous pourrez leur parler de Finn. Vous pourrez témoigner en sa faveur, leur dire que vous avez effacé sa mémoire, que vous l'avez enfermé ici.

Il se leva lentement puis enleva la poussière de rouille accumulée sur ses gants.

— Tu supposes beaucoup trop de choses, prisonnière, répondit-il en la regardant froidement. Je ne me soucie guère de Finn, de la reine, ou de n'importe quel Havaarna.

— Le bien-être de Claudia vous préoccupe. Elle est peut-être en

danger, elle aussi.

Les yeux gris clignèrent. Elle pensa un instant avoir visé juste mais il était difficile de savoir ce qu'il pensait.

— Le sort de Claudia ne concerne que moi. Et j'ai bien l'intention d'être le prochain dirigeant du royaume. Maintenant, apporte-moi ce Gant.

— Pas sans Keiro.

John Arlex ne bougea pas.

— Tu n'es pas en mesure de marchander avec moi, Attia.

— Je ne le laisserai pas se faire tuer, insista-t-elle.

Elle manquait de souffle et parler lui faisait presque mal. Elle attendit qu'il laisse exploser sa colère.

À sa surprise, il se tourna vers le côté, comme s'il observait quelque chose par terre, puis il haussa les épaules.

— Très bien. Relâchez le voleur. Mais dépêchez-vous. La Prison s'impatiente, veut sa liberté. Et...

Il y eut des étincelles, des crépitements.

À la place du directeur, il ne restait plus qu'une lumière aveuglante et une odeur de brûlé.

Malgré sa stupeur, Attia réagit vite. Elle ramassa le Gant, heureuse de sentir de nouveau son poids, sa surface chaude et légèrement grasse. Elle se tourna vers Rhô.

— Envoie quelqu'un chercher Keiro. Et montre-moi comment descendre.

Les événements s'enchaînèrent si vite que Claudia crut rêver. Alors que, recroquevillée sur elle-même et malheureuse, elle observait le superbe couloir doré, celui-ci tomba en ruine.

Elle cligna des yeux.

Le vase bleu se fendit ; le piédestal en marbre se transforma en bois peint. Les murs se révélèrent n'être qu'un enchevêtrement de fils, de câbles, de peinture écaillée. D'énormes traces d'humidité recouvrirent les plafonds. Dans un coin, le plâtre s'effondra, cédant sous la pression des fuites d'eau.

Elle se leva, stupéfaite.

Puis, dans un frémissement presque imperceptible, la splendeur du palais fut rétablie.

Claudia se tourna vers les deux soldats qui gardaient la porte. S'ils avaient remarqué quoi que ce soit, ils se gardaient bien de le montrer. Leurs visages ne dévoilaient rien.

— Vous avez vu ça !

— Désolé, mademoiselle, répondit celui de gauche qui fixait le mur devant lui. Vu quoi ?

Elle s'adressa à l'autre.

— Et vous ?

Il avait pâli et tenait sa hallebarde d'une main moite.

— J'ai cru... mais non. Rien.

Elle leur tourna le dos et arpenta le couloir. La semelle de ses chaussures résonnait sur le sol en marbre. Elle toucha un vase, constata qu'il était intact. Les murs aux lambris dorés étaient magnifiquement décorés, avec des masques de Cupidon et des guirlandes sculptées dans le bois. Bien sûr, elle savait qu'elle vivait dans un monde d'illusions. Pour autant, elle eut l'impression qu'on lui avait permis d'entrevoir pendant un instant le monde tel qu'il existait vraiment. Elle avait du mal à respirer. Comme si les arrivées d'air avaient été coupées.

Il y avait eu une défaillance énergétique.

Les doubles portes s'ouvrirent avec fracas et les membres du Conseil restreint sortirent, l'air grave.

— Seigneur Arto, demanda-t-elle à celui qui se tenait le plus près d'elle, que s'est-il passé ?

— Tout est fini, ma chère. Nous nous retirons afin de délibérer. Nous rendrons notre verdict demain. Pour ce qui me concerne, je n'ai aucun doute sur...

Puis, comme s'il venait de se rappeler que le sort de Claudia dépendait aussi de son jugement, il sourit, salua et s'éloigna.

Claudia aperçut ta reine. Elle bavardait en compagnie de ses dames et d'un jeune homme précieux que l'on disait être son amant et qui s'était retrouvé à porter le chien. Il semblait à peine plus âgé que Caspar. Sia frappa dans ses mains ; les bavardages cessèrent.

— Mes amis ! L'attente du verdict va être longue et, comme je déteste attendre, j'organise ce soir un bal masqué à la Grotte nacrée. Tout le monde est invité. Tout le monde, n'est-ce pas ! (Elle croisa le regard de Claudia et lui adressa son plus beau sourire.) Vous ne voudriez pas me décevoir ?

Les hommes saluèrent, les femmes firent la révérence. Tandis qu'ils s'éloignaient, Claudia soupira, accablée. L'Imposteur suivait, entouré d'un groupe de jeunes gens élégants. Il semblait avoir déjà ses partisans.

Il la salua.

— Je crains qu'il n'y ait pas de doutes sur le verdict, Claudia.

— Tu as été convaincant ?

— Tu aurais dû me voir !

— Moi, je ne suis pas convaincue.

Il sourit d'un air triste.

— Mon offre tient toujours, lui confia-t-il. Épouse-moi, Claudia. Nous étions fiancés jadis, il nous suffirait d'honorer le contrat passé entre nos pères. Ensemble, nous pouvons garantir au peuple la justice

qu'il mérite.

Elle observa son visage honnête, confiant, son regard attentif. Elle pensa au fait que, pendant une seconde, le monde avait basculé. Elle ne savait plus distinguer le vrai du faux.

Elle salua.

— Attendons le verdict.

Il parut surpris puis se ressaisit et salua à son tour.

— Tu ne veux pas m'avoir comme ennemi, conclut-il froidement.

Elle n'en doutait pas. Elle ne savait pas qui il était ni où la reine l'avait déniché, mais sa confiance en lui semblait authentique. Elle le vit rejoindre ses partisans. Leurs habits de soie accrochaient les rayons de soleil qui s'insinuaient par les fenêtres. Elle entra dans la salle du Conseil désormais déserte.

Finn était assis sur une chaise.

Quand il leva les yeux, elle comprit que la bataille avait été rude. Il semblait fatigué, écoeuré.

Elle s'assit sur le banc.

— C'est fini, dit-il.

— Tu n'en sais rien.

— Il avait des témoins. Tout un tas de gens – courtisans, serviteurs, amis. Ils nous ont regardés tous les deux et l'ont désigné comme le vrai Gilles. Il avait la réponse à toutes les questions. Il avait même ça. (Il retroussa sa manche afin d'examiner l'aigle sur son poignet.) Et moi, Claudia, je n'avais rien.

Elle ne savait pas quoi répondre et détestait se sentir aussi impuissante.

— Mais tu sais quoi ? reprit-il en caressant du bout du doigt son tatouage évanescent. Alors que personne ne me croit, peut-être pas même toi, pour la première fois, je sais que je suis vraiment Gilles.

Elle voulut intervenir mais se ravisa.

— Dans la Prison, c'est cette marque qui me permettait de tenir le coup. La nuit, je restais éveillé des heures. Je réfléchissais, à ce que serait ma vie à l'Extérieur, à qui j'étais. J'imaginai retrouver mon père et ma mère, vivre dans une belle maison, avoir assez à manger, pouvoir offrir à Keiro tous les habits dont il aurait envie. J'examinais ma tache et je me disais qu'elle devait avoir une signification. Un aigle couronné aux ailes déployées. Comme s'il s'apprêtait à s'envoler.

Il fallait qu'elle le sorte de sa rêverie.

— On ne va pas attendre leur verdict idiot, répondit-elle. J'ai tout organisé. Deux chevaux sellés nous attendent à l'orée de la forêt, à minuit. Nous pouvons nous rendre chez moi et essayer de communiquer avec mon père grâce au Portail qui se trouve là-bas.

Il ne l'écoutait pas.

— Le vieil homme dans la forêt nous a raconté que Sapphique a

fini par s'envoler. Jusqu'aux étoiles.

— Et la reine a organisé un bal masqué. C'est l'idéal pour s'éclipser discrètement.

Il se tourna vers elle et elle remarqua les signes dont Jared lui avait parlé : les lèvres pâles, le regard fuyant.

— Reste calme, Finn. Rien n'est perdu. Keiro trouvera mon père et...

Soudain, le monde bascula.

Ils se virent dans une pièce crasseuse, pleine de toiles d'araignées et de câbles. L'espace d'une seconde, Finn fut plongé dans l'univers sinistre d'Incarceron.

Puis la salle du Conseil resplendit de nouveau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'écria-t-il.

Claudia l'obligea à se relever.

— Je crois qu'on a eu un aperçu de la réalité, Finn.

Après avoir recraché le dernier morceau de chiffon, Keiro prit une grande respiration qui fut suivie d'une bordée d'injures. Elles l'avaient bâillonné pour éviter qu'il ne leur parle. Manifestement, elles le trouvaient irrésistible. Tout en glissant ses poignets enchaînés sous ses fesses, il tira sur les muscles de ses bras afin de faire passer ses pieds, ce qui éveilla en lui une douleur intense. Il faillit gémir mais se retint. Au moins, maintenant, il avait les mains devant lui.

La cellule tanguait sous ses pieds. Si l'endroit avait vraiment été construit en rotin, il n'aurait pas de mal à se libérer. Mais il ne possédait aucun outil et il craignait qu'il n'y ait rien en dessous à part le vide.

Il testa la résistance de la chaîne.

Les maillons étaient en acier trempé et ses liens solides. Il lui faudrait des heures pour se détacher, sans oublier que ces femmes ne manqueraient pas d'entendre le bruit de métal.

Keiro pesta. Il fallait qu'il sorte d'ici. Attia ne plaisantait pas. Cette fille était folle, il avait bien l'intention de l'abandonner dans ce nid d'illuminées. Encore une qui l'avait trahi ! On pouvait dire qu'il avait l'art de bien choisir ses compagnons.

Il choisit le maillon le plus faible et plia la main afin de glisser l'ongle de son index droit dans l'interstice. Puis il scia.

Les liens s'usèrent. Il ne ressentait rien, ce qui le terrorisa. Où finissait le métal et où commençaient les nerfs ? Dans sa main ? Dans son cœur ?

Sa colère lui fournit un regain d'énergie. Les liens se brisèrent. Il réussit à tordre le maillon, suffisamment pour le séparer de celui d'à côté. La chaîne tomba à ses pieds.

Alors qu'il s'apprêtait à s'enfuir, il entendit des pas. La cage

vacilla, signe qu'une des filles s'approchait. Il se dépêcha d'enrouler la chaîne autour de ses poignets et se rassit.

Quand Oméga passa la porte, accompagnée de deux filles armées, Keiro se contenta de lui sourire.

— Salut, beauté, dit-il. Je savais bien que tu reviendrais.

On avait donné à Jared une chambre en haut de la septième tour. La montée s'avéra pénible mais la vue sur la forêt, les kilomètres d'arbres et les collines en valait la peine. Il se pencha par la fenêtre, les deux mains sur le rebord crasseux, et huma l'air du crépuscule.

Il observa les étoiles, brillantes et lointaines.

Il eut l'impression qu'un voile les avait recouvertes un instant, car elles lui parurent moins lumineuses. En même temps, les arbres à côté pâlirent, semblables à des fantômes. Puis le vertige s'estompa. Il se frotta les yeux. Était-ce un effet de la maladie ?

Des papillons de nuit dansaient autour de la lanterne.

La chambre derrière lui était pratiquement vide : un lit, une chaise, une table, un miroir qu'il avait décroché et retourné. Cependant, l'absence de meuble empêchait de truffer la pièce de micros.

Il sortit un mouchoir de sa poche, déballa le disque, le posa sur le rebord et l'alluma.

Que l'écran soit minuscule n'était pas un problème. Pour le moment, il y voyait encore parfaitement bien.

Devoirs du directeur. Les mots se formèrent vite, il y avait des dizaines de sous-chapitres. Approvisionnement en nourriture, structures d'enseignement, système de santé – sa main s'attarda un instant là-dessus mais il poursuivit –, protection sociale, maintenance. Il lui faudrait des semaines pour parcourir toutes ces informations. Combien de directeurs, autres que Martor, avaient pris le temps de tout lire ?

Martor Sapiens. Le premier. L'architecte.

Il chercha un dossier sur l'architecture, affina sa requête pour se concentrer sur la seule structure et trouva un fichier doublement crypté. Bien qu'il ne put pas le décoder, il l'ouvrit.

Sur l'écran, une image apparut qui le fit sourire. La clé en cristal.

— Rejoins-nous, supplia Rhô. Laisse-le partir avec le Gant et reste ici.

Sur le viaduc, Attia patientait, le Gant dans les mains et un sac plein de nourriture dans le dos. Elle vit trois femmes armées pousser Keiro devant elles.

Son manteau était sale, ses cheveux ternes.

L'idée lui traversa l'esprit. En croisant son regard interrogateur,

elle envisagea de le laisser se débrouiller tout seul et de se fabriquer son refuge à elle, un endroit confortable où elle serait en sécurité. Peut-être même pourrait-elle un jour retrouver sa famille, quelque part dans une unité lointaine, là où elle avait vécu avant que les membres du Commando ne la capturent et la réduisent en esclavage.

Tout à coup, elle entendit Keiro crier :

— Tu vas rester plantée là toute la journée ? Enlève-moi ces chaînes.

Tandis qu'un frisson la parcourait, la cruelle réalité se rappela à elle. Elle se ressaisit, plus déterminée que jamais. Si Incarceron récupérerait le Gant, plus rien ne pourrait l'arrêter. Elle se libérerait et quitterait la Prison, laissant une coquille vide, sans vie. Seul Keiro pourrait s'évader.

Elle tendit le Gant au-dessus de l'abîme.

— Je suis désolée, Keiro, dit-elle. Je ne peux pas te laisser faire ça.

— Attia ! s'écria-t-il.

Elle jeta le Gant.

Au bout d'une heure, les lettres cryptées cédèrent et le mot SORTIES s'afficha sur l'écran, Jared sentit sa fatigue disparaître instantanément. Il se pencha sur le texte.

Il n'y a qu'une seule clé, qui restera en la possession du directeur à chaque instant.

Le Portail fonctionne sans la clé mais celle-ci est nécessaire pour sortir d'Incarceron. Sinon, il existe aussi une sortie de secours.

Jared soupira puis parcourut la pièce du regard. Sombre, silencieuse. Rien ne bougeait, excepté son ombre sur le mur et les papillons de nuit qui voletaient autour de son écran.

Si la clé était perdue, il existe une porte dérobée. Dans le cœur d'Incarceron, un antre a été construit, conçu pour résister à n'importe quel effondrement spatio-temporel ou catastrophe environnementale. À n'utiliser qu'en cas de force majeure car sa stabilité ne peut pas être garantie. Pour se servir de cette sortie, il faut placer sur sa main le filet portatif neural qui a été fabriqué à cet effet. Cet appareil s'active uniquement quand le porteur ressent des émotions extrêmes, et ne fonctionnera donc qu'en situation de grave danger. Nous avons donné à la porte un nom de code, que vous seul connaissez. On l'appelle SAPPHIQUE.

Jared lut la dernière phrase. Puis il la relut. Il s'assit, vit son souffle se matérialiser dans l'air glacial. Il ignora le papillon de nuit

qui atterrit sur l'écran, les pas lourds dans l'escalier.
Dehors, les étoiles brillaient dans le ciel éternel.

20

Il est né seul, taciturne, le cerveau vide, dans un endroit profondément isolé et sombre. Il n'avait ni essence ni passé.

— Donne-moi un nom, supplia-t-il.

— Là est ton destin, prisonnier, lui répondit la Prison. Tu n'auras pas de nom à moins que je t'en donne un. Et jamais je ne t'en donnerai.

Il grogna, tendit les mains et tomba sur des lettres en relief fixées sur la porte. De grosses lettres enfer.

Quelques heures plus tard, il en avait saisi les contours.

— Sapphique, dit-il. Je m'appellerai Sapphique.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

Keiro bondit.

Il sauta dans le vide. La chaîne gisait au sol. Il attrapa le Gant. Et disparut.

Attia plongea après lui ; Rhô la retint. Dans sa chute, Keiro tendit la main ; il agrippa une branche de lierre, se balançait et vint s'écraser contre la paroi du viaduc. Le choc aurait dû le sonner mais il resta accroché et s'enroula sur lui-même tout en se retenant aux feuilles.

— Imbécile ! s'écria Attia.

Keiro leva les yeux. Elle vit un éclair de triomphe illuminer son regard.

— Et maintenant, esclave ? hurla-t-il. Tu me remontes ou tu me laisses tomber ?

Avant qu'elle puisse répondre, un tremblement les secoua tous. Sous ses pieds, le viaduc entra en résonance. Une vibration aiguë faisait tanguer les poutrelles et les grilles.

— Qu'est-ce qui se passe ? souffla-t-elle.

Rhô pivota, scruta l'obscurité pendant un long moment. Puis elle eut un mouvement de surprise et pâlit.

— Ils arrivent.

— Qui ? D'autres migrants ? Là-haut ?

— Là-bas ! cria Keiro.

Attia regarda dans la même direction qu'eux mais elle ne vit pas ce qui les avait terrifiés. Le pont tremblait, comme si un géant venait d'y poser le pied. La structure entière entra en résonance, ce qui ne pouvait que la faire sombrer.

Ensuite, elle les vit.

De la taille d'un poing, sombres, ronds. Rampant le long des câbles, des grilles, des feuilles de lierre. Il lui fallut une seconde pour comprendre de quoi il s'agissait. Puis, dans un frisson de terreur, elle comprit que des millions de Scarabées, les carnivores affamés de la Prison, attaquaient. Déjà, le viaduc luisait de ces créatures. Il y eut un autre bruit terrible, semblable au craquement du métal qui se dissout. Un froissement de carapaces. Des pinces qui découpent des fils en acier.

Attia attrapa le pistolet que brandissait une fille à côté d'elle.

— Rassemble les tiens ! Fais-les descendre !

Mais les Cygni avaient déjà réagi. Elle déplièrent de longues échelles en corde qui descendaient pratiquement jusqu'en bas.

— Viens avec nous, dit Rhô.

— Je ne peux pas le laisser.

— Il le faut !

Des coups de feu. Elle aperçut Keiro qui était remonté sur le pont et donnait de violents coups à un Scarabée. Ce dernier tomba en gémissant.

Deux bêtes surgirent des feuilles de lierre sous ses pieds. Elle recula, surprise, puis vit leur ventre en métal s'altérer en libérant de la fumée et noircir. Ensuite, ils se désintégrèrent.

— Attia ! cria Rhô en sautant dans un trou. Viens !

La suivre, c'était admettre qu'elle ne reverrait plus jamais Finn. Ni les étoiles.

— Au revoir, Rhô. Remercie les autres de ma part.

Une colonne de fumée s'intercala entre elles, et le monde se brouilla.

— Je te prédis un avenir à la fois sombre et lumineux, Attia. Je vois Sapphique t'ouvrir une porte secrète. Bonne chance.

Attia voulut lui répondre mais elle avait la gorge nouée. Voyant un groupe de Scarabées qui se ruaient sur elle, elle tira. Ils explosèrent dans un feu d'artifice bleu et violet.

— Ça, ça me plaît ! s'écria Keiro en glissant le Gant dans sa ceinture.

Il voulut lui prendre son arme.

Attia l'en empêcha.

— Pas cette fois.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Me tuer ?

— Pas la peine. Ils vont s'en charger à ma place.

Il observa les insectes qui grignotaient le viaduc avec acharnement. Son visage se durcit. Le pont avait été découpé à divers endroits. Autour d'eux s'étendait le vide, un abîme aux dimensions inconnues. L'espace qui les séparait des échelles de Rhô était trop grand pour qu'ils puissent sauter par-dessus.

Il pivota.

Le grillage trembla. Comme par réaction, des poutrelles se fendirent. Des boulons explosèrent, des rivets aussi, produisant une série de déflagrations.

— On est coincés.

Attia se pencha au-dessus du gouffre.

— Tu crois que si... on descendait ?

— Le viaduc s'effondrera avant qu'on soit arrivés en bas.

Il se mordit la lèvre puis leva les yeux vers le ciel.

— Prison ! Tu m'entends ?

Si elle l'entendait, elle ne répondit pas. Les joints en métal sous les pieds d'Attia commencèrent à céder.

— Tu vois ceci ? poursuivit-il en brandissant le Gant. Si tu le veux, tu dois nous sauver. Il faut que tu l'attrapes, et nous avec !

La passerelle se fissa entre les jambes d'Attia qui glissa et perdit l'équilibre. Des étincelles de givre jaillirent des poutres. Alors qu'un hurlement grinçant envahissait la structure, des morceaux de métal éclatèrent.

Keiro lui attrapa le bras.

— C'est le moment de prendre des risques, lui siffla-t-il à l'oreille.

Avant qu'elle puisse hurler de peur, il l'entraîna avec lui dans le vide.

Claudia hésitait devant une sélection de masques. L'un, orné d'une plume bleue et de saphirs scintillants, représentait le visage de Colombine. Un autre, un chat, avec des yeux en amande et des moustaches argentées. Celui-ci était en soie blanche, bordé de fourrure. Elle examina aussi un masque de diable posé sur le lit. Mais celui-là devait être tenu par une tige, ce qui ne lui convenait pas. Ce soir, il lui fallait être parfaitement invisible.

Elle choisit le chat.

Assise en tailleur sur le traversin, elle se tourna vers Alys.

— Tu as pris le nécessaire ?

Sa nourrice fronça les sourcils.

— Claudia, es-tu sûre d'agir avec sagesse ?

— Avec ou sans, on s'en va.

— Mais si le Conseil déclare que Finn est le prince...

— Ce ne sera pas le cas. Tu le sais aussi bien que moi.

Au loin, dans les halls du palais, les musiciens accordaient leurs instruments, inondant les couloirs de grincements, d'accords et de notes.

Alys soupira.

— Pauvre Finn. Je l'aime bien, ce garçon. Même s'il est d'humeur changeante, comme toi.

— Je ne suis pas d'humeur changeante, je m'adapte, c'est tout. Finn ne vit que dans le passé.

— Keiro lui manque. Un jour, il m'a longuement parlé de lui et de leurs aventures. La Prison semble être un endroit affreux et pourtant... eh bien, il me paraissait triste. Nostalgique. Comme s'il était...

— Plus heureux là-bas ?

— Non, non, je ne dirais pas ça. Plutôt comme si sa vie là-bas était plus réelle.

— Il ne t'a, j'en suis sûre, raconté que des mensonges, ricana Claudia. Ses histoires ne sont jamais deux fois les mêmes. Jared dit que c'est comme ça qu'il parvient à survivre.

Le nom de Jared les plongeait toutes les deux dans le silence. Puis, d'un ton prudent, Alys demanda :

— As-tu des nouvelles de maître Jared ?

— Il est certainement trop occupé pour répondre à ma lettre, répondit-elle, davantage sur la défensive qu'elle ne l'aurait souhaité.

Alys ajusta les sangles du sac en cuir.

— J'espère qu'il prend soin de lui. Je suis sûre que cette Académie n'est qu'un immense courant d'air.

— Tu t'inquiètes pour lui ?

— Évidemment. Nous le devrions tous.

Claudia se leva. Elle n'avait pas envie de penser à Jared, ne voulait pas envisager de le perdre. De plus, les paroles de Medlicote la rongeaient. Pourtant, elle refusait de croire que la reine ait pu acheter Jared.

— Nous quitterons le bal à minuit. Assure-toi que Simon nous attende avec les chevaux. Derrière le Trianon, près du ruisseau.

— Je sais. Et s'il est repéré ?

— Il ne fait que sortir les chevaux.

— À minuit ! Claudia...

Elle se renfrogna.

— Eh bien, s'il le faut, il ira se cacher dans la forêt.

Voyant le visage d'Alys s'assombrir, elle leva la main.

— Et puis c'est tout !

Avec le masque de chat, il lui faudrait mettre la robe en soie blanche qu'elle trouvait des plus encombrantes. Elle décida d'enfiler un pantalon noir en dessous, tant pis si elle mourait de chaud. Ses

bottes et son manteau étaient dans le sac. Tandis qu'Alys s'acharnait sur les boutons de la robe, Claudia pensa à son père. Il aurait choisi un masque simple, en velours noir, qu'il aurait porté avec un air quelque peu dédaigneux. Il ne dansait jamais et se serait contenté de se tenir élégamment près de la cheminée, discutant, saluant, observant sa fille pendant qu'elle s'agitait sur un menuet. Elle fronça les sourcils. Lui manquait-il ? Ce serait parfaitement ridicule.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui et, alors qu'Alys tirait sur le dernier lacet de son corset, Claudia s'aperçut qu'elle n'avait cessé de fixer son portrait qui se trouvait accroché au mur.

Un portrait de son père ? Que faisait-il là ?

— Voilà, soupira Alys, épuisée. Je ne peux pas faire mieux. Tu es ravissante, Claudia. Le blanc te va si bien...

On frappa à la porte.

— Entrez, dit Claudia.

Finn apparut ; elles le dévisagèrent un long moment.

L'espace d'un instant, Claudia douta même que ce fût lui. Il portait un vêtement en velours noir et argent, un masque noir, et s'était attaché les cheveux. On aurait très bien pu croire qu'il s'agissait de l'Imposteur. Jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche.

— J'ai l'air idiot.

— Tu es très bien.

Il s'installa sur une chaise.

— Keiro adorerait cet endroit. Il pourrait donner libre cours à son extravagance. Je suis sûr qu'il serait très populaire. Il disait toujours qu'il ferait un bon prince.

— On serait en guerre en moins d'un an avec lui, répliqua Claudia en regardant sa nourrice. Tu peux nous laisser, Alys ?

Alys se dirigea vers la porte.

— Bonne chance à tous les deux, déclara-t-elle tendrement. On se retrouve à la maison.

Après son départ, ils restèrent un instant silencieux à écouter les violonistes qui accordaient leur instrument.

— Est-ce qu'elle part maintenant ? demanda enfin Finn.

— Oui, tout de suite, dans le carrosse. Un leurre.

— Claudia...

— Attends.

Il fut surpris de la voir s'avancer vers un petit portrait accroché au mur où figurait un homme vêtu d'un gilet sombre.

— N'est-ce pas ton père ?

— Si. Et il n'était pas là hier.

— Tu es sûre ?

— Certaine.

Le directeur les observait. Finn retrouva dans son regard cette

assurance froide, cet air quelque peu méprisant qu'il voyait souvent chez Claudia.

— Tu lui ressembles, remarqua-t-il.

— Comment puis-je lui ressembler ! cracha-t-elle. Je ne suis pas sa fille.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire..., reprit-il puis il décida qu'il valait mieux ne pas insister. Comment est-il arrivé ici ?

— Aucune idée.

Elle décrocha le tableau, apparemment une peinture à l'huile au cadre vermoulu. Mais en le retournant, ils constatèrent qu'il ne s'agissait que d'une reproduction en carton et plexiglas.

Dans un coin du cadre se trouvait un mot.

La porte de la chambre de Jared s'ouvrit sans bruit. Un homme bâti comme une armoire à glace entra, hors d'haleine. Il tenait dans sa main une lourde épée aiguisée dont il ne pensait pas avoir besoin.

Le Sapient ne l'avait pas encore remarqué. L'assassin éprouva presque de la pitié pour lui. Si jeune, si doux... Tout à coup, Jared l'aperçut. Il se releva très vite, conscient du danger.

— Oui ? Vous avez frappé ?

— La mort ne frappe pas, maître. La mort va où elle veut, quand elle veut.

Jared hocha lentement la tête. Puis il glissa un disque dans sa poche.

— Je vois. Vous êtes donc mon bourreau ?

— Oui.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, je crois.

— Oui, maître. J'ai eu le plaisir de vous apporter une lettre cet après-midi.

— Oui, bien sûr. L'intendant.

Jared s'éloigna de la fenêtre et se plaça derrière le bureau.

— Donc, ce n'était pas le seul message en provenance de la cour.

— Vous avez l'esprit vif, maître, comme tous ces érudits, répondit l'homme en s'appuyant sur son épée. Mes ordres proviennent de la reine elle-même. Elle m'emploie... à titre personnel. Vous voyez, elle semble penser que vous avez trouvé des informations sur lesquelles vous n'auriez pas dû tomber. Elle vous envoie ceci.

Il lui tendit un morceau de papier argenté.

Tout en le prenant, Jared examina sa situation. Contourner l'homme pour accéder à la porte semblait impossible et sauter par la fenêtre équivaldrait à un suicide. Il déplia le mot.

Vous m'avez déçue, maître Jared. Alors que je vous avais offert la possibilité de trouver un remède à votre maladie,

j'apprends que vous vous êtes intéressé à bien autre chose.

Vous pensiez vraiment pouvoir me bernier ? Je me sens tout de même un peu trahie. Et Claudia sera si triste.

Bien que la lettre ne fût pas signée, il reconnut l'écriture de la reine. Il la froissa.

— Je vais la récupérer, maître, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. Je n'ai pas envie de laisser des indices.

Jared déposa la boule de papier sur le bureau.

— Et aussi le petit appareil dans votre poche, s'il vous plaît.

Il sortit le disque et le contempla avec tristesse, ce qui lui laissa le temps de faire quelques réglages.

— Ah, je comprends, intervint-il ensuite. Les papillons de nuit ! Je me disais bien qu'ils ne semblaient pas à leur place. Quand je pense que c'est moi qui les ai inventés !

— Vous devez vous sentir deux fois trahi.

L'homme souleva son épée avec regret.

— J'espère que vous comprenez que ceci n'a rien de personnel, maître. Je vous estimais énormément.

— Déjà, vous parlez de moi à l'imparfait.

— Je ne sais rien de l'imparfait et toutes ces choses savantes, monsieur, répondit-il. (Malgré son calme, il parlait d'une voix un peu tendue.) Je ne suis qu'un fils de palefrenier.

— Mon père était fauconnier, remarqua Jared doucement.

— Peut-être ont-ils su détecter tôt votre intelligence.

— J'imagine que oui, reconnut-il en posant ses doigts sur la table. J'imagine aussi que ça ne sert à rien de vous offrir de l'argent ? De vous demander d'y penser encore ? De rejoindre le camp du prince Gilles ?

— Pas tant que je ne saurai pas lequel des deux est le vrai prince, affirma-t-il. Mais, comme je l'ai dit, n'y voyez rien de personnel...

Jared sourit, ce qui l'étonna. Il se sentait détendu, léger.

— Et vous ne pensez pas qu'utiliser une épée va éveiller les soupçons ?

— Que Dieu vous bénisse, monsieur, mais je n'en aurai pas besoin. Sauf si vous m'y obligez. Vous voyez, compte tenu de votre maladie, la reine a pensé que vous pourriez sauter par la fenêtre. Tous ces Sapiienti se précipitant dans la cour autour de votre corps. Pauvre maître Jared. Il a choisi d'en finir. C'est tellement compréhensible.

Jared hocha la tête. Il posa le disque devant lui sur le bureau, entendit un petit déclic. Il semblait triste à présent.

— J'ai peur que vous ne soyez obligé de vous battre. Je n'ai pas l'intention de sauter.

— Ah, soupira l'intendant. Eh bien, comme vous voulez. Je

comprends, vous avez votre fierté.

— Oui, tout à fait, affirma-t-il.

Il fit un pas sur le côté.

L'homme éclata de rire.

— Vous ne pourrez jamais passer, monsieur.

Contournant le bureau, Jared se planta face à lui.

— Alors, dépêchez-vous.

L'homme souleva son épée des deux mains et frappa. Avec agilité, Jared esquiva le coup, non sans que la lame lui frôle la joue avant de s'écraser sur le bureau. En revanche, quand l'homme cria, il l'entendit à peine, de même qu'il perçut à peine le grésillement de la chair carbonisée, parce que la décharge lui donna l'impression que la pièce se vidait de son oxygène. Il fut violemment projeté contre le mur.

Ensuite, plus rien, à part une odeur de roussi et un sifflement assourdissant dans les tympans.

Après s'être agrippé au rebord du lit, il se releva.

L'homme gisait au sol. Il respirait encore.

Jared l'observa, non sans remords. Pour autant, malgré sa honte, il sentit que tout à coup il débordait d'une énergie féroce. Il rit nerveusement. Alors, c'était ça, tuer un homme. Bien sûr, ça n'avait rien de personnel.

Il décrocha avec prudence le disque du bureau en métal, l'éteignit et le mit dans sa poche. Puis il se pencha au-dessus de l'intendant dont il prit le pouls, le roulant ensuite sur le côté. L'homme semblait sous le choc, ses mains étaient gravement brûlées mais il vivrait sans nul doute. Jared fit glisser l'épée sous le lit, attrapa son sac et se précipita dans l'escalier. Dans une alcôve sombre qu'éclairait un rayon de soleil, une femme de chambre sortait un panier plein de linge du bureau du Saphir senior. Jared l'interpella :

— Excusez-moi, je suis désolé, j'ai laissé ma chambre en désordre. C'est la numéro 56, tout en haut. Vous pouvez y envoyer quelqu'un ?

Elle le regarda un instant puis hocha la tête.

— Oui, maître.

Son panier était manifestement lourd et il voulait lui dire de ne pas se presser mais l'homme avait besoin d'aide. Il la remercia puis s'éloigna. Il lui fallait faire attention. La reine avait peut-être prévu un plan de secours.

Les chevaux dans les écuries sommeillaient, le nez dans leur sac d'avoine. Il sella le sien rapidement. Avant de monter, il sortit une seringue de sa trousse et se piqua le bras, dans l'espoir de calmer la douleur qui lui oppressait la poitrine.

Alors qu'il refermait sa trousse, il fut pris de vertige. Il s'adossa un moment contre le flanc de l'animal qui vint nicher son museau dans son cou.

Il pouvait être sûr d'une chose à présent : il ne guérirait jamais.
Il avait laissé passer son unique chance.

— Lis-le, dit Finn.

D'une voix tremblante, elle lut :

« Ma chère Claudia,

Un petit mot rapide... »

Comme si elle l'avait activé en parlant, le portrait s'anima. Elle se tut. Le visage de son père se tourna vers elle. Il avait le regard pénétrant. À croire qu'il la voyait vraiment.

« Je crains de ne pas avoir d'autres occasions de te parler, dit-il. Incarceron déborde d'ambition et ses exigences ne cessent de croître. Elle a épuisé à peu près toute l'énergie contenue dans les clés et n'attend plus que le Gant de Sapphique. »

— Le Gant, murmura Finn.

— Père, intervint Claudia, mais la voix enregistrée reprit, calme, amusée...

« Ton ami Keiro le détient. Ce sera sans conteste le dernier morceau du puzzle. J'ai l'impression que mon temps ici touche à sa fin, qu'Incarceron se rend peu à peu compte qu'elle n'a plus besoin d'un directeur. Tout ça ne manque pas d'ironie. Comme les Sapiienti d'antan, j'ai fabriqué un monstre qui ne fait preuve d'aucune loyauté. »

Il marqua une pause. Son sourire disparut. Il semblait las.

« Protège le Portail, Claudia. La terrible cruauté de la Prison ne doit pas contaminer le royaume. Si un humain, un hybride, ou quoi que ce soit, essaie de franchir le seuil, tu dois le détruire. Incarceron est intelligente et se garde de me dévoiler ses projets. »

Il éclata d'un rire amer.

« Finalement, il se pourrait bien que tu me succèdes, Claudia. »

Il se figea.

Claudia et Finn se dévisagèrent.

Au rez-de-chaussée, les violes, flûtes et violons entamaient leur premier morceau, marquant l'ouverture du bal.

21

— *C'est votre faute, dit le Mage. Si elle n'avait pas eu accès à vos rêves, la Prison n'aurait jamais pensé à s'évader. Le mieux serait que vous me donniez le Gant.*

Sapphique secoua la tête.

— *Trop tard. Il fait partie de moi désormais. Sans lui, je ne peux pas chanter.*

SAPPHIQUE ET LE MAGE DES TÉNÈBRES

L'arrivée de Finn et de Claudia sur la terrasse ne passa pas inaperçue. Des courtisans les saluèrent en murmurant. Des éventails s'agitèrent. Caché derrière un masque, démon, loup, sirène ou oiseau, chacun les épiait.

— Le Gant de Sapphique, murmura Finn qui avait passé son bras sous celui de Claudia. Keiro a le Gant de Sapphique.

Elle sentait l'adrénaline monter en lui. Comme si l'espoir venait de le frapper en pleine figure.

Ils descendirent les marches du perron, traversèrent un parterre de fleurs éclairé par le crépuscule. Au-delà des jardins à la française, des rangées de lanternes allumées menaient à l'entrée richement ornée de la Grotte nacrée. Tout à coup, Claudia tira Finn derrière une immense vasque à débordement.

— Comment peut-il l'avoir ?

— On s'en fiche ! Si ce gant est le véritable Gant de Sapphique, tout devient possible. Sauf si c'est encore un de ces pièges dont il a le secret.

— Non, répondit-elle en suivant des yeux la foule au loin. Attia a parlé d'un gant. Puis elle s'est arrêtée. Comme si Keiro l'avait empêchée d'en dire plus.

— Parce qu'il existe vraiment ! s'écria Finn en faisant les cent pas dans l'allée.

— Finn, on nous observe.

— Et alors ! Gildas aurait été horrifié. Il ne faisait pas confiance à Keiro.

— Mais toi, oui.

— Je te l'ai dit. Toujours. Comment l'a-t-il récupéré ? Comment va-t-il s'en servir ?

Elle observait les centaines d'invités, une masse confuse de robes, de plumes de paon, de manteaux de satin scintillants, de perruques élaborées. Ils se dirigeaient tous vers la Grotte et les pavillons en bavardant bruyamment.

— Peut-être que ce Gant est la source d'énergie que Jared a remarquée.

— Oui !

Derrière son masque, ses yeux brillaient d'espoir. Claudia, de son côté, se sentait surtout mal à l'aise.

— Finn, mon père semble penser que ce Gant permettrait à Incarceron de parvenir à ses fins. Ce serait un désastre. Tu ne penses pas que Keiro...

— On ne sait jamais ce que Keiro va faire.

— Mais en serait-il capable ? Donnerait-il à la Prison les moyens de tout détruire si cela pouvait l'aider à s'évader ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— Évidemment ! répondit-il d'une voix grave et furieuse. Je connais Keiro.

— Mais tu viens de dire que...

— Peut-être... mais il ne ferait pas ça.

Elle secoua la tête avec véhémence, perdant patience tout à coup. Elle ne comprenait pas sa loyauté aveugle, qu'elle prenait pour de la stupidité.

— Je ne te crois pas. Je pense que tu as peur qu'il le fasse. Je suis certaine qu'Attia le craint aussi. Et tu as entendu ce que mon père a dit. Rien ni personne ne doit franchir le Portail.

— Ton père ! Il n'est pas plus ton père que le mien !

— Tais-toi.

— Et depuis quand obéis-tu à ses ordres ?

Furieux, ils se dévisagèrent longuement, loup noir contre chat blanc.

— Je fais ce que je veux !

— Mais tu lui ferais plus confiance qu'à Keiro ?

— Oui, cracha-t-elle. Et plus qu'à toi aussi.

Un élan de douleur traversa le regard de Finn. Très vite, il se ressaisit.

— Tu tuerais Keiro ? demanda-t-il froidement.

— Si la Prison se servait de lui. S'il le fallait.

Il resta immobile un instant.

— Je te croyais différente, Claudia, siffla-t-il. Mais tu es aussi cruelle, hypocrite et stupide que les autres.

Sans lui laisser le temps de répondre, il se jeta dans la foule, poussant sur son passage deux hommes qui protestèrent. Finn les ignore et entra dans la Grotte.

Claudia le regarda s'éloigner, folle de rage. Comment osait-il lui parler ainsi ? Malgré tout, elle était encore la fille du directeur. Et même Gilles ne saurait lui manquer de respect. Quant à une Racaille sortie d'Incarceron...

Elle serra les poings afin de maîtriser sa colère et inspira profondément. Peu à peu, les battements de son cœur s'apaisèrent. Puisqu'elle ne pouvait ni crier ni casser des objets, elle se força à sourire et décida de patienter jusqu'à minuit.

Et ensuite ?

Après une telle dispute, comment pouvait-elle être certaine que Finn la suivrait ?

Un murmure parcourut la foule, suivi d'une vague de révérences élaborées. Elle vit Sia passer dans une magnifique robe en voile blanc. Sa perruque formait une masse de cheveux entrelacés au milieu desquels voguaient des bateaux dorés.

— Claudia ?

L'Imposteur se tenait à côté d'elle.

— Je viens de croiser cette brute qui te sert de cavalier. Il semblait hors de lui.

Elle sortit un éventail de sa poche et l'ouvrit.

— Nous avons eu un léger désaccord, c'est tout.

Gilles portait un masque d'aigle magnifique, avec de vraies plumes et un bec fier et élané. Comme pour le reste, il servait à renforcer son image de prince en attente. Ce masque lui conférait une certaine étrangeté, ce qui n'avait rien de surprenant. Elle vit que ses yeux scintillaient de joie.

— Une querelle d'amoureux ?

— Bien sur que non !

— Alors, laisse-moi t'escorter à l'intérieur.

Il lui offrit son bras et, après une brève hésitation, elle accepta.

— Et ne t'inquiète pas pour Finn, Claudia. Finn, c'est de l'histoire ancienne.

Attia tomba.

Elle tomba comme Sapphique était tombé. Une chute terrible, tourbillonnante. Les bras écartés, sans pouvoir respirer, sans rien voir ni entendre. Elle traversa un vortex rugissant, une bouche, une gorge

qui l'avalait tout entière. Ses habits, ses cheveux, sa peau même se ridèrent, pelèrent, prêts à être arrachés afin qu'elle ne soit plus qu'une âme en souffrance précipitée dans l'abîme.

Mais ensuite Attia comprit que le monde ne pouvait pas disparaître, qu'une terrible créature se jouait d'elle, se moquait. L'air s'épaissit et un filet de nuage se forma sous elle – des nuages denses, moelleux sur lesquels elle rebondissait. Quelque part, elle entendit un rire qui aurait pu être celui de Keiro ou bien celui de la Prison. Elle ne savait plus les distinguer.

Entre deux halètements, elle vit le monde se désagréger et se reformer ; le plancher se gondola, se fendit puis s'ouvrit en deux. Une rivière jaillit sous le viaduc, un torrent noir qui grossit si vite qu'elle eut à peine le temps de souffler avant de plonger à l'intérieur et de sombrer au fond, tout au fond, dans une obscurité de bulles mousseuses.

Une membrane liquide se forma sur sa bouche.

Enfin, elle remonta à la surface, hors d'haleine. Le torrent ralentit puis l'emporta. Elle passa sous des poutrelles sombres, sous des tunnels, traversa un monde de ténèbres. Des Scarabées morts flottaient autour d'elle. La rivière semblait charrier de la rouille, rouge comme le sang. Des deux côtés s'élevaient des parois métalliques dont la surface grasse était incrustée de débris puants, le rebut de l'univers. Elle eut l'impression de voyager dans l'aorte d'une immense créature malade qui ne guérirait jamais.

Quand sa progression fut stoppée par un barrage, elle échoua sur une berge crasseuse. Elle aperçut Keiro, à quatre pattes sur le sable noir, qui toussait et crachait.

— Elle a besoin de nous, Attia ! On a gagné. On l'a battue.

Elle ne répondit pas.

Elle observait l'Œil qui clignotait.

La Grotte portait bien son nom.

Une vaste caverne dont les murs et le plafond étaient recouverts de nacre et de cristal ; des coquillages étaient disposés de façon à créer des spirales, des hélices, des torsades. De faux stalactites ornés de milliers de minuscules diamants pendaient du plafond.

Une merveille aux reflets scintillants.

Claudia dansa avec Gilles, avec des hommes au visage de renard, d'arlequin, de bandit de grand chemin. Elle se sentait froidement calme, n'avait pas la moindre idée du lieu où se trouvait Finn mais se disait qu'il pouvait la voir. Elle l'espérait en tout cas. Elle bavarda, agita son éventail, croisa des dizaines de regards et se persuada qu'elle s'amusait bien. Quand l'horloge formée de millions de pervenches sonna onze heures, elle but un verre de thé glacé, mordilla dans un gâteau puis goûta un sorbet que lui avait proposé une des serveuses

déguisées en nymphes.

Ensuite, elle les vit.

Malgré leurs masques, elle reconnut les membres du Conseil restreint. L'arrivée soudaine d'hommes bruyants, superbement vêtus, certains portant de longues robes, passait difficilement inaperçue. Ils avaient des voix râpeuses, asséchées par le débat, et semblaient manifestement soulagés.

À l'abri derrière son masque, elle s'approcha de l'un d'eux.

— Monsieur, le Conseil a-t-il rendu son verdict ?

L'homme au visage de hibou lui adressa un clin d'œil puis leva son verre.

— Tout à fait, mon chaton, répondit-il en se penchant vers elle. Si tu me retrouves derrière le pavillon, je pourrais même te le révéler.

Elle salua, s'éventa puis se retira.

Bande d'imbéciles ! Mais cela changeait tout ! La reine ne patienterait certainement pas jusqu'au lendemain. Tout à coup, elle comprit qu'on les avait piégés. La décision serait annoncée ici, dès ce soir, et le perdant se verrait arrêté sur-le-champ. Sia les avait pris de court. Il fallait qu'elle trouve Finn !

Debout près du lac, Finn tournait le dos à la Grotte et tentait d'ignorer la voix satinée qui pourtant insistait. Quand elle se fit de nouveau entendre, il eut l'impression qu'on l'avait poignardé.

— Ils ont rendu leur verdict. Et nous savons tous les deux quelle en est la teneur.

Dans son verre, il vit se dessiner le reflet grotesque d'un masque d'aigle.

— Alors finissons-en, répondit-il. Ici.

Les pelouses étaient désertes, le lac immobile.

Gilles éclata de rire.

— Tu sais que j'accepte.

Finn hocha la tête, tout à coup soulagé à l'extrême. Il jeta son verre, fit volte-face et brandit son épée.

Gilles interpella un serviteur. Celui-ci sortit de la pénombre en portant une petite valise en cuir.

— Ah non, corrigea Gilles. C'est toi qui m'as lancé ce défi. Les règles du duel me donnent le choix des armes.

Il ouvrit la mallette.

À la lueur des étoiles, Finn vit deux pistolets à la crosse en ivoire.

Se frayant un chemin à travers la foule, Claudia parcourut la salle en long et en large. Elle dut lutter et jouer des coudes pour ne pas être engloutie par le flot de musiciens et, de couples qui s'embrassaient. Le bal s'était transformé en une mascarade cauchemardesque ; mais où

donc se cachait Finn ?

Soudain, près de l'entrée, un bouffon à clochettes lui sauta dessus.

— Claudia, c'est toi ? S'il te plaît, danse avec moi. La plupart de ces femmes ne sont bonnes à rien.

— Caspar ! Tu as vu Finn ?

Les lèvres peintes du bouffon esquissèrent un sourire.

— Oui, lui murmura-t-il à l'oreille. Mais je te dirai où il est uniquement si tu dances avec moi.

— Caspar, ne fais pas l'idiot...

— Tu ne pourras pas le retrouver sinon.

— Je n'ai pas le temps...

Mais il lui avait attrapé le bras et l'avait entraînée derrière lui sur la piste. Des couples dansaient la gavotte, se prenant les mains en rythme avec la musique. Claudia eut l'impression de participer à une danse macabre où gesticulaient des diables, des coquelets, des déesses et des faucons.

— Caspar ! rugit-elle.

Elle le plaqua contre le mur.

— Dis-moi où il est maintenant, sinon je te file un coup de genou là où ça fait mal !

Il lui lança un regard noir.

— Ce que tu peux être ennuyeuse quand il s'agit de Finn. Oublie-le, poursuivit-il d'un air sournois. Ma chère maman m'a tout expliqué. Dans quelques semaines, quand Finn sera mort et l'Imposteur démasqué, il ne restera plus que moi pour monter sur le trône.

— Donc c'est bien un imposteur ?

— Évidemment.

Elle le regarda longuement, ce qui le surprit.

— Tu n'as pas l'air bien. Ne me dis pas que tu ne le savais pas.

— Et toi, tu savais que si Finn mourait, j'y passerais aussi ?

Il resta silencieux un instant.

— Ma mère ne ferait jamais ça. Je ne le permettrais pas.

— Elle te mangerait tout cru, Caspar. Maintenant, dis-moi où est Finn ?

Le bouffon ne souriait plus du tout.

— Il est avec l'autre. Ils sont près du lac.

Pendant une seconde, elle ne ressentit que de la peur.

Puis elle partit en courant.

Malgré l'obscurité, Finn vit le pistolet fendre l'air. Gilles le tenait à bout de bras, à dix pas de lui sur la pelouse. L'orifice du canon formait un cercle parfait. L'œil noir de la mort.

Finn le fixait.

Il ne vacillerait pas.

Il ne bougerait pas.

La tension dans son corps était telle qu'il crut qu'il allait se briser, éclater en mille morceaux au passage de la balle, comme une vitre.

Mais il refusait de bouger.

Il se sentait calme en cet instant critique. S'il mourait maintenant, il saurait qu'il n'était pas Gilles. S'il survivait, il embrasserait son destin. Keiro l'aurait traité d'idiot.

Cette pensée le ragaillardit.

Au moment où l'Imposteur posa son doigt sur la gâchette, la réponse jaillit dans la tête de Finn, pareille à une épave qui remonte d'un seul coup à la surface.

— Gilles ! Non !

Il ne savait pas qui Claudia appelait. Mais aucun des deux ne tourna la tête lorsque Gilles tira.

Un œil énorme, rutilant.

Attia pensa un instant qu'il s'agissait d'un dragon qui l'observait à présent, tête baissée, comme dans cette vieille histoire. Puis elle comprit qu'elle se trouvait à l'entrée d'une grotte devant laquelle brillait une forte lumière rouge.

Elle se releva et se tourna vers Keiro.

Il avait mauvaise mine, ce qui devait être aussi son cas ; il était trempé, blessé, épuisé. Au moins, l'eau lui avait rendu ses cheveux blonds. Il les ramena en arrière et dit :

— Je dois être fou pour t'avoir emmenée avec moi.

Elle passa devant lui en boitillant, sans avoir même la force de s'offusquer.

La grotte ressemblait à un antre de velours rouge, parfaitement circulaire, d'où partaient sept tunnels. Au centre de la pièce, un homme aux longs cheveux avec un manteau sombre leur tournait le dos. Il était assis devant un feu au-dessus duquel rôtissait un morceau de viande. Une merveilleuse odeur s'en dégagait.

Keiro observa la tente rapidement montée, les rayures criardes, le petit chariot près duquel un cyber-bœuf mâchonnait quelque chose de vert et de mouillé.

— Non, dit-il. Impossible.

Il fit un pas en avant mais l'homme le coupa dans son élan.

— Je vois que tu voyages toujours avec ce beau jeune homme, Attia.

Stupéfaite, elle écarquilla les yeux.

— Rix ?

— Qui d'autre ? Et comment suis-je arrivé ici ? L'art de la magie, ma douce.

Il se retourna et lui adressa un sourire narquois.

— Tu pensais vraiment que je n'étais qu'un escroc à la petite semaine ? demanda-t-il en lui adressant un clin d'œil.

Se penchant en avant, il jeta de la poussière noire sur les flammes.

— J'arrive pas à y croire, soupira Keiro qui s'asseyait.

— Et pourtant, répondit Rix en se levant. Et comme je suis le Mage des ténèbres, je vais laisser la magie opérer. Bientôt, vous dormirez.

Des volutes de fumée se répandaient autour du feu, douces et enivrantes. Keiro fit un effort pour se lever, mais il trébucha et s'effondra. Attia sentit la pénombre envahir son nez, sa gorge, ses yeux.

Elle bascula en arrière et sombra dans le silence.

La balle frôla la poitrine de Finn.

Il réagit immédiatement, brandit son pistolet et visa. La tête d'aigle se pencha sur le côté.

À l'horloge de la tour, les cloches sonnèrent minuit. Claudia se sentait paralysée. Pourtant, elle savait que la reine n'allait pas tarder à annoncer le verdict.

— Finn, s'il te plaît, murmura-t-elle.

— Tu ne m'as jamais cru.

— Maintenant, je te crois. Ne lui tire pas dessus.

Il sourit, le regard noir sous son masque, puis arma le chien.

Gilles s'écarta.

— Ne bouge pas, rugit Finn.

— Écoute, commença l'Imposteur en avançant les mains. Si on passait un marché ?

— Sia t'a bien choisi. Mais tu n'as rien d'un prince.

— Laisse-moi partir. Je leur dirai tout, j'expliquerai tout.

— Non, je ne te crois pas.

— Je le jure...

— Trop tard, déclara Finn.

Il tira.

Gilles s'effondra dans l'herbe si soudainement que Claudia hurla de peur. Elle courut jusqu'à lui. Finn la rejoignit.

— J'aurais dû le tuer.

La balle avait atteint l'Imposteur au niveau du bras, brisant l'os au passage. Sous le choc, le jeune homme s'était évanoui. Claudia se retourna. L'agitation semblait gagner la Grotte nacrée. Elle vit les invités se précipiter à l'extérieur, retirer leurs masques, brandir leurs épées.

— Son manteau, souffla-t-elle.

Ils lui retirèrent son manteau de soie et Finn l'échangea contre le

sien. Pendant qu'il passait le masque à tête d'aigle sur son visage, Claudia mettait le manteau sombre et le loup noir à l'Imposteur.

— Garde le pistolet, conseilla-t-elle tandis qu'arrivaient les gardes.

Finn appuya le canon de l'arme contre le dos de Claudia qui se débattit puis le fusilla du regard.

Le garde s'agenouilla.

— Monseigneur, le verdict a été rendu.

— Et ? souffla Claudia.

Le garde l'ignore.

— Vous êtes bien le prince Gilles.

Finn éclata d'un rire cynique qui surprit Claudia.

— Je sais qui je suis, affirma-t-il d'une voix dure. Le prisonnier est blessé. Conduisez-le dans une cellule. Où est la reine ?

— Dans la salle de bal...

— Écartez-vous...

Entraînant Claudia comme s'il la tenait en otage, il se dirigea vers la réception. Dès qu'ils furent suffisamment loin, il s'arrêta.

— Où sont les chevaux ?

— Près du Trianon.

Il jeta le pistolet dans l'herbe et se retourna pour regarder une dernière fois son palais perdu.

— Allons-y, dit-il.

Quelle clé ouvre les cœurs ?

22

*D'immenses forêts et des chemins sombres.
Un royaume de magie, de beauté.
Un paysage comme ceux évoqués dans les légendes.*

DÉCRET DU ROI ENDOR

Des éclairs zébraient le ciel, conférant aux nuages une noirceur inquiétante. Le cheval s'agitait de plus en plus et Jared choisit de s'arrêter.

Il attendit, comptant les secondes. Enfin, au moment même où le poids de l'attente devenait insupportable, le tonnerre gronda ; il roula par-dessus les arbres, pareil aux accès de colère d'un monstre terrifiant.

La nuit tombait, d'une moiteur presque palpable. Les rênes glissaient entre ses mains car le cuir souple était recouvert de sueur. Il se pencha en avant, posa la tête sur le cou de sa monture. Il respirait difficilement et avait mal partout.

Au départ, il avait chevauché à toute allure, effrayé à l'idée d'être pourchassé. Il s'était aventuré au hasard dans les bois, toujours vers l'ouest, vers la maison du directeur. À présent, voilà qu'il errait sur ce sentier minuscule, au milieu de broussailles si denses qu'elles s'accrochaient à ses genoux et aux flancs du cheval et dégageaient une odeur nauséabonde de feuilles pourries piétinées par les siècles.

Il avait pénétré si loin dans la forêt qu'il ne voyait plus les étoiles. Il n'était pas vraiment perdu car il avait toujours sur lui un petit GPS mais apparemment le chemin s'arrêtait là. Devant lui, couraient des ruisseaux et des pentes sur lesquelles il ne voulait pas s'aventurer dans le noir. De plus, la tempête menaçait.

Jared caressa le cheval. Il lui faudrait faire demi-tour, retourner à la rivière. L'idée lui déplaisait. Il était si fatigué et en proie à une douleur telle qu'il avait l'impression d'étouffer. Il ne pouvait

s'empêcher de penser que plus il avançait dans la forêt et plus sa maladie progressait, comme si les épines des broussailles avaient pénétré sa chair. Il avait chaud, soif. Au moins, il pourrait se désaltérer à la rivière.

Le cheval tressaillit sous ses caresses ; il rabattit les oreilles quand gronda de nouveau le tonnerre, Jared le laissa marcher à sa guise. Il se rendit compte que ses yeux étaient fermés quand les rênes glissèrent de ses doigts et que le cheval baissa la tête ; il entendit un bruit d'eau.

— Bien joué, murmura-t-il.

Il descendit prudemment en se tenant au pommeau de la selle. Dès que ses pieds touchèrent le sol, il s'effondra, incapable de tenir debout.

De la ciguë poussait tout autour et libérait un parfum entêtant. Jared prit son courage à deux mains et rampa jusqu'à l'eau.

Il but. Elle était froide, ce qui le fit tousser mais c'était tout de même mieux que du vin. Il but encore, s'aspergeant le visage, les cheveux et la nuque. Ensuite, il sortit sa seringue de sa trousse afin de s'injecter sa dose habituelle.

Il fallait qu'il dorme. Il avait l'esprit embrumé et cet état l'effrayait. Enroulé dans son manteau de Sapien, il se recroquevilla au milieu des orties. Cependant, il n'arrivait plus à fermer les yeux.

Il ne craignait pas la forêt. En revanche, il avait peur de mourir ici, de s'endormir et de ne plus jamais se réveiller. Que le cheval s'égare, que les feuilles le recouvrent, qu'il pourrisse ici sans qu'on le retrouve jamais. Que Claudia...

Il voulut chasser ces pensées de sa tête mais sa douleur se moqua de lui. Elle jouait le rôle du compagnon fidèle désormais, l'enveloppant de ses bras cruels.

Il se redressa, parcouru de frissons. Il frôlait l'hystérie. Hors de question qu'il meure ici ! Il détenait des informations dont Finn et Claudia avaient besoin, à propos de la porte au cœur de la Prison, du Gant. Il avait bien l'intention de leur en faire part.

Il savait aussi que mourir ne serait pas si facile.

Soudain, il aperçut l'étoile.

Une petite étoile rouge. Qui l'observait. Il s'efforça de ne plus trembler pour se concentrer sur cette lueur mais elle était difficile à voir. Soit il délirait sous l'emprise de la fièvre, soit l'air était saturé de gaz des marais. Il attrapa une branche et se redressa.

L'œil rouge cligna.

Tirant le cheval par la bride, Jared s'avança vers la source de lumière.

Il avait l'impression d'être en feu, attiré sans cesse par l'appel des ténèbres. Chaque pas lui causait d'atroces souffrances, il transpirait abondamment, ne sentait pas les orties qui le piquaient. Il progressa

parmi les branches basses, traversa un nuage de papillons de nuit métalliques, que surplombait un ciel où serpentaient des milliers d'étoiles. À bout de souffle, il s'arrêta sous un immense chêne. Devant lui s'étendait une clairière, au milieu de laquelle brûlait un feu. Un homme mince aux cheveux noirs y jetait du petit bois, le visage rougi par les flammes.

L'homme se retourna.

— Venez, maître Jared. Venez près du feu.

Jared essaya de se retenir au tronc de l'arbre mais le bois s'effritait sous ses doigts. Il s'écroula.

Il sentit alors les bras de l'homme autour de lui.

— Je vous tiens, dit la voix. Maintenant, je vous tiens.

Quand Attia voulut se réveiller, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas. Le sommeil alourdissait ses paupières. Elle avait les bras attachés dans le dos et, pendant un instant, elle crut être de nouveau allongée dans le petit lit de la minuscule cellule où vivait sa famille, un abri de grillages et de tôles ondulées au milieu de tant d'autres.

Une odeur d'humidité lui parvint. Elle essaya de se retourner mais quelque chose l'en empêchait.

Elle s'aperçut qu'elle se trouvait en position assise et qu'un serpent était enroulé autour de ses poignets.

Immédiatement, elle ouvrit les yeux.

Rix se tenait accroupi près du feu. Il sortit un petit morceau de qat de sa poche qu'il glissa dans sa bouche.

Elle se pencha en avant. Il n'y avait pas de serpent. Elle heurta quelque chose de chaud et de mou derrière elle. Keiro. Rix les avait ligotés dos à dos.

— Alors, Attia, dit Rix d'une voix glaciale Serais-tu dans une position inconfortable ?

Les cordes lui sciaient les poignets et les chevilles. Sur ses épaules, elle sentait tout le poids de Keiro. Elle se contenta de sourire.

— Comment es-tu arrivé ici, Rix ? Comment as-tu fait pour nous retrouver ?

— Rien n'est impossible pour le Mage des ténèbres. La magie du Gant m'a guidé, le long des kilomètres de couloirs et de galeries.

Le qat tachait ses dents de rouge.

Attia hocha la tête. Il avait maigri, ses cheveux étaient gras, son visage sale, crevassé et plein de croûtes. Dans ses yeux brillait de nouveau cet éclat de folie.

Il avait à coup sûr récupéré le Gant.

Keiro semblait sortir de sa torpeur. À croire que les voix l'avaient réveillé. Attia balaya du regard les alentours, vit les tunnels sombres qui portaient de la grotte, chacun minuscule et étroit. Impossible d'y

passer avec le chariot. Rix lui adressa un large sourire.

— Ne t'inquiète pas, Attia, j'ai tout prévu. Tout est arrangé.

Il donna un coup à Keiro.

— Alors, toi le bandit de grand chemin, poursuivit-il d'une voix dure. On dirait que le vol ne te réussit plus ?

Keiro jura sous cape puis se tortilla dans tous les sens afin de mieux voir Rix, tirant du même coup Attia vers lui. Dans le reflet d'une casserole en cuivre, elle vit ses yeux bleus et une trace de sang sur son front. Quand il parla, sa voix était, comme toujours, froide et détachée.

— Je ne pensais pas que tu m'en voulais encore, Rix.

— Je n'irais pas jusque-là, répondit Rix, le regard étincelant. Disons que la vengeance est un plat qui se mange froid. Je te l'avais promis.

De ses mains moites, Keiro tenta d'attraper celles d'Attia.

— Je suis sûr qu'on peut régler ça à l'amiable.

— Régler quoi ? demanda Rix en sortant un objet noir et scintillant de sa poche. Ça ?

Attia perçut la raideur soudaine de Keiro. Son désarroi.

Rix posa le Gant par terre. Il lissa sa surface craquelée du plat de la main.

— Il m'a appelé, m'a attiré à lui. Je pouvais l'entendre, sur les passerelles, dans les vibrations de l'air. Voyez comme ma peau réagit à son énergie.

Il avait la chair de poule.

Il frotta sa joue contre le Gant, faisant onduler les écailles.

— Il est à moi. Il me reconnaît, sent l'art de la magie qui m'habite, expliqua-t-il en les observant d'un œil narquois. Aucun artiste ne peut être séparé de ce qui le constitue. Il m'a appelé et je l'ai retrouvé.

Attia saisit les doigts de Keiro puis progressa le long des nœuds de la corde. « Il est fou, avait-elle envie de lui dire. Instable. Fais attention. »

— Je suis content pour toi, répondit Keiro d'un ton moqueur. Mais Incarceron et moi avons passé un accord et tu n'oserais pas...

— Il y a bien longtemps, interrompit Rix, la Prison et moi avons aussi passé un accord. Un gage. Un jeu de devinettes.

— Je croyais que c'était Sapphique.

— J'ai gagné, sourit Rix. Mais Incarceron triche. Vous le saviez ? Elle m'a donné ce Gant et a promis de m'aider à m'évader. Mais quelle issue peut-il y avoir pour ceux d'entre nous enfermés dans les labyrinthes de nos esprits, hein, bandit ? Quelles portes dérobées, quels tunnels mènent vers la sortie ? Moi, j'ai vu l'Extérieur, je l'ai vu, et c'est bien plus vaste que dans tes rêves les plus fous.

Attia frissonna de peur.

Rix lui sourit.

— Attia pense que je délire.

— Non...

— Mais si, ma douce. Et tu as peut-être raison.

Il se redressa, soupira.

— Et vous voilà tous les deux à ma merci, comme dans l'histoire des deux enfants perdus au milieu des bois.

Attia rit. Il fallait qu'il continue de parler.

— Encore une histoire !

— Leur vilaine belle-mère les avait abandonnés dans la forêt. Mais ils ont trouvé une maison faite en pain d'épice. La sorcière qui y vivait les a transformés en cygnes. Ils se sont envolés, reliés l'un à l'autre par une chaîne en or.

Il observait les cygnes minuscules visibles à la surface du Gant.

— Ben voyons, cracha Keiro. Et ensuite ?

— Ils sont arrivés devant une immense tour où vivait un sorcier.

Rix rangea le Gant et alla farfouiller dans son chariot.

Attia sentit les cordes lui brûler la peau quand Keiro tira violemment dessus.

— Et il les a libérés ?

— Je crains que non, répondit Rix en leur faisant face. (Il tenait dans sa main la longue épée dont il se servait pour ses spectacles.) Je suis désolé, Attia, mais je crois que l'histoire ne se finit pas bien. Tu comprends, ils l'avaient trahi, lui avaient volé un objet précieux. Ça l'avait mis en colère et il a été obligé de les tuer.

Au bout d'une demi-heure, Claudia força son cheval à l'arrêt. Elle se retourna et observa les grandes tours superbement éclairées ; le palais de verre était une merveille étincelante. Le cheval de Finn se plaça à côté d'elle puis fit grincer son mors.

— Tu crois que Jared aura compris qu'on est partis ? demanda Finn.

— Je lui ai envoyé un message.

Elle parlait d'une voix tendue ; il l'observa un instant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Medlicote m'a dit que la reine avait tenté d'acheter Jared, répondit-elle après un silence.

— Impossible. Jamais il ne...

— Il est malade. Elle s'est certainement servie de ça. Finn fronça les sourcils. Sous les étoiles, les bâtiments scintillaient, froids et sévères.

— Cette maladie, elle va le tuer ?

— Oui. Il prend ça à la légère mais je pense que oui.

Le désespoir dans sa voix le fit frissonner. Elle se redressa sur sa selle. Le vent balaya ses cheveux et il vit qu'elle ne pleurait pas.

Au loin, le tonnerre grondait.

Il aurait aimé la rassurer mais son cheval s'agitait, piaffait d'impatience. De plus, il avait tellement côtoyé la mort dans la Prison qu'elle ne lui faisait aucun effet.

— Jared est brillant, Claudia. Il est bien trop intelligent pour se laisser manipuler par la reine, ou par qui que ce soit d'autre. Ne t'inquiète pas. Fais-lui confiance.

— Je lui ai dit que je lui faisais confiance.

Pourtant, elle ne bougeait toujours pas. Il lui prit le bras.

— Allez, viens, on doit se dépêcher.

Elle se tourna alors vers lui.

— Tu as failli tuer Gilles.

— J'aurais dû. Keiro aurait honte de moi. Mais ce jeune homme n'était pas Gilles. C'est moi, Gilles.

Il la regarda dans les yeux.

— Alors que je me tenais là, face à ce pistolet, j'ai su. Je me suis rappelé, Claudia. Je me suis rappelé.

Elle le dévisagea, étonnée.

Soudain, les chevaux hennirent. Claudia et Finn virent les lumières du palais, les centaines de bougies et de lanternes, s'éteindre. Pendant une minute entière, le site fut plongé dans le noir. Claudia retint son souffle. Et si elles ne se rallumaient pas... Si c'était la fin...

Mais, en un éclair, le palais retrouva sa splendeur.

Finn tendit la main.

— Je pense que tu devrais me donner Incarceron.

Après une brève hésitation, elle sortit la montre de son père de sa poche et la lui donna. Il laissa le cube pendre au bout de la chaîne.

— Gardez-le en sécurité, sire.

— La Prison tire son énergie de sa propre structure.

Il observa le palais, d'où s'élevaient des clameurs et des sons de cloches.

— Et de la nôtre, murmura-t-elle.

— Tu ne peux pas, Rix. Tu ne peux pas, l'enjoignit Attia d'une voix rauque en espérant le calmer. C'est ridicule. J'ai travaillé avec toi. Nous avons affronté des bandits ensemble, et une foule enragée dans un village infesté. Tu m'aimais bien. On s'entendait bien. Tu ne peux pas me faire de mal.

— Tu connais mes secrets, Attia.

— Des tours de passe-passe ridicules ! Tout le monde les connaît.

L'épée dans ses mains n'était pas un accessoire de spectacle. Attia passa sa langue sur sa lèvre supérieure.

— Oui, peut-être, dit-il, semblant lui donner raison. Mais tout ça, c'est à cause du Gant, je ne pourrai jamais te pardonner de me l'avoir volé. Et c'est le Gant qui me pousse à vous tuer. Donc, j'ai décidé que tu mourrais en premier, pour que ton ami puisse profiter du spectacle. Je vais faire ça vite, Attia. Je sais me montrer chantable.

Keiro ne disait rien, comme si cette histoire ne le regardait pas. Il avait laissé tomber les nœuds. Jamais il ne pourrait les défaire à temps.

— Tu es fatigué, Rix. Tu es fou. Tu le sais.

— Il est vrai que j'ai erré dans les couloirs de la folie, admit-il en fendant l'air de son épée.

— En parlant de ça, intervint tout à coup Keiro, où sont les phénomènes de foire qui t'accompagnent d'habitude ?

— Ils se reposent. Il fallait que j'agisse vite.

Il souleva l'épée une deuxième fois. Attia aperçut une lueur au fond de ses yeux qui la terrifia. Il parlait d'une voix traînante, déjà imbibée de qat.

— Tu cherches un mage puissant qui te montrera le chemin. Je suis cet homme !

Il répétait des phrases de son spectacle. Attia se débattit, donnant des coups, se tordant dans tous les sens.

— Il va le faire ! Il a perdu la tête !

Rix semblait s'adresser à présent à un public imaginaire.

— La voie empruntée par Sapphique se trouve de l'autre côté de la Porte de la Mort. Je vais y emmener cette jeune fille et ensuite je vais la ramener !

Le feu crépita. Il salua, acclamé par une foule en délire, sous un tonnerre d'applaudissements.

— La mort. Nous la craignons tous. Nous ferions n'importe quoi pour l'éviter. À présent, vous allez voir les morts revenir à la vie.

— Non, souffla Attia. Keiro...

Keiro ne bougeait pas.

— Pas moyen. Il nous tient.

Le visage de Rix luisait à la lumière des flammes. Ses yeux brillaient, fébriles.

— Je vais la libérer ! Je vais la ramener !

Attia retint sa respiration. Dans un mouvement ample, Rix fit tourner son épée. Au même moment, la voix de Keiro retentit, pleine de mépris et volontairement nonchalante.

— Alors, dis-moi, Rix, puisque tu te prends pour Sapphique. Quelle était la réponse à la devinette que tu as posée au dragon ? Quelle est la clé qui ouvre les cœurs ?

23

*Il travaillait nuit et jour. Il façonna un manteau
qui le transformerait ; il serait plus qu'un homme :
une créature ailée, belle comme la lumière.
Tous les oiseaux lui apportèrent des plumes.
Même l'aigle. Même le cygne.*

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

Jared avait l'impression de délirer. Il se trouvait dans une écurie délabrée où un feu crépitait parmi le silence de la nuit.

Les chevrons créaient de larges orifices au-dessus de sa tête. Une chouette l'observait de ses grands yeux étonnés. De l'eau s'écoulait quelque part, les gouttes tombaient en rythme près de son visage, comme après une tempête, et formaient une flaque dans la paille. Des couvertures, il vit surgir une main ; il essaya sans trop de conviction de la bouger. Les longs doigts se crispèrent puis s'étirèrent. Il s'agissait donc bien de sa main à lui.

Il se sentait déconnecté, à peine concerné. On aurait dit qu'il revenait d'un long voyage éreintant, une sorte d'expérience extra-corporelle. Comme s'il était entré dans une maison froide et dépourvue de confort.

Il avait la gorge sèche, les yeux qui piquaient. Son corps lui faisait mal.

Il s'aperçut qu'il n'y avait pas d'étoiles, ce qui sembla confirmer le fait qu'il divaguait. En revanche, par le large trou dans le toit, il vit un énorme Œil rouge qui pendait du ciel, semblable à la lune lors d'une éclipse.

Jared l'examina. L'Œil était orienté dans sa direction mais ne le regardait pas. Il regardait plutôt l'homme.

Celui-ci s'affairait. Un manteau recouvrait ses genoux – un manteau de Saphient, peut-être. Deux grands tas de plumes se

dressaient de chaque côté. Certaines étaient bleues, comme celles que Jared avait fait voyager dans le Portail D'autres étaient longues et noires comme celles d'un cygne, ou marron, comme celles d'un aigle.

— Les bleues me sont très utiles, annonça l'homme sans se retourner. Je vous en remercie.

— Je vous en prie, murmura Jared, et chaque mot était une souffrance.

Des petites lanternes dorées, pareilles à celles du palais, éclairaient l'écurie. Ou peut-être avait-on décroché les étoiles pour les pendre à des fils ici ou là. Les mains de l'homme travaillaient vite. Il reprisait son manteau à l'aide des plumes, les collant d'abord au tissu grâce à une résine qui libérait une odeur de pin. Bleu, noir, marron. Un manteau de plumes, larges comme des ailes.

Jared fit un effort pour se redresser, se servant du mur comme d'un support. Il se sentait faible, chancelant.

L'homme posa le manteau et vint vers lui.

— Prenez votre temps. Il y a de l'eau, là.

Il attrapa un broc et remplit un verre, Jared remarqua que le majeur de sa main droite manquait ; la peau qui scellait la plaie paraissait lisse.

— Un tout petit peu seulement, maître. Elle est froide.

Jared ressentit à peine le choc de l'eau glacée. Tout en buvant, il contemplait l'homme aux cheveux noirs ; celui-ci le dévisagea à son tour. Il lui sourit d'un air triste.

— Merci.

— Vous trouverez un puits tout près d'ici. La meilleure eau de tout le royaume.

— Depuis combien de temps suis-je là ?

— Le temps n'existe pas, souvenez-vous-en. Le temps est interdit.

Il se pencha en arrière. Des plumes collaient à ses habits ; il avait le regard posé, perçant comme celui d'un aigle.

— Vous êtes Sapphique.

— J'ai pris ce nom dans la Prison.

— Est-ce là où nous sommes ?

Sapphique retira quelques plumes de ses cheveux.

— Nous sommes dans une prison, maître. Qu'elle soit à l'Intérieur ou à l'Extérieur n'a pas tellement d'Importance. Je crains que cela ne revienne au même.

Jared fit un effort pour rassembler ses pensées. Il se trouvait dans une forêt, un endroit où sévissaient des hors-la-loi, des hommes des bois, des fous. Tous ceux qui ne pouvaient supporter l'immobilisme de l'Époque y erraient comme des mendiants. Cet homme était-il l'un d'entre eux ?

Sapphique étendit les jambes. À la lumière du feu, il paraissait

jeune, pâle. Il avait les cheveux moites.

— Mais vous vous êtes évadé, reprit Jared. Finn m'a raconté quelques-unes des histoires qui circulent sur vous dans Incarceron.

Il passa sa main sur son visage et fut surpris de découvrir qu'un léger duvet recouvrait son menton et ses joues. Depuis combien de temps était-il ici ?

— Il y a toujours des histoires.

— Elles ne sont pas vraies ?

Sapphique sourit.

— Vous-même êtes un érudit, Jared. Vous savez que la vérité est un cristal, comme la clé. Elle paraît transparente mais comporte de nombreuses facettes. Des éclats lumineux différents, rouges, dorés, bleus, scintillent dans ses profondeurs. Et pourtant, elle ouvre la porte.

— La porte... On dit que vous avez trouvé une porte dérobée.

Sapphique se versa un verre d'eau.

— Je l'ai tant cherchée. J'y ai passé des vies entières. J'en ai oublié ma famille, ma maison ; j'y ai laissé des larmes, du sang, un doigt, je me suis fabriqué des ailes et je suis monté si haut que le ciel m'a foudroyé. Je suis tombé pendant si longtemps dans le noir que j'ai cru que les abîmes n'avaient pas de fond. Mais, au final, je l'ai trouvée. Une petite porte toute simple au cœur de la Prison. L'issue de secours. Là, pendant tout ce temps.

Jared but une gorgée d'eau. « J'ai une vision, pensa-t-il, pareille à celles qu'a Finn lors de ses crises. » Il devait certainement être en plein délire, allongé au milieu de la forêt. Et pourtant, tout lui paraissait si réel !

— Sapphique... Je dois vous demander...

— Demandez, mon ami.

— La porte... Est-ce que tous les prisonniers peuvent la franchir ? Est-ce possible ?

Sapphique avait ramassé son manteau de plumes et en examinait les trous.

— Chaque homme se doit de la trouver. Tout comme moi.

Jared s'adossa contre le mur de l'écurie puis s'emmitoufla dans la couverture, fatigué, tremblant. Dans la langue des Sapiienti, il dit doucement :

— Dites-moi, maître. Saviez-vous qu'Incarceron était minuscule ?

— Vraiment ? répondit Sapphique dans la même langue.

Il leva la tête et ses yeux verts semblèrent s'enflammer.

— Pour vous, peut-être. Mais pas pour ses prisonniers. Chaque prison est un univers en soi pour les détenus. Et réfléchissez-y, maître Sapiient. Le royaume ne pourrait-il pas être lui aussi minuscule, pendu au bout de la chaîne de montre d'un être supérieur dans un monde encore plus vaste ? Il ne suffit pas de s'évader. Cela ne répond pas à

toutes les questions. Ce n'est pas ça, la liberté. C'est pour cela que j'ai l'intention de réparer mes ailes et de m'envoler vers les étoiles. Vous les voyez ?

Il les désigna et Jared en eut le souffle coupé. Elles étaient là, tout autour de lui. Les galaxies, les nébuleuses, les constellations qu'il avait si souvent observées à l'aide de son puissant télescope. La brillance étincelante de l'univers.

— Vous les entendez chanter ? murmura Sapphique.

Mais ils ne perçurent que le silence de la forêt. Sapphique soupira.

— Elles sont trop loin. Mais elles chantent, je vous assure, et bientôt je les entendrai.

Jared secoua la tête. Un sentiment de lassitude s'emparait de lui peu à peu, ainsi qu'une vieille crainte.

— Peut-être que la mort est le seul moyen de s'évader.

— La mort est une porte, certainement, répondit Sapphique. (Il lâcha son aiguille et sa plume et se tourna vers lui.) Vous avez peur de la mort, Jared ?

— J'ai peur du chemin qui y mène.

— Ne laissez pas la Prison mettre mon Gant, glisser sa main dans la mienne, son visage dans le mien. Vous devez empêcher cela. À tout prix.

Jared avait beaucoup de questions à poser. Mais elles se dispersèrent à toute vitesse, comme des rats en fuite. Il ferma les yeux, s'allongea. Comme s'il avait été son ombre, Sapphique fit de même.

— Incarcéron ne dort jamais. Elle rêve, et ses rêves sont terribles. Mais elle ne dort jamais.

Il l'entendit à peine. Il voyageait à présent dans le corps d'un télescope, à travers ses lentilles convexes, dans un univers de galaxies.

Rix cligna des yeux.

Il marqua une pause. À peine une seconde.

Puis il fendit l'air de son épée. Attia tressaillit, cria. La lame siffla dans son dos et trancha les cordes qui la reliaient à Keiro, lui laissant une entaille au niveau du poignet.

Le magicien ne la regarda même pas. Il brandit l'arme tremblante en direction de Keiro.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Si Keiro était surpris, il ne le montra pas. Il dévisagea l'enchanteur et parla d'une voix calme, posée.

— J'ai dit : quelle est la clé qui ouvre les cœurs ? Qu'est-ce qu'il y a, Rix ? Tu ne peux même pas répondre à ta propre devinette ?

Rix pâlit, puis se tourna et arpenta la grotte en décrivant de larges cercles.

— Alors, c'est toi. C'est toi !

— Moi ?

— Mais comment est-ce que ça peut être toi ? Je ne veux pas que ce soit toi ! Pendant un moment, j'avais pensé que ce serait elle.

Il désigna Attia.

— Mais elle ne l'a jamais dit, ne s'en est même pas approchée !

Il marchait toujours en rond.

Keiro avait sorti son couteau afin de couper les cordes enroulées autour de ses chevilles.

— Il a perdu la tête, marmonna-t-il.

— Non. Attends.

Attia observa Rix, les yeux écarquillés.

— Tu parles de la Question, c'est ça ? La Question que seul ton apprenti te poserait. C'est Keiro qui l'a posée ?

— Oui.

Rix semblait en proie à une vive agitation. Il tremblait comme une feuille, ouvrait et refermait ses doigts sur le pommeau de l'épée.

— Mon apprenti est un voleur, une Racaille.

— On est tous des Racailles, remarqua Keiro. Si tu penses...

Attia lui lança un regard noir qui le fit taire. Il fallait quand même qu'ils se montrent prudents.

Après avoir défait les derniers liens, il s'étira les jambes en grimaçant. Quand il se pencha en arrière, elle vit qu'il avait compris. Il sourit, plus charmeur encore que d'habitude.

— Rix, assieds-toi s'il te plaît.

Le grand magicien s'effondra puis se recroquevilla comme une araignée. Face à son immense désarroi, Attia eut envie de rire, bien qu'elle se sente aussi triste pour lui. Le rêve qu'il avait poursuivi pendant des années venait de se réaliser mais il se révélait terriblement décevant.

— Voilà qui change tout.

— Je pense bien, oui, répondit Keiro en lançant le couteau à Attia. Alors comme ça, tu penses que je suis ton apprenti ? Intéressant.

Elle plissa le front. Le moment n'était pas à la plaisanterie. Ils devaient tirer profit de cette situation.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il en se penchant en avant.

Son corps dessina une ombre énorme sur les parois de la grotte.

— Qu'il n'est plus question de vengeance, expliqua Rix, les yeux rivés sur les flammes. L'art de la magie a des règles. À présent, je dois t'enseigner tous mes tours. Les illusions, les dédoublements, les subterfuges. Comment lire dans les pensées, dans les lignes de la main, dans les feuilles de thé. Comment disparaître et réapparaître.

— Comment scier les gens en deux ?

— Oui, aussi.

— Super.

— Et apprendre les écrits secrets, les arts cachés, les alchimies, les noms de nos protecteurs. Comment faire revenir les morts, comment vivre éternellement. Comment faire jaillir de l'or derrière l'oreille d'un âne.

Ils observèrent un instant son visage désemparé. Keiro haussa un sourcil. Ils savaient tous les deux que leur situation restait précaire. Rix était instable, au point qu'il pouvait décider de les tuer sur un coup de tête ; leurs vies dépendaient de ses humeurs. Et il avait toujours le Gant.

— Alors, on est tous amis, maintenant ? demanda gentiment Attia.

— Toi ! s'écria-t-il en la toisant. Non, pas toi !

— Voyons, Rix, intervint Keiro. Attia est mon esclave. Elle fait ce que je dis.

Ravalant sa fureur, elle détourna le regard. Il se délectait de son nouveau rôle. Il allait manipuler Rix jusqu'à ce que celui-ci soit près de s'effondrer, puis il allait repousser le danger en jouant de son charme habituel. Elle se retrouvait désormais coincée entre eux et obligée de rester là. À cause du Gant. Parce qu'il fallait qu'elle le récupère avant Keiro.

Rix semblait anéanti, groggy. Mais il se secoua, hocha la tête, marmonna quelque chose pour lui-même. Puis il se dirigea vers le chariot et le fouilla de fond en comble.

— À manger ? demanda Keiro plein d'espoir.

— Dans tes rêves, murmura Attia.

— Au moins, j'ai encore des rêves. Je suis son apprenti, je peux me servir de lui comme bon me semble.

Quand Rix revint avec du pain et du fromage, Attia mangea avec autant d'enthousiasme que Keiro. Rix mâchonnait un morceau de qat, ce qui parut le mettre de bonne humeur.

— J'en conclus que les affaires ne marchaient pas si bien ces derniers temps.

Keiro haussa les épaules.

— Tous ces bijoux que tu trimballes, ricana Rix. Ces sacs d'objets pillés. Ces beaux habits.

Keiro lui lança un regard glacial.

— Quel chemin allons-nous emprunter pour partir ?

Rix se tourna vers les sept tunnels derrière lui.

— Les voilà. Sept galeries étroites. Sept ouvertures plongées dans le noir. L'une mène au cœur de la Prison. Mais maintenant, dormons. Dès que les lumières se rallumeront, je vous conduirai vers l'inconnu.

Keiro lécha le bout de ses doigts.

— À vos ordres, patron.

Finn et Claudia chevauchèrent toute la nuit. Ils galopèrent le long des allées obscures du royaume, franchissant des ponts, des marais et réveillant des canards endormis qui caquetaient dans les joncs. Ils traversèrent des villages boueux où aboyaient des chiens, et ne virent personne sauf un enfant, qui les regarda passer, à moitié caché derrière un volet.

« On ressemble à des fantômes, pensa Claudia. Ou à des ombres. » Vêtus de grands manteaux noirs, ils fuyaient le palais, comme des bandits. Elle imaginait le scandale que leur disparition allait susciter, la colère de la reine, la rancœur de l'Imposteur, la panique des domestiques. On lancerait certainement l'armée à leurs trousses.

Ils s'étaient révoltés. Désormais, plus rien ne serait comme avant.

Ils avaient rejeté le Protocole.

Claudia portait un pantalon noir, Finn avait balancé les vêtements raffinés de l'Imposteur dans un sous-bois. Quand l'aube se leva, ils arrivèrent en haut d'une colline, surplombant la campagne dorée. Ils entendirent les coqs s'égosiller dans les fermes, dont les bâtiments pittoresques scintillaient sous les rayons naissants.

— Encore une journée parfaite, marmonna Finn.

— Pas pour longtemps. Pas si Incarceron parvient à ses fins.

Maussade, elle fit avancer son cheval.

À la mi-journée, ils étaient trop fatigués pour continuer. Les chevaux, épuisés, ne cessaient de trébucher. Dans une buvette isolée à l'ombre de grands ormes, ils trouvèrent un tas de foin. Des mouches bourdonnaient tout autour et des tourterelles roucoulaient, nichées entre les poutres.

Ils n'avaient rien à manger.

Claudia se recroquevilla dans un coin et s'endormit. S'ils échangeaient quelques mots, elle ne s'en souvint pas.

Quelqu'un tambourinait à la porte. Elle entendit Alys dire : « Claudia, votre père est là. Habillez-vous ! »

Ensuite, Jared lui murmura à l'oreille : « Tu me fais confiance, Claudia ? »

Elle se réveilla en sursaut.

La lumière s'estompait. Les tourterelles avaient disparu. Le silence emplissait la grange, interrompu par un bruit de froissement certainement causé par des souris.

Elle se pencha en arrière, les coudes posés sur le sol.

Finn lui tournait le dos ; il dormait, roulé en boule dans la paille, la main posée sur son épée.

Elle l'observa quelque temps. Sa respiration se modifia et bien

qu'il ne bougeât pas, elle sut qu'il était réveillé.

— De quoi te souviens-tu ? demanda-t-elle.

— De tout.

— C'est-à-dire ?

— De mon père. De sa mort. De Bartlett. De nos fiançailles. Toute ma vie à la cour, avant la Prison. Par bribes... floues mais réelles. La seule chose qui m'échappe, c'est ce qui s'est passé entre l'embuscade dans la forêt et le jour où je me suis retrouvé dans la Prison. Peut-être que je ne le saurai jamais.

Claudia ramena ses genoux contre sa poitrine et enleva les brins de paille de ses habits. Disait-il la vérité ? Ou bien éprouvait-il un besoin si impérieux de savoir qu'il était parvenu à s'en convaincre ?

Par son silence, il comprit qu'elle avait encore des doutes. Il lui fit face.

— Ce jour-là, tu avais une robe argentée. Tu paraissais toute petite. Tu portais un petit collier de perles. J'avais une rose blanche que je devais t'offrir. Tu m'as donné un cadre en argent à l'intérieur duquel il y avait ton portrait.

Un cadre en argent ? Dans ses souvenirs, il était doré.

— J'avais peur de toi.

— Pourquoi ?

— On m'avait dit que je devais t'épouser. Mais tu semblais tellement parfait, brillant et ta voix était si lumineuse. Moi, je voulais seulement aller jouer avec mon nouveau chien.

Elle le dévisagea un instant.

— On ferait mieux d'y aller. Nous n'avons que quelques heures d'avance sur eux.

En principe, il fallait trois jours pour effectuer le trajet entre le palais et la maison du directeur. Mais ils ne voyageaient pas en carrosse et ne comptaient pas dormir à l'auberge. Ils chevauchèrent sans cesse, malgré la fatigue et la douleur. Ils ne s'arrêtèrent que pour acheter un morceau de pain dur et un peu de bière à une petite fille qui leur courut après quand ils passèrent devant une ferme vétuste. Ils longèrent des églises, des moulins, traversèrent d'immenses prairies en faisant fuir les moutons, franchirent des prés, des fossés et des tranchées recouvertes de mauvaises herbes creusées par les guerres anciennes. Finn laissa Claudia galoper en tête. Il ne savait pas où ils se trouvaient et chaque partie de son corps semblait gémir de douleur, peu habitué qu'il était à monter à cheval aussi longtemps. Cependant, il avait le cœur léger, se sentait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. L'horizon lui paraissait dégagé. Un monde nouveau s'offrait à lui : l'odeur de l'herbe foulée, les chants des oiseaux, les perles de rosée sur les feuillages. Il n'osait pas espérer que les crises aient disparu. Mais peut-être qu'en retrouvant ses souvenirs, il avait aussi gagné en force,

en certitude.

Le paysage se modifiait lentement. Il se vallonna, les champs se divisèrent en parcelles plus petites, les haies s'épaissirent. Dans les chênes et les bouleaux, s'emmêlaient des branches de houx. Ils voyagèrent toute la nuit sur les sentiers forestiers, empruntant aussi des voies dérobées à mesure que Claudia progressait en terrain familial.

Alors que Finn s'endormait sur sa selle, son cheval s'arrêta. Il ouvrit les yeux et aperçut une vieille maison domaniale qui scintillait à la lueur de la lune pâle. Ses douves semblaient recouvertes d'un filtre argenté ; les fenêtres étaient éclairées par des bougies. L'air embaumait la rose.

Claudia sourit, soulagée.

— Bienvenue chez moi.

Puis elle éclata de rire.

— J'ai quitté cet endroit dans les fastes d'un carrosse pour aller me marier. Si j'avais su que je reviendrais dans ces conditions...

Finn hocha la tête.

— Mais tu as ramené le prince, dit-il.

24

Les gens t'aimeront si tu leur confies tes peurs.

SAPPHIQUE ET LE MIROIR DES RÊVE

— Alors ?

Rix sourit D'un geste théâtral, il désigna le troisième tunnel en partant de la gauche.

Keiro s'avança pour l'examiner de près. Il paraissait aussi sombre et malodorant que les autres.

— Comment le sais-tu ?

— J'entends battre le cœur de la Prison.

Un Œil veillait à l'orée de chaque tunnel.

— Si tu le dis.

— Tu ne me crois pas ?

Keiro se retourna.

— Encore une fois, c'est toi le patron. D'ailleurs, à ce propos, quand est-ce que je commence mon apprentissage ?

— Maintenant.

Rix semblait s'être remis de sa déception. Ce matin, il paradait d'un air suffisant ; il fit apparaître une pièce dans sa main puis il la tendit à Keiro.

— Entraîne-toi, fais-la passer entre tes doigts. Comme ça. Tu vois ?

Keiro la prit.

— Je crois que je vais pouvoir y arriver.

— Oui, il faut avoir les doigts agiles pour être un pickpocket.

Keiro sourit. Il cacha la pièce dans le creux de sa main puis en joua distraitemment entre ses doigts, pas avec autant de facilité que Rix mais bien mieux qu'Attia n'en aurait été capable.

— Tu peux encore t'améliorer, remarqua Rix. Je sens que tu as un don pour ça.

Ignorant Attia, il avança à l'intérieur du tunnel.

Elle le suivit, à la fois jalouse et morose. Elle entendit la pièce tomber par terre ; Keiro jura.

Le tunnel était large et les parois parfaitement circulaires. Le seul éclairage provenait des Yeux qui se succédaient à intervalles réguliers sur le toit, espacés de sorte qu'il fallait faire quelques pas dans le noir avant que la lueur rouge ne dessine de grandes ombres sur le sol.

« Tu nous surveilles de près ? » voulut demander Attia. Elle pouvait sentir la présence d'Incarceron, sa curiosité, son désir. Elle semblait lui murmurer à l'oreille, comme un compagnon de route.

Rix marchait loin devant. Il avait un sac sur le dos et tenait son épée à la main. Quelque part sur lui, il avait caché le Gant. Attia ne portait rien, ne possédait pas d'arme. Elle se sentait légère. Elle avait tout laissé derrière elle, dans un passé qui lui échappait toujours un peu plus. À l'exception de Finn. Elle transportait les paroles de Finn comme un trésor entre ses mains. « Je ne vous ai pas abandonnés. »

Keiro fermait la marche. Il avait accroché deux couteaux à sa ceinture qu'il avait récupérés dans le chariot. Son manteau pourpre partait en lambeaux mais il s'était lavé le visage et les mains puis attaché les cheveux. Il avançait en jouant toujours avec la pièce, la lançant en l'air puis la rattrapant, et pourtant il ne quittait pas Rix des yeux. Attia en connaissait la raison. Il ruminait encore la perte du Gant. Rix ne cherchait peut-être plus à se venger mais on ne pouvait pas en dire autant de Keiro.

Au bout de quelques heures, elle se rendit compte que le tunnel rétrécissait. Les murs s'étaient rapprochés et avaient pris une coloration rouge sombre. Elle glissa une fois et, en se rattrapant, remarqua que le sol métallique était recouvert d'un liquide rouillé qui provenait de l'obscurité devant eux.

Peu après, ils croisèrent leur premier cadavre.

Il s'agissait d'un homme. Il gisait allongé contre le mur du tunnel et semblait avoir échoué à la suite d'une inondation. Avachi sur lui-même, il ne ressemblait plus qu'à un squelette en haillons.

Rix soupira en le voyant.

— Pauvre débris humain. Il aura voyagé plus loin que d'autres.

— Pourquoi est-il toujours là ? demanda Attia. Pourquoi la Prison ne le recycle-t-elle pas ?

— Parce que la Prison s'occupe de son grand œuvre. La machine ne fonctionne plus aussi bien.

Il semblait avoir oublié sa résolution de ne plus lui parler.

Dès qu'il fut reparti, Keiro chuchota :

— Tu es avec moi ou pas ?

— Tu sais ce que je pense du Gant, répondit-elle en lui jetant un regard méprisant.

— Alors c'est non.

Elle haussa les épaules.

— Comme tu voudras. J'ai l'impression que te voilà redevenue esclave. C'est ce qui nous différencie l'un de l'autre.

Il passa devant elle.

— Ce qui nous différencie, dit-elle, c'est que tu n'es qu'une Racaille arrogante et moi pas.

Il éclata de rire et lança sa pièce en l'air.

Il y eut vite des débris partout. Des os, des carcasses d'animaux, des détecteurs brisés, des tas entremêlés de fils, de câbles et de composants électriques. L'eau rouillée s'écoulait autour d'eux, de plus en plus abondante, et les Yeux d'Incarceron voyaient tout. Avancer s'avérait sans cesse plus compliqué.

— Ça t'est complètement égal ? s'écria soudain Rix, comme s'il se trouvait incapable de garder ses pensées pour lui.

Il observait ce qu'il restait d'un hybride dont le visage métallique semblait sourire sous l'eau.

— Tu ne sens pas les créatures qui rampent dans tes veines ?

Keiro porta sa main à son épée mais s'aperçut vite que les paroles de Rix ne lui étaient pas destinées. Ils reçurent un éclat de rire pour toute réponse. Un vrombissement sourd qui fit trembler le sol et vaciller les lumières.

Rix pâlit.

— Je ne le pensais pas ! Ne te vexe pas.

Keiro se précipita sur lui.

— Imbécile ! Tu veux qu'elle inonde le tunnel ?

— Elle ne le fera pas, répondit Rix d'une voix tremblante mais provocante. Je possède ce qu'elle désire le plus au monde.

— Oui, et si tu meurs en le lui apportant, qu'est-ce que ça peut lui faire ? Tais-toi !

— C'est moi le maître ici, rétorqua-t-il. Pas toi.

Keiro le contourna et poursuivit son chemin.

— Pas pour longtemps.

Rix se tourna vers Attia. Mais avant qu'elle puisse parler, il emboîta le pas à Keiro.

Le tunnel ne cessait de rétrécir. Au bout de trois heures, le plafond était si bas que Rix pouvait le toucher en levant le bras. Le flot ressemblait davantage à une rivière désormais, charriant toujours autant d'objets, de Scarabées, de monceaux de métal. Keiro suggéra d'allumer une torche, ce que Rix fit avec réticence. À la lueur du flambeau, ils virent que les parois du tunnel étaient recouvertes de crasse, un voile laiteux qui masquait les graffitis apparemment là depuis des siècles – des noms, des dates, des injures, des prières. Ils entendirent aussi un bruit, un bourdonnement qui les accompagnait

en fait depuis des heures sans qu'ils s'en aperçoivent, un tambourinement grave, sourd, pareil à la vibration qu'Attia avait ressentie lors de sa nuit passée chez les Cygnes.

Elle se rapprocha de Keiro. Devant eux, le tunnel se poursuivait dans le noir.

— Les battements de cœur de la Prison, dit-elle.

— Chut...

— Tu ne les entends pas ?

— Non, pas ça. Autre chose.

Elle resta silencieuse, percevant uniquement les clapotis que faisait Rix lorsqu'il avançait. Puis Keiro jura et elle l'entendit à son tour. Comme un grincement au son extraordinaire. Tout à coup, une nuée de minuscules oiseaux rouge sang jaillit du tunnel, voletant dans tous les sens, pris de panique. Rix plongea au sol.

Quelque chose d'énorme semblait suivre les oiseaux. Ils ne pouvaient pas encore le voir mais ils pouvaient l'entendre qui grinçait et éraflait les parois dans un fracas métallique assourdissant. Une énorme masse, que le courant poussait vers eux. Keiro agita la torche pour observer la voûte et les murs.

— Reculez ! On va se faire écraser !

— Reculer vers où ? demanda Rix, tout pâle.

— On n'a nulle part où aller, déclara Attia. Il faut continuer.

Choix difficile. Pourtant, Keiro n'hésita pas. Il se précipita en avant et trébucha dans l'eau qui lui arrivait maintenant à mi-cuisse. Des étincelles s'échappant du flambeau tombaient dans le torrent, pareilles à des étoiles filantes. Un rugissement emplit le tunnel ; Attia pouvait la voir désormais : une énorme boule de fils et de câbles qui se dirigeait vers eux.

Elle attrapa Rix et le tira derrière elle, sur le chemin du monstre, sachant que seule la mort les attendait. Elle sentit une pression énorme s'exercer sur ses oreilles et sa gorge.

Keiro poussa un cri.

Ensuite, il disparut.

Subitement, comme par magie.

En réaction, Rix hurla à son tour et Attia manqua de tomber. Mais voilà qu'elle se rapprochait de l'endroit où se trouvait Keiro quelques secondes auparavant, et l'immense sphère roulait encore et toujours, presque au-dessus d'elle maintenant...

Une main jaillit.

Attia fut entraînée sur le côté. Elle tomba dans l'eau, tête la première ; Rix s'écrasa sur elle. Des bras enserrèrent sa taille puis la traînèrent. Ils sentirent le souffle chaud de la masse qui raclait les parois, à grand renfort d'étincelles. Attia vit que le globe contenait des visages engloutis, des rivets, des casques, des chaînes, des chandeliers.

Une chose compacte composée de minerai, de bois, de chiffons colorés, qui laissa dans son sillage des millions de débris d'acier.

Un immense appel d'air se créa quand le monstre passa et Attia sentit ses tympanes se comprimer. Puis des grincements suraigus inondèrent l'espace qui se chargea d'une forte odeur de brûlé. L'énorme boule se coinça dans le tunnel ; elle semblait remplir le monde.

Keiro se redressa et fulmina en voyant l'état de son manteau. Attia avait mal au genou. Elle n'entendait plus rien, semblait abasourdie. Rix avait les yeux perdus dans le vide.

La torche éteinte flottait dans l'eau. Ici, il n'y avait pas d'Œil mais, au bout d'un temps, elle put distinguer les contours de cette fourche dans le tunnel qui les avait sauvés.

Au loin brillait une lueur rouge.

Keiro observa la surface écrasée de la sphère ; elle frémissait encore, poussée en avant par le courant, raclant les bords du tunnel.

Impossible de faire demi-tour. Keiro s'adressa à Attia. Elle ne l'entendait pas à cause du bruit mais comprit ce qu'il voulait dire. Il désigna l'obscurité devant eux et s'éloigna en pataugeant.

Elle vit Rix tendre la main pour toucher quelque chose qui luisait sur la surface en métal. Une bouche. La gueule féroce d'un énorme loup qui semblait avoir été emprisonnée là-dedans et tentait furieusement de se libérer.

Elle lui tira le bras. Il se détourna à contrecœur.

— Je veux qu'on ferme le pont-levis, ordonna Claudia tout en arpentant les couloirs et retirant son manteau et ses gants. Des archers postés sur la bretèche, sur tous les toits, sur la tour du Sapient.

— Les travaux de maître Jared..., marmonna le vieil homme.

— Empaquetez les objets délicats et descendez-les aux celliers. Ralph, je vous présente F... le prince Gilles. Voici mon intendant, Ralph.

Le vieil homme salua, les bras débordant des affaires de Claudia.

— Monseigneur. C'est un honneur de vous accueillir dans la maison Arlex. J'aurais seulement aimé...

— Nous n'avons pas le temps, interrompit Claudia. Où est Alys ?

— En haut, mademoiselle. Elle est arrivée dans la nuit avec vos instructions. Tout a été fait selon vos souhaits. Nous avons deux cents hommes armés qui patrouillent dans le domaine et il en arrive toujours plus chaque heure.

— Parfait. Et pour ce qui est des armes ?

— Il vous faudra voir ça avec le capitaine Soames. Je crois qu'il est dans la cuisine.

— Trouvez-le. Et, Ralph..., dit-elle en lui faisant face, je veux que

tous les domestiques se rassemblent dans le hall d'entrée d'ici vingt minutes.

Il acquiesça, ce qui fit pencher sa perruque.

— Je m'en occupe.

S'arrêtant devant la porte, il ajouta :

— Bienvenue à la maison, mademoiselle. Vous nous avez manqué.

Elle sourit, surprise.

— Merci.

Quand les portes furent fermées, Finn se précipita sur les viandes froides et les fruits posés sur la table.

— Il sera moins content quand la reine nous aura assiégés.

Elle opina et s'assit. Une grande lassitude l'envahit.

Ils mangèrent en silence pendant un moment. Finn observait la pièce, son plafond blanc décoré de losanges et de parchemins, les moulures, la grande cheminée sur laquelle était dessiné un cygne noir. La maison était silencieuse, comme assoupie, à peine troublée par le bourdonnement des abeilles et la douceur des roses.

— Alors c'est ça, la demeure du directeur.

— Oui, répondit-elle en se versant un verre de vin. Elle est à moi et elle le restera.

— Elle est magnifique. Mais je ne vois pas comment on va pouvoir la défendre.

Elle lui lança un regard hostile.

— On a des douves, un pont-levis, et nous détenons le pouvoir de lever une armée. Nous avons pratiquement deux cents hommes.

— La reine a un canon.

Il se leva et alla ouvrir la fenêtre.

— Mon grand-père n'a pas choisi la bonne époque. En des temps plus anciens, le combat aurait pu être équilibré. Ils respecteront le Protocole, n'est-ce pas ? Tu penses qu'ils pourraient avoir des armes que nous ne connaissons pas... Des reliques de la guerre ?

La question lui glaça le sang. Les années de Terreur avaient détruit une civilisation entière ; le déploiement d'énergie avait bloqué les marées, ravagé la lune.

— Espérons qu'ils nous sous-estiment.

Après avoir écrasé des morceaux de fromage dans son assiette, elle se leva et dit :

— Allez, viens.

Le hall d'entrée vibrait d'anxiété. Quand Finn et Claudia apparurent, la rumeur cessa doucement. Des laquais et des femmes de chambre se retournèrent ; des valets de pied en livrée se redressèrent.

Au centre de la pièce se trouvait une grande table en bois sur laquelle Claudia monta.

— Mes amis.

L'assemblée se tut.

— Je suis très heureuse d'être rentrée à la maison.

Elle souriait mais Finn perçut sa nervosité.

— Pourtant, les choses ont changé. Vous avez très certainement entendu les nouvelles en provenance de la cour – vous savez qu'il y avait deux prétendants au trône. La situation a tellement dégénéré que nous... que j'ai... dû choisir mon camp.

Elle étendit le bras ; Finn vint se tenir à côté d'elle.

— Je vous présente le prince Gilles Notre futur roi Mon fiancé.

Aussi étonné qu'il fût par cette déclaration, il tenta de n'en rien montrer. Il les observa avec gravité. Ils le regardaient tous, détaillant ses habits usés par le voyage, son visage. Il feignit de ne pas se laisser intimider par cet examen approfondi et releva même la tête.

Il pensa qu'il devait dire quelque chose.

— Je vous remercie pour votre soutien, parvint-il à dire mais sa phrase ne reçut pas le moindre écho.

Près de lui, Ralph se lança :

— Que Dieu vous bénisse, sire !

Claudia reprit la parole.

— La reine soutient l'autre prétendant. Pour faire court, nous voilà au bord de la guerre civile. Je suis désolée de me montrer aussi brutale mais il est important que vous preniez tous la mesure de la situation. La plupart d'entre vous vivent ici depuis toujours. Vous avez servi mon père. Le directeur n'est hélas plus avec nous mais je lui ai parlé...

Cette déclaration les fit réagir.

— A-t-il pris le parti du prince ? demanda quelqu'un.

— Oui. Mais il souhaite que vous soyez tous traités comme il se doit. (Elle croisa les bras et parcourut l'assemblée du regard.) Les jeunes femmes et les enfants partiront tout de suite. Une escorte armée les accompagnera jusqu'au village, même si je ne pense pas que cela soit nécessaire. Les autres, les hommes et ceux qui ont de l'ancienneté, c'est à vous de voir. Si vous voulez partir, personne ne vous en empêchera. Désormais, il n'y a plus de Protocole qui tienne. Je vous parle d'égal à égal. La décision vous appartient.

Elle marqua une pause. Puisqu'ils gardaient le silence, elle poursuivit :

— Rassemblez-vous dans la cour quand sonnera la cloche de midi. Vous serez pris en charge par les hommes du capitaine Soames. Ayez soin de vous.

— Et vous, mademoiselle ? demanda un jeune homme au fond. Qu'allez-vous faire ?

Claudia lui sourit.

— Bonjour, Job. Finn et moi allons rester. Nous espérons pouvoir utiliser le... l'installation dans le bureau de mon père pour essayer d'entrer en contact avec lui. Cela prendra du temps mais...

— Et maître Jared ? demanda une femme de chambre inquiète. Où est-il ? Lui saurait la marche à suivre.

Son propos rencontra une vague d'approbation. Claudia lança un regard à Finn puis dit :

— Jared est en chemin. Mais nous savons déjà comment agir. Le vrai roi a été retrouvé. Ceux qui ont tenté par le passé de le faire disparaître ne doivent pas parvenir à leurs fins.

Finn comprit qu'ils respectaient l'autorité de Claudia mais qu'elle ne les avait pas pour autant convaincus. Le mécontentement venait à poindre, le doute aussi. Ils la connaissaient trop bien et la considéraient encore comme une petite fille, suivant ses ordres sans vraiment l'aimer. Elle ne s'adressait pas à leurs cœurs.

Il prit sa main dans la sienne.

— Mes amis, Claudia a raison de vous donner le choix. Personnellement, je lui dois tout. Sans elle, je serais mort. Ou pire, je serais de nouveau enfermé dans Incarceron. J'aimerais pouvoir vous faire comprendre l'importance de son soutien à mes yeux. Mais il me faudrait alors vous raconter la vie dans la Prison, ce que je ne vais pas faire car c'est pour moi un sujet encore trop douloureux.

Il avait capté leur attention ; le mot « Incarceron » semblait les avoir envoûtés. D'une voix tremblante, il poursuivit :

— Je n'étais encore qu'un enfant quand on m'a privé de la beauté et de la paix du monde pour me jeter dans un univers de douleur et de haine, un enfer où les hommes s'entretuent sans sourciller, où les femmes et les enfants se vendent pour rester en vie. Je connais la mort. J'ai souffert de la misère de la pauvreté. Je sais ce que c'est que d'être seul et terrifié, abandonné dans un labyrinthe désert et obscur. Voilà ce qu'Incarceron m'a appris. Et quand je serai roi, je me servirai de ce savoir. J'abolirai le Protocole, je mettrai fin à la peur. Plus personne ne sera emprisonné. Je m'efforcerai – et je vous en fais ici la promesse solennelle – de transformer ce royaume en véritable paradis, où chacun pourra être libre. Il n'y aura plus d'Incarceron. C'est tout ce que je peux vous dire. Tout ce que je peux vous promettre. Mais si on perd, je préférerais encore me tuer que d'y retourner.

Un silence différent envahit la salle, un silence empreint d'émotion. Enfin, un soldat s'écria :

— Je suis avec vous, monseigneur !

Un autre suivit, puis encore un autre, et soudain toutes les voix s'élevèrent. Quand Ralph s'exclama : « Que Dieu protège le prince Gilles ! », il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements.

Finn leur sourit.

Claudia l'observa. Dans son regard, elle vit un sentiment de triomphe, discret mais fier.

« Keiro avait raison, pensa-t-elle. Finn sait conquérir les foules. »

Un valet de pied s'approcha d'elle avec nervosité. Elle se pencha vers lui. Sa voix terrorisée fit taire la salle.

— Ils sont là, mademoiselle. L'armée de la reine est arrivée.

25

*Certains disent qu'un immense pendule oscille au cœur de la Prison,
ou bien qu'il y existe une salle qui déborde d'énergie,
comme le noyau d'une étoile. Personnellement,
je pense que, si Incarceron a un cœur, il est en pierre,
et que rien ne pourrait y survivre.*

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Le tunnel se rétrécit encore. Keiro se retrouva à quatre pattes dans l'eau peu profonde, à tenter par tous les moyens de maintenir la torche allumée. Derrière elle, Attia percevait le souffle court de Rix qui portait son sac sur le ventre et dont le dos touchait constamment le toit. Elle avait aussi l'impression que l'air se réchauffait mais peut-être était-ce son imagination.

— Et si on ne peut plus passer ?

— Question stupide, marmonna Keiro. Alors on meurt. Il n'y a pas d'autre issue.

Attia aurait pu le jurer à présent, il faisait de plus en plus chaud. Le tunnel se remplissait aussi de poussière qui se déposait sur sa peau. Ramper s'avérait douloureux ; elle avait des plaies aux genoux, à l'intérieur des mains. Le tunnel n'était plus qu'un tube étroit, un gouffre de chaleur vibrante dont ils devaient forcer le passage.

Soudain, Rix s'arrêta.

— Volcan.

Keiro se retourna.

— Quoi ?

— Réfléchissez-y. Si le cœur de la Prison est en effet une caverne bouillonnante de lave qu'une énorme pression aurait scellée...

— Pour l'amour de Dieu...

— Il suffit qu'un trou de la taille du chas d'une aiguille perce cette enveloppe et...

— Rix ! s'écria Attia. Tu ne nous aides pas.

— Mais si c'était vrai ? poursuivit-il, haletant. Qu'en savons-nous ? Et pourtant, on pourrait le savoir. On pourrait tout comprendre d'un coup.

Il s'allongea dans l'eau. Attia vit qu'il tenait le Gant dans sa main.

— Non ! siffla-t-elle.

Il leva la tête, le visage empreint de cette joie surnoise qu'elle redoutait tant. Il se mit à hurler dans l'espace confiné.

— JE VAIS METTRE LE GANT. JE DEVIENDRAI OMNISCIENT.

Keiro rampa jusqu'à elle puis sortit son couteau.

— Il vient de signer son arrêt de mort. Je te jure que je vais le tuer.

— COMME L'HOMME DANS LE JARDIN.

— Quel jardin, Rix ? demanda-t-elle doucement. Quel jardin ?

— Tu sais, celui qui est dans la Prison, quelque part.

— Non, je ne sais pas, répondit-elle.

Elle avait posé sa main sur le poignet de Keiro.

— Parle-moi de ce jardin.

Rix caressait le Gant.

— Il y avait un jardin, et un arbre sur lequel poussaient des pommes dorées. Il suffisait d'en manger une pour tout savoir. Alors Sapphique a escaladé la barrière, a tué le monstre aux mille têtes et a cueilli un fruit. Parce qu'il voulait avoir accès à cette connaissance. Il espérait trouver le moyen de s'évader.

— D'accord, répondit-elle tout en le rejoignant.

Elle observa son visage vérole.

— Ensuite, un serpent a jailli du sol et lui a dit : « Allez, vas-y, mange la pomme. Je te mets au défi. » Alors qu'il s'apprêtait à croquer dedans, Sapphique s'est arrêté. Car il avait compris que le serpent n'était autre qu'Incarceron.

Keiro grogna.

— Je vais...

— Range le Gant, Rix. Ou bien donne-le-moi.

Il passa ses doigts sur les écailles noires.

— Et puis il avait aussi compris que s'il mangeait le fruit, il saurait combien il était minuscule. Combien il n'était rien. Il se serait vu, poussière de néant au milieu de l'immensité de la Prison.

— Donc il ne l'a pas mangé ?

Rix la dévisagea.

— Quoi ?

— Dans ton livre d'histoires. Il ne l'a pas mangé.

Un silence s'ensuivit pendant lequel une ombre sembla passer sur le visage de Rix. Ensuite, il fronça les sourcils et rangea le Gant à l'intérieur de son manteau.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Attia. Quel livre d'histoires ? Et pourquoi nous sommes-nous arrêtés ?

Elle l'observa un instant puis poussa Keiro du bout du pied. Il repartit en marmonnant. Ils avaient encore évité le pire mais ils avaient eu chaud. Il fallait absolument qu'elle récupère le Gant avant que Rix ne perde la raison.

Tout à coup, elle sentit la botte de Keiro et s'aperçut qu'il n'avancait plus.

Elle leva les yeux. Ils avaient atteint le bout du tunnel.

Ils se trouvaient sous une voûte à encorbellements. Une gargouille les regardait en tirant la langue. L'eau s'écoulait de sa bouche et se répandait sur les murs.

— Ça y est ? C'est la fin ? On ne peut même pas faire demi-tour !

— C'est le bout du tunnel mais pas le bout du chemin, l'informa Keiro qui s'était mis sur le dos. Regarde.

Au-dessus de lui se trouvait une trappe circulaire. Il y avait des lettres tout autour, d'étranges signes dans une langue qu'Attia ne connaissait pas.

— C'est en langage sapient, expliqua-t-il.

Des étincelles lui tombèrent sur le visage et il tressaillit.

— Gildas s'en servait souvent. Et, regarde, là.

Un aigle. Son cœur bondit quand elle reconnut le symbole que Finn portait sur le poignet : la couronne autour du cou, les ailes déployées.

Une échelle en chaîne pendait au milieu du trou. Elle vacillait légèrement, bercée par les vibrations provenant d'en haut.

— Eh bien, apprenti, grimpe, suggéra Rix d'une voix calme.

L'écurie avait disparu.

Au milieu de la clairière, Jared regarda autour de lui.

Pas d'écurie, pas de plumes. Simplement un cercle brûlé dessiné sur le sol, qui aurait pu être laissé par un feu. Il le contourna. Entre les tiges des fougères épaisses s'épalaient d'immenses toiles d'araignées, qui ressemblaient à des napperons imprégnés de rosée.

Il se frotta le visage, la nuque.

Il estima qu'il avait passé un ou deux jours emmitouflé dans cette couverture, à délirer, pendant que le cheval errait sans but non loin de lui.

Ses habits étaient trempés, ses cheveux sales, ses mains recouvertes de piqûres d'insectes. Il tremblait comme une feuille. Pourtant, il avait l'impression qu'une résistance avait cédé en lui, qu'il avait franchi un pont.

Il récupéra son cheval, sortit sa trousse de médicaments et s'accroupit. Puis il inséra l'aiguille dans une veine, redoutant la

morsure qui ne manquait jamais de lui vriller les nerfs. Il retira le seringue, la nettoya et la rangea. Ensuite, il prit son pouls, passa un mouchoir dans l'herbe mouillée afin de se laver le visage. Il sourit tout à coup en repensant à cette femme de chambre qui lui avait demandé si la rosée pouvait éclaircir son teint.

En tout cas, cela lui fit du bien.

Revigoré, il remonta à cheval.

Il n'aurait pas pu survivre à un tel accès de fièvre sans chaleur. Sans eau. Il aurait dû être mort de soif, mais non. Et pourtant, il n'avait vu personne.

Tout en poussant son cheval au galop, il pensa au pouvoir de l'imagination. Sapphique était-il une invention de son esprit ou un véritable être vivant ? La réponse ne lui paraissait pas aussi simple. Dans la librairie de l'Académie, il existait des rayons entiers de livres sur les visions, les souvenirs, les rêves.

Jared sourit. Cette expérience, il l'avait vécue. Rien d'autre ne comptait.

Il avançait vite. À la mi-journée, il avait franchi les limites du domaine du directeur. Il se sentait fatigué mais sa propre endurance le surprit. Il s'arrêta à une ferme où on lui donna du lait et du fromage. Le fermier, un homme trapu, paraissait nerveux et ne cessait de scruter l'horizon.

Quand Jared lui offrit de payer, l'homme refusa.

— Non, maître. Autrefois, un Sapient a guéri ma femme gratuitement et c'est un geste que je n'ai pas oublié. Mais laissez-moi vous donner un conseil. Rejoignez au plus vite votre destination. La guerre menace.

— La guerre ?

— J'ai entendu dire que mademoiselle Claudia était condamnée. Et le jeune homme aussi, celui qui prétend être le prince.

— En effet, c'est lui le prince.

— Si vous le dites, maître. Tout ça me dépasse un peu. Mais je sais que la reine a levé une armée et qu'elle est peut-être déjà arrivée au domaine. Hier, ils ont mis le feu à trois de mes granges et m'ont volé des moutons. Sales pillards !

Jared le regarda avec terreur.

— Monsieur, annonça-t-il en remontant en selle, si on vous pose la question, dites que vous ne m'avez pas vu. Vous comprenez ? je vous en serais reconnaissant.

Le fermier hocha la tête.

— En ces temps difficiles, seuls ceux qui se taisent survivent, maître.

Désormais inquiet, il chevaucha avec prudence, empruntant des chemins de traverse, longeant les allées près des haies, dans les sous-

bois. Sur une route, il aperçut des traces de chariots et de sabots, profondes, qui suggéraient qu'on transportait un objet lourd.

Que faisait Claudia ? Que s'était-il passé au palais ?

En fin d'après-midi, il arriva en haut d'une butte où poussaient des hêtres. Le silence régnait, à peine troublé par le gazouillis étouffé d'oiseaux invisibles qui se cachaient parmi les branches bercées par la brise.

Jared descendit de sa monture afin de se dégourdir les jambes. Ensuite, il attacha le cheval et avança avec précaution au milieu du tapis de feuilles couleur bronze qui craquaient sous ses pas.

Rien ne poussait sous les hêtres. Il les examina chacun à leur tour sans rien trouver. Puis un renard apparut devant lui.

— Maître renard, marmonna Jared.

Le renard l'observa un instant avant de faire demi-tour et de s'éloigner.

Rassuré, Jared alla s'accroupir derrière un large tronc. Il pencha la tête sur le côté, à l'affût.

Une armée campait à flanc de colline. Tout autour de la demeure du directeur, on avait dressé des tentes, parqué des chariots remplis d'armures à ras bord. Des cavaliers paradaient de manière suffisante. Des soldats creusaient une large tranchée au milieu des vastes pelouses.

Dépité, Jared soupira.

Il vit d'autres hommes arriver sur la route principale, escortés par des joueurs de flûte et de tambour dont les notes d'une marche militaire parvenaient jusqu'à ses oreilles. Des drapeaux flottaient partout. À gauche, un immense pavillon en construction arborait l'étendard de la reine : une rose blanche.

Il observa la maison. Les fenêtres étaient fermées, le pont-levis aussi. Quelque chose scintillait sur le toit de la bretèche. Il pensa qu'on y avait posté des hommes. Peut-être que l'artillerie légère qui s'y trouvait avait été déplacée derrière les remparts... Il aperçut des soldats sur le parapet de la tour.

Il s'assit dans les feuilles mortes.

Quel désastre ! Jamais les hommes du directeur ne pourraient résister aux assauts répétés de l'armée royale. Certes, les murs étaient épais mais la demeure n'avait rien d'un château fort.

Il ne pouvait y avoir qu'une réponse : Claudia jouait la montre en espérant faire fonctionner le Portail.

Cette pensée le troubla ; il se leva, fit les cent pas. Elle n'avait pas la moindre idée des dangers de cet appareil ! Il fallait qu'il pénètre à l'intérieur de la maison avant qu'elle ne commette l'irréparable.

Le cheval hennit.

Il entendit des bruits de pas derrière lui, se figea.

Et ensuite une voix, légèrement moqueuse :

— Eh bien, maître Jared. Vous n'étiez pas censé être mort ?

— Combien ? demanda Finn.

Claudia avait sorti sa lunette grossissante et observait les pelouses.

— Sept, huit. Mais je ne sais pas exactement ce qu'est cet engin à gauche de la tente de la reine.

— Quelle importance, intervint le capitaine Soames, un homme terne et trapu qui semblait désespéré. Même avec sept canons, ils nous écraseront.

— Qu'avons-nous ? continua Finn sans se départir de son calme.

— Deux canons, monseigneur. L'un conforme à l'Époque, l'autre est un agglomérat de métaux divers qui ne manquera pas de nous exploser à la figure si on s'en sert. Des arbalètes, des arquebuses, des piques, des arcs. Dix hommes armés de mousquets. Huit cavaliers.

— J'ai connu pire, répondit Finn en repensant aux innombrables embuscades tendues par Keiro.

— Je n'en doute pas, dit Claudia. Et combien sont morts ?

Il haussa les épaules.

— Personne ne compte dans la Prison.

En bas, une trompette retentit, une fois, deux fois, trois fois. Les rouages mécaniques du pont-levis se mirent en marche.

Le capitaine Soames se dirigea vers l'escalier en colimaçon.

— Faites attention ! enjoignit-il à ses hommes en dessous. Et soyez prêts à le remonter dès qu'on vous en donnera l'ordre.

— Ils nous observent, remarqua Claudia. Personne ne bouge.

— La reine n'est pas encore là. Un messenger arrivé hier soir m'a informé qu'elle et les conseillers prenaient leur temps car ils en profitaient pour présenter le prétendant à la population. Ils seront ici dans quelques heures.

Le pont-levis s'abaissa avec un bruit sourd, faisant fuir les cygnes noirs qui somnolaient dans les douves.

Claudia se pencha par-dessus les remparts.

Les femmes avançaient lentement, des sacs plein les bras. Certaines portaient des enfants. Des jeunes filles tenaient par la main leurs jeunes frères et sœurs. Ils se tournèrent et agitèrent la main en direction des fenêtres. Ensuite, sur un large chariot tiré par le plus gros des chevaux de trait, venaient les personnes âgées, assises stoïquement, ballottées par les secousses sur le pont de bois.

Finn les compta. Vingt-deux.

— Est-ce que Ralph s'en va ?

— Je lui en ai donné l'ordre, répondit-elle en riant. Il m'a dit : « Oui, mademoiselle. Et que voulez-vous pour votre dîner ce soir ? » Il

se croit indispensable.

— Comme nous tous, il veut servir le directeur, expliqua le capitaine Soames. Sans vouloir vous manquer de respect, mademoiselle Claudia, c'est à lui que nous répondons avant tout. Quand il n'est pas là, nous protégeons sa demeure.

Claudia plissa le front.

— Mon père ne vous mérite pas, déclara-t-elle mais d'une voix si basse que seul Finn l'entendit.

Soames descendit pour surveiller le départ du convoi. Déjà les premiers serviteurs franchissaient les limites du camp de la reine.

— Ils seront interrogés, affirma Finn. La reine voudra savoir qui est resté, et quels sont nos projets.

— Bien sûr. Mais je ne veux pas être responsable de leur mort.

— Tu crois qu'on en arrivera là ?

Elle se tourna vers lui.

— Nous devons parlementer. Gagner du temps pendant qu'on s'occupe du Portail.

Finn hocha la tête. Elle s'éloigna puis dit :

— Viens. Tu ne devrais pas rester ici. Une seule flèche et tout serait terminé.

Il la regarda un instant.

— Tu me crois, Claudia, n'est-ce pas ? J'ai besoin que tu croies que mes souvenirs sont réels.

— Évidemment je te crois, répondit-elle. Allez, viens.

Mais elle lui tournait le dos et il ne vit pas son visage.

— Il fait sombre. Soulève un peu plus la torche, ordonna Keiro d'une voix impatiente qui résonnait étrangement sur les parois.

Attia s'étira de tout son long mats ne parvint pas à l'apercevoir.

— Que vois-tu ? demanda Rix.

— Rien du tout. Je continue.

Ils entendirent des grincements, des bruits de friction, des jurons étouffés que le puits avalait et semblait recracher.

— Fais attention, s'écria Attia, inquiète.

Il ne prit pas la peine de répondre. L'échelle se balançait et Attia s'efforçait de la stabiliser. Rix vint s'y accrocher de tout son poids, ce qui lui facilita la tâche.

— Rix, commença-t-elle, maintenant que nous sommes seuls, tu dois m'écouter. Keiro veut te voler le Gant. Pourquoi ne pas lui jouer un tour ?

Il lui sourit, narquois.

— Tu voudrais peut-être que je te le confie et que j'en transporte un faux ? Oh, ma pauvre Attia. Tu me déçois. Un enfant serait plus rusé que toi.

Elle le foudroya du regard.

— Au moins, moi, je ne vais pas le donner à la Prison. Je ne vais pas tous nous faire tuer.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Incarcéron est ma mère, Attia. Je suis né dans ses cellules. Elle ne va pas me trahir.

Dégoûtée, elle agrippa l'échelle.

Et s'aperçut qu'elle ne bougeait plus.

— Keiro ?

Ils tendirent l'oreille. Seuls les battements de cœur de la Prison résonnaient dans le gouffre.

— Keiro ? Réponds-moi.

L'échelle se balançait librement à présent.

— Keiro !

Elle entendit un bruit lointain et étouffé. Elle posa la torche entre les mains de Rix.

— Il a trouvé quelque chose, dit-elle en agrippant l'échelle. Je monte.

— Si tu as des ennuis, dis le mot « problème ». je comprendrai.

Elle observa son visage vérole, ses dents espacées.

— Quelle est l'étendue de ta folie, Rix ? Grande ou petite ? Je ne sais plus trop quoi penser.

Il haussa un sourcil.

— Je suis le Mage des ténèbres, Attia. J'échappe à toute pensée.

L'échelle se tortilla et lui glissa entre les doigts, comme si elle prenait vie. Elle se dépêcha d'y grimper mais manqua bientôt de souffle. Ses mains se posaient sur la boue laissée par les bottes de Keiro ; à mesure qu'elle montait, la chaleur augmentait. Il se dégageait aussi une odeur désagréable qui lui rappela ce que Rix avait dit sur la caverne de lave.

Elle avait mal aux bras et chaque pas exigeait d'elle un effort. La torche en dessous n'était plus qu'une lointaine lueur. Elle continua, un barreau après l'autre.

Puis elle s'aperçut qu'il n'y avait plus de puits mais qu'elle se trouvait dans une pièce faiblement éclairée.

Elle vit une paire de bottes.

Noires, plutôt usées. L'une avait une boucle argentée, l'autre semblait partir en lambeaux. La personne qui les portait se penchait en avant ; son ombre la surplombait à présent.

— Quel plaisir de te revoir, Attia, déclara-t-il.

Il tendit la main et lui attrapa le menton. Levant la tête, elle reconnut son sourire glacial.

26

*Observez, restez silencieux, et agissez
uniquement au moment propice.*

LES LOUPS D'ACIER

La porte du bureau semblait identique ; noire comme l'ébène, ornée d'un cygne qui les défiait de son œil étincelant comme un diamant.

— Je suis parvenue à l'ouvrir comme ça la première fois, expliqua Claudia avec impatience tandis que le disque vrombissait.

Se tenant derrière elle dans le long corridor, Finn admirait les vases et les armures.

— C'est mieux que les celliers du palais, dit-il. Mais tu es sûre que c'est le même Portail ? Comment est-ce possible ?

Le disque cliqueta.

— Aucune idée, répondit-elle en détachant l'appareil. Jared a une théorie. D'après lui, c'est un endroit à mi-chemin entre le royaume et la Prison.

— Tu veux dire qu'on va rétrécir ?

— Je ne sais pas.

La serrure de la porte céda. Claudia tourna la poignée et l'ouvrit.

Après avoir franchi le seuil et observé la pièce, Finn hocha la tête.

— Incroyable.

Il connaissait bien le Portail pour y avoir passé beaucoup de temps au palais. Tous les appareils de Jared et les câbles pendaient encore au tableau de contrôle ; l'énorme plume reposait dans un coin, frémissant sous l'effet d'un courant d'air. Le même murmure envahissait toujours la pièce inclinée. La présence du bureau et de la chaise paraissait encore plus énigmatique qu'avant.

Claudia traversa la pièce et dit :

— Incarcéron.

Un petit tiroir s'ouvrit. À l'intérieur, Finn vit un coussin noir sur lequel se dessinait l'empreinte d'une clé.

— C'est ici que j'ai volé la clé, poursuivit Claudia. J'ai l'impression que c'était il y a un siècle. J'avais tellement peur ce jour-là ! Alors ? Par quoi on commence ?

Finn haussa les épaules.

— C'est toi, l'élève de Jared.

— Il travaillait trop vite et ne pouvait pas tout m'expliquer.

— Il doit bien y avoir des notes, des schémas.

— Oui.

Sur le bureau s'empilaient des pages et des pages écrites de la main de Jared ; un cahier de croquis, des listes d'équations. Claudia les survola puis soupira.

— On devrait s'y mettre tout de suite. Ça risque de nous prendre la nuit.

Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers lui.

— Finn ? s'enquit-elle en se levant précipitamment.

Il était pâle et avait les lèvres cernées de bleu. Elle lui attrapa le bras et l'obligea à s'asseoir par terre.

— Reste calme. Respire lentement. Est-ce que tu as sur toi les médicaments que Jared t'a donnés ?

Il secoua la tête, submergé par une vive douleur qui obscurcissait sa vision. Un sentiment de honte l'envahit, en même temps qu'une immense colère.

— Ça va aller, marmonna-t-il. Ça va aller.

Il préférait encore le noir. Il plaqua ses mains sur ses yeux et, engourdi, s'adossa contre le mur blanc. Puis il se concentra sur sa respiration et compta dans sa tête.

Il entendit Claudia partir. Quelques minutes plus tard, on courait, on criait, on lui mettait un verre entre les mains.

— De l'eau, expliqua-t-elle. Ralph va rester avec toi. Il faut que j'y aille. La reine est arrivée.

Il aurait voulu se lever mais n'y parvenait pas. Il aurait voulu qu'elle reste. Elle avait disparu.

Il sentit la main de Ralph sur son épaule, la voix chevrotante à son oreille.

— Je suis là, sire.

Pourquoi ? Puisque les souvenirs étaient revenus, les crises auraient dû disparaître.

Il était censé être guéri.

Attia grimpa jusqu'en haut de l'échelle et se redressa.

— Bienvenue au cœur d'Incarceron, déclara le directeur.

Ils se toisèrent. Il portait, comme toujours, un vêtement noir mais

il avait le visage poussiéreux, sali par la Prison. Ses cheveux gris étaient hirsutes. Il avait glissé un pistolet dans sa ceinture.

Derrière lui, dans la pièce rouge, Keiro semblait faire un effort surhumain pour ne pas exploser. Trois hommes le tenaient en joue.

— Notre ami le voleur n'a pas le Gant sur lui. C'est donc toi qui dois le détenir.

— Encore raté, répondit Attia en haussant les épaules.

Elle retira son manteau et le jeta par terre.

— Vérifiez par vous-même.

D'un coup de pied, le directeur envoya le manteau à l'un des prisonniers qui l'examina très vite.

— Rien, monsieur.

— Alors je vais devoir t'examiner, Attia.

Il prit son temps pour la fouiller sans ménagement pendant qu'elle se consumait de rage. Mais quand il entendit un cri étouffé en provenance du puits, il s'arrêta brusquement.

— Serait-ce Rix, le prestidigitateur ?

Elle fut surprise de l'entendre poser la question.

— Oui.

— Fais-le monter. Maintenant.

— Rix, tu peux me rejoindre, il n'y a rien à craindre. Aucun problème.

Le directeur la tira par le bras puis donna un signal à un de ses hommes. Alors que Rix escaladait l'échelle, l'homme s'agenouilla devant la trappe, son pistolet dirigé vers le puits. En sortant du trou, Rix tomba nez à nez avec l'arme.

— Tout doux, magicien, ordonna le directeur en s'accroupissant. Tout doux, si vous voulez rester en un seul morceau.

Attia lança un regard à Keiro. Il haussa les sourcils et elle lui répondit en secouant très légèrement la tête. Puis ils se tournèrent vers Rix.

Il se redressa, les bras et les doigts écartés.

— Le Gant ? demanda le directeur.

— Caché. Dans un endroit secret que je ne révélerai qu'à la Prison.

Le directeur soupira. Il sortit un mouchoir presque blanc et s'essuya les mains.

— Fouillez-le, ordonna-t-il avec lassitude.

Ils brutalisèrent Rix. Ils le frappèrent pour le faire taire et déchirèrent son sac.

Ils trouvèrent des pièces dans une de ses nombreuses poches dérobées, des foulards colorés, deux souris, une cage à oiseau démontable, de fausses manches, des mouchoirs de toutes tailles, mais pas le Gant.

Tandis que le directeur observait la scène, Keiro prit le risque de s'asseoir par terre. Attia en profita pour examiner les alentours.

Ils étaient dans un vaste hall au sol carrelé noir et blanc, qui s'étirait au loin et dont les murs étaient recouverts de larges bandes de satin rouge. Au bout, à peine visible, il y avait une grande table flanquée de candélabres allumés.

Enfin, les prisonniers reculèrent.

— Il n'a rien d'autre sur lui, monsieur.

— Je vois, répondit le directeur. Eh bien, Rix, tu me déçois. Mais si tu souhaites parler à Incarceron, je t'en prie, parle. La Prison t'écoute.

Rix salua, se redressa d'un air digne et reboutonna son manteau.

— La Prison, dans toute sa majesté, entendra ma requête. Je souhaite parler à Incarceron face à face. Comme l'a fait Sapphique.

En réponse, la Prison rit doucement.

Le son jaillit des murs, du sol, du plafond. Les hommes armés prirent un air terrifié.

— Alors, qu'en dis-tu ? demanda le directeur.

— *J'en dis que le prisonnier est plus que téméraire. Je pourrais le dévorer dès à présent et ensuite explorer les réseaux de son cerveau afin d'accéder à la moindre de ses pensées.*

Rix s'agenouilla humblement.

— Toute ma vie, j'ai rêvé de toi. J'ai gardé ton Gant qu'il me tardait de t'apporter. Offre donc ce privilège à ton serviteur.

Keiro ricana, plein de mépris.

Rix regarda Attia.

Ses yeux se déportèrent sur le puits d'une manière si furtive qu'elle faillit ne pas le remarquer. Elle tourna légèrement la tête puis aperçut la ficelle.

À peine visible, fine et transparente. Celle dont il se servait pour ses tours de lévitation. Il l'avait enroulée autour d'un des barreaux de l'échelle puis pendue dans le vide.

Bien sûr. Il n'y avait pas d'Yeux dans le puits.

Elle s'en approcha discrètement.

La Prison parlait d'une voix tranquille et métallique.

— *Je suis vraiment touchée, Rix. Le directeur va te mener jusqu'à moi et oui, tu pourras me voir de tes propres yeux. Tu me diras où se trouve le Gant et ensuite, pour te récompenser, je te détruirai, lentement, prudemment, atome après atome et cela pendant des siècles. Tu hurleras comme tous les prisonniers de ton recueil d'histoires, comme Prométhée mangé par l'aigle, comme Locki dont le visage se recouvre peu à peu de poison. Quand je me serai évadée et que tous les autres seront morts, tes souffrances feront encore trembler la Prison.*

Blanc comme un linge, Rix s'inclina.

— *John Arlex.*

— Quoi encore ? demanda le directeur.

— *Fais-les venir.*

Attia réagit. Interpellant Keiro pour qu'il fasse diversion, elle se précipita vers la trappe. La ficelle pendait. Elle l'attrapa, la tira vers elle à toute allure puis en détacha la chose écailleuse et sèche qu'elle fourra sous sa chemise.

Des bras la saisirent ; elle se débattit, tenta de les mordre, en vain. Elle vit Keiro allongé par terre, dominé par le directeur qui le menaçait d'une arme.

Le père de Claudia prit un air faussement désespéré.

— Tu veux t'échapper, Attia ? Mais tu ne le peux pas. Personne ne le peut.

Leurs regards se croisèrent. Sa morosité la surprit. Puis il se détourna et s'engagea dans le long couloir.

— Allons-y, ordonna-t-il.

Keiro essuya des gouttes de sang de son nez. Il posa les yeux sur Attia. Rix aussi.

Elle hocha la tête.

Jared se tourna lentement.

— Monsieur le comte de Steen, dit-il.

Caspar se tenait adossé à un tronc d'arbre. Il portait un plastron d'un cuivre étincelant, presque aveuglant. Il avait un pantalon et des bottes en cuir de qualité.

— Je vois que vous êtes en tenue de combat, murmura Jared.

— Vous n'étiez pas aussi sarcastique, avant, maître.

— Je vous prie de m'excuser. J'ai passé une mauvaise journée.

Caspar sourit.

— Ma mère sera épatée de voir que vous avez survécu. Cela fait des jours qu'elle attend un message de l'Académie. Est-ce que vous l'avez tué, maître, avec une de vos potions de Sapien ? Ou bien savez-vous vous battre comme un homme ?

Jared observa ses mains délicates.

— Disons que je me suis surpris moi-même, sire. Mais la reine est arrivée ?

— Oui. Elle ne voulait rater ça pour rien au monde.

Il désigna un cheval blanc au loin. Assise en amazone sur une selle d'un cuir blanc immaculé, Sia passait ses troupes en revue. Elle aussi portait un plastron, un chapeau avec une plume et un vêtement d'un gris austère. Les porteurs de piques marchaient au pas, leurs armes pointées vers l'avant.

Jared se plaça près du comte.

— Que se passe-t-il ?

— Les deux camps parlementent. Ça va durer des heures. Tenez, voilà Claudia.

Jared sentit ses poumons se crispier quand il la vit. Elle se tenait sur le toit de la bretèche. Soames et Alys se trouvaient avec elle.

— Où est Finn ? se demanda-t-il, mais pas assez bas car Caspar l'entendit et ricana.

— Fatigué, peut-être. (Il se tourna vers Jared.) Ah, maître Sapient, elle nous a rejetés tous les deux, à ce que je vois. J'admets que je l'ai toujours trouvée à mon goût mais de là à l'épouser... Ça, c'était une idée de ma mère. Je sais qu'elle n'aurait cessé de me donner des ordres, donc je suis content qu'on ne se soit pas mariés. Mais pour vous, ce doit être vraiment difficile. Vous étiez si proches. Tout le monde le dit. Jusqu'à ce qu'il débarque.

Jared sourit.

— Vos paroles sont venimeuses, Caspar.

— Oui, et c'est douloureux, n'est-ce pas ? Peut-être pouvons-nous descendre afin d'entendre ce qu'ils se disent, poursuivit-il avec nonchalance. Ma mère sera fière de moi quand je vous jetterai à ses pieds. Et j'ai hâte de voir la tête de Claudia !

Jared recula.

— Vous ne semblez pas être armé, monseigneur.

— Non, c'est vrai, répondit-il en souriant avec bonhomie. Mais Fax, oui.

Jared entendit un froissement à sa gauche. Il se tourna lentement, sachant que sa liberté venait de prendre fin.

Assis sur une souche d'arbre, une hache entre les genoux, vêtu d'une cotte de mailles, le garde du corps du prince hocha la tête d'un air lugubre.

— Pas tant que mon père n'est pas revenu.

La voix de Claudia résonna dans l'air, n'échappant à personne.

La reine soupira délicatement. Elle était maintenant assise dans un fauteuil en osier devant la bretèche, si près qu'un enfant aurait pu lui tirer dessus. Même Claudia fut impressionnée par son arrogance.

— Qu'espères-tu obtenir, Claudia ? J'ai avec moi assez d'hommes et d'armes pour vous réduire à néant. Et nous savons toutes les deux que ton père – un homme à la tête d'un complot visant à me tuer – ne reviendra jamais. Il a trouvé sa place : dans la Prison. Maintenant, sois raisonnable. Livre-nous le prisonnier et peut-être ensuite que toi et moi pourrions parler. Sans doute ai-je pris quelques décisions hâtives. Qui sait, tu pourras garder ton domaine... Peut-être.

Claudia croisa les bras.

— Je vais y réfléchir.

— Nous aurions pu si bien nous entendre, Claudia. Quand je t'ai

dit que nous étions semblables, je le pensais sincèrement. Tu aurais pu devenir reine. Tu le peux peut-être encore.

Claudia redressa les épaules.

— Je serai reine. Parce que Finn est l'héritier en titre, le vrai Gilles. Pas ce menteur à côté de vous.

L'Imposteur sourit, retira son chapeau puis salua. Il avait le bras en écharpe et y avait caché un pistolet. Sinon, il semblait aussi serein et fier de lui que d'habitude.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, Claudia, s'écria-t-il. Pas vraiment.

— Tu crois ?

— Je sais que tu ne veux pas risquer la vie de tes domestiques pour un fugitif. Je te connais, Claudia. Maintenant, descends de là afin qu'on puisse discuter. Régions cette affaire à l'amiable.

Claudia l'observa un instant. Il faisait froid et elle frémit. Quelques gouttes de pluie tombèrent sur son visage.

— Il t'a épargné, remarqua-t-elle.

— Parce qu'il sait que je suis son prince. Et toi aussi.

Elle fut aussitôt à court de mots, presque désespérée. Pressentant un moment de faiblesse, Sia intervint.

— J'espère bien que tu n'attends pas maître Jared, Claudia.

Elle releva brusquement la tête.

— Pourquoi ? Où est-il ?

Elle haussa les épaules.

— À l'Académie, je crois. Mais les nouvelles sont mauvaises. On me dit qu'il est en très mauvaise santé.

Elle le foudroya du regard.

— Très mauvaise.

Claudia s'avança et agrippa le rebord en pierre.

— S'il arrive quoi que ce soit à Jared, siffla-t-elle, si vous touchez à un seul de ses cheveux, je vous jure que je vous tuerai moi-même, sans attendre les Loups d'acier.

Elle perçut une agitation derrière elle. Soames la fit reculer. Finn se tenait en haut de l'escalier, pâle mais déterminé. Ralph le suivait, essoufflé.

— S'il me fallait davantage de preuves de ta trahison, ces paroles suffisent, déclara la reine.

Elle demanda qu'on lui amène sa monture. Comme si évoquer les Loups d'acier l'avait inquiétée.

— Tu ferais bien de te rappeler que la vie de Jared est en jeu, de même que celle de chaque membre de ta maison. Pour autant, si je dois vous anéantir pour régler ce problème, je n'hésiterai pas.

Elle se servit du dos d'un soldat comme d'un trépied et se hissa avec élégance sur son cheval.

— Tu as jusqu'à 7 heures demain matin pour me livrer le prisonnier. S'il n'est pas auprès de moi d'ici là, je lance l'assaut.

Claudia la regarda partir.

L'Imposteur toisa Finn avec dédain.

— Si tu n'étais pas qu'une sale Racaille, tu sortirais, déclara-t-il. Tu ne te cacherais pas derrière une fille.

— Quel dommage d'avoir échappé à un assassin pour tomber nez à nez avec un autre, remarqua calmement Jared.

— Je sais, fit Caspar en hochant la tête. Mais ce sont les lois de la guerre.

Fax se mit debout.

— Patron ?

— Je pense qu'on va l'attacher, répondit Caspar. Et l'escorter jusqu'au camp. D'ailleurs, Fax, quand nous serons arrivés, tu resteras à l'écart. (Il sourit à Jared.) Ma mère m'adore mais n'a pas tellement confiance en moi. Je vais avoir l'occasion de lui prouver ma valeur. Tendez les bras.

Jared soupira. Il leva les mains mais se sentit faible au même instant. Il chancela, manquant de tomber.

— Désolé, murmura-t-il.

— Bien essayé, maître.

— Non, c'est vrai. Mes médicaments. Dans mon sac.

Il s'écroula au milieu des feuilles.

La mine dépitée, Caspar interpella Fax qui se dirigea vers le cheval. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Jared bondit et s'éloigna en courant, se faufilant entre les arbres, sautant par-dessus les racines. Mais il commençait à être essoufflé et le bruit des pas derrière lui ne s'estompait pas ; au contraire, ils semblaient se rapprocher. Tout à coup, alors qu'un rire gras éclatait, il trébucha, roula au sol et alla s'écraser contre un tronc d'arbre.

Il se redressa. Fax le dominait de toute sa hauteur, sa hache entre les mains. Caspar souriait d'un air triomphant.

— Allez, vas-y, Fax. Un bon coup.

Le géant leva sa hache.

Jared s'agrippa à l'arbre et sentit la douce écorce sous ses doigts.

Alors qu'il s'avavançait, Fax fut pris d'un soubresaut ; son sourire se figea, la paralysie gagna son corps tout entier, son bras, sa hache. Celle-ci tomba et la lame se planta dans la terre.

Les yeux écarquillés, le garde du corps s'effondra à son tour.

Jared soupira, stupéfait.

Une flèche était venue se loger entre les omoplates de Fax.

Caspar hurla de peur et de rage. Il se jeta sur la hache mais fut interpellé par une voix provenant de la gauche.

— Lâchez cette arme, monsieur le comte. Maintenant.

— Qui êtes-vous ? Comment osez-vous...

— Vous le savez très bien, répondit un homme d'un ton sinistre.

Nous sommes les Loups d'acier.

*Après avoir franchi le pont des épées, il arriva dans une
salle où se trouvait une table regorgeant de nourritures délicates.*

*Il s'assit, prit un morceau de pain, mais le pouvoir
du Gant le réduisit en cendres. Il saisit le pichet d'eau ;
le verre lui éclata entre les mains.*

*Il choisit alors de poursuivre son chemin,
parce qu'il avait compris que la sortie n'était pas loin.*

ERRANCES DE SAPPHIQUE

— Ceci est mon royaume, déclara le directeur en désignant une table. Là où je rends la justice. Et ici, mes appartements privés.

Il franchit le seuil de la porte. Les prisonniers poussèrent Rix, Attia et Keiro à sa suite.

Ils se trouvaient dans une petite pièce aux murs recouverts de tapisseries. Il y avait aussi de hautes fenêtres à vitraux dont il était difficile de discerner les images dans la pénombre, quelques mains et quelques visages éclairés par le feu qui brûlait dans le foyer.

La forte chaleur qui se dégageait de l'âtre les réconforta.

— Asseyez-vous, ordonna le directeur.

Il leur désigna des chaises en ébène sculptées dont les dossiers représentaient deux cygnes noirs aux cous entrelacés. La charpente du toit était formée de grosses poutres aux nombreuses ramifications, auxquelles pendaient des chandeliers. Des taches de cire maculaient le sol carrelé. Les vibrations d'Incarceron semblaient toutes proches.

— Vous devez être fatigués après ce long voyage, reprit le directeur. Apportez-leur à manger.

Attia s'assit. Elle se sentait sale, épuisée. La crasse amassée dans les tunnels imprégnait ses cheveux plaqués sur son visage. Et le Gant ! Ses griffes lui rentraient dans la peau mais elle n'osait pas le déplacer de peur que le directeur ne le remarque. Rien ne semblait lui

échapper.

Pour toute nourriture, on leur apporta du pain et de l'eau sur un plateau jeté par terre. Keiro l'ignora. Rix ne fit pas tant de manières. Il s'agenouilla et mangea comme un affamé, fourrant toujours plus de pain dans sa bouche. Attia prit un morceau de croûte dure et sèche qu'elle mastiqua lentement.

— La pitance des prisonniers, remarqua-t-elle.

— C'est ce que nous sommes, répondit le directeur.

Après avoir relevé les pans de son manteau, il s'assit.

— Alors, qu'est-il arrivé à votre tour ? demanda Keiro.

— J'ai de nombreux refuges dans la Prison. La tour me sert de bibliothèque. Ici, c'est mon laboratoire.

— Je ne vois pas de tubes à essai.

John Arlex sourit.

— Oh, tu en verras. Bientôt. Du moins, si tu veux accompagner ce malheureux.

— Au point où j'en suis, répondit Keiro en haussant les épaules.

— Oui, en effet, concéda-t-il. L'hybride, l'esclave et le fou.

Keiro ne broncha pas.

— Et tu penses que tu pourras t'évader ? demanda le directeur en se versant un verre d'eau.

— Non, déclara-t-il en regardant autour de lui.

— Je vois que tu deviens sage. Comme tu le sais, toi, tu ne peux pas partir. Ton corps contient des éléments d'Incarceron.

— Certes. Mais le corps que la Prison se fabrique comporte lui aussi ces éléments.

Keiro se pencha en arrière et imita l'attitude du directeur.

— Et elle a bien l'intention de partir, elle. Dès qu'elle aura le Gant. Donc, j'en conclus que le Gant possède une énergie qui le lui permettra Et pourrait me le permettre à moi aussi.

Derrière eux, Rix, qui essayait de manger et de boire en même temps, s'étrangla.

— Tu n'as aucun avenir en tant qu'apprenti sorcier, déclara le directeur. Pourquoi tu ne viendrais pas travailler pour moi ?

Keiro éclata de rire.

— Prends le temps d'y réfléchir. Tu as la cruauté requise, Keiro. La Prison est ton environnement. Tu seras déçu par l'Extérieur.

Un silence s'installa, qu'Attia interrompit.

— Votre fille doit vous manquer.

Le regard gris du directeur se posa sur elle. Elle avait pensé qu'il se mettrait en colère mais il se contenta de répondre :

— Oui, c'est vrai.

Voyant son air surpris, il sourit.

— Vous me comprenez si mal, vous, les détenus. J'avais besoin

d'un héritier et, oui, j'ai emmené Claudia encore bébé loin d'ici. À présent, elle et moi sommes liés. Elle me manque et je suis sûr que je lui manque.

Il but lentement.

— Notre relation est compliquée. Même si notre amour repose à la fois sur la haine, l'admiration, la crainte, il n'en reste pas moins de l'amour.

Rix rota. Puis il essuya sa bouche avec sa main avant de déclarer :

— J'ai terminé.

— Tu es prêt ?

— Prêt pour le face-à-face avec Incarceron.

Le directeur rit.

— Imbécile ! Tu n'as pas idée ! Tous les jours de ta misérable vie de magicien de pacotille, tu as vu Incarceron en face. Tu respirez Incarceron, tu manges, tu rêves, tu portes Incarceron. Elle est le mépris qui habite chaque regard, l'insulte qui hante chaque parole. Tu ne peux pas lui échapper.

— Sauf si je meurs, répondit-il.

— Sauf si tu meurs. On peut facilement arranger cela. Mais si tu imagines, dans ta cervelle farfelue, que la Prison va t'emmener avec elle...

Il secoua la tête.

— Mais vous, vous comptez bien partir avec elle ? murmura Keiro.

— Ma fille a besoin de moi, répondit-il froidement.

— Je ne comprends pas pourquoi vous êtes toujours là. Vous avez les deux clés...

John Arlex se leva et redressa les épaules. Il était grand, imposant.

— Je les avais. Vous verrez. Quand la Prison sera prête, elle nous le fera savoir. D'ici là, vous restez ici. Mes hommes seront dehors.

Il se dirigea vers la sortie, donnant au passage un coup de pied dans le plateau vide. La voix de Keiro, posée et insolente, l'accompagna jusqu'à la porte.

— Vous êtes prisonnier ici, comme nous. Aucune différence ne nous distingue.

Le directeur marqua une pause. Puis il tourna la poignée et sortit, le dos raide.

Keiro rit doucement.

— Je te reconnais bien là, apprenti, lança Rix en hochant la tête avec satisfaction.

— Vous l'avez tué, constata Jared en se relevant. (Il regarda Medlicote.) Ce n'était pas nécessaire...

— Au contraire, maître. Vous n'auriez pas survécu à un coup de hache. Et vous détenez des informations de première importance.

Voir le secrétaire avec un pistolet lui parut étrange. Ce dernier portait un manteau poussiéreux et ses lunettes demi-lunes reflétaient la lumière du soleil couchant. Il se tourna vers ses hommes qui bandaient les yeux de Caspar.

— Je suis désolé mais le prince doit mourir aussi. Il nous a vus.

— Oui, grommela Caspar, à la fois furieux et terrifié. Vous, Medlicote, et vous, Grahame, et vous, Hal Keane. Vous êtes tous des traîtres. Dès que la reine l'apprendra...

— Parfaitement, reprit le secrétaire d'une voix grave. Il vaut mieux que vous vous écartiez, maître. Restez en dehors de tout ça.

Jared ne bougea pas, observant Medlicote dans la pénombre.

— Vous seriez prêt à assassiner un jeune homme sans défense ?

— Ils ont tué le prince Gilles.

— Finn est Gilles.

Medlicote soupira.

— Maître, les Loups savent que Gilles est vraiment mort. Le directeur d'Incarceron était notre chef. Il nous l'aurait dit si le prince avait été enfermé dans la Prison.

L'annonce ébranla Jared. Il tenta de se reprendre.

— Le directeur a toujours une longueur d'avance sur les autres. Il suit ses propres desseins. Il aurait pu vous induire en erreur.

— Je le connais mieux que vous, maître Jared, répondit Medlicote en hochant la tête. Mais tout cela n'a pas d'importance. S'il vous plaît, poussez-vous.

— Non, Jared ! s'écria Caspar. Ne me laissez pas avec eux ! Faites quelque chose ! Jamais je ne vous aurais tué, maître ! Je vous le jure !

Jared se frotta le visage. Il était fatigué, il avait froid et mal partout. Il s'inquiétait pour Claudia. Pourtant, il ne pouvait pas les laisser tuer Caspar.

— Écoutez-moi, Medlicote. Ce garçon ne servira à rien une fois mort. Mais il peut constituer un otage intéressant. Dès qu'il fera nuit, j'entrerai chez le directeur, je connais une voie dérobée.

— Quelle voie ?

— Je ne vous dirai rien. Il y a peut-être des espions dans votre clan. Mais croyez-moi, le chemin existe. Laissez-moi emmener Caspar avec moi. Si la reine voit son cher fils exposé sur les remparts, elle mettra fin aux bombardements sur-le-champ. Vous savez que j'ai raison.

Medlicote le dévisagea un instant.

— Je vais en parler à mes frères.

Ils se regroupèrent sous les hêtres.

Les yeux bandés, les mains attachées, Caspar murmura :

— Où êtes-vous, maître Saphient ?

— Ici.

— Sauvez-moi. Détachez-moi. Ma mère vous couvrira de trésors. Tout ce que vous voulez. Ne me laissez pas avec ces monstres, Jared.

Assis sur un tapis de feuilles, Jared observa lesdits monstres. Il vit des hommes amers, endurcis. Il en reconnut certains – un représentant de la chambre du roi, un membre de l'assemblée. Se trouvait-il plus en sécurité que Caspar, maintenant qu'il savait qui ils étaient ? Et comment avait-il fait pour se retrouver mêlé jusqu'au cou à toutes ces intrigues, ces meurtres, alors qu'il n'avait jamais désiré autre chose qu'étudier les textes anciens et les étoiles ?

— Ils reviennent. Détachez-moi, Jared. Ne les laissez pas m'abattre.

Il se leva.

— Monseigneur, je fais de mon mieux.

Le soleil avait disparu. Dans le camp de la reine, une trompette retentit. Des éclats de rire et des notes de violes s'échappèrent de la tente royale. Les hommes avaient fini de se concerter. Caspar grogna.

— Nous avons pris une décision, annonça Medlicote en baissant son pistolet. Nous acceptons de vous suivre.

Après avoir poussé un cri de soulagement, Caspar s'affaissa. Jared hocha la tête.

— Mais nous posons nos conditions. Nous sommes au courant des recherches que vous avez effectuées à l'Académie. Nous savons que vous avez décodé des fichiers et nous pensons que vous avez percé certains mystères concernant la Prison. Pouvez-vous trouver un moyen de faire sortir le directeur de là ?

— Je crois que c'est possible, répondit-il prudemment.

— Alors vous devez promettre, maître, de faire tout ce qui est en votre pouvoir afin de nous le ramener. Puisque la Prison n'est pas le paradis qu'on a imaginé, il y est sûrement retenu contre son gré. Il ne nous aurait pas abandonnés. Le directeur est fidèle au clan.

« Ils se font beaucoup d'illusions », pensa Jared. Mais il hocha la tête.

— Je ferai de mon mieux.

— Et pour en être certain, je vous accompagnerai jusqu'au domaine.

— Non ! s'écria Caspar en gigotant. Il me tuera. Même à l'intérieur de la maison !

Jared observa Medlicote.

— Ne vous inquiétez pas, sire. Claudia n'autorisera pas cela.

— Claudia, soupira Caspar, soulagé. Oui, vous avez raison. Claudia et moi sommes amis. Nous avons été fiancés. Nous pourrions l'être de nouveau.

Les Loups d'acier le toisèrent. L'un d'eux murmura :

— L'héritier des Havaarna. Voilà le triste avenir qui nous attend.

— Nous prendrons le pouvoir. Nous les renverserons et abolirons le Protocole, affirma Medlicote. La lune se lève dans quelques heures. Patientons jusque-là.

— Parfait, dit Jared en s'asseyant. (Il passa sa main sur son front moite.) Et, messieurs, si vous avez avec vous de quoi nourrir un pauvre Sapien, il vous en serait très reconnaissant. Ensuite, je dormirai et vous pourrez me réveiller quand il sera l'heure de partir.

Il leva les yeux vers les branches de l'arbre.

— Ici. Sous les étoiles.

Claudia et Finn étaient à table, assis l'un en face de l'autre.

Des serviteurs versèrent du vin dans leurs verres ; Ralph fit entrer trois valets de pied qui transportaient des terrines puis surveilla l'arrivée des plats, retirant les couvercles et disposant les couverts à côté des assiettes.

Claudia fixait d'un œil morne le melon devant elle. Le visage éclairé par la lueur des bougies, Finn buvait sans rien dire.

— Désirez-vous autre chose, mademoiselle ?

Elle leva la tête.

— Non merci, Ralph. Tout ça m'a l'air parfait. Et remerciez tout le personnel.

Il salua. Elle croisa son regard surpris et faillit sourire. Peut-être avait-elle changé... Peut-être n'était-elle plus une petite fille arrogante...

Restés seuls, ils se réfugièrent dans le silence. Finn empila de la nourriture dans son assiette pour la triturer ensuite mollement. Claudia n'en supportait même pas la vue.

— C'est étrange. Cela fait des mois que je ne souhaite qu'une chose : rentrer à la maison et voir Ralph s'affairer autour de moi. (Elle observa la pièce lambrissée.) Et pourtant, rien ne se passe comme je l'avais prévu.

— Certainement parce qu'il y a une armée dehors.

Elle lui lança un regard méprisant.

— Il a réussi à t'atteindre avec ses paroles.

— Quand il lance que je me cache derrière une fille ? ricana-t-il. J'ai entendu pire. Dans la Prison, Jormanric nous balançait des insultes qui auraient glacé le sang de cet imbécile.

— Avoue que ça t'a dérangé, insista-t-elle.

Dans un geste de colère, Finn jeta sa cuillère, heurtant l'assiette avec bruit. Puis il se leva et arpena la pièce.

— Oui, d'accord, Claudia, j'avoue. J'aurais dû le tuer quand j'en avais l'occasion. Pas de prétendant, pas de problème. Et il avait raison

au moins sur un point. Si nous n'avons pas remis le Portail en marche avant 7 heures, je sortirai d'ici seul. Il n'est pas imaginable que qui que ce soit meure pour moi. Une femme a déjà perdu la vie parce que je ne pensais à rien d'autre qu'à m'évader. Par ma faute, elle est tombée dans le vide. Hors de question que cela se reproduise !

— Finn, c'est exactement ce qu'il veut. Que tu fasses preuve de noblesse et que tu te rendes. Que tu sois tué. Mais réfléchis ! La reine ne sait pas qu'on peut encore accéder au Portail. Si elle le savait, nous serions ensevelis sous des décombres à l'heure qu'il est. Et maintenant que tu te rappelles qui tu es... que tu es vraiment Gilles, tu ne peux pas te sacrifier. Tu es le roi.

Il s'arrêta pour la regarder.

— Je n'aime pas la façon dont tu as dit ça.

— Quoi ?

— « Rappelles ». « Rappelles ». Tu ne me crois toujours pas, Claudia.

— Bien sûr que si...

— Tu crois que je mens. Que je me mens à moi-même.

— Finn...

Elle se leva mais il se détourna.

— Et la crise... Elle ne s'est pas produite mais elle menaçait. Je ne devrais plus en connaître. Plus maintenant.

— Il faudra du temps pour qu'elles disparaissent. Jared te l'a dit.

Elle le dévisagea, exaspérée.

— Arrête de penser à toi tout le temps, Finn ! Jared a disparu et Dieu seul sait où il est. Keiro...

— Ne me parle pas de Keiro ! rugit-il.

Son visage était si pâle qu'elle prit peur. Elle se tut, sachant qu'elle avait touché un point sensible, et laissa sa colère s'apaiser.

Finn l'observait. Puis, d'un ton plus calme, il dit :

— Je pense sans arrêt à Keiro. Tous les jours, je regrette d'être sorti de la Prison.

Elle éclata d'un rire mauvais.

— Tu préfères Incarceron ?

— Je l'ai trahi. Et j'ai trahi Attia. Si je pouvais revenir...

Elle attrapa un verre et but une gorgée, les mains tremblantes. Derrière elle, le feu artificiel crépitait.

— Fais attention à tes désirs, Finn. Tes rêves pourraient se réaliser.

Il s'appuya sur le manteau de la cheminée, les yeux perdus dans les flammes. Les motifs incrustés dans la pierre semblaient l'épier ; l'œil du cygne noir scintillait comme un diamant.

Des voix s'élevèrent dans le couloir. Sur le toit, on empilait des boulets de canon. Claudia tendit l'oreille. Les réjouissances qui se

déroutaient dans le campement de la reine parvinrent jusqu'à elle.

Soudain, elle eut besoin de prendre l'air. Elle ouvrit une fenêtre.

Il faisait sombre. La lune se levait, à l'horizon. Au-delà des pelouses s'étendaient les collines boisées. Claudia se demanda combien de pièces d'artillerie la reine y avait installées. Tout à coup effrayée, elle murmura :

— Keiro te manque. Moi, c'est mon père qui me manque.

Percevant sa surprise, elle hocha la tête.

— Non, je ne pensais pas que ce serait possible, mais... Peut-être que nos liens sont plus forts que je ne croyais.

Il ne répondit pas.

Elle referma la fenêtre et se dirigea vers la porte.

— Essaye de manger quelque chose. Sinon, Ralph sera déçu. Je remonte.

Il ne réagit pas. Ils avaient étalé des papiers et des schémas sur le sol du bureau, les avaient longuement étudiés, mais n'avaient rien trouvé. C'était sans espoir car ils ne savaient ni l'un ni l'autre ce qu'ils devaient chercher. Mais il ne pouvait pas le lui dire.

Elle s'arrêta devant la porte.

— Écoute, Finn. Si on ne réussit pas et que tu décides de jouer les héros, sache que la reine détruira la maison quand même. Elle ne se contentera pas de nous laisser partir, elle veut nous prouver qu'elle est la plus forte. Il existe un passage secret, un tunnel sous les écuries. Tu trouveras une trappe dans le quatrième box. Job, le palefrenier, l'a découverte un jour et nous l'a montrée, à moi et à Jared. Elle date d'avant l'Époque et le chemin mène de l'autre côté des douves. S'ils lancent l'assaut, souviens-t'en, parce que je veux être certaine que tu t'y rendras. Tu es le futur roi. Tu es le seul à comprendre Incarceron. Tu es précieux, au contraire de nous.

Il resta un moment sans rien dire. Quand il se retourna, il vit qu'elle était partie.

Il entendit la porte se refermer et baissa la tête.

28

*Comment saurons-nous que la Grande Destruction approche ?
Ce sont les appels dans la nuit, les pleurs, les cris d'angoisse qui
nous le diront. Le cygne chantera ; le papillon de nuit attaquera
sauvagement le tigre. Les chaînes tomberont. Les lumières
s'éteindront, une par une, comme les rêves à l'aube.
Au milieu de ce chaos, une chose sera certaine.
La Prison fermera les yeux sur les souffrances de ses enfants.*

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Les étoiles.

Elles scintillaient au-dessus de Jared qui dormait, mal à l'aise parmi les feuilles mortes.

Sur les remparts, Finn leva les yeux pour les contempler. Il évalua l'impossible distance entre les galaxies tout en se disant qu'elle était moins grande que celle qui existe entre les gens.

Dans le bureau, Claudia les aperçut parmi les crépitements et les étincelles des écrans.

Recroquevillée sur une chaise, Attia les vit en rêve tandis que Rix remplissait ses poches secrètes de jetons, de disques en verre et de foulards multicolores.

Inlassablement, Keiro lançait une pièce en l'air puis la rattrapait. Le métal scintillait dans la pénombre.

À travers l'immensité d'Incarceron, au fond de ses tunnels, de ses couloirs, de ses cellules et de ses océans, l'un après l'autre, les Yeux se fermèrent. Peu à peu, ils s'éteignirent. Dans des galeries entières, où les gens sortirent de leurs huttes pour les observer. En ville, où des

prêtres officiant lors de cultes secrets implorèrent Sapphique ; dans des halls lointains, où des nomades erraient depuis des siècles ; au-dessus d'un prisonnier fou qui se creusait un passage avec une pelle rouillée. Au plafond, dans des recoins remplis de toiles d'araignées, dans le repaire d'un seigneur d'unité, sur les toits de chaume d'une ferme. Incarceron se voilait les Yeux et, pour la première fois depuis son réveil, elle ignora ses détenus, se retira en elle-même, boucla ses secteurs vides, et rassembla ses forces.

Attia ouvrit les yeux. Quelque chose avait changé qui l'avait troublée mais elle n'aurait pas su dire quoi. Aucune lumière allumée ; le feu se mourait. Keiro dormait d'un sommeil léger, comme toujours, roulé en boule sur un fauteuil, une jambe sur l'accoudoir. Rix broyait du noir et la fixait du regard.

Inquiète, elle porta sa main au Gant et sentit ses écailles rassurantes.

— Quel dommage que tu n'aies pas prononcé les paroles magiques, Attia, murmura Rix. J'aurais préféré travailler avec toi.

Il ne lui demanda pas si le Gant était en sécurité mais elle savait pourquoi. La Prison aurait pu les entendre.

Frottant sa nuque engourdie, elle répondit d'une voix basse :

— Qu'est-ce que tu es en train de fabriquer, Rix ?

— Fabriquer ? répéta-t-il en souriant. Je fabrique le plus incroyable tour de magie jamais mis en scène. Ce sera sensationnel, Attia. On en parlera pendant des générations et des générations.

— S'il reste encore des gens pour en parler, intervint Keiro qui s'était réveillé.

Il tendit l'oreille.

— Vous entendez ?

Le cœur battait différemment.

Plus vite, plus fort. Tout en écoutant, Attia remarqua que les cristaux du chandelier au-dessus de sa tête se balançaient en rythme. Les vibrations atteignirent même la chaise sur laquelle elle était assise.

Puis une sonnerie stridente se déclencha. Attia sursauta.

Le son de cloche perça les ténèbres ; Attia plaqua ses deux mains sur ses oreilles, le visage déformé par la stupeur. Une fois, deux fois, trois fois, elle sonna. Quatre. Cinq. Six.

Quand, dans une douloureuse clarté argentée, le dernier carillon retentit, le directeur entra dans la pièce. Autour de la taille, il portait une ceinture à laquelle pendaient deux pistolets et une épée. Ses yeux semblaient plus froids que jamais.

— Levez-vous, ordonna-t-il.

— Pas de sous-fifres, cette fois ? demanda Keiro en se redressant.

— Non. Personne ne pénètre dans le cœur d'Incarceron à part

moi. Vous serez les seules – et les dernières – de ses créatures à voir son visage.

Rix serra la main d'Attia.

— Nous en sommes honorés au-delà de toute parole, marmonna le magicien en saluant.

Attia sut qu'il voulait qu'elle lui donne le Gant. Tout de suite. Elle s'écarta, se rapprocha du directeur. Cette décision lui appartenait à elle seule.

Keiro la vit. Il lui sourit posément et son calme l'agaça.

Si le directeur remarqua quoi que ce soit, il ne réagit pas. Il se dirigea dans un coin de la pièce puis tira sur les grands rideaux où figuraient des scènes de chasse à courre.

Ils virent apparaître une vieille herse rouillée. John Arlex plaça ses deux mains sur un ancien treuil qu'il tourna dans un immense effort. Le mécanisme grinça, projetant des étincelles. La herse se leva. Derrière, il y avait une petite porte en bords vermoulue. Le directeur l'ouvrit. Un courant d'air chaud les enveloppa. Au-delà, c'étaient les ténèbres, vibrantes de chaleur moite.

John Arlex sortit son épée.

— Voilà le moment tant attendu, Rix.

Claudia leva la tête quand Finn entra dans le bureau.

Voyant ses yeux gonflés, il crut qu'elle avait pleuré. En tout cas, elle bouillonnait de colère et de frustration.

— Regarde ça ! s'écria-t-elle. Des heures de travail et le mystère reste entier. Une pagaille incompréhensible !

Les papiers de Jared jonchaient le sol, dans un désordre total. Finn posa le plateau et regarda autour de lui.

— Tu devrais te reposer un peu. Tu as bien dû faire quelques progrès.

Elle lui rit au nez. Puis elle se redressa si vite que l'énorme plume bleue calée dans un coin se souleva légèrement.

— Je ne sais pas ! Le Portail clignote, crépite et émet des sons...

— Des sons ?

— Des cris, des voix, mais rien de bien distinct.

Elle appuya sur un bouton pour qu'il les entende : des échos de détresse faibles et lointains.

— On dirait des gens apeurés. Dans un endroit immense, constata-t-il. Ils ont même l'air terrorisés.

— Ça te paraît familier ?

Il éclata d'un rire amer.

— Claudia, la Prison déborde de gens terrifiés.

— Donc, aucun moyen de savoir de quelle partie de la Prison ils proviennent ou...

— Quoi ? demanda-t-il en s'approchant.

— L'autre bruit. Derrière.

Elle se plaça devant le tableau de contrôle et opéra quelques réglages. Peu à peu, par-delà les sifflements et les grésillements chaotiques, émergea un bruit sourd, un battement à double temps répétitif.

Finn écouta, immobile.

— Nous avons déjà entendu ce bruit. Quand mon père nous a parlé.

— Il est plus fort, à présent.

— Tu sais ce que c'est ?

Il fit signe que non.

— Au cours de toutes mes années à l'Intérieur, je n'ai jamais entendu une chose pareille.

Les palpitations envahirent la pièce. Puis, au fond de la poche de Finn, un sifflement retentit. Ils sursautèrent. Il sortit la montre du directeur.

— Elle n'a jamais fait ça avant, déclara Claudia, étonnée.

Finn ouvrit le couvercle doré. Les aiguilles affichaient 6 heures ; le carillon de la montre tressaillait avec urgence. Comme s'il cherchait à lui répondre, le Portail grogna puis s'éteignit.

— Je ne savais pas qu'elle avait une alarme. Qui l'a mise ? Pourquoi ?

Finn ne lui répondit pas. Il observait les aiguilles d'un air désespéré.

— Peut-être pour nous dire qu'il ne nous reste qu'une heure avant l'expiration du délai.

Le cube en argent tournoyait lentement au bout de la chaîne.

— Faites attention, avertit Jared en se hissant par-dessus des décombres. (Il se tourna et souleva la lanterne afin d'aider Caspar.) Peut-être pourrions-nous lui détacher les poignets ?

— Je ne pense pas, non, répondit Medlicote en enfonçant son pistolet dans le dos de Caspar pour le pousser en avant. Dépêchez-vous, sire.

— Je pourrais me casser le cou ! s'écria Caspar qui semblait plus agacé qu'inquiet.

Tandis que Jared l'aidait à contourner un tas de pierres, il glissa et jura.

— Ma mère vous fera décapiter tous les deux. Vous en êtes conscients ?

— Un peu trop, répondit Jared en regardant au loin.

Il avait oublié l'état dans lequel se trouvait le tunnel. Déjà, lorsqu'il l'avait exploré avec Claudia quelques années auparavant, il

menaçaient de s'effondrer. Elle avait eu l'intention de le faire réparer mais n'en avait pas eu le temps. Ici, tout était authentique, les murs décrépis, la poussière, les trous. Devant eux, il y avait une voûte en brique, verte, recouverte d'un liquide gluant et infestée de moustiques.

— C'est encore loin ? demanda Medlicote d'un air inquiet.

— Je crois qu'on est sous les douves.

Ils entendirent un bruit d'écoulement qui leur apprit que le tunnel fuyait quelque part.

— Si le plafond s'écroule..., marmonna Medlicote.

Il ne finit pas sa phrase. Puis il reprit :

— Peut-être devrions-nous faire demi-tour.

— Vous pouvez si vous voulez, répondit Jared en se baissant pour éviter une toile d'araignée. Mais moi, j'ai bien l'intention de retrouver Claudia. Et je compte être sorti d'ici avant le début des bombardements.

Poursuivant son chemin dans l'obscurité nauséabonde, il ne put s'empêcher de se demander si ceux-ci n'avaient pas déjà commencé. À moins que les tambourinements dans sa tête ne soient que les échos des battements de son cœur.

En franchissant la petite porte, Attia trébucha car le monde avait tout à coup basculé. Il s'ajusta sous ses pas et elle dut s'agripper à Rix pour ne pas tomber.

Ce dernier ne remarqua rien.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Nous sommes à l'Extérieur !

L'endroit où ils se trouvaient n'avait ni murs ni plafond. Une brume opaque s'étendait devant eux jusqu'à l'infini.

À cet instant, elle sut qu'elle était minuscule à l'échelle de l'univers, ce qui la terrifia. Elle se colla à Rix qui lui prit la main. Il semblait éprouver toutes sortes d'émotions.

Des volutes de fumée tourbillonnaient autour d'eux, sur des kilomètres, tels des nuages. D'énormes dalles en pierre noires et blanches recouvraient le sol. Leurs pas résonnaient sur la surface brillante. Attia compta treize foulées entre chaque carré.

— Des pions sur un échiquier, déclara Keiro.

— La vie est un jeu, s'amusa le directeur.

Le silence les enveloppa. C'est ce qui les effrayait le plus. Les battements de cœur s'étaient tus dès qu'ils avaient franchi la porte, comme s'ils avaient pénétré au sein même des ventricules, si profondément qu'aucun son ne pouvait exister.

Une ombre passa sur les nuages.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Keiro, soudain mal à l'aise.

Une main. Énorme. Et ensuite, un faisceau lumineux qui se déplaçait au-dessus d'un tapis de plumes, des plumes immenses, plus

grandes qu'un homme.

Stupéfait, Rix leva la tête.

— Sapphique, souffla-t-il. Vous êtes là ?

Il s'agissait d'un mirage, une vision. Pendu aux nuages, il se dressait comme un colosse dans le ciel, un être immense étincelant de blancheur ; un nez, un œil, et des ailes si larges qu'elles auraient pu enlacer le monde.

Attia resta clouée sur place. Rix marmonnait dans sa barbe. Même Keiro parut émerveillé.

Derrière eux leur parvint la voix calme du directeur.

— Impressionnés ? Mais ce n'est qu'une illusion, Rix, et tu ne t'en aperçois même pas. Pourquoi vous laissez-vous émouvoir par la taille ? Tout est relatif. Que penseriez-vous si je vous disais qu'en fait, Incarceron est plus petite qu'un carré de sucre dans un monde de géants ?

— Je dirais que vous êtes fou, directeur, répondit Rix.

Keiro entraîna Attia avec lui. Au début, elle ne pouvait s'empêcher de regarder derrière elle. L'ombre sur les nuages grandissait à mesure qu'ils s'en éloignaient, vacillait, s'estompait, réapparaissait. Rix, quant à lui, courut après le directeur, comme s'il avait déjà oublié ce qu'il avait vu.

— Petite comment ? demanda-t-il.

— Tu ne pourrais même pas l'imaginer, répondit le directeur.

— Mais dans mon imagination, je suis immense ! Je suis l'univers. Il n'y a rien d'autre que moi.

— Tu es comme la Prison, alors, remarqua Keiro.

Devant eux, la brume se dissipa. Au milieu d'un sol en marbre, entouré d'un halo lumineux, ils virent un homme.

Il se tenait debout sur une plate-forme à laquelle menaient cinq marches. Au début, ils crurent qu'il avait des ailes, noires comme celles d'un cygne. Puis ils virent qu'il portait le manteau des Sapiienti, d'un vert irisé sombre, incrusté de plumes. Il avait un visage étroit, magnifique, qui irradiait. Les yeux étaient parfaits, les cheveux noirs, les lèvres ourlées dans un sourire de compassion. Il levait une main, l'autre reposait le long de son corps. Il ne bougeait pas, ne parlait pas, ne respirait pas.

Rix posa un pied sur la première marche.

— Sapphique, murmura-t-il. La Prison ressemble à Sapphique.

— Ce n'est qu'une vulgaire statue, rétorqua Keiro.

Tout autour d'eux, d'une voix suave comme une caresse, la Prison murmura :

— *Non, vous vous trompez. C'est mon corps.*

Le Portail semblait parler.

Finn se tourna en direction de la machine. Des volutes grises, comme des restes de nuages, tourbillonnaient à la surface. Le bourdonnement de la pièce se modifia. Les lumières clignotèrent.

— Recule, s'écria Claudia, déjà penchée sur le panneau de contrôle. Il se passe quelque chose à l'intérieur.

— Ton père. Il nous a mis en garde... contre ceux qui pourraient s'en servir.

— Je sais ce qu'il a dit ! s'écria-t-elle en appuyant sur des boutons. Tu es armé ?

Il sortit son épée, lentement. La lumière de la pièce se tamisa.

— Et si c'était Keiro ? Je ne peux pas tuer Keiro !

— Incarcéron est assez rusée pour prendre n'importe quelle apparence.

— Je ne peux pas, Claudia ! cria-t-il en se rapprochant. Tout à coup, sans prévenir, la pièce tournoya. Une voix se fit entendre. « Mon corps », dit-elle.

Finn perdit l'équilibre et alla percuter le bureau. Voulant rattraper Claudia qui tombait en arrière, il lâcha l'épée qui rebondit sur le sol. Claudia trébucha à son tour et s'effondra sur la chaise, qui amortit sa chute.

Avant qu'elle ait pu se relever, elle disparut.

Rix attrapa l'épée accrochée à la ceinture du directeur et l'approcha de la nuque d'Attia.

— Le moment est venu de me rendre le Gant, dit-il.

— Rix...

Elle se tenait à côté de la main de la statue dont les extrémités n'étaient qu'un ensemble de circuits électriques rouges.

— *Fais ce que tu as à faire, mon fils*, encouragea la Prison.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il en hochant la tête.

Il prit le Gant qui se trouvait dans le manteau d'Attia puis le brandit au-dessus de sa tête. De tous les côtés, des faisceaux de lumière jaillirent et pivotèrent, braquant sur les murs non seulement l'ombre de la statue mais aussi les leurs, d'immenses Keiro et Attia qui dansaient sur les nuages.

— Observez, murmura-t-il. La plus grande illusion que la Prison ait jamais vue.

L'épée s'abaissa. Attia fit un pas en avant mais Keiro réagit deux fois plus vite. Il écarta l'épée d'un geste brusque et se précipita sur Rix qu'il frappa au niveau de la poitrine.

Pourtant, ce fut Keiro qui poussa un cri. Il fut projeté en arrière avec une violence inouïe. Rix éclata de rire, révélant ses dents du bonheur.

— La magie ! Tu vois, apprenti, combien elle est puissante !

Comme elle protège son maître !

Il se tourna vers la statue et approcha le Gant de sa main crépitante.

— Non ! s'écria Attia. Tu ne peux pas faire ça ! Elle se tourna vers le directeur.

— Arrêtez-le !

— Je ne peux pas, répondit celui-ci.

Posant la main sur Rix, elle reçut elle aussi une décharge électrique qui lui vrilla les nerfs. Elle se retrouva allongée par terre ; Keiro se pencha vers elle.

— Ça va ?

Elle observa ses doigts brûlés.

— Il nous a battus.

— Rix, ordonna Incarceron d'une voix pressante. *Donne-moi le Gant. Offre-moi ma liberté. Maintenant !*

Rix se retourna ; Attia en profita pour lui faire un croche-pied. Le magicien trébucha et s'effondra sur la surface en marbre blanc. Le Gant glissa. Keiro se jeta dessus et l'attrapa en poussant un cri de joie.

Il se redressa, hors d'atteinte.

— Maintenant, Prison, tu auras ta liberté. Mais c'est moi qui te la donnerai. Et seulement si tu tiens ta promesse. Dis-moi que tu me laisseras m'évader avec toi.

La Prison éclata d'un rire macabre.

— *Tu penses vraiment que je tiens de telles promesses ?*

Keiro ne paraissait pas déçu. Ignorant les cris de rage de Rix, il leva les yeux au plafond.

— Emmène-moi avec toi ou j'enfile le Gant.

— *Tu n'oserais pas.*

— On parie ?

— *Le Gant te tuera.*

— Ce sera toujours mieux que de vivre dans cet enfer. Leur entêtement les mettait d'égal à égal, remarqua Attia. Keiro glissa son doigt en métal dans l'ouverture du Gant.

— *Je te tourmenterai*, dit-elle d'une voix sinistre. *Tu me supplieras de te tuer.*

— Keiro, non, murmura Attia.

Il hésita une seconde. Tout à coup, la voix posée du directeur fendit l'air.

— Vas-y. Mets-le.

— Quoi ?

— Mets-le. La Prison ne va pas prendre le risque de détruire l'unique chose qui lui permettrait de s'évader. Je crois que le résultat va te surprendre.

Keiro observa le directeur avec surprise, et celui-ci lui rendit son

regard. Il enfonça ses doigts un peu plus dans le Gant.

— *Attends*, rugit Incarceron. (Les nuages clignotèrent, comme parcourus par des éclairs invisibles.) *Je ne te laisserai pas faire. Non. Arrête. S'il te plaît.*

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? souffla-t-il.

Une étincelle jaillit entre son ongle métallique et le Gant. Il poussa un cri de douleur. Ensuite, il disparut.

Il ne vit aucune lumière, aucun flash aveuglant Lorsqu'il voulut savoir comment allait Claudia, Finn se rendit compte qu'elle n'était plus là. Elle s'était évanouie, devenant son propre néant, son ombre, son négatif. Alors qu'il fixait la chaise, il la vit émerger de nouveau des ténèbres, atome par atome. Un être se réassemblait, avec toutes ses pensées, ses rêves, ses traits, ses membres. Mais il ne s'agissait pas de Claudia. Il s'agissait de quelqu'un d'autre.

Les yeux brouillés par ce qu'il pensait être des larmes, il brandit son épée, l'approcha du visage de la personne qui le regardait avec stupeur, un jeune homme aux yeux bleu acier et aux cheveux blonds.

Ils restèrent tous les deux immobiles un long moment, face à face. Puis Keiro avança la main, saisit l'épée et la baissa.

La porte s'ouvrit violemment. Parcourant la pièce du regard, Jared se figea. Il avait le cœur qui battait si vite qu'il ne pouvait plus respirer. Il s'adossa contre le mur.

Medlicote poussa Caspar à l'intérieur. Ils paraissaient stupéfaits.

À côté de Finn se trouvait un étranger au regard triomphant, vêtu d'un manteau rouge crasseux. Sa main puissante tenait une épée. Il n'y avait personne d'autre dans le bureau.

— Qui es-tu ? demanda Caspar.

Keiro contempla le plastron étincelant, les habits magnifiques.

Ensuite, il approcha la lame des yeux du prince.

— Ton pire cauchemar, répondit-il.

L'Homme ailé

29

*S'est-il évadé ? Une rumeur court dans l'obscurité, une rumeur
qui affirme qu'il est resté piégé au cœur de la Prison et que son corps
s'est transformé en pierre ; que les cris que nous entendons sont les siens,
que ses soubresauts acharnés font trembler le monde.
Mais nous savons ce qu'il en est.*

LES LOUPS D'ACIER

Jared s'avança et saisit le Gant des mains de Keiro. Il le jeta ensuite par terre comme s'il était une chose vivante.

— Est-ce que tu as vu ses rêves ? Est-ce qu'elle a pris le contrôle de ton esprit ?

Keiro éclata de rire.

— À votre avis ?

— Mais tu l'as mis !

— Non, pas une fois.

De toute manière, il était trop stupéfait pour s'intéresser au Gant. Il souleva le col de chemise de Caspar avec le bout de son épée.

— Belle matière. En plus, c'est ma taille.

Il irradiait de joie. Il ne semblait pas affecté par la lumière blanche éblouissante de la pièce qu'il balaya avidement du regard afin de passer en revue les quatre hommes, le Portail et l'énorme plume.

— Alors, c'est comme ça, l'Extérieur.

Finn ne dit mot. Il avait la bouche sèche. Observant Jared, il crut percevoir son désarroi.

Keiro tapota le plastron de Caspar avec son épée.

— Ça aussi, je le veux.

— Les choses sont différentes, ici, intervint Finn. Il y a des armoires remplies de vêtements.

— Je veux les siens.

Caspar semblait terrifié.

— Sais-tu qui je suis ?

— Non, répondit Keiro en souriant.

— Où est Claudia ? demanda alors Jared d'une voix douloureuse pour mettre fin à ce rapport de forces.

— Comment voulez-vous que je le sache ? répondit Keiro en haussant les épaules.

— Ils ont échangé leur place, expliqua Finn qui ne quittait pas son frère des yeux. Elle était assise sur la chaise et, tout à coup, elle... elle a disparu. Et Keiro est apparu. C'est comme ça que fonctionne le Gant ? C'est son pouvoir ? Est-ce que je peux le mettre maintenant et...

— Personne ne touchera à ce Gant pour le moment, ordonna Jared.

Il agrippa la chaise. Il était pâle, semblait épuisé et bien plus inquiet que Finn ne l'aurait soupçonné.

— Monsieur Medlicote, pouvez-vous me donner un verre de vin ? demanda Finn en réagissant rapidement.

La riche odeur embauma l'air.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est bien meilleur que cette vinasse qu'on trouve dans la Prison, répondit Finn en regardant Keiro. Goûte, si tu veux. Vous aussi, maître.

Il ne quittait pas des yeux Keiro qui explorait la pièce comme une bête en chasse. Pourquoi se sentait-il aussi mal ? Il aurait dû être heureux. Enfin, il avait retrouvé Keiro. Et pourtant, une terrible appréhension s'était emparée de lui, un sentiment de terreur nauséux, parce que les choses ne se déroulaient pas comme elles auraient dû. Parce que Claudia avait disparu et qu'il y avait tout à coup une faille dans le monde.

— Qui se trouvait avec toi ? demanda-t-il.

Keiro but une gorgée de vin et haussa les sourcils.

— Attia. Le directeur. Et Rix.

— C'est qui, Rix ?

Jared se retourna immédiatement.

— Le directeur était avec toi ?

— C'est lui qui m'a poussé à le faire. « Mets le Gant », a-t-il dit. Peut-être savait-il ce qui allait arriver...

Il s'interrompit.

— Oui, c'est ça ! Bien sûr qu'il savait. C'était le seul moyen pour lui d'empêcher la Prison de mettre la main dessus.

Jared avança le visage vers l'écran, scrutant sa noirceur avec une infinie tristesse.

— Au moins, elle est avec son père.

— S'ils sont encore en vie, admit Keiro. (Puis il vit les poignets

attachés de Caspar.) Qu'est-ce qui se passe, ici ? Je croyais que tout le monde vivait en liberté à l'Extérieur ?

Ils ne lui répondirent pas car ils le regardaient tous avec inquiétude.

— Comment ça, « s'ils sont encore en vie » ? murmura Medlicote.

— Réfléchissez, dit Keiro en rangeant son épée et en s'approchant de la porte. La Prison doit être dans une terrible colère. Elle les a peut-être déjà tués.

Jared écarquilla les yeux.

— Tu savais que cela pouvait se produire mais tu as quand même...

— C'est la loi d'Incarceron, se défendit-il. Chacun pour soi. Finn vous le confirmera. Alors, est-ce que tu comptes me montrer ton royaume ? Ou bien as-tu honte de ton frère, l'ancien détenu ? Du moins, si on est encore frères.

— On est encore frères, répondit-il d'une voix douce.

— Tu n'as pas l'air ravi de me voir.

— Je suis surpris, avoua-t-il en haussant les épaules. Et Claudia... Elle est là-dedans...

— Ah, je comprends. En effet, elle est riche, et assez garce pour faire une bonne reine.

— C'est ce qui m'a le plus manqué chez toi. Ton tact et ta politesse.

— Sans parler de mon intelligence et de mon charme ravageur.

Ils se tenaient face à face.

— Keiro..., commença Finn.

Une explosion soudaine retentit au-dessus de leurs têtes. La pièce trembla, une assiette glissa et s'écrasa par terre.

Finn se tourna vers Jared.

— Ils nous attaquent !

— Alors je te suggère d'emmener le fils bien-aimé de la reine sur les remparts, conseilla avec calme Jared. J'ai du travail ici.

Leurs regards se croisèrent ; Finn vit le Gant dans les mains du Sapient.

— Soyez prudent, maître.

— Fais cesser les combats. Et, Finn, poursuivit-il en lui attrapant le poignet, ne t'avise pas de quitter cette maison. Sous aucun prétexte. J'ai besoin de toi ici. Tu comprends ?

— Oui, je comprends, répondit-il après un temps de réflexion.

Une autre détonation.

— Je rêve ou on nous tire dessus avec des canons ! s'exclama Keiro.

— Un régiment entier, répondit Caspar avec fierté.

Finn regarda son frère.

— Je t'explique. Nous sommes assiégés. Et les forces ennemies sont plus nombreuses et bien mieux armées que nous. La situation est quelque peu désespérée. Hélas, tu n'as pas atterri au paradis mais au milieu d'une bataille.

Keiro avait toujours su prendre les choses comme elles venaient. Il examina un instant le couloir richement orné puis déclara :

— Dans ce cas, petit frère, on peut dire que je tombe à pic.

Claudia avait l'impression d'avoir été brisée en mille morceaux puis recollée tant bien que mal. Comme si on l'avait fait passer de force à travers un grillage, une matrice aux contours sans cesse changeants.

Elle se tenait debout au milieu d'un vaste hall aux carreaux noirs et blancs.

Face à son père.

Qui paraissait catastrophé.

— Non ! Non ! répéta-t-il et ce fut comme un immense cri de douleur.

Le sol ondula. Elle écarta les bras pour garder l'équilibre puis prit une profonde inspiration. La puanteur de la Prison la submergea, cette odeur atroce d'air sans cesse recyclé et de peur humaine. Elle retint son souffla, plaquant ses deux mains sur sa bouche.

Le directeur s'approcha d'elle. Elle crut un instant qu'il allait lui prendre les mains, lui planter une bise glaciale sur la joue. Il n'en fit rien.

— Ça ne devait pas se passer comme ça. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ! ?

— À vous de me le dire.

Elle vit Attia, qui la regardait, et un grand homme en haillons et aux yeux ronds comme des billes qui paraissait plus que stupéfait.

— La magie, murmura-t-il. Le seul art véritable.

— Keiro a disparu, expliqua Attia. Il a disparu et tu es apparue. Est-ce que cela veut dire qu'il est à l'Extérieur ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Tu dois le savoir ! s'écria Attia. Il a le Gant !

Le sol ondula de nouveau, créant une vague noir et blanc.

— Ce n'est pas le moment, intervint le directeur.

Il attrapa un de ses pistolets et le donna à Claudia.

— Prends ça. On ne sait pas de quoi la Prison est capable maintenant.

Elle attrapa l'arme d'une main molle. Ensuite, elle vit que l'immensité derrière eux débordait de nuages qui tourbillonnaient, noirs, menaçants et parcourus d'éclairs. Un impact de foudre tomba juste à côté du directeur. Il pivota sur lui-même puis leva la tête.

— Écoute-moi, Incarceron ! Ce n'est pas notre faute !

— *Alors c'est la faute de qui ?* (La Prison bouillait de colère et parlait d'une voix grésillante et crue.) *Tu lui as dit de le faire. Tu m'as trahie.*

— Pas du tout, répondit froidement le directeur. C'est peut-être l'impression que tu as eue mais...

— *Qu'est-ce qui m'empêche de t'anéantir ?*

— Tu pourrais abîmer ton œuvre.

Le directeur se plaça près de la statue, entraînant Claudia avec lui qui observait, émerveillée, l'homme de pierre.

— Je pense que tu es bien plus maligne que ça, poursuivit-il en souriant. J'ai le sentiment que les choses ont changé entre nous, Incarceron. Pendant des années tu as fait ce que tu voulais, tu as régné comme bon te semblait. Tu t'autogérais et je n'étais qu'un pantin. Mais à présent, la seule chose que tu veuilles est hors de ta portée.

Attia se plaça sur une marche du piédestal, derrière Claudia.

— Écoute-le, murmura l'ancienne esclave. Il n'y a que son propre pouvoir qui l'intéresse.

La Prison éclata d'un rire sinistre.

— *Tu crois vraiment ?*

John Arlex haussa les épaules.

— Je le sais. Le Gant est à l'extérieur, désormais. Il ne te sera rendu que si je l'ordonne.

— *Que si tu l'ordonnes ? Vraiment ?*

— En tant que chef de clan des Loups d'acier.

« Il cherche à la tromper », pensa Claudia.

— Est-ce que tu te souviens de moi ? demanda-t-elle.

— *Oui, je me souviens de toi. Tu m'appartenais et voilà que tu m'appartiens de nouveau. Mais maintenant, si l'on ne me rend pas mon Gant, je vais éteindre les lumières, la ventilation, le chauffage. Des millions de détenus suffoqueront dans le noir.*

— Tu n'en feras rien, assura le directeur d'un ton calme. Pas si tu veux revoir le Gant.

Il lui parlait comme s'il s'agissait d'une enfant.

— En revanche, tu vas me montrer où se trouve la porte secrète dont s'est servi Sapphique.

— *Pour que toi et ta soi-disant fille puissiez vous évader en me laissant enfermée ici ?* dit-elle d'une voix crépitante. *Jamais.*

La Prison frissonna, ce qui fit trembler la salle. Claudia trébucha et tomba sur Rix. Il la retint par le bras, un large sourire sur ses lèvres.

— Ma mère est en colère, murmura-t-il.

— *Je vais tous vous détruire à présent.*

Les dalles noires s'ouvrirent et révélèrent de larges trappes. D'énormes câbles surgirent. Ils se tortillaient comme d'immenses

serpents surpuissants, crachant, sifflant et projetant un liquide venimeux.

— Sur les marches, ordonna le directeur.

Il se réfugia aux pieds de l'Homme ailé ; Rix tira Claudia derrière lui. Attia arriva la dernière, fouillant l'obscurité du regard.

Des éclairs zébrèrent alors les ténèbres.

— Elle ne fera pas de mal à la statue, murmura le directeur.

— Vous en êtes sûr ? demanda Attia.

Un grondement de tonnerre au-dessus de leurs têtes les réduisit au silence. De gros nuages de tempête s'amoncelaient. Puis des flocons de neige leur tombèrent dessus. En quelques secondes, la température descendit en dessous de zéro. Leur souffle créait des volutes blanches dans l'air.

— Elle n'a pas besoin d'abîmer la statue, constata Rix. Elle va nous geler sur place.

En tombant, chacun des flocons semblait leur murmurer à l'oreille, dans une pluie de colère :

Oui.

Oui.

Oui.

La première salve avait servi de mise en garde. Le boulet de canon avait survolé le toit pour aller s'écraser quelque part dans la forêt. Mais Finn savait que le prochain percuterait le domaine. Alors qu'il grimpait les dernières marches et sortait sur les remparts, il vit à travers la fumée âcre les soldats de la reine réorienter les canons qu'ils avaient alignés sur la pelouse.

Derrière lui, Keiro poussa un cri de surprise.

Finn se retourna. Keiro s'était figé, stupéfait, et observait le pâle ciel de l'aube baignée de violet et d'or. Le soleil se levait, surplombant comme un immense globe rouge les hêtres sur lesquels étaient perchés des freux venus assister au spectacle.

L'ombre de la maison s'étirait sur les pelouses et les jardins. Le va-et-vient des cygnes faisait onduler l'eau des douves qui scintillait sous les reflets du soleil.

Keiro agrippa le rebord de pierre des remparts, comme s'il cherchait à en vérifier l'existence. Il contempla un long moment la perfection du matin, les fanions écarlates qui flottaient au-dessus du pavillon de la reine, les haies de lavandes, les roses, les abeilles qui bourdonnaient dans les glycines.

— Incroyable, murmura-t-il. Absolument incroyable.

— Et tu n'as encore rien vu, marmonna Finn. Quand le soleil brillera à son zénith, il t'aveuglera. Et la nuit... Rentre. Ralph, trouvez-lui de l'eau chaude, les plus beaux vêtements...

Keiro secoua la tête.

— Aussi tentant que cela puisse paraître, petit frère, nous devons d'abord nous débarrasser de notre ennemie, la reine.

Medlicote les rejoignit, le souffle court. Ensuite arrivèrent les soldats qui poussaient Caspar, dont le visage écarlate irradiait de colère.

— Finn, enlève-moi ces cordes. J'insiste !

Finn hocha la tête et l'un des gardes trancha les liens du prince. Caspar frotta ses poignets endoloris avec insistance en observant les hommes autour de lui avec dédain, à l'exception de Keiro qui semblait le terrifier.

Le capitaine Soames le regardait, étonné.

— Mais comment... ?

— C'est un miracle, répondit Finn. Et si on attirait plutôt leur attention avant qu'ils nous réduisent en miettes ?

Le drapeau fut hissé ; il claquait bruyamment au vent. Dans le camp de la reine, quelques hommes l'aperçurent. L'un d'entre eux se précipita sous une grande tente d'où personne ne ressortit.

— S'ils tirent..., commença Medlicote, nerveux.

— Un homme approche, annonça Keiro.

Monté sur un cheval gris, un messenger galopait dans leur direction. Il parla aux artilleurs en passant puis s'avança avec prudence jusqu'aux douves.

— Vous souhaitez livrer le prisonnier ? demanda-t-il.

— Taisez-vous et écoutez-moi, répondit Finn en se penchant vers lui. Dites à la reine que si elle tire, elle risque de tuer son propre fils. Vous comprenez ?

Il attrapa Caspar qu'il poussa contre les remparts. Le visage du cavalier se figea, horrifié.

— Le comte ? Mais...

Keiro passa un bras autour des épaules de Caspar.

— Le voilà ! Et il a encore ses deux oreilles, ses deux yeux et ses deux bras. À moins que vous ne vouliez une preuve à présenter à la reine ?

— Non ! s'écria l'homme.

— Dommage, poursuivit-il en faisant courir la lame de son couteau sur la joue de Caspar. Mais je vous conseille de dire à la reine qu'il est entre mes mains, désormais, et que je ne suis pas comme vous. Je ne suis pas là pour plaisanter.

Il serra Caspar contre lui. Ce dernier laissa échapper un petit cri étouffé.

— Non, dit Finn.

Keiro adressa au messenger un sourire des plus charmeurs.

— Vous pouvez repartir, maintenant.

L'homme fit demi-tour. Tout en se dépêchant de rejoindre les tentes, il aboya des ordres aux hommes postés près des canons. Ils reculèrent, à l'évidence perplexes.

Keiro enfonça légèrement la pointe de son couteau dans la peau blanche de Caspar. Une goutte de sang perla.

— Un petit souvenir, murmura-t-il.

Finn agrippa Caspar, qui semblait sur le point de s'évanouir, et le tendit au capitaine Soames.

— Enfermez-le dans un endroit sûr et placez un garde à côté de lui. Donnez-lui de l'eau et de la nourriture. Tout ce dont il a besoin.

Alors qu'on emmenait le prince, Finn se tourna vers Keiro.

— Nous ne sommes pas dans la Prison !

— Je sais, tu me l'as déjà dit.

— Tu n'as pas besoin d'être aussi cruel.

Keiro haussa les épaules.

— Trop tard. Je suis comme je suis, Finn. C'est la Prison qui m'a façonné. Et ça n'a rien à voir avec tout ça, non, poursuivit-il en désignant le manoir. Ce joli monde, ces soldats de plomb... J'existe bel et bien et je suis libre. Libre de faire ce que je veux.

Il se dirigea vers l'escalier.

— Où vas-tu ?

— Et ce bain ? Ces beaux vêtements ?

Finn fit un signe à Ralph.

— Trouvez-en pour lui.

Voyant la consternation sur le visage du vieux domestique, Finn préféra détourner le regard.

Il avait oublié. En trois mois, il avait oublié la férocité de Keiro, son arrogance, son entêtement, son impétuosité.

Un hurlement de femme lui fit lever la tête, fendant l'air du matin comme un couteau. La reine.

Enfin, il marquait un point.

30

*En tant que Bête, je t'ai pris ton doigt.
En tant que Dragon, je te donne ma main.
À présent, tu t'es traîné jusque dans mon cœur.
Je ne te vois plus.
Es-tu encore là ?*

SAPPHIQUE ET LE MIROIR DES RÊVES

La moindre particule d'air gelait.

Recroquevillée sur elle-même au pied de la statue, Attia ne pouvait s'arrêter de trembler, endurant la terrible morsure du froid. Ses épaules, ses bras, son dos étaient exsangues. La neige avait recouvert Rix et lui donnait des allures de sorcier albinos avec ses cheveux qui scintillaient de givre.

— Nous allons mourir, croassa-t-il.

— Non, répondit le directeur qui ne cessait de faire les cent pas, décrivant un cercle parfait autour de la statue. Non. La Prison nous met à l'épreuve tandis qu'elle cherche une solution. Je la connais. Elle étudie ses quelques milliers d'options tout en espérant, entre-temps, que nous allons lui donner le Gant.

— Que nous n'avons pas ! grogna Rix.

— Tu penses que je ne peux pas communiquer avec l'Extérieur ?

— Vous le pouvez ? demanda Claudia qui se tenait derrière lui. Ou bien cherchez-vous seulement à nous en convaincre ? Est-ce que ceci fait partie du jeu que vous jouez depuis toujours ?

Il s'arrêta de marcher et l'observa. Lui aussi avait froid, ce qui donnait à son visage une coloration morbide, grise.

— Tu me détestes encore ?

— Je ne vous déteste pas. Mais je ne peux pas vous pardonner.

— De t'avoir évité une vie de souffrances ? demanda-t-il en souriant. De l'avoir donné tout ce que tu voulais : de l'argent, une

éducation, des terre ? De t'avoir fiancée à un prince ?

Claudia s'en voulut d'être tombée dans le piège. Comme toujours, elle se sentait idiote et ingrate. Pourtant, elle répondit :

— Oui, tout ça. Et parce que vous ne m'avez jamais vraiment aimée.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il en s'approchant.

— Je l'aurais su. Je l'aurais senti...

— Ah, mais je jouais un jeu, souviens-toi ! poursuivit-il Avec la reine. La Prison. J'ai appris à rester prudent en matière de sentiments.

Il marqua une pause, prit une grande inspiration.

— Peut-être que je t'aimais plus que tu ne le croyais. Mais puisqu'on en est à se faire des reproches, Claudia, tu n'es pas en reste. Tu n'aimais que Jared.

— Ne mêlez pas Jared à tout ça ! Vous vouliez que votre fille soit reine. N'importe quelle fille aurait pu convenir.

Le directeur eut un geste de recul face à la fureur de Claudia.

— Une marionnette, gloussa Rix.

— Quoi ?

— Une marionnette. Taillée dans un morceau de bois par un homme souffrant de solitude. Et la marionnette prend vie et le tourmente.

John Arlex fronça les sourcils.

— Garde tes histoires pour tes spectacles.

— Ceci est mon spectacle, monsieur, dit-il d'une voix changée, qui ressemblait à celle, douce, de Sapphique.

Ils se tournèrent vers lui. Rix se contenta de leur sourire de toutes ses dents écartées.

La Prison poussa un hurlement ; de violentes bourrasques de neige vinrent s'abattre sur eux. Levant la tête, Attia remarqua que la statue était recouverte de stalactites. Des amas de neige tapissaient ses mains et les plumes de son manteau. Les yeux de Sapphique étincelaient de verglas. Elle vit son visage se couvrir de givre, semblable à une maladie qui se répand. Elle n'en pouvait plus, elle avait trop froid. Elle se redressa d'un bond.

— Nous allons geler ici. Et Dieu seul sait ce qu'il se passe ailleurs.

— Débarquer Keiro au milieu d'un siège ne peut que mener au désastre, dit Claudia d'un ton maussade. Si seulement je savais où trouver Jared !

— *J'ai pris ma décision*, murmura la Prison, et ils eurent l'impression d'être encerclés par des nuages de vapeurs empoisonnées.

— Parfait, affirma le directeur en offrant son visage aux flocons. Je suis sûr que tu vas enfin te montrer raisonnable. Dis-moi où est la porte et je te garantis que tu récupéreras le Gant.

Silence.

Puis, dans un ricanement qui fit frissonner Attia, Incarceron répondit :

— *Je ne suis pas idiote à ce point, John. Le Gant d'abord.*

— D'abord, nous partons.

— *Je ne te jais pas confiance.*

— Sage décision, marmonna Rix.

— *J'ai été façonnée par les Sages.*

— Moi non plus, je ne te fais pas confiance, déclara le directeur.

— *Alors la suite des événements ne devrait pas te surprendre. Tu crois que je ne peux pas atteindre le Gant. Depuis des siècles, j'explore mes propres pouvoirs et leurs sources. J'ai découvert des choses qui ne cesseront jamais de m'étonner. Sois-en sûr, John, je peux débarrasser ton précieux royaume de toute trace de vie.*

— Que veux-tu dire ? demanda Claudia. Tu ne peux...

— *Demande à ton père. Vois comme il pâlit. Je vais vous montrer à tous qui est la véritable reine du royaume.*

Le directeur paraissait ébranlé.

— Dis-moi ce que tu comptes faire. Dis-le-moi !

Pas de réponse. La neige continuait de tomber, inlassablement.

— Vous avez peur, remarqua Attia. Elle vous a fait peur.

Ils virent tous sa consternation.

— Je ne la comprends pas, murmura-t-il.

Son désarroi frappa Claudia.

— Mais vous êtes le directeur...

— Je ne maîtrise plus rien, Claudia. Je te l'ai dit. Nous sommes tous prisonniers désormais.

Attia intervint :

— Vous entendez ?

Un vrombissement sourd. En provenance du couloir. Alors qu'ils tendaient l'oreille, ils s'aperçurent que la neige avait cessé. Les serpents électriques disparurent sous les dalles noires qui pivotèrent et se refermèrent.

— Un battement, constata Rix.

Attia secoua la tête.

— Plus que ça.

Comme si, quelque part au loin dans le hall désormais recouvert de givre, on tambourinait à la porte. Avec des haches, des masses, des poings.

— Les prisonniers, dit le directeur. Une émeute.

Quand Jared arriva dans le grand hall, Finn l'accueillit avec soulagement.

— Alors ?

— Le Portail fonctionne mais on ne voit que de la neige sur les écrans.

— De la neige !

Serrant son manteau contre lui, Jared s'assit.

— On dirait qu'il neige dans la Prison. Il y fait déjà - 5 °C et la température ne cesse de chuter.

Finn arpenta la pièce avec nervosité.

— Elle se venge.

— Apparemment, oui. Pour ça.

Jared sortit le Gant de sa poche et le posa d'un geste prudent sur la table. Finn s'approcha pour l'observer. Il passa sa main sur sa surface écaillée.

— Appartient-il vraiment à Sapphique ?

— Je l'ai soumis à tous les tests possibles, soupira-t-il. C'est bien une peau de reptile. Avec des griffes. Une bonne partie est constituée de matière recyclée.

Il paraissait étonné et anxieux.

— Je ne sais pas du tout comment le faire fonctionner, Finn.

Ils restèrent silencieux. On avait ouvert les volets ; un rayon de soleil inonda la pièce. Une guêpe bourdonna près de la fenêtre. Difficile de croire qu'une armée ennemie se tenait à quelques mètres de là.

— Ont-ils réagi ? demanda Jared.

— Non, pas encore. Mais il se peut qu'ils attaquent afin de récupérer Caspar.

— Où est-il ?

— Là-dedans, répondit Finn en désignant la pièce d'à côté. Elle est fermée à clé et le seul accès est ici.

Il s'adossa à la cheminée.

— Je suis perdu sans Claudia, maître. Elle, elle aurait su quoi faire.

— Tu as Keiro à la place. C'est ce que tu voulais...

Finn sourit timidement.

— Pas à la place. Et pour ce qui est de Keiro... je commence à me dire que...

— Arrête ! interrompit Jared en l'observant de ses yeux noirs. C'est ton frère.

— Quand ça l'arrange.

Comme s'il avait eu vent de ces paroles, Keiro entra dans la pièce.

Il était essoufflé, surexcité. Avec son manteau bleu nuit et ses cheveux propres, il ressemblait à s'y méprendre à un prince. Des bagues scintillaient à ses doigts. Il s'affala sur un banc pour admirer ses belles bottes en cuir.

— Cet endroit est incroyable, déclara-t-il. J'arrive pas à me dire que c'est réel.

— Ça ne l'est pas, répondit Jared calmement. Que peux-tu nous

dire de la situation à l'Intérieur ?

Keiro éclata de rire puis se versa un verre de vin.

— J'imagine que la Prison doit être furieuse, maître Sapient. Je vous conseille de détruire vos machines et de condamner cette porte qui y mène. Abandonnez tout. Personne ne peut sauver les prisonniers à présent.

Jared l'observa.

— Tu parles comme ceux qui l'ont construite.

— Et Claudia ? demanda Finn.

— Oui, eh bien, je suis vraiment désolé pour la princesse. Mais c'était moi que tu voulais sauver, non ? Et je suis là. Alors, si on allait gagner cette petite guerre afin de profiter ensuite de notre beau royaume ?

— Je me demande pourquoi j'ai fait de toi mon frère de sang.

— Pour survivre. Parce que sans moi, tu serais mort. Mais quelque chose t'a changé, Finn. Et pas seulement cet endroit. Quelque chose a changé en toi.

— Je me suis rappelé.

— Rappelé !

— Qui je suis. Je me suis souvenu que j'étais le prince et que je m'appelais Gilles.

Keiro resta silencieux. Ses yeux se posèrent un instant sur Jared puis revinrent sur Finn.

— Alors, as-tu l'intention de lancer l'assaut contre la Prison ?

— Non.

Sortant la montre de sa poche, Finn la plaça sur la table à côté du Gant.

— Parce que la Prison est là. C'est de là que tu viens. Voici l'immense édifice que nous craignons tant.

Il approcha le cube en argent du visage de Keiro.

— Voici Incarceron.

Jared s'attendait à ce que Keiro soit émerveillé ou étonné. Ce ne fut pas le cas. Le jeune homme éclata de rire.

— Et tu y crois ? parvint-il à dire. Vous aussi, maître ?

Avant que Jared ne puisse répondre à la question, la porte s'ouvrit. Ralph entra, suivi d'un garde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? aboya Finn.

— Monseigneur..., commença Ralph, pâle et essoufflé. Monseigneur...

Le soldat s'écarta. Finn vit qu'il avait une épée et un pistolet dans la main. Deux hommes arrivèrent alors. L'un d'entre eux ferma la porte d'un coup sec puis s'y adossa.

Jared se leva lentement.

Keiro ne broncha pas, à l'affût.

— Nous venons récupérer le comte. Allez le chercher. Sinon, je tire.

L'arme visait Finn sans ambiguïté.

— Je suis désolé, sire ! souffla Ralph. Ils m'ont forcé à parler...

— Ne t'inquiète pas, Ralph, répondit Finn, les yeux rivés sur le garde. Jared ?

— J'y vais. Ne tirez pas. Nul besoin de recourir à la violence.

Pendant que Jared se dirigeait vers la porte, Finn sourit tristement.

— C'est au moins la deuxième fois que ça m'arrive.

— Oh, voyons, petit frère, dit Keiro d'une voix ferme. Il ne se passait pas un jour dans la Prison sans qu'une telle situation ne se présente.

Une porte se déverrouillait derrière eux. Ils entendirent Jared qui parlait à voix basse. Puis il y eut une explosion de joie. Caspar.

— Comment êtes-vous entrés ? demanda Finn.

Le bras de l'homme ne tremblait pas. Il répondit :

— Nous avons capturé un membre des Loups d'acier dans la forêt. Nous l'avons... convaincu qu'il avait intérêt à parler. Il nous a montré comment accéder au tunnel.

— Vous comptez repartir par le même chemin ? poursuivit Finn qui transpirait désormais.

— Non, prisonnier. Nous pensons sortir par la porte d'entrée.

Tout à coup, un des hommes fit pivoter son arme.

— On ne bouge pas !

Keiro avait dû esquisser un mouvement. Finn ne pouvait voir que son ombre sur le plancher.

Il passa sa langue sur ses lèvres.

— Vous ne manquez pas de confiance.

— Si vous le dites. Monseigneur, vous ont-ils fait mal ?

— Ils n'ont pas osé, déclara Caspar en paradant dans la pièce. Ah, voilà qui est bien mieux, tu ne trouves pas, Finn ? Maintenant, c'est moi qui commande.

Il croisa les bras.

— Et si je disais à ces hommes de découper quelques oreilles et quelques mains ?

Finn perçut la menace dans la réponse de Keiro.

— Tu n'en es pas capable, demi-portion.

Caspar lui lança un regard noir.

— Non ? Peut-être même que je le ferai moi-même.

— Monseigneur, intervint Jared, nous vous avons gardé ici pour empêcher le siège et pas pour vous faire souffrir. Vous le savez.

— N'essayez pas de m'embrouiller l'esprit avec vos paroles, Jared. Ces deux assassins m'auraient tué de toute manière. Et peut-être qu'ils

vous auraient tué par la suite. Cet endroit est devenu un repaire de rebelles. Et je ne sais pas où se cache Claudia, mais j'espère qu'elle ne s'attend pas à ce qu'on se montre cléments.

Ses yeux se posèrent tout à coup sur le Gant qu'il examina avec curiosité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— N'y touchez pas, s'il vous plaît, dit Jared d'un ton nerveux.

Caspar s'en approcha.

— Et pourquoi pas ?

Finn sentait que Keiro se déplaçait lentement. Il se raidit.

— C'est un objet magique très puissant, poursuivit Jared avec une réticence feinte qui sonnait juste. Il pourrait nous ouvrir l'accès à la Prison.

Le visage de Caspar s'illumina de convoitise.

— Ma mère sera ravie si je le lui ramène.

— Monseigneur, interpella le garde. Ne...

L'ignorant, Caspar fit un pas en avant. À cet instant, Jared lui sauta dessus, lui bloqua les bras derrière le dos et l'agrippa fermement.

Keiro bondit de joie.

— Baissez vos armes, s'il vous plaît, ordonna Jared.

— Vous ne ferez aucun mal au comte, maître, répondit le garde. Et mes ordres sont formels. Le prisonnier doit mourir.

Son doigt tressaillit. Finn s'effondra au sol, poussé par Keiro. Le coup partit, créant une déflagration qui l'envoya s'écraser contre une table avec une telle force qu'il eut l'impression que les cris, le remue-ménage, le bruit du verre qui se brisa se déroulaient dans sa propre tête et que la flaque de sang qui se répandait par terre s'écoulait de son corps à lui.

Il vit ensuite la porte s'ouvrir, perçut des bruits de pas, des ordres. Il comprit que le sang n'était pas le sien mais celui de Keiro qui se trouvait allongé et ne bougeait plus.

— Finn ! Finn ! s'écria Jared en l'aidant à se relever. Tu m'entends ? Finn !

— Je vais bien, répondit-il.

Ses paroles semblaient épaisses, pâteuses.

— Nos hommes ont entendu le coup de feu. C'est terminé.

Finn posa sa main sur le bras de Keiro. Son cœur battait à tout rompre. Il agrippa la manche en velours bleu.

— Keiro ?

Rien. Pas de mouvement, aucune réponse. Le monde de Finn bascula dans les ténèbres ; sa vie ne concentrait plus qu'une unique émotion : la peur.

Ensuite, Keiro tressauta, roula sur lui-même. Il avait la main qui

saignait, la paume gonflée et couverte de traces de poudre noire. Il s'allongea sur le dos, soudain pris de convulsions.

— Ça te fait rire ? s'étonna Finn. Mais pourquoi ris-tu ?

— Parce que ça fait mal, petit frère.

Keiro se redressa. Finn aperçut des larmes de douleur dans ses yeux.

— Si j'ai mal à la main, c'est qu'elle est réelle.

Il tendit la main droite, en grande partie brûlée. L'ongle métallique scintillait au bout.

Finn secoua la tête et rit à son tour.

— Tu es fou.

— On ne peut plus, renchérit Jared.

— C'est bon à savoir, maître, répondit Keiro en le regardant. La chair et le sang. C'est un début en tout cas.

Ils l'aidèrent à se relever. Parcourant ensuite la pièce du regard, Finn vit que Caspar avait été maîtrisé par les gardes et que les envoyés de la reine sortaient sous bonne escorte.

— Faites sceller le tunnel, ordonna-t-il et Soames hocha la tête.

— Tout de suite, sire.

Mais alors qu'il se dirigeait vers la porte, il s'arrêta. Soudain, un phénomène terrible s'empara du monde.

Les abeilles cessèrent de butiner.

La table s'effondra et devint poussière.

Des morceaux de toit s'écrasèrent par terre.

Le soleil disparut.

31

Mon royaume sera éternel.

DÉCRET DU ROI ENDOR

Finn se précipita à la fenêtre et regarda dehors.

Il vit le ciel s'assombrir, saturé de nuages noirs qui bloquaient la lumière du jour. Le vent s'était levé. Il faisait bien plus froid que d'habitude.

Et le monde se transforma.

Les chevaux dans la cour tombèrent à la renverse, leurs membres devenus des amas de fils électriques grésillants, leurs poils et leurs yeux disparaissant comme peau de chagrin. Les murs s'effondrèrent, les douves s'asséchèrent ; une odeur nauséabonde emplit l'air. La pelouse n'était plus qu'une terre aride et brune. Les fleurs se fanèrent ; les cygnes prirent leur envol. La splendeur de la glycine et de la clématite s'évanouit pour ne laisser que des branches mortes. Les derniers pétales se décrochèrent avec le vent.

Les portes s'ouvrirent ; un garde dévala les marches d'un escalier et Finn remarqua qu'il portait désormais des guenilles grisâtres.

Keiro le rejoignit.

— Qu'est-ce qui se passe ? Sommes-nous toujours dans la Prison ? Incarceron fait le ménage ?

Finn, la gorge sèche, ne put répondre.

On aurait dit la fin d'un envoûtement. Le paradis de Claudia, son domaine, partait en lambeaux. La maison n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les écuries, la fauconnerie. Le labyrinthe devint un amas de broussailles.

— Peut-être que la Prison est en nous, murmura Jared.

Finn se retourna. À la place des belles tapisseries, il y avait maintenant des morceaux de chiffons. Une immense fissure zébrait le plafond blanc de part en part. Penché au-dessus de la table, Jared

examinait la poussière.

Le feu s'était éteint. Les bustes, les portraits avaient subi les ravages du temps. Mais, pire que tout, les murs des pièces révélaient désormais leur réalité : un enchevêtrement de câbles, de fils dénudés dans toute leur laide inutilité.

— La fin de l'Époque, souffla Finn.

Il attrapa un rideau rouge qui s'évapora entre ses doigts.

— Voilà ce à quoi ressemble le monde pour de vrai, expliqua Jared. Nous vivions dans un univers d'illusions.

— Mais comment... ?

— L'énergie s'est épuisée. Complètement.

Jared regarda autour de lui avec calme.

— Voici le véritable royaume, Finn. Celui dont tu as hérité.

— Cet endroit n'était qu'une façade ! s'écria Keiro en donnant un coup de pied dans un vase, Comme un des tours de magie de Rix ! Et vous le saviez depuis le début ?

— Nous le savions.

— Vous êtes tous fous !

— Peut-être. La réalité s'avérant trop difficile à endurer, on a inventé l'Époque afin de s'en protéger. Eh oui, la plupart du temps, il était plus facile d'oublier. Après tout, le monde n'est que ce que nos sens perçoivent. C'est la seule chose qui compte.

— Autant retourner dans la Prison, conclut Keiro, manifestement dégoûté.

Tout à coup, la vérité le saisit.

— C'est la Prison qui a orchestré cette destruction !

— Évidemment. Comment sinon...

— Monseigneur, interrompit le capitaine Soames en débarquant dans la pièce, à bout de souffle. Monseigneur ! La reine !

Finn se précipita dans le couloir, Keiro derrière lui. Avant de quitter la pièce à son tour, Jared glissa le Gant dans son manteau. Il grimpa les marches de l'escalier aussi vite que possible, enjambant des planches pourries et des bouts de lambris rongés par les souris, fouetté par le vent qui soufflait à travers les fenêtres sans vitres. Il n'osait même pas penser à l'état dans lequel se trouvait sa tour – heureusement que son matériel scientifique était authentique.

Du moins, c'est ce qu'il avait toujours cru.

Il s'arrêta, posa une main sur la rampe. Il se rendit compte qu'il ne pouvait plus rien supposer, que ses certitudes ne valaient plus rien.

Et pourtant, cette fin du monde ne le démoralisait pas, contrairement à Finn et à son rebelle de frère. Peut-être parce qu'il avait toujours considéré sa propre maladie comme un défaut dans l'immensité parfaite du royaume, une fissure qu'on ne pouvait ni réparer ni cacher.

À présent, le monde souffrait autant que lui.

Dans le miroir, il aperçut son visage délicat. Il sourit. Claudia avait toujours voulu abolir le Protocole. Apparemment, la Prison l'avait fait pour elle.

Cela dit, quand il arriva en haut des remparts, la vision qui s'offrit à lui l'accabla.

Il avait devant lui une terre aride où les prairies n'étaient plus que des broussailles et les forêts des rangées d'arbres morts sous le ciel gris.

En un instant, le monde avait vieilli.

Mais le plus frappant, c'était le camp ennemi : les fanions flamboyants et les fiers pavillons, à présent fendus, déchirés ; les chevaux affolés, galopant sans but ; les armures rouillées des soldats qui tombaient avec fracas et gisaient au sol, pareilles à des cadavres. Tout à coup, les mousquets ne servaient plus à rien ; les épées étaient si fragiles qu'elles se brisaient au moindre contact.

— Le canon, constata Finn d'une voix enjouée. Ils ne prendront pas le risque de le tirer, de peur qu'il n'explose. Ils ne peuvent plus nous atteindre.

— Finn, cette épave n'a pas besoin d'un coup de canon pour s'effondrer. Il suffit de la pousser un peu, ironisa Keiro.

Une trompette retentit. Une femme sortit du pavillon de la reine. Elle portait un voile et s'appuyait sur le bras d'un jeune homme dont les lambeaux de manteau suggéraient qu'il s'agissait de l'Imposteur. Ils traversèrent le camp ensemble et, dans la panique, personne ne les remarqua.

— Est-ce qu'elle se rend ? marmonna Finn.

— Faites venir Caspar, ordonna Keiro.

Le soldat hésita et se tourna vers Finn.

— Faites ce que vous dit mon frère, déclara-t-il.

L'homme obéit, ce qui fit sourire Keiro.

La reine s'approcha des douves puis leva les yeux. Des bijoux scintillaient sur ses oreilles et autour de son cou, preuve de leur authenticité.

— Laissez-nous entrer ! s'écria l'Imposteur. (Il semblait ébranlé et avait perdu de sa superbe.) Finn ! La reine veut te parler !

Il n'y avait plus de cérémonie, plus de Protocole, plus de hérauts, plus de courtisans. Seulement une femme et un jeune homme, l'air perdu.

— Abaissez le pont-levis, commanda Finn. Emmenez-les dans le salon de réception.

Jared les observait.

— Il n'y a donc pas que moi, murmura-t-il.

— Maître ? l'interrogea Finn.

Il regardait la reine voilée avec une infinie tristesse.

— Laisse-moi m'en occuper, Finn, dit-il doucement.

— Ils doivent être plusieurs centaines ! s'étonna Attia.

— Restez là, ordonna le directeur. Je vais aller leur parler.

Il descendit du piédestal et se dépêcha de parcourir le sol enneigé en direction de la porte martelée de coups.

— Si ce sont des prisonniers, ils doivent être désespérés, remarqua Attia. Les conditions ont dû se détériorer.

— Ils voudront s'en prendre à quelqu'un, remarqua Rix.

Il avait de nouveau dans le regard cette lueur étrange qu'Attia redoutait.

Furieuse, Claudia secoua la tête.

— Tout ça, c'est votre faute ! Pourquoi avez-vous apporté le Gant jusqu'ici ?

— Parce que ton père m'en a donné l'ordre, ma jolie Moi aussi, je suis un Loup d'acier.

Son père. Elle descendit les marches à vive allure afin de le rattraper. Dans ce monde de fous et de voleurs, son père incarnait la seule présence familière. Attia s'élança derrière elle.

— Attends-moi !

— L'apprenti ne devrait-il pas rester avec le magicien ? rétorqua Claudia.

— Je ne suis pas son apprenti, c'est Keiro, expliqua Attia en la rattrapant. (Puis elle demanda :) Est-ce que Finn est en sécurité ?

Claudia observa un instant son visage maigre, ses cheveux mal coupés.

— Il a retrouvé la mémoire.

— Vraiment ?

— C'est ce qu'il dit.

— Et les crises ?

Claudia haussa les épaules.

— Est-ce que... est-ce qu'il pensait à nous ? murmura Attia.

— Il pensait à Keiro constamment, répondit Claudia d'un ton mauvais. J'imagine qu'il doit être heureux en ce moment.

Elle se retint de lui dire que Finn avait à peine prononcé son nom.

Le directeur était arrivé devant l'entrée. De l'autre côté retentissait un boucan de tous les diables. Des lames cognaient contre le bois et le métal. Une hache s'abattit sur un coin de la porte qui tressaillit.

— Silence ! vociféra le directeur.

Quelqu'un cria. Une femme poussa un hurlement. Les coups redoublèrent.

— Ils ne peuvent pas vous entendre, dit Claudia. Et s'ils

parviennent à passer...

— Ils ne veulent écouter personne, affirma Attia en se tournant vers le directeur. Et vous, encore moins. Ils pensent que vous êtes responsable.

Il leur sourit froidement.

— Nous verrons bien. Je suis toujours le directeur ici. Mais peut-être que nous devrions prendre quelques précautions avant de commencer.

Il sortit un petit disque en argent sur lequel était dessiné un loup à la gueule ouverte et aux babines retroussées. Il s'alluma d'une simple pression.

— Que faites-vous ? demanda Claudia.

Un autre coup de hache fit éclater le bois ; des morceaux atterrirent dans la neige. Elle sursauta.

— Je te l'ai dit. Je m'assure que la Prison perd la partie.

Elle lui saisit le bras.

— Et nous ?

— L'univers peut se passer de nous, répondit-il en la regardant de ses yeux gris et clairs. (Puis il approcha sa bouche de l'appareil.) C'est moi. Décrivez-moi la situation à l'Extérieur.

Tandis qu'il écoutait, son visage s'assombrit. Attia s'éloigna de la porte qui semblait sur le point de céder ; les gonds se tordaient, les rivets se fissuraient.

— Ils vont bientôt passer, informa-t-elle.

Claudia observait son père qui hurlait dans le combiné :

— Faites-le tout de suite ! Détruisez le Gant. Avant qu'il soit trop tard.

Medlicote éteignit l'émetteur-récepteur, le glissa dans sa poche et contempla le couloir décrépit. Des voix s'élevaient dans le salon de réception ; il s'y dirigea d'un pas vif, croisant des valets de pied terrorisés et Ralph, qui lui saisit le bras.

— Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce la fin du monde ?

Le secrétaire haussa les épaules.

— La fin d'un monde et le début d'un autre. Est-ce que maître Jared est là ?

— Oui. Et la reine aussi ! La reine en personne !

Medlicote hocha la tête. Les verres de ses demi-lunes avaient disparu. Il ouvrit la porte.

Dans la pièce délabrée, quelqu'un avait trouvé une vraie bougie que Keiro avait allumée.

« Au moins, la Prison nous apprend à survivre », pensa Finn. Un enseignement dont ils allaient avoir besoin désormais.

— Majesté ? commença-t-il.

Sia se tenait près de la porte. Elle n'avait pas parlé depuis qu'elle avait franchi le pont-levis. Son silence l'effrayait.

— Dois-je comprendre que notre guerre est au point mort ?

— Vous comprenez mal, murmura-t-elle. Ma guerre est terminée.

Elle avait la voix tremblante, cassée. Derrière son voile, il vit ses yeux pâles comme la glace, qui l'observaient. Elle semblait brisée.

— Terminée ? répéta-t-il en se tournant vers l'Imposteur.

Le jeune homme qui avait déclaré être Gilles se tenait devant le foyer vide, l'air maussade. Il avait encore le bras en écharpe et l'éclat de son armure s'estompait peu à peu.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c'est la fin, intervint Jared.

Il s'approcha de la reine. Finn fut surpris de voir à quel point elle semblait diminuée.

— Je suis désolé de ce qui vous arrive, lui dit d'un ton affectueux Jared.

— Vraiment ? chuchota-t-elle. Peut-être que vous l'êtes, en effet, maître Jared. Peut-être que vous êtes le seul capable de comprendre ce que je ressens. Il n'y a pas si longtemps, je me suis moquée de votre propre mort. Je ne pourrai pas vous reprocher de faire de même avec la mienne.

Il secoua la tête.

— Tu ne m'avais pas dit que la reine était jeune ? demanda Keiro à Finn.

— Elle l'est.

Mais les doigts qui saisirent la manche de Jared appartenaient à une vieille femme, à la peau ridée et tachée, sèche et crevassée.

— Après tout, poursuivit-elle, de nous deux, c'est moi qui vais mourir en premier.

Elle regarda autour d'elle et Finn retrouva des traces de sa coquetterie.

— Laissez-moi vous montrer la mort, Jared. À vous et pas à ces jeunes hommes. Vous seul, maître, verrez à quoi ressemble vraiment la reine Sia.

Les mains tremblantes, elle se pencha vers lui puis se dévoila. Jared sembla hésiter un instant entre l'horreur et la pitié mais il contempla la misérable beauté de la reine sans baisser les yeux.

Personne ne parlait. Keiro se tourna vers Medlicote qui se tenait humblement près de la porte. Sia rabaisa son voile.

— Quelque vie que j'aie eue, j'ai été reine, conclut-elle. Laissez-moi mourir comme une reine.

Jared s'inclina.

— Ralph, dit-il. Allumez un feu dans la chambre rouge. Faites du mieux possible.

Bien que réticent, l'intendant hocha la tête. Il prit le bras de la vieille dame et la guida dans le couloir.

32

*La colombe s'élèvera au-dessus du chaos
Une rose blanche dans le bec.
Par-delà les orages.
Par-delà les tempêtes.
Par-delà le temps et les âges.
Et les pétales recouvriront le sol comme de la neige.*

PROPHÉTIE DE SAPPHIQUE SUR LA FIN DU MONDE

Dès que la porte se referma, Keiro déclara :

— Je ne comprends pas.

— Elle a voulu préserver sa jeunesse, expliqua Jared en s'asseyant. On l'a traitée de sorcière mais elle a sans nul doute eu recours aux crayons laser de peau et aux implants. À présent, elle paye d'un seul coup toutes ces années passées à lutter contre le temps.

— Ça ressemble aux histoires de Rix, ajouta Keiro. Elle va mourir ?

— Très bientôt.

— Parfait. Il ne nous reste plus que lui.

Il désigna l'Imposteur de sa main blessée. Finn releva la tête et croisa le regard de ce dernier.

— Tu ne me ressembles plus tant que ça, maintenant, remarqua Finn.

L'apparence du jeune homme s'était modifiée. Il avait les lèvres plus fines, le nez plus long et les cheveux trop noirs. L'illusion persistait, mais uniquement en surface. La ressemblance s'était estompée en même temps que l'Époque.

— Écoutez, commença l'Imposteur. L'idée ne vient pas de moi. Ils m'ont trouvé. Ils m'ont offert un royaume ! Vous auriez fait pareil, n'importe qui aurait sauté sur l'occasion. Ils ont promis assez d'or à ma famille pour nourrir mes six frères pendant des années, je n'ai pas

eu le choix, poursuivit-il en se raidissant. Et j'étais bon, Finn. Admets-le. J'ai réussi à bernier tout le monde. Peut-être même toi.

Il regarda son poignet. L'aigle tatoué avait disparu.

— Encore un mauvais tour du Protocole, murmura-t-il.

Keiro s'installa sur une chaise confortable.

— Je pense qu'on devrait l'enfermer dans ce cube minuscule que vous appelez la Prison.

— Non, répondit Finn. Il rédige une déposition et avoue publiquement sa mystification. Que la reine et Caspar ont fomenté un complot visant à faire monter sur le trône un faux Gilles. Et ensuite, on le laisse partir. Il ne représente plus une menace.

Jared hocha la tête.

— Je suis d'accord.

Keiro paraissait moins convaincu mais Finn semblait décidé.

— Emmenez-le, ordonna-t-il.

Quand l'Imposteur parvint à la porte, Finn murmura :

— Claudia ne t'a jamais cru.

L'Imposteur lui rit au nez.

— Ah bon ? chuchota-t-il. À mon avis, elle croyait plus en moi qu'elle n'a jamais cru en toi.

Ses paroles frappèrent Finn en pleine poitrine, lui coupant la respiration. Il sortit son épée et s'avança vers l'Imposteur avec la ferme intention de l'embrocher, de détruire cette image pernicieuse du jeune homme qu'il n'avait jamais été. Le regard noir de Jared lui barra le chemin.

— Faites-le sortir, dit Jared sans quitter Finn des yeux.

De colère, ce dernier jeta son épée sur le plancher fissuré.

— Alors on a gagné, affirma Keiro en ramassant la lame. Un royaume ravagé, certes, mais tout à nous. Nous voilà enfin seigneurs, petit frère.

— Il y a un ennemi plus terrible que la reine, déclara Finn. Il a toujours existé : la Prison. Elle cherche à nous détruire, et à détruire Claudia.

— Et Attia, renchérit Keiro. N'oublie pas ton esclave.

— Tu te soucies d'elle tout à coup ?

— Elle a le don de m'agacer, admit Keiro en haussant les épaules. Mais je me suis habitué à elle.

— Où est le Gant ?

Jared le sortit de son manteau.

— Mais je te l'ai dit, Finn. Je ne comprends...

Finn le lui prit des mains.

— Il est bien réel, constata Finn en passant ses doigts sur sa surface rugueuse, alors que le reste est redevenu poussière. Il a permis à Keiro de s'évader et Incarceron le veut plus que tout au monde. C'est

notre seul espoir désormais.

— Monseigneur.

Finn se tourna. Il avait oublié la présence de Medlicote, resté derrière la porte pendant tout ce temps.

— Si je puis me permettre, c'est aussi la seule chose qui nous menace encore.

— Que voulez-vous dire ?

Le secrétaire s'avança d'un pas hésitant.

— Il est clair que la Prison nous anéantira tous si elle ne peut pas récupérer cet objet. Et si nous le lui rendons, Incarceron quittera la Prison et laissera les prisonniers mourir. Vous avez là un choix difficile.

Finn fronça les sourcils.

— Vous avez une suggestion ? demanda Jared.

— Oui. Assez radicale mais qui pourrait marcher. Détruisez le Gant.

— Non, répondirent Finn et Keiro à l'unisson.

— Écoutez-moi, poursuivit-il. (Il semblait effrayé.) Maître Jared admet ne pas savoir à quoi sert le Gant. Et n'avez-vous pas envisagé que la présence même du Gant ici pourrait épuiser l'énergie du royaume ? Vous semblez croire que seule la Prison est responsable. Or, vous n'en êtes pas sûr !

Finn observa un instant le Gant puis regarda Jared.

— Vous pensez qu'il a raison ?

— Non, je ne le pense pas. Nous avons besoin du Gant.

— Mais vous avez dit...

— Donne-moi un peu de temps. Donne-moi un peu de temps et je trouverai une solution.

— Nous n'avons pas tellement de temps, reconnut Finn en parcourant le frêle visage du Saphique. Ni vous, ni ceux enfermés dans la Prison.

— Vous êtes le futur roi, reprit Medlicote. Personne, pas même les membres du Conseil restreint, n'en doute à présent. Détruisez-le. C'est ce que le directeur voudrait que l'on fasse.

— Vous n'en savez rien, rétorqua Jared.

— Je connais le directeur. Et vous pensez sincèrement, monsieur, que les Loups d'acier ne vont pas réagir face à ce nouveau danger ?

— Vous me menacez ? demanda Finn.

— Comment le pourrais-je, sire ? répondit Medlicote qui surveillait Keiro d'un œil. (Il parlait d'une voix faible, angoissée.) C'est à vous de décider. Détruisez le Gant et la Prison reste prisonnière d'elle-même pour l'éternité. Offrez-lui l'accès aux pouvoirs de Saphique et vous prenez le risque de libérer un monstre. Que pensez-vous qu'Incarceron va faire une fois libre ? Quelle sorte de puissance

tyrannique va-t-elle devenir ? Allez-vous la laisser nous réduire en esclavage ?

Finn resta silencieux. Il croisa le regard de Keiro qui ne dit rien. Plus que jamais, il aurait souhaité que Claudia ouvre cette porte et les rejoigne. Elle connaissait son père. Elle aurait su prendre la bonne décision.

Dans la pièce détruite, un battant de fenêtre cogna contre le mur. Un vent violent soufflait dans la maison. Il se mit à pleuvoir.

— Jared ?

— Ne le détruis pas. C'est notre seule arme.

— Et s'il a raison...

— Fais-moi confiance, Finn. J'ai une idée.

Le tonnerre gronda. Medlicote haussa les épaules.

— Je déteste devoir vous dire ça, sire, mais maître Jared n'est peut-être pas le mieux placé pour donner des conseils. Il se peut que ses raisons d'agir soient différentes des vôtres.

— Que voulez-vous dire ?

— Maître Jared est malade. Peut-être pense-t-il qu'un objet aussi puissant pourrait le guérir.

Ils se tournèrent tous les trois vers Jared et le dévisagèrent. Ce dernier pâlit. Il semblait à la fois étonné et confus.

— Finn...

Le jeune homme leva la main.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier, maître, affirma-t-il en s'avançant vers Medlicote. (Il semblait avoir trouvé un exutoire à sa colère.) Jamais je ne pourrais imaginer que vous soyez capable de mettre des millions de vies en danger au profit de la vôtre.

Medlicote sut qu'il était allé trop loin. Il fit un pas en arrière.

— La vie d'un homme est ce qu'il a de plus précieux. Un bruit d'une violence inouïe résonna dans la maison, comme si un bout de la charpente s'était effondré.

— Nous devrions sortir, déclara Keiro, nerveux. Avant d'être pris au piège.

— Il faut retrouver Claudia, insista Jared qui regardait Finn. Le Gant va nous y aider. Si tu le détruis, la Prison n'aura plus aucune raison de la garder en vie.

— Si elle est encore en vie.

— Je pense que le directeur l'est toujours, répondit Jared en se tournant vers Medlicote.

Il fallut à Finn quelques secondes pour comprendre. Puis il se jeta sur le secrétaire et le plaqua contre le mur, le coude en travers de la gorge.

— Vous lui avez parlé, n'est-ce pas ?

— Monseigneur...

— N'est-ce pas !

Le secrétaire luttait pour respirer. Il hocha la tête.

— À qui parliez-vous ? demanda Claudia.

— Medlicote. Un des Loups d'acier. Un homme bien. Il saura quoi faire du Gant. Si la Prison pense encore pouvoir commander, elle se trompe...

Les hurlements des prisonniers étouffaient ses paroles. Claudia lui lança un regard noir ; sa fierté et son entêtement l'agaçaient. Puis elle dit :

— Ils vont vous écraser. En revanche, pour empêcher Incarceron de parvenir à ses fins, on peut toujours brûler la statue.

— Elle ne nous laissera jamais faire, répondit le directeur.

— Elle est préoccupée, vous l'avez dit vous-même.

Elle se tourna vers Attia.

— Allez, viens.

Elles traversèrent en courant le hall recouvert de neige. Sur les murs, les tapisseries étaient gelées. Claudia en attrapa une et tira. Des particules de givre lui tombèrent dessus.

— Rix ! Aide-nous !

Assis sur le piédestal, le magicien jouait avec des pièces.

— Pile, ils nous tuent, marmonnait-il. Face, on s'évade.

— Oublie-le, conseilla Attia qui tira à son tour sur les lourdes étoffes. Il est fou. Ils le sont tous les deux.

Elles décrochèrent toutes les tapisseries. De près, elles s'aperçurent qu'elles étaient pleines de trous, élimées sous leur couche de glace. Attia reconnut certaines scènes, inspirées des légendes de Sapphique – lorsqu'il franchit le pont d'épée, offrit son doigt à la Bête, vola les enfants, discuta avec le roi des cygnes. Avec fracas, les dessins tissés s'effondrèrent. Puis elles les traînèrent et les entassèrent au pied de la statue dont le superbe visage était tourné vers les émeutiers en colère derrière la porte.

Le directeur les observait. Peu à peu, les derniers panneaux de bois éclatèrent. Un gond céda ; la porte tressauta.

— Rix ! s'écria Attia. Il nous faut une flamme.

Claudia saisit la main de son père.

— Père ! Écartez-vous de là ! Vite !

Il contemplait la porte cassée, les bras qui en jaillissaient, comme s'il avait pu y mettre fin de sa simple autorité.

— Je suis le directeur, Claudia. C'est moi qui dirige.

— Non !

Elle le tira fermement en arrière au moment où la porte s'ouvrit.

Une masse de prisonniers leur faisait face, les premiers rangs piétinés par les suivants. Ils luttèrent entre eux à coups de poing et de

chaîne, tenant dans leurs mains des barres de fer ou des menottes. Leurs cris semblaient contenir la détresse des millions de désespérés d'Incarceron, descendants perdus des premiers détenus : Racailles, membres de la Civicité, Ardenti, Pies, et autres gangs et tribus.

Quand ils se déversèrent dans le grand hall, Claudia s'éloigna en courant, son père sur les talons. Ils s'avancèrent sur le champ de bataille couvert de neige qu'était devenue cette partie de la Prison. Et Incarceron, dans toute sa cruauté, les pourchassa de ses immenses projecteurs qui pendaient de son plafond invisible.

— Le voilà.

Keiro sortit l'émetteur-récepteur de la poche de Medlicote et le tendit à Finn qui l'ouvrit.

— Comment ça marche ? demanda-t-il au secrétaire tout en le libérant de son emprise.

Medlicote s'effondra au sol.

— Pressez le bouton sur le côté. Ensuite, parlez.

Finn observa un instant Jared. Puis il dit :

— Directeur. Vous m'entendez ?

Rix se leva.

Attia attrapa un morceau de bois qu'elle fit rebondir dans sa main. Il lui servirait d'arme. Pour autant, elle savait que rien ne lui permettrait de repousser la foule enragée.

Parvenu sur les marches, le directeur s'arrêta.

Un petit bip résonna dans sa poche. Il y enfouit la main mais quand il en sortit le disque, Claudia le lui déroba. Les prisonniers continuaient d'arriver, comme une vague puante et assourdissante.

— Vous m'entendez ? dit une voix.

— Finn ?

— Claudia ! s'écria-t-il avec soulagement. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes en danger. Il y a une émeute ici. Nous allons essayer de brûler la statue, Finn.

Du coin de l'œil, elle vit que Rix avait réussi à créer une flamme.

— Comme ça, Incarceron ne pourra pas sortir.

— Vous avez détruit le Gant ? siffla le directeur.

Un murmure. Des crépitements. Et ensuite, près de son oreille, la voix de Jared.

— Claudia ?

Elle fut transportée de joie.

— Claudia, c'est moi. Écoute-moi bien, s'il te plaît. Je veux que tu me fasses une promesse.

— Maître...

— Je veux que tu me promettes de ne pas brûler l'effigie, Claudia.

Elle cligna des yeux. Attia prit un air surpris.

— Mais... il le faut. Incarceron...

— Je comprends tes raisons. Mais, de mon côté, je commence à saisir ce qui est en train de se passer. J'ai parlé à Sapphique. Promets-moi, Claudia. Dis-moi que tu me fais confiance.

Les révoltés s'amassaient en bas du piédestal. Les premiers tentaient déjà d'en graver les marches.

— Je vous fais confiance, Jared, murmura-t-elle. Depuis toujours. Je vous aime, maître.

La fin de sa phrase se perdit dans un bruit de larsen qui fit reculer Jared ; il lâcha l'émetteur qui tomba par terre.

Keiro se jeta dessus et hurla :

— Claudia !

Mais ils n'entendirent que des grésillements et des crachotements qui auraient pu aussi bien être le bruit d'une foule en colère que les échos de l'électricité statique.

— Vous êtes fou ? s'écria Finn en se tournant vers Jared. Elle avait raison ! Sans le corps...

— Je sais, répondit-il.

Il s'adossa contre la cheminée, le Gant entre les mains, le visage pâle.

— Et je te demande de me faire confiance. J'ai une idée, Finn. Une idée sans doute folle, peut-être irréalisable mais qui pourrait nous sauver.

Finn le dévisagea longuement. Dehors, la pluie se déchaînait, et le vent aussi, soulevant les battants de fenêtre et soufflant les bougies. Il tremblait de froid, avait les mains gelées. La frayeur dans la voix de Claudia, comme la morsure de la Prison, l'avait contaminé. Il se retrouva dans cette cellule blanche où il était venu au monde, prisonnier privé de mémoire et d'espoir.

La maison frémit sous les grondements de tonnerre. Un éclair hachura le ciel.

— De quoi avez-vous besoin ? demanda Finn.

Ce fut Incarceron qui les interrompit dans leur progression. Alors que les prisonniers grimpaient sur la deuxième marche, la voix de la Prison éclata dans le hall.

Je tuerai tous ceux qui s'approchent.

Des ondes électriques bleues parcoururent tout à coup la surface de l'escalier. La foule vacilla. Certains avancèrent quand même, d'autres s'arrêtèrent ou reculèrent. Une agitation frénétique gagna les émeutiers que les projecteurs au-dessus prenaient pour cibles, révélant tour à tour un regard effrayé ou une main tremblante.

Attia attrapa le morceau de bois allumé des mains de Rix.

Elle se tourna vers les tapisseries ; Claudia lui prit la main.

— Attends.

— Quoi ?

Alors qu'Attia se débattait, Claudia la frappa violemment au poignet. Attia lâcha son allumette improvisée qui atterrit sur les tissus mais avant qu'ils ne prennent feu, Claudia étouffa les braises du bout du pied.

— Tu es folle ? On est fichus, maintenant ! s'écria Attia, furieuse.

— Jared...

— Jared a tort !

— *Je suis vraiment ravie que vous soyez tous là pour la mise à mort.*

La voix moqueuse de la Prison résonnait dans l'air glacial ; de minuscules flocons tombaient à présent.

— *Vous serez témoins de ma justice et pourrez constater que je n'ai pas de favoris. Regardez l'homme devant vous. John Arlex, votre directeur.*

Malgré son air maussade, le directeur redressa les épaules.

— Écoutez-moi ! cria-t-il. La Prison cherche à s'en aller ! Elle compte laisser son peuple mourir de faim ici !

Seuls les plus proches l'entendirent ; ils lui hurlèrent dessus. En se rapprochant, Claudia comprit que l'avertissement de la Prison les maintenait à distance, Incarceron jouait avec leurs nerfs.

— *John Arlex, qui vous déteste. Voyez comme il se cache derrière la statue de Sapphique. Pense-t-il que cela suffira à le protéger de ma fureur ?*

Elles avaient empilé les tapisseries pour rien : Incarceron avait décidé de brûler elle-même son corps. Ivre de colère d'avoir perdu le Gant, de voir tous ses projets anéantis, elle avait décidé d'en finir avec le monde entier. Le même bûcher les consumerait tous.

À côté de Claudia, une voix surgit :

— Ô mère, écoute-moi.

Dans la foule, le silence gagna les révoltés.

Ils semblaient reconnaître la voix, comme un lointain souvenir, et ils se turent afin de la réentendre.

Dans chaque cellule de son corps, Claudia sentit la présence d'Incarceron qui se rapprochait afin de lui murmurer sa réponse à l'oreille, lui caressant la joue, pleine de doute et de fascination.

— *Est-ce que c'est toi, Rix ?*

Rix éclata de rire. Il avait de petits yeux, une haleine qui empestait le qat. Il ouvrit les bras.

— Laissez-moi vous montrer le plus grand tour de magie jamais tenté. Mère, observe bien. Je vais donner vie à ton corps.

33

*Il leva la main.
Ils virent que son manteau était recouvert de plumes
comme les ailes d'un cygne au moment où il meurt,
quand il entonne son chant secret.
Et il ouvrit la porte qu'aucun d'eux n'avait
aperçue jusque-là.*

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

Longeant le couloir, Finn constata que Keiro avait raison. La fragilité même de la maison, qui s'était révélée, comme la reine, dans toute l'étendue de son délabrement, les menaçait désormais.

— Ralph !

Ralph accourut, enjambant au passage divers débris.

— Monseigneur ?

— Évacuez le domaine. Tout le monde doit partir.

— Mais où devons-nous aller, sire ?

— Je ne sais pas ! répondit-il d'un ton hargneux. J'imagine que le camp de la reine est en aussi mauvais état. Trouvez refuge dans les écuries ou dans les fermes alentour. Personne ne doit rester ici à part nous. Où est Caspar ?

Ralph enleva sa perruque dépenaillée. Ses cheveux en dessous étaient coupés très court. Il avait une barbe de quelques jours et le visage sale. Il paraissait fatigué, perdu.

— Avec sa mère. Le pauvre garçon est ébranlé. Je crois qu'il ne se doutait de rien.

Finn regarda autour de lui. Keiro tenait fermement Medlicote par le bras. Jared portait le Gant.

— Avons-nous vraiment besoin de cette vermine ? marmonna Keiro.

— Non. Laisse-le partir.

Tordant une dernière fois le bras du secrétaire, Keiro le relâcha.

— Sortez, ordonna Finn. Mettez-vous à l'abri avec les membres de votre clan.

— Nous ne sommes nulle part à l'abri, répondit-il tout en évitant une armure qui s'effondrait à côté de lui. Pas tant que le Gant existera.

Finn haussa les épaules.

— Allons-y, dit-il à Jared.

Ils s'élancèrent en courant dans les couloirs de la maison et eurent l'impression de frôler les fantômes d'une beauté évanescence. Toutes ces tapisseries en lambeaux, ces tableaux perdus sous des couches de crasse et de moisissure... Les chandeliers gisaient par terre et leurs gouttes de cristal ressemblaient à des larmes au milieu des flaques de cire. Keiro ouvrit la marche, se frayant un chemin parmi les décombres ; Finn resta près de Jared de peur que ce dernier ne fasse un malaise. Péniblement, ils parvinrent au pied du grand escalier. Les étages se trouvaient dans un état de destruction avancé, ce qui écoœura Finn. Un éclair dans le ciel lui montra une immense fissure dans le mur extérieur. Des éclats de verre et de plexiglas craquaient sous leurs chaussures. Des particules d'herbes séchées mélangées à de la poussière accumulée par les siècles embrumaient l'air comme des flocons de neige.

Les marches de l'escalier étaient en ruine. Le dos plaqué contre le mur, Keiro réussit à en gravir deux mais sa jambe passa à travers la troisième. Il la retira en jurant.

— Nous n'allons jamais pouvoir monter.

— Il faut absolument que l'on atteigne le bureau et le Portail, déclara Jared d'une voix anxieuse.

Il avait la tête qui tournait et n'en pouvait plus. Quand avait-il pris ses médicaments pour la dernière fois ? Il sortit sa trousse qu'il contempla avec désespoir.

La petite seringue s'était brisée en mille morceaux, comme si le verre avait vieilli en un instant. À la place du sérum, il ne restait plus qu'une poudre jaune et compacte.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Finn.

Jared esquissa un sourire. Il rangea ses affaires puis jeta la trousse dans le couloir. Il avait le regard sombre.

— Il ne s'agissait que d'une aide provisoire, Finn. Comme tout le monde, je dois vivre désormais sans mon petit confort.

« S'il meurt, pensa Finn, si je le laisse mourir, Claudia m'en voudra à jamais. » Il se tourna vers son frère.

— Il faut qu'on parvienne là-haut. C'est toi, l'expert, Keiro. Fais quelque chose !

Keiro fronça les sourcils, enleva son manteau et s'attacha les cheveux. Puis il déchira les tapisseries dans le sens de la longueur afin

d'enrouler les bandes autour de sa main douloureuse.

— De la corde. J'ai besoin de corde.

Finn décrocha les attaches à pompons qui retenaient les rideaux et les noua les unes aux autres, formant d'étranges câbles dorés et écarlates. Quand ils furent bien calés sur son épaule, Keiro s'attaqua à l'escalier.

« Le monde s'est inversé », pensa Jared alors qu'il observait les lents progrès du jeune homme. Un escalier qu'il avait utilisé tous les jours pendant des années se révélait à présent un obstacle, un piège mortel. Il avait devant lui les ravages du temps, dont l'ultime trahison touchait bien évidemment le corps, ce que le royaume avait tenté d'ignorer en se plongeant dans une amnésie élégante et volontaire.

Keiro dut escalader l'escalier en rappel. Toute la partie centrale avait disparu et dès qu'il tentait d'attraper les barreaux de la balustrade à l'étage, ils se décomposaient entre ses mains.

Finn et Jared l'observaient, soucieux. Au-dessus de la maison, le tonnerre grondait ; au loin, dans la cour des écuries, ils entendirent les gardes donner l'ordre de se mettre à l'abri, les hennissements de chevaux, les cris des faucons.

Ralph revint vers eux, essoufflé.

— Le pont-levis est baissé, sire, murmura-t-il à l'oreille de Finn. Et tout le monde l'a franchi.

— Alors vous pouvez partir vous aussi, répondit-il sans quitter des yeux Keiro qui, accroché à la rambarde branlante, se balançait dans le vide.

— La reine, sire, poursuivit Ralph en s'épongeant le visage avec un chiffon sale qui avait dû jadis être un mouchoir. La reine est décédée.

Dans un premier temps, Finn resta impassible, incapable de réagir. Ensuite, la nouvelle fit son chemin. Jared semblait affecté, lui aussi. Il inclina tristement la tête.

— Vous êtes roi, maintenant, sire.

Était-ce aussi simple ? se demanda-t-il.

— Ralph, vous pouvez y aller maintenant.

Le vieil intendant ne bougea pas.

— J'aimerais vous aider. Afin de sauver mademoiselle Claudia et mon maître.

— Je crois qu'il n'y a plus vraiment de maîtres, désormais.

Jared retint sa respiration. Keiro venait de glisser le long de la paroi ; la balustrade incurvée pliait sous son poids ; ils entendirent le bois craquer.

— Fais attention !

La réponse de Keiro fut inaudible. Il se hissa à la force des bras, sauta par-dessus deux marches qui s'effondrèrent ensuite et se jeta sur

le palier.

Dès qu'il atterrit, la cage d'escalier tout entière s'écroula dans un fracas de planches de bois vermoulu.

Keiro se plaqua contre le mur du fond, aveuglé par la poussière, en nage, épuisé mais soulagé.

Puis il se mit à tousser au point que des larmes coulèrent sur ses joues sales. Il rampa jusqu'au bord et observa les dégâts. En bas, sous d'immenses nuages de fumée noire, gisait une montagne de débris.

— Finn ? s'écria-t-il. (Il fit l'effort de se lever malgré ses jambes douloureuses.) Finn ? Jared ?

« Il est soit complètement fou soit complètement drogué au qat », pensa Attia.

Rix, l'air confiant, se tenait devant la foule. Les gens l'observaient avec de grands yeux, étonnés, fébriles, assoiffés de vérité. Mais cette fois, la Prison elle aussi faisait partie du public.

— *Tu as perdu la tête, prisonnier ?* demanda-t-elle.

— Oui, très certainement, mère, répondit-il. Mais si je réussis, tu m'emmènes avec toi ?

Incarceron ricana.

— *Si tu réussis, tu mériteras ton titre de Mage des ténèbres. Mais tu n'es qu'un imposteur, Rix. Un menteur, un charlatan, un escroc. Tu espères m'arnaquer ?*

— Jamais de la vie, poursuivit Rix qui se tourna vers Attia. Je vais avoir besoin de mon ancienne assistante.

Il lui adressa un clin d'œil. Avant même qu'elle puisse protester, il s'était avancé au bord du piédestal, face à l'assemblée.

— Mes amis, dit-il. Bienvenue ! Vous allez assister à un tour de magie incroyable. Vous pensez qu'il ne s'agit que d'illusion. Vous pensez que je vais vous piéger avec des miroirs et des mécanismes truqués. Mais je ne suis pas comme les autres enchanteurs. Je suis le Mage des ténèbres et je vais vous dévoiler la magie des étoiles.

La foule poussa un cri de surprise. Attia aussi.

Il leva la main. Elle vit qu'il portait un gant. Un gant en peau, noir comme la nuit et d'où jaillissaient des étincelles de lumière.

— Je croyais..., balbutia Claudia qui se tenait derrière Attia. Ne me dis pas que Keiro a pris le mauvais !

— Non, bien sûr que non. Ce n'est qu'un accessoire de théâtre.

Mais le doute s'était immiscé aussi en elle, pointu comme un pic à glace. Avec Rix, on ne pouvait jamais vraiment savoir.

Il décrivit un grand arc de cercle avec la main et la neige cessa de tomber. L'atmosphère se réchauffa, des lumières arc-en-ciel descendirent du plafond. Que faisait-il ? Incarceron se jouait-elle de lui ?

Quelle que soit la vérité, il avait capté l'attention du public. Ils le contemplaient, l'interpellaient. Certains s'agenouillèrent. D'autres reculèrent, effrayés.

Rix se tenait droit. Il avait conféré un peu de noblesse à son visage buriné, avait estompé la lueur de folie qui brillait dans ses yeux.

— Je sens qu'il y a beaucoup de tristesse ici, poursuivit-il. Beaucoup d'appréhension.

Il répétait le début de son spectacle mais il l'avait modifié, fragmenté. À croire que les étapes s'étaient mélangées dans son esprit perturbé. Doucement, il dit :

— J'ai besoin d'un volontaire. Quelqu'un qui accepte de voir ses peurs les plus enfouies révélées. Quelqu'un qui accepte que je sonde son âme.

Il pencha la tête en arrière.

Au-dessus de la statue, des lueurs blanches apparurent.

— *Je me porte volontaire*, déclara la Prison.

Pendant un instant, Keiro n'entendit que les battements précipités de son cœur et l'écho des planches de bois effondrées. Puis Finn parla :

— Nous allons bien, annonça-t-il.

Il sortit d'une alcôve dans le mur. Dans la pénombre derrière lui, Ralph s'écria :

— Et comment allons-nous faire pour monter maintenant ?

— Comme ça, répondit Keiro d'une voix sèche.

Une corde en soie rouge et doré descendit, heurtant Finn au niveau de l'épaule.

— On ne risque rien ?

— Je l'ai accrochée au pilier le plus proche, je ne peux pas faire mieux. Allez, grimpe.

Finn se tourna vers Jared. Ils savaient tous deux que si la corde ou le pilier cédaient, celui qui était accroché tomberait et mourrait.

— Il faut que ce soit moi. Sans te manquer de respect, Finn, le Portail est un mystère pour toi.

Il avait raison mais Finn secoua la tête.

— Vous n'y arriverez pas.

Jared redressa les épaules.

— Je ne suis pas si faible.

— Vous n'êtes pas faible du tout.

Il leva les yeux, fouillant la pénombre du regard. Puis il saisit la corde qu'il enroula fermement autour de Jared.

— Accrochez-vous à toutes les prises que vous trouverez et essayez de le soulager de votre poids le plus possible. Nous...

— Finn, l'interrompit Jared en posant une main sur sa poitrine. Ne t'inquiète pas.

Il attrapa la corde puis tourna la tête.

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Un coup de tonnerre ? suggéra Ralph.

Ils tendirent l'oreille un instant, écoutant la terrible tempête qui secouait le royaume. Le ciel semblait déchaîné, incontrôlable.

— Allez ! s'écria Keiro.

Et Jared se sentit décoller.

La montée s'avéra un véritable cauchemar. Très vite, la corde lui brûla les mains et l'effort fourni pour se hisser le laissa hors d'haleine. Une ancienne douleur se réveilla dans sa poitrine, il avait mal au cou, mal au dos à force de chercher un endroit où s'accrocher parmi les panneaux ruinés, les toiles d'araignées et les poutres chancelantes. Il fut vite épuisé.

Il ne perdait pas de vue le visage pâle de Keiro.

— Allez, maître ! l'encourageait ce dernier. Vous pouvez y arriver.

Jared ne parvenait plus à respirer. Il dut s'arrêter un instant pour reprendre son souffle mais, dans l'intervalle, le rebord sur lequel il avait posé son pied céda. Poussant un cri, il tomba. La corde le rattrapa ; il eut l'impression qu'on lui comprimait les os.

Il se retrouva plongé dans le noir.

Le monde avait disparu et il flottait à présent au milieu d'un ciel sombre. Tout autour de lui, en silence, des galaxies et des nébuleuses tourbillonnaient. Les étoiles parlaient ; elles l'appelaient par son prénom mais lui errait dans le vide, lentement, jusqu'à ce que l'étoile de Sapphique s'approche de lui et lui murmure : « Je vous attends, maître. Et Claudia aussi vous attend. »

Il ouvrit les yeux. Une vague de douleur le submergea, inondant ses veines, sa bouche, ses nerfs.

— Jared. Grimpez. Grimpez ! hurla Keiro.

Il obéit. Comme un enfant, sans réfléchir, il se hissa à l'étage, à la force des bras. Il ignora la souffrance, ignora sa respiration douloureuse. Finn et Ralph, en dessous, n'étaient plus que deux étincelles dans le hall mal éclairé.

— Encore. Encore un peu.

Quelque chose l'agrippa. Ses paumes moites glissaient sur la corde. Il avait la peau à vif. Des mains passèrent sous ses bras.

— Je vous tiens. Je vous tiens.

Ensuite une force qui lui parut miraculeuse le tira vers le haut. Il se retrouva à quatre pattes, toussant et crachotant.

— Il est en sécurité, annonça Keiro d'un ton calme. Allez, à toi,

Finn.

Finn se tourna vers Ralph.

— Ralph, vous ne pouvez pas venir. J'ai besoin que vous sortiez et que vous trouviez les membres du Conseil restreint. C'est à eux de prendre les choses en main maintenant. Dites-leur que je...

Il marqua une pause, avala sa salive.

— Dites-leur que le roi le leur ordonne. Qu'ils mettent tout le monde en sécurité et qu'ils veillent à ce que personne ne meure de faim.

— Mais vous...

— Je vais revenir. Avec Claudia.

— Mais sire, avez-vous l'intention de retourner dans la Prison ?

Finn enroula la corde autour de son poignet.

— J'espère ne pas avoir à en arriver là. Mais s'il le faut, oui.

Il grimpa à toute vitesse, énergiquement, par à-coups. Il ignora la main tendue de Keiro et se hissa sur le palier avec agilité. Toute une partie de la maison avait disparu ; au bout du couloir, derrière des poutres effondrées et un reste de cheminée, il pouvait voir le ciel.

— Le Portail est peut-être cassé, marmonna Keiro.

— Non, le Portail n'est même pas dans la maison. Maître ?

Personne sur le palier.

— Jared ?

Ils l'aperçurent un peu plus loin, devant le bureau.

— Je suis désolé, Finn, dit-il. Mais c'est mon idée. Il faut que j'agisse seul.

Quelque chose cliqua.

Finn s'élança, Keiro derrière lui, et ils se jetèrent sur la porte ; le cygne noir gravé dans le bois les contempla avec mépris.

Jared s'était enfermé à l'intérieur.

*La Prison a été belle, autrefois. Elle avait été programmée pour aimer. Mais peut-être n'étions-nous pas dignes d'être aimés. Peut-être nous sommes-nous montrés trop exigeants.
Peut-être l'avons-nous poussée à bout.*

LE JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Rix avança sa main gantée. Un fin rayon de lumière vint le frôler, s'arrêtant sur sa paume ouverte. Au bout d'un temps, Rix hocha la tête.

— Je vois des choses étranges dans votre esprit, mère. Je vois qu'ils vous ont façonnée à leur image. Je vois que vous vous êtes réveillée dans le noir. Je vois les gens qui vous habitent, je vois tous les couloirs, toutes les cellules, tous les donjons poussiéreux où ils vivent.

— Rix ! s'écria Attia d'une voix sèche. Arrête ça.

Il sourit mais ne la regarda pas.

— Je vois votre solitude, votre folie. Vous vous êtes nourrie de votre propre âme. Vous avez dévoré votre propre humanité. Vous avez perverti votre propre paradis. Et maintenant, vous voulez vous évader.

— *Tu ne vois qu'un rayon de lumière dans le creux de ta main, prisonnier.*

— Comme vous dites, un rayon de lumière.

Il ne souriait plus à présent. D'un mouvement du bras, il saisit le faisceau de lumière. Des particules d'argent glissèrent entre ses doigts.

La foule retint son souffle.

La poussière ne cessait de tomber. Il y en avait tellement. Une cascade de paillettes minuscules.

— Je vois les étoiles, poursuivit-il d'une voix étranglée. En dessous gît un palais en ruine aux fenêtres sombres et brisées que je contemple à travers le trou d'une serrure. Une tempête se déchaîne.

Nous sommes à l'Extérieur.

Claudia agrippa le poignet d'Attia.

— Il est...

— Je crois qu'il a une vision. Ça lui est déjà arrivé.

— À l'Extérieur ! s'écria Claudia en se tournant vers le directeur.

Parle-t-il du royaume ?

— Je le crains, répondit-il, le regard dur.

— Mais Finn...

— Chut, Claudia. J'ai besoin de suivre ce qui se passe.

Furieuse, elle observa Rix. Il tremblait ; ses yeux mi-clos formaient deux fentes blanches sur son visage.

— Il existe un moyen, murmura-t-il, en transe. Sapphique l'a trouvé.

— *Sapphique ?* (La voix d'Incarceron déchira le hall. Quand elle parla de nouveau, elle parut effrayée, émerveillée aussi.) *Comment fais-tu, Rix ? Comment fais-tu ?*

Il cligna des paupières, tout à coup ébranlé. Le public resta silencieux.

Il remua les doigts. La pluie d'argent se transforma en pluie d'or.

— L'art de la magie, murmura-t-il.

Jared s'éloigna de la porte. Il se doutait que Finn tambourinait dessus de l'autre côté mais il n'entendait aucun son.

Le royaume était peut-être dévasté mais rien dans cette pièce n'avait bougé. Alors que la faille spatio-temporelle se réajustait, il perçut le bourdonnement apaisant du Portail, et il laissa son regard parcourir les murs blancs et le bureau si familiers. Portant une main tremblante à sa bouche, il lécha le sang sur ses doigts éraflés.

Tout à coup, il se sentit assommé de fatigue. Il n'avait qu'une seule envie : dormir. Il s'effondra sur la chaise en métal devant les écrans recouverts de neige puis lutta contre le désir de poser la tête sur la table, de fermer les yeux et de tout oublier.

Mais la neige l'interpellait. Derrière ce grésillement mystérieux se trouvait Claudia, prise au piège.

Il se redressa, se frotta le visage de sa manche crasseuse et repoussa les mèches de cheveux de ses yeux. Il sortit le Gant qu'il déposa sur la surface métallique. Ensuite, il fit quelques réglages sur le tableau de bord.

— Incarceron ! appela-t-il en se servant de la langue des Sapiienti.

La neige brouillait encore les écrans mais le motif évolua. Les lignes devinrent des tourbillons. Elle lui répondit, ébahie :

— *Comment fais-tu, Rix ? Comment fais-tu ?*

— Je ne suis pas Rix.

Il plaqua ses mains délicates sur le bureau et les examina.

— Nous nous sommes déjà parlé. Tu sais qui je suis.

— *Je connais cette voix. Cela remonte à très longtemps.*

Le murmure de la Prison flottait dans l'air figé de la pièce.

— Il y a très longtemps, chuchota Jared. Avant que tu ne deviennes vieille et cruelle. Quand les Sapiienti t'ont créée. Et ensuite à de nombreuses reprises, lors de mes errances.

— *Tu es Sapphique.*

Il sourit, las.

— Maintenant, oui. Et toi et moi, Incarceron, avons le même problème. Nous sommes tous les deux emprisonnés dans nos corps. Peut-être pouvons-nous nous entraider ?

Il ramassa le Gant, en caressa les écailles.

— Peut-être que le moment que mentionnent toutes les prophéties est arrivé. La fin du monde. Le retour de Sapphique.

— Ils sont ivres de terreur, remarqua Claudia. Ils vont le tuer et nous piétiner au passage.

Les émeutiers semblaient de plus en plus perplexes. Elle ressentait leur panique, percevait leur impatience tandis qu'ils s'avançaient, cherchant par tous les moyens à voir. Elle respira leur angoisse, chaude et moite. Ils savaient qu'ils mourraient si Incarceron s'évadait. S'ils en arrivaient à croire que Rix comptait l'aider, ils lui sauteraient dessus.

Attia attrapa le couteau de Rix. Brandissant son pistolet, Claudia observa son père. Il ne bougeait pas, apparemment fasciné par la magicien.

Toutes les deux, elles s'intercalèrent entre Rix et la foule. C'était un réflexe pour le défendre, mais elles savaient que ce geste ne servirait à rien.

— *Je connais cette voix. Cela remonte à très longtemps,* murmura la Prison.

Rix ricana. Les paroles de son spectacle semblaient à présent empreintes d'une charge prophétique.

— Il y a une sortie. Sapphique l'a trouvée. La porte est minuscule, plus petite qu'un atome. Et l'aigle et le cygne la protègent de leurs ailes.

— *Tu es Sapphique.*

— Sapphique revient. Est-ce que tu m'as un jour aimé, Incarceron ?

La Prison émit une vibration. Puis elle parla, d'une voix rauque.

— *Je me souviens de toi. Parmi tous, tu étais mon frère et mon fils. Nous avons partagé le même rêve.*

Rix se tourna vers la statue, contemplant son visage calme, ses yeux inertes.

— Surtout, ne bouge pas, murmura-t-il, comme s'il ne s'adressait qu'à la Prison. Le risque est élevé.

Il fit face à la foule.

— Le moment est venu, chers amis. Je vais la libérer. Et ensuite la ramener !

— Encore !

Finn et Keiro se jetèrent sur la porte. Celle-ci ne frémit même pas. Aucun son ne leur parvenait de l'intérieur. Le souffle court, Keiro se détourna du cygne d'ébène et suggéra :

— On pourrait aller chercher une des planches et...

Il s'interrompit.

— Tu entends ?

Des voix. Une rumeur. Des hommes, qui étaient entrés dans la maison, se hissaient sur le palier grâce à la corde. Bientôt le couloir fut envahi d'ombres.

Finn fit un pas en avant.

— Qui va là ?

Cependant, il savait qui se trouvait là avant même que la lumière des éclairs le lui révèle. Les Loups d'acier s'étaient rassemblés en meute. Ils avaient recouvert leur visage d'un masque argenté. Leurs yeux d'assassins brillaient dans l'obscurité.

La voix de Medlicote surgit.

— Je suis désolé, Finn. Je ne peux pas abandonner. Personne ne sera étonné si vous et votre ami périssez dans les ruines du domaine. Un nouveau monde naîtra alors, sans rois, sans tyrans.

— Jared est à l'intérieur, répondit Finn d'un ton sec. Et votre directeur...

— Le directeur nous a donné des ordres.

Les assaillants levèrent leurs armes.

Finn perçut l'arrogance provocante de Keiro, cette façon qu'il avait de se grandir, de réveiller chacun de ses muscles.

— Notre dernière bataille, grand frère, soupira Finn avec amertume.

— Parle pour toi, répondit Keiro.

Les Loups d'acier formèrent une ligne dans le couloir puis avancèrent.

Finn se raidit mais Keiro paraissait presque langoureux.

— Allez, mes amis, insista-t-il, approchez encore un peu, s'il vous plaît.

Ils se figèrent ; à croire que les paroles de Keiro les avaient rendus nerveux. La nuit retint son souffle. Puis, ainsi que l'avait pressenti Finn, Keiro s'élança.

Jared tenait le Gant entre ses deux mains. Ses écailles étaient étrangement souples, comme si seul le temps l'avait porté et façonné.

— *Tu n'as pas peur ?* demanda Incarceron, curieuse.

— Bien sûr que j'ai peur. Ça fait longtemps que j'ai peur. Mais comment pourrais-tu comprendre une émotion pareille ?

— *Les Sapiienti m'ont appris à ressentir.*

— Du plaisir ? De la cruauté ?

— *La solitude. Le désespoir.*

Jared secoua la tête.

— Ils voulaient aussi que tu aimes tes prisonniers. Que tu t'en occupes.

— *Tu sais que tu es le seul que j'ai jamais aimé, Sapphique*, dit-elle d'une voix étouffée et grésillante. *Le seul dont je me souciais. Tu étais la minuscule fissure dans mon armure. Tu étais la porte.*

— C'est pour cela que tu m'as laissé m'évader ?

— *Les enfants échappent toujours à leurs parents, à la fin.* (À travers le Portail lui parvint comme un murmure, un soupir parcourant un long couloir vide.) *Moi aussi, j'ai peur*, souffla-t-elle.

— Alors nous aurons peur ensemble.

Jared glissa sa main dans le Gant. Tandis qu'il l'enfilait d'un geste ferme, il entendit des tambourinements au loin, peut-être sur une porte, peut-être dans son cœur, peut-être sur un plancher foulé par des milliers de bottes. Il ferma les yeux. Ses cellules se consumaient. Le Gant ne faisait plus qu'un avec sa main gelée. Il remua les doigts et les griffes se recroquevillèrent. Son corps devint glacial, immense, chargé des frayeurs de millions d'êtres. Ensuite, son être entier s'effondra, se ratatina de l'intérieur, tomba dans un tourbillon infini de lumières. Il pencha la tête et poussa un hurlement.

« Moi aussi, j'ai peur. » Le murmure de la Prison résonna à travers les halls, les bois, les océans. Au fond de l'aile glaciale, il fit éclater les stalactites, provoqua l'envol de nuées d'oiseaux qui survolèrent des forêts métalliques où nul prisonnier n'était allé.

Rix ferma les yeux. Son visage dévoilait une joie intense, proche de l'extase. Il ouvrit les bras.

— Nous ne serons plus jamais effrayés ! s'écria-t-il. Regardez !

Attia retint son souffle. La foule rugit, se précipita en avant. Claudia recula d'un bond puis se tourna vers son père qui observait l'effigie de Sapphique. À sa main droite, elle portait le Gant.

— Comment... ? commença-t-elle, stupéfaite, mais ses interrogations se perdirent dans le chaos.

Les doigts de la statue étaient en peau de dragon ; ses ongles des griffes. L'ensemble s'anima.

Elle avait plié la main droite qui semblait chercher à présent

quelque chose dans l'obscurité, quelque chose à toucher.

Un silence envahit le public. Certains tombèrent à genoux, d'autres pivotèrent, se frayant difficilement un chemin parmi la foule compacte.

Claudia et Attia ne bougeaient pas. Attia avait l'impression que son étonnement allait jaillir de ses entrailles, que l'importance de l'instant allait la pousser à hurler de peur et de joie.

Seul le directeur paraissait calme. Claudia se rendit compte qu'il avait compris ce qu'il se passait.

— Expliquez-moi, murmura-t-elle.

Il contemplait l'image de Sapphique. Elle put lire une certaine émotion dans ses yeux gris.

— Ma chère Claudia, dit-il de sa voix aigre, un miracle vient de se produire et nous avons l'immense privilège d'y assister. Et il me semble que j'ai grandement sous-estimé maître Jared.

Un tir de pistolet fit éclater un morceau du toit. Un homme à terre se tordait de douleur. Dos à dos, Finn et Keiro observaient l'ennemi.

Ils luttèrent pour y voir dans ce couloir à la faible lumière traversante. Un mousquet tira ; la balle effleura le coude de Finn. Il s'élança, ôta l'arme des mains de l'homme et le repoussa contre le mur avec force.

Derrière lui, Keiro se battait avec une épée dérobée qu'il jeta quand elle fut cassée, poursuivant la lutte de ses mains nues. Il se déplaçait avec justesse, rapidité, férocité. Pour Finn, il n'y avait plus de royaume, plus d'Incarceron, uniquement la violence des coups, la souffrance, un crochet à la poitrine auquel il fallait riposter, un corps qu'on envoyait percuter les lambris.

Il cria quand il vit Medicote se jeter sur lui. Malgré la sueur qui gênait sa vue, il parvint à débarrasser le secrétaire de son épée qui fendit l'air puis heurta le mur. Ils se ruèrent sur elle, l'arme devenant désormais l'unique objet de convoitise. Finn prit le dessus, enroula ses bras autour du torse du secrétaire afin de le maintenir au sol. Un éclair hachura le ciel, révélant le sourire de Keiro et un étincelant masque argenté. Le tonnerre gronda au loin.

Tout à coup, une explosion. À la lumière des flammes, Finn vit les attaquants plonger, essoufflés et ensanglantés.

— Jetez vos armes, ordonna Keiro d'une voix tranchante.

Il tira de nouveau ; les Loups frémirent, la tête entre les mains alors que des morceaux de plâtre leur tombaient dessus.

— Jetez vos armes !

Ils jetèrent leurs armes.

— Maintenant, je veux voir tout le monde allongé par terre. Je

tuerai ceux qui résistent.

Lentement, ils obéirent. Finn enleva le masque de Medlicote et le balança d'un geste rageur.

— Je suis roi, monsieur Medlicote. Est-ce que vous comprenez ? rugit-il. Le vieux monde est aboli. Fini les mensonges, les complots !

Il souleva l'homme, qui n'avait de toute manière plus la force de résister, et le plaqua contre le mur.

— Je suis Gilles. Et le Protocole n'existe plus !

— Finn, intervint Keiro qui lui prit son épée des mains. Laisse-le. Tu vois bien qu'il est dans un sale état.

Il relâcha le secrétaire qui s'affaissa. Finn se tourna vers son frère dont la vision l'apaisa. Il eut l'impression de revenir parmi les vivants, loin de ce monde de colère qui l'avait brièvement emporté.

— Calme-toi, petit frère, poursuivit Keiro en surveillant l'ennemi déchu. Comme je te l'ai toujours dit...

— Je suis calme.

— Bien sûr. Remarque, je suis content de voir que tu n'as rien perdu de ton agressivité.

Keiro se dirigea alors vers la porte et leva son arme. Il tira une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'elle frémissse et s'ouvre.

Finn passa devant lui et faillit tomber quand le bureau vacilla sous ses pieds.

Mais la pièce était vide.

Ce devait être ça, la mort.

Elle submergeait Jared comme une vague de douleur chaude et collante. Privé d'air pour respirer, de mots pour s'exprimer, il se sentait pris à la gorge.

Ensuite, il y eut comme un éclat de lumière grise à l'intérieur duquel se tenaient Claudia, son père et Attia. Il tendit la main pour la toucher, voulut dire son nom, mais il avait les lèvres froides et figées comme du marbre, la langue engourdie.

— Suis-je mort ? demanda-t-il à la Prison.

La question résonna à travers les collines, les couloirs, les galeries recouvertes de toiles d'araignées oubliées par les siècles, et il se rendit compte que lui et la Prison ne faisaient qu'un, qu'ils partageaient les mêmes rêves.

Il était devenu un monde à lui tout seul et pourtant il se trouvait minuscule. Il respirait à présent, son cœur battait fort, il y voyait parfaitement. Il se sentit soulagé d'un immense poids, allégé de toutes ses angoisses. Peut-être venait-il de récupérer son ancienne vie ? En lui, il y avait des forêts et des océans, d'immenses ponts surplombant des gouffres infinis, des escaliers en colimaçon descendant vers les cellules blanches et vides où sa maladie avait vu le jour. Il semblait revenir d'un long voyage

au cœur de cet univers dont il avait exploré tous les secrets, dont il avait sondé les ténèbres.

Désormais, lui seul connaissait la réponse à la devinette, et l'emplacement de la porte qui menait à l'Extérieur.

Claudia l'entendit. Dans le silence, la statue frémit et prononça son nom.

Stupéfaite, elle fit un pas en arrière et trébucha. Son père la retint par le coude.

— Je t'ai appris à ne jamais avoir peur, murmura-t-il. Et puis, tu sais très bien de qui il s'agit.

La statue prenait vie devant elle. Elle reconnut ses yeux noirs, ce regard intelligent et curieux. Son visage délicat débordait de vitalité à présent, loin de sa pâleur habituelle. Ses cheveux noircirent, s'allongèrent. Sa robe de Saphir vert irisé scintilla. Il ouvrit les bras et ils formèrent de grandes ailes étincelantes.

Il descendit du socle et se tint devant elle. « Claudia », dit-il. Puis il ouvrit la bouche :

— Claudia.

Elle avait la gorge nouée.

Rix croulait sous les acclamations de la foule. Il prit la main d'Attia et ils saluèrent le public au milieu des applaudissements, des hurlements de joie et des sanglots étranglés qui accueillaient Saphir, revenu sauver son peuple.

*Il entonna son dernier chant, dont les paroles n'ont jamais été consignées par écrit. Mais c'était une belle chanson, tendre, et ceux qui l'entendirent en furent profondément changés.
Certains disent qu'il avait le pouvoir de déplacer les étoiles.*

LE DERNIER CHANT DE SAPPHIQUE

Finn observait les écrans devant lui. La neige avait disparu, révélant une image parfaite. Il vit une fille qui le regardait droit dans les yeux.

— Claudia ! s'écria-t-il.

Elle ne semblait pas l'entendre. Puis il se rendit compte qu'il la voyait à travers les yeux de quelqu'un d'autre et que cette personne semblait au bord des larmes.

Keiro s'approcha de lui.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

Soudain, comme si ces mots avaient déclenché un mécanisme, le son s'alluma. Tout à coup, la pièce s'emplit d'un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie qui les firent grimacer.

Claudia saisit la main gantée.

— Maître, dit-elle. Vous êtes venu jusqu'ici ? Qu'avez-vous fait ?

Il lut sourit, serein.

— Je crois que je viens d'entreprendre une nouvelle expérience, Claudia. Mon projet de recherches le plus ambitieux.

— Ne vous moquez pas de moi, répondit-elle en enroulant ses doigts autour des siens.

— Je ne t'ai jamais trahie, déclara-t-il. La reine m'a offert l'accès à un savoir interdit. Elle avait certainement autre chose en tête.

— Je n'ai jamais imaginé que vous puissiez me trahir. Ces gens croient que vous êtes Sapphique. Dites-leur que ce n'est pas vrai.

— Je suis Sapphique.

Malgré le vacarme retentissant qui accueillit ses paroles, il ne la quitta pas des yeux.

— Ils réclament Sapphique, Claudia. Et Incarceron et moi garantirons leur sécurité. Je me sens tellement bizarre, Claudia. J'ai l'impression que vous êtes tous à l'intérieur de moi, comme si je m'étais débarrassé de ma peau pour laisser émerger un être nouveau. J'entends tout, je vois tout, je lis toutes les pensées. Je rêve les rêves de la Prison et ils sont empreints d'une grande tristesse.

— Mais pouvez-vous revenir ? Allez-vous devoir rester ici à jamais ?

Elle savait qu'elle faisait preuve de faiblesse mais elle s'en fichait. Et tant pis si son égoïsme allait à l'encontre du bien-être des prisonniers.

— Je ne peux pas vivre sans vous, Jared. J'ai besoin de vous.

Il secoua la tête.

— Tu seras reine ; les reines n'ont pas de professeur.

Il la prit dans ses bras et lui embrassa le front.

— Mais je ne vais nulle part. Tu me transporteras au bout de ta chaîne de montre.

Ensuite, levant la tête, il regarda le directeur.

— Désormais, nous serons tous libres.

Le directeur sourit d'un air narquois.

— Alors, mon vieil ami, tu as réussi à te trouver un corps en fin de compte.

— *En dépit de tous tes efforts, John Arlex.*

— Mais tu ne t'es pas évadé.

Jared haussa les épaules de manière étrange.

— *Ah, mais si. Je me suis évadé de moi-même sans pour autant me déplacer. Voilà le paradoxe qu'est Sapphique.*

Il fit un petit geste de la main. L'assemblée poussa un cri de surprise. Derrière eux, tout autour, les murs s'allumèrent et ils virent la pièce blanche où se trouvait le Portail, une foule de curieux à sa porte, et Finn et Keiro qui eurent un mouvement de recul.

— Maintenant, nous sommes tous réunis. Intérieur et Extérieur.

— Vous voulez dire que les prisonniers peuvent s'évader ? demanda sèchement Keiro, et Claudia comprit qu'ils avaient tout entendu.

Jared sourit.

— S'évader pour aller où ? Le royaume est un champ de ruines. Nous ferons de cet endroit leur paradis, Keiro, comme c'était l'intention des premiers Sapienti. Personne n'aura besoin de s'évader, je vous le promets. Mais la porte restera ouverte pour ceux qui souhaitent aller et venir.

Claudia fit un pas en arrière. Elle reconnaissait son professeur et pourtant il n'était plus le même. On aurait dit qu'il avait fusionné avec un autre, deux voix différentes réunies en une seule, comme les dalles noires et blanches du hall, afin de créer un nouvel être : Sapphique. Regardant autour d'elle, elle vit le visage fasciné de Rix qui s'approchait, et Attia, pâle et calme, qui observait Finn.

Les gens murmuraient entre eux. Ils répétaient les paroles de Sapphique, se les transmettaient les uns aux autres. Elle entendit sa promesse rebondir sur les reliefs de la Prison. Elle se sentait désespérée, malade. Elle n'était plus la fille du directeur, elle allait devenir reine, mais, sans Jared, il ne s'agirait que d'un rôle en plus à jouer dans cette nouvelle partie du jeu.

Jared s'avança vers la foule. Ils voulaient le toucher, caresser le Gant du dragon, s'agenouiller à ses pieds. Une femme éclata en sanglots ; il lui prit tendrement les mains.

— Ne t'inquiète pas, souffla le directeur à l'oreille de Claudia.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Il n'en aura jamais la force.

— Oh, je crois qu'il est bien plus fort que nous tous.

— La Prison va le corrompre, intervint Attia.

— Non ! s'écria Claudia en se tournant vers elle.

— Mais si. Incarcéron est cruelle et ton professeur, lui, trop gentil. Il ne pourra pas la contrôler. Tout va dégénérer, comme avant.

Attia avait froid. Elle savait que ses paroles étaient blessantes mais elle avait besoin de les dire. Un sentiment de misère amère la poussait en avant.

— Ni toi ni Finn n'avez plus grand-chose comme royaume, d'après ce que je vois.

Elle leva les yeux vers Finn qui croisa son regard.

— Sortez, dit-il. Toutes les deux.

— Veux-tu que je t'ouvre une porte magique, Attia ? demanda Rix. Et est-ce que je vais récupérer mon apprenti ?

— Jamais de la vie, répondit Keiro. Le salaire est plus intéressant de ce côté.

Au bord des marches de l'escalier, Jared se tourna :

— Eh bien, Rix, veux-tu nous montrer ce que l'art de la magie permet de faire ? Fabrique-nous une porte.

Le sorcier éclata de rire puis sortit un petit morceau de craie de sa poche qu'il brandit devant la foule médusée. Ensuite, il s'agenouilla et dessina sur le sol en marbre, à l'endroit où avait été érigée la statue, une porte de donjon, avec des barreaux, une grosse serrure et des chaînes en travers. Au-dessus, il écrivit : SAPPHIQUE.

— Ils croient tous que vous êtes Sapphique, dit-il à Jared. Mais bien sûr, vous ne l'êtes pas. Je ne leur dirai rien, vous pouvez me faire confiance. Ce n'est qu'une illusion, poursuivit-il en adressant un clin

d'œil à Attia. J'ai lu une histoire similaire dans mon recueil. Un homme dérobe le feu aux dieux pour le donner aux hommes et leur sauve la vie. Les dieux le punissent en l'attachant à un rocher pour l'éternité. Mais il se débat, se tord dans tous les sens et, au final, il revient. À bord d'un navire fabriqué avec des ongles.

Il lui sourit.

— Tu vas me manquer, Attia.

Jared toucha la porte crayonnée du bout de sa griffe de dragon. Dans l'instant, elle se matérialisa. Elle s'ouvrit puis tomba dans les abîmes avec fracas, laissant un rectangle noir au milieu du sol.

Finn recula, stupéfait. Un puits venait de se creuser à ses pieds.

Jared mena gentiment Claudia près du bord.

— Vas-y, Claudia. Tu seras là-bas et moi ici. Nous travaillerons ensemble, comme nous l'avons toujours fait.

Elle hocha la tête et se tourna vers son père.

— Maître Jared, puis-je dire un mot à ma fille ?

Jared recula discrètement.

— Fais ce qu'il dit, conseilla le directeur.

— Et vous ?

— Tout ce que je voulais, c'est que tu sois reine, Claudia. Voilà ce à quoi je travaille depuis des années. Il est temps que je m'occupe de mon propre royaume, ici. Ce nouveau monde aura besoin d'un directeur. Jared est bien trop indulgent et Incarceron bien trop dure.

— Dites-moi la vérité ! Qu'est-il arrivé au prince Gilles ?

Il resta silencieux un instant.

— Claudia...

— Dites-moi.

— Quelle importance ? Le royaume a son roi.

— Mais l'est-il vraiment ?

— Si tu te considères comme ma fille, ne me pose pas la question.

Elle se tut à son tour et ils se regardèrent pendant un long moment. Puis, de manière formelle, il lui prit la main et la baisa. Elle fit la révérence.

— Au revoir, père, murmura-t-elle.

— Reconstruis le royaume. Je rentrerai à la maison de temps en temps, comme je l'ai toujours fait. Peut-être que désormais tu redouteras moins mon arrivée.

— Je ne la redouterai plus du tout.

Après l'avoir dévisagé, elle rajouta :

— Vous viendrez au moins pour le couronnement de Finn ?

— Et le tien.

Elle haussa les épaules, regarda une dernière fois Jared, et descendit dans le puits sombre avant de gravir les marches menant à la salle du Portail où Finn lui prit la main.

— Allez, ma douce, à ton tour, déclara Rix à Attia.

— Non, déclara-t-elle en observant l'écran. Tu ne peux pas perdre tes deux apprentis, Rix.

— Mes pouvoirs se sont accrus. Maintenant, je peux donner vie à une statue ailée, Attia. Je peux faire surgir un homme des étoiles. Quel spectacle incroyable ! Ma renommée sera éternelle. Mais il est vrai que j'aurai toujours besoin d'un assistant.

— Je pourrais rester...

— Tu as peur ? demanda Keiro.

— Peur ? rétorqua Attia. De quoi ?

— De voir l'Extérieur.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien, répondit-il en haussant les épaules, le regard froid.

— Donc ?

— Mais Finn va avoir besoin de toute l'aide disponible. Si tu lui es un tant soit peu reconnaissante...

— De quoi ? C'est moi qui ai récupéré le Gant. C'est moi qui t'ai sauvé la vie.

— Viens, Attia, intervint Finn. S'il te plaît. Je veux que tu voies les étoiles. C'est ce que Gildas aurait voulu.

Elle le regarda longuement, immobile, le visage imperturbable. Mais Jared, qui voyait tout désormais, dut saisir quelque chose car il s'approcha d'elle et lui prit la main. Elle s'avança vers la trappe puis pénétra dans cet étrange entredeux spatial qui pivota si vite que, tout à coup, elle se retrouva à monter les marches. Et alors que la main de Jared la lâchait, une autre se tendait, une main brûlée, puissante, avec un ongle en acier.

— Ce n'était pas si difficile, hein ? demanda Keiro.

Elle regarda autour d'elle. La pièce était blanche, calme et bercée par un fredonnement léger. Dans l'encadrement de la porte, quelques hommes blessés l'observaient. Elle eut l'impression d'être un fantôme.

Sur l'écran, le visage du directeur s'estompait.

— Non seulement je viendrai au couronnement, Claudia, dit-il, mais j'attends une invitation pour le mariage.

Puis il disparut. Mais le souffle de Jared lui frôla l'oreille :

— Moi aussi, murmura-t-il.

Finn sortit la montre ; il contempla le cube puis le donna à Claudia.

— Garde-le.

— Tu penses qu'ils sont vraiment à l'intérieur ? demanda-t-elle en examinant le cube dans le creux de sa main. Peut-être que nous n'avons jamais su où se trouvait Incarceron.

Finn n'avait aucune réponse à lui donner et elle serra la montre

contre elle.

Les dommages causés à la maison l'horrifièrent. Les tableaux brisés, les trous dans les cloisons et les fenêtres. Elle observa les décombres sans bien comprendre.

— Comment allons-nous faire pour tout remettre en état ?

— On ne peut pas, répondit Keiro brutalement alors qu'ils gravissaient les marches en pierre menant au toit. Si Incarceron est cruelle, toi aussi, Finn. Tu me dévoiles un bout de paradis et il disparaît presque aussitôt.

Finn se tourna vers Attia.

— Je te demande pardon, dit-il. Je vous demande pardon à tous les deux.

Attia haussa les épaules.

— Du moment que les étoiles n'ont pas disparu.

Il s'écarta alors qu'ils allaient franchir le seuil.

— Non, affirma-t-il. Elles sont toujours là.

À peine avait-elle posé un pied dehors qu'elle s'arrêta. Sous le choc, son visage se transforma. Elle retint son souffle, leva la tête. Finn sourit. Son émerveillement lui rappelait le sien.

Le ciel d'après tempête était clair. Les étoiles pendaient au firmament, étincelantes, superbes, rangées selon un motif inconnu des hommes. Attia les contemplait, ébahie. Keiro aussi écarquilla les yeux. Il semblait s'imprégner de leur magie.

— Elles existent ! Elles existent vraiment !

Le royaume se trouvait plongé dans le noir. Au loin, des réfugiés s'étaient regroupés autour de feux de camp improvisés. Derrière eux, s'étendaient les collines, les forêts sombres. Un royaume sans lumière, exposé à la nuit, dont la splendeur d'antan se résumait à ce drapeau arborant un cygne noir, abîmé, ratatiné, qui flottait au-dessus d'eux.

— Nous ne pourrions pas survivre, déclara Claudia en secouant la tête. On ne sait plus comment faire.

— Mais si, on sait, répondit Attia.

— Eux aussi, dit Keiro en désignant l'horizon.

Au loin, elle vit les lueurs des bougies qui brillaient dans les fermes délabrées, les taudis que la colère de la Prison n'avait pas atteints.

— Eux aussi sont des étoiles, conclut Finn d'une voix douce.